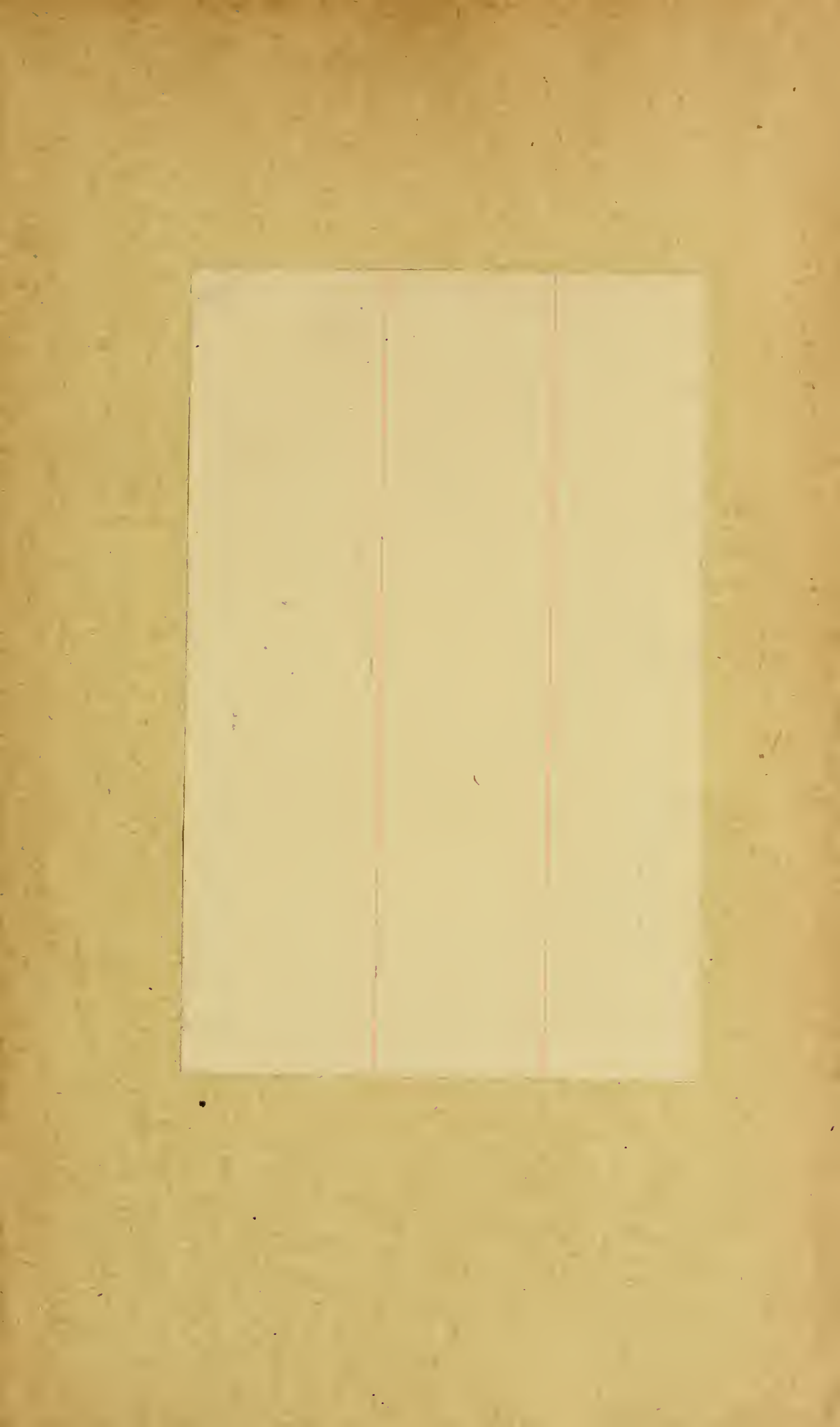

No. 2643.190
THE TRVSTEES OF THE
PVBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON
1852 1878



AIMÉ BONPLAND

MÉDECIN ET NATURALISTE
EXPLORATEUR DE L'AMÉRIQUE DU SUD

SA VIE, SON ŒUVRE, SA CORRESPONDANCE

AVEC UN CHOIX DE PIÈCES RELATIVES A SA BIOGRAPHIE
UN PORTRAIT ET UNE CARTE

PAR LE

D^r. E. T. HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine,
Professeur au Muséum,
Président de la Société des Américanistes de Paris.



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

AIMÉ BONPLAND



Aimé Bonpland

(Aimé Bonpland, par Pellegrini.)

AIMÉ BONPLAND

MÉDECIN ET NATURALISTE

EXPLORATEUR DE L'AMÉRIQUE DU SUD

SA VIE, SON ŒUVRE, SA CORRESPONDANCE

AVEC UN CHOIX DE PIÈCES RELATIVES A SA BIOGRAPHIE,
UN PORTRAIT ET UNE CARTE

PAR LE

Dr E. T. HAMY

Membre de l'Institut et de l'Académie de Médecine,
Professeur au Muséum,
Président de la Société des Américanistes de Paris.



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE
E. GUILMOTO, Éditeur
6, Rue de Mézières, PARIS

CE LIVRE

est publié sous les auspices

DE

L'ASSOCIATION FRANÇAISE POUR L'AVANCEMENT DES SCIENCES

DE

L'ACADÉMIE DES BELLES-LETTRES, SCIENCES ET ARTS

DE

LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
ET DE LA SOCIÉTÉ DES SCIENCES NATURELLES DE LA ROCHELLE

ET DE

MONSIEUR LE DUC DE LOUBAT
Correspondant de l'Institut,
Président d'honneur de la Société des Américanistes de Paris

que l'Auteur remercie bien vivement de leur concours.

PRÉFACE

J'ai connu Bonpland par Humboldt. C'est en rassemblant les matériaux de mon édition des *Lettres Américaines* du célèbre savant prussien, que j'ai rencontré les premiers détails biographiques qui m'ont fait aimer son compagnon de route presque autant que lui-même. Plus j'avançais dans l'étude du *Voyage aux Régions Equinoxiales du Nouveau Continent* et mieux je comprenais l'importance du rôle qu'y avait joué notre compatriote. Plus aussi s'affirmait sous mes yeux l'affectueuse reconnaissance de Humboldt pour cette coopération dévouée et assidue, plus s'accentuait l'union cordiale des deux collaborateurs de cette mémorable entreprise.

En poursuivant la mise en ordre des pièces justificatives de mon volume, j'eus à prendre connaissance du précieux recueil sur la vie et l'œuvre de Bonpland, dont Cayrol avait jadis réuni les éléments et que la ville de La Rochelle (1) a acquis à la vente de cet intelligent amateur. J'y découvris un deuxième Bonpland, non moins intéressant à certains égards que le premier, l'intendant de Joséphine, dont les biographes de cette princesse n'ont pas toujours apprécié les mérites à sa juste valeur.

Le manuscrit de Cayrol m'a conduit jusqu'en Amérique et la plus récente des lettres sauvées par ce collectionneur racontait avec une émouvante simplicité la délivrance de Bonpland après une longue captivité de neuf années entre les

(1) *Bibl. de La Rochelle*, ms. nº 617.

griffes du terrible Francia. J'ai suivi avec un vif intérêt les épreuves du pauvre savant, j'ai dès lors sincèrement admiré sa fermeté dans l'adversité, son esprit d'entreprise toujours en éveil, j'ai partagé ses enthousiasmes débordants, ses illusions persévérantes. J'ai pris enfin une assez haute idée des services rendus, au milieu de tous ces mécomptes, à la science et à l'humanité, pour me décider, en définitive, à consacrer à cette longue et laborieuse carrière d'explorateur et de naturaliste la monographie détaillée dont elle est digne.

Mon projet, communiqué par l'entremise de l'érudit et zélé conservateur de la Bibliothèque de La Rochelle, M. G. Musset, aux sociétés savantes de la ville qui a donné le jour à Bonpland, a trouvé dans ces compagnies l'accueil le plus favorable. L'association pour l'avancement des sciences a bien voulu ajouter un subside pécuniaire à ceux que m'avaient assurés de prime abord, l'Académie des belles-lettres, sciences et arts de la Rochelle, la Société littéraire et la Société des Sciences naturelles de la même ville. Enfin, M. le duc de Loubat, toujours empressé à encourager les publications scientifiques qui ont pour objet la connaissance des choses du Nouveau-Monde, a donné lui aussi un encouragement précieux à mon entreprise.

Grâce à ces divers concours, j'ai pu grouper dans le volume que je présente aujourd'hui aux amis des études américaines une collection fort étendue de documents de toute espèce sur la vie et l'œuvre de Bonpland.

Elle comprend d'abord une biographie détaillée du voyageur dont j'ai suivi la longue carrière depuis sa naissance et analysé l'œuvre scientifique abondante et variée.

Puis viennent cent six lettres de Bonpland, choisies entre celles qu'il a écrites pendant les cinquante années qui s'écoulent de son départ pour le grand voyage avec Humboldt (1798) à ses derniers moments (1).

(1) Il n'est pas hors de propos de dire ici que l'auteur de ces lettres, surtout à la fin de sa longue existence, a souvent des *lapsus calami* que je n'ai pas

Ensuite se classent, sous quinze numéros, diverses pièces justificatives, de nature fort composite, mais qui ont toutes un même objet : celui de mieux faire connaître certains détails de la biographie du grand explorateur. Ce sont d'abord des lettres qui le concernent émanées de son frère (1798-1799) ; d'autres reçues par lui du botaniste espagnol Joseph Pavon (1804-1806) ; une série de seize lettres d'Alexandre de Humboldt écrites à Bonpland ou relatives à ce dernier (1805-1858) ; sa nomination de professeur d'histoire naturelle des Provinces-Unies (1818) ; une recommandation de Portal, ministre de la marine (1819) ; deux lettres de Bolivar en faveur de Bonpland captif de Francia (1823) ; tout un dossier relatif à Grandsire et à ses tentatives pour délivrer ce prisonnier (1823-1827) ; des lettres du contre-amiral Grivel et de Woodbine Parish écrites dans le même but (1825) ; une réponse de l'administration du Muséum à propos des collections adressées par le voyageur (1837) ; une missive de Don Juan Pujol qui se rapporte à la fondation du musée de Corrientes ; les correspondances de F. von Gülich avec le journal *Bonplandia* contenant des renseignements abondants sur le voyageur, son ami (1854-1857) ; une lettre et un diplôme de la faculté des lettres de l'Université de Greifswald (1856) ; la relation adressée à Humboldt du voyage d'Avé-Lallemand à San-Borga et à Santa-Ana pour visiter Bonpland à la veille de sa mort (1858) ; la lettre du 5 août 1858 par laquelle Woodbine Parish annonce à Humboldt ce triste événement ; enfin, un rapport sur les papiers et les collections de Bonpland rédigé par le consul de France à Asuncion (1859).

J'ai frappé à bien des portes pour réunir un pareil ensemble de renseignements manuscrits, on m'a toujours bien accueilli ; mais j'ai contracté des obligations plus spéciales envers quelques collaborateurs qui m'ont fourni un concours parti-

toujours saisis en temps utile. Il se trompe sur certaines dates, oublie son âge, attribue successivement au même sujet deux nationalités différentes. Le lecteur corrigera aisément ces petites erreurs du vieux Bonpland.

culièrement précieux dans les recherches longues et pénibles dont ce recueil est le résultat. Je citerai en première ligne M. Georges Musset dont j'ai déjà dit quelques mots et qui m'a communiqué une abondante moisson de documents recueillis au pays natal de Bonpland. M. Allègre, notaire honoraire à Rochefort, arrière-neveu du voyageur, m'a fait lui-même des copies d'un bon nombre de pièces, d'un véritable intérêt, qu'il conserve dans ses archives de famille. M. Sachsse, de Dresde, a bien voulu extraire à mon intention des papiers légués par Humboldt à Seifert et dont il est possesseur depuis la mort de Brühns, une douzaine de lettres de Bonpland à son illustre ami. Enfin M. Frédéric Masson, de l'Académie française; MM. Farges et Tausserat-Radel, des Affaires étrangères, à Paris ; Von den Steinen, à Berlin ; Schuss, à Greifswald; de Candolle, à Genève; Zeballos, Moreno, Autran, à Buenos-Ayres, ont contribué à enrichir ma collection.

J'ai trouvé d'autres pièces encore dans les archives de la bibliothèque du Muséum et de l'Institut de France, les archives des Affaires étrangères, et plusieurs bibliothèques et cabinets de province. Enfin le *Bonplandia,* journal de botanique générale fondé à Hanovre par les frères Seemann en l'honneur de Bonpland, le 1er janvier 1863, et devenu le 1er juillet suivant l'organe officiel de l'Académie Léopoldino-Caroline, m'a donné de fort abondantes récoltes.

Tous ces éléments réunis m'ont permis de mettre sur pied ce nouveau chapitre de l'histoire de l'expansion scientifique de la France à l'étranger, où le lecteur instruit fera plus ample connaissance avec un des voyageurs naturalistes qui ont le plus contribué à faire aimer au loin notre pays par leur savoir et par leurs services.

Le Waast, 28 août 1906.

E. T. HAMY,

De l'Institut.

AIMÉ BONPLAND

SA VIE ET SON ŒUVRE

INTRODUCTION

Aimé Bonpland, dont le nom n'est pas toujours cité dans nos dictionnaires biographiques, ne fut cependant pas aussi négligé de ses contemporains que ces omissions regrettables le donneraient à croire. Je connais trois notices au moins en anglais, en français et en espagnol, qui lui ont été consacrées *de son vivant*. W. P. Robertson a écrit, sur sa captivité, tout un chapitre de son curieux ouvrage *Francia's Reign of Terror* paru à Londres en 1839 (1). La Société de Géographie de Paris a entendu, dans sa séance générale du 22 avril 1853, une lecture sur Bonpland rédigée par le savant voyageur au Paraguay, Alfred Demersay (2). Enfin, Pedro de Angelis, un ami de la première heure, publiait dans la

(1) J.-P. and W.-T. Robertson, *Francia's Reign of Terror, being the Continuation of Letters on Paraguay*. London, 1839, vol. III, lett. XXI, *Mons. Aimé Bonpland*.

(2) A. Demersay, *Notice sur la vie et les travaux de M. Aimé Bonpland*... lue à l'Assembl. gén. du 22 avril (*Bull. Soc. géogr.*, 4e sér., t. V. p. 240-254, 1853). — Cf. Id. *Note sur les manuscrits et les collections de M. Bonpland* (*Ibid.*,) t. XIX, p. 426-429, 1860 et Vo *Bonpland* de la biographie Didot.

Revista de Buenos-Ayres, en 1855, une notice biographique écrite avec une chaleureuse sympathie (1).

Au commencement de 1853, les frères Seemann, dont le plus connu, Berthold, avait fait le tour du monde comme naturaliste à bord du *Herald*, fondaient à Hanovre, en l'honneur de Bonpland, un journal de botanique générale sous le nom de *Bonplandia* (2), devenu bientôt après l'organe officiel de l'Académie Léopoldino-Caroline et les six premiers volumes de ce recueil, antérieurs à la mort de son éponyme, contiennent, sur sa personne et sur son œuvre, des renseignements abondants et curieux.

De nouveaux éloges se sont accumulés sur la tombe de Bonpland, depuis celui que l'*Illustration* faisait paraître en 1858 jusqu'à la notice que Martin de Moussy (3) remettait à Jomard pour la Société de Géographie, en 1860 ; depuis le fragment inséré par l'auteur des *Memoiren* au cours de son premier volume (4) jusqu'aux notes de Lövenberg et d'Avé-Lallemant dans le grand ouvrage de Brünhs (5) ; depuis la biographie de Brunel, dont la troisième édition date de 1871 (6) jusqu'à celle de Don Manuel V. Figuerero imprimée dans les *Servidores publicos de Corrientes* en 1900 (7).

(1) P. de Angelis *Noticia biográfica de M. Bonpland*. Buenos-Aires. Imprenta de la *Revista*, 1855, br. in-8°.

(2) *Bonplandia, Zeitschrift für die gesammte Botanik, officielles Organ der Kaiserl. Leopold. Carolin. Akad. der Naturforscher*, herausgegeben von Wilhelm E. G. Seemann und Berthold Seemann.

(3) Martin de Moussy, *Notice sur la vie de M. Bonpland en Amérique, Plata, Paraguay et Missions*. (*Bull. Soc. Géogr.* 4e sér., t. XIX, p. 414-425.)

(4) *Memoiren Alexander von Humboldt's*. Leipzig, 1861, in-8°, Bd. I, S. 563-566.

(5) K. Brünhs, *Alex. von Humboldt ; eine wissenschaftliche Biographie*, Leipzig, 1872, Bd. I-II.

(6) A. Brunel, *Biographie d'Aimé Bonpland, compagnon de voyage et collaborateur de Humboldt*. 3e éd. Paris, 1871, br. in-8° de VI-183 pages avec portrait.

Adolphe Brunel, le moins concis de tous ces biographes de Bonpland, a consacré 189 pages à son héros. Brunel est intéressant dans sa prolixité et je lui ai emprunté plusieurs fois des faits que je ne trouvais pas ailleurs. Mais il n'est pas toujours heureux dans le choix des accessoires dont il s'est efforcé d'embellir sa trop longue monographie et j'ai pu relever dans son travail nombre d'erreurs de faits et de dates. (Cf. A. Brunel, *Biographie d'Aimé Bonpland, compagnon de voyage et collaborateur de Humboldt*, 3e éd. Paris, 1871, br. in-8° de VI-183 pages avec portrait.)

(7) J'ai omis à dessein de mentionner ici un travail un peu hâtif, écrit

Quelques-unes de ces publications ont été écrites par des voyageurs ou des colons qui avaient connu individuellement le savant dont ils ont raconté la vie. Demersay, par exemple, a passé bien des jours auprès du vieux Bonpland, à sa *charca* de San-Borja; Martin de Moussy l'a vu à trois reprises à Montevideo, de 1841 à 1850, et cette dernière année il l'a fréquenté tous les jours pendant deux mois. Brunel était chirurgien major de *la Perle*, et il avait rencontré une première fois celui dont il devait être le biographe, au moment du blocus de 1840; retiré du service et marié à Montevideo où il pratiquait et enseignait son art, il a pu se documenter largement sur le Nestor de la botanique pendant ses derniers séjours de 1853, 1854 et 1855-56 dans la capitale de l'Uruguay et recueillir ses souvenirs et ses confidences. J'ai déjà dit que Pedro de Angelis était un ami de la première heure; j'ajouterai que tout ce qu'ont raconté Von Gülich et Lallemant a été écrit d'après nature.

J'ai précieusement recueilli et coordonné ces nombreux témoignages et il n'est guère resté de points obscurs dans l'histoire des dernières années de la vie de notre savant.

Je n'en dirai pas autant de la période qui a précédé la captivité de Bonpland au Paraguay. Le lecteur verra, par la suite de cette étude, que, s'il est aisé de suivre alors notre personnage dans ses travaux et ses fonctions, il est demeuré cependant dans l'intimité de sa vie des points obscurs, dont l'éclaircissement, hâtons-nous de le déclarer, importe d'ailleurs assez peu à l'étude de ses voyages et de ses travaux scientifiques.

loin de mes sources pour le congrès de Stuttgart et que je désavoue complètement.

CHAPITRE PREMIER

Les Goujaud. — Origine du nom de Bonpland. — Naissance et jeunesse d'Aimé Bonpland. — Premières études médicales. — Corvisart et Dussault. — Liaison avec Bichat. — Bonpland, médecin de marine. — Atavisme et vocation. — Au Jardin des Plantes. — Lamarck et Jussieu.

Aimé-Jacques-Alexandre Goujaud-Bonpland, plus connu sous le nom de Aimé Bonpland (1), est né à La Rochelle sur la paroisse Saint-Barthélemy, le 28 août 1773 (2).

Les Goujaud, dont il est issu, ont été établis au seizième siècle dans cette ville ; mais la famille est passée en Saintonge, où Abel Goujaud a été juge de la seigneurie de Beaumont, et Josias, son fils, contrôleur pour le roi au bureau de Mortagne-sur-Gironde. Elle revient à La Rochelle avec Jean Goujaud et Michel, son neveu, tous deux maîtres apothicaires, et le second, capitaine des milices bourgeoises. Et c'est du mariage de ce dernier avec Madeleine-Élisabeth Levasseur, fille d'un capitaine de navire, originaire de Québec (Canada), que descendra notre voyageur naturaliste.

Son père, Simon-Jacques *alias* Jean, le premier des Goujaud qui ait reçu le surnom de *Bon plant*, *Bonplant*, et enfin *Bonpland* (3), est, en effet, le troisième des neuf enfants nés de ce mariage.

(1) *Amatus Bonpland*, en latin ; *Amado Bonpland*, en espagnol.

(2) *Eglise S. Barthélemy.* — L'an de grâce mil sept cent soixante-treize, le vingt-neuvième jour du mois d'août, a été baptisé Aimé-Jacques-Alexandre, né le jour précédent du mariage légitime entre le sieur Jacques-Simon Goujaud, maître ès arts et en chirurgie, chirurgien du Roy et de l'hôpital de la Charité et demoiselle Marguerite-Olive de La Coste. Le parrain, le sieur Jacques-Alexandre Maraffret Layssard, capitaine de navire, oncle de l'enfant du côté paternel ; la marraine, dame Marie-Antoinette Gros de La Coste, tante de l'enfant du côté maternel qui ont signé avec le père. GOUJAUD, GOUJAUD, DELACOSTE, LAYSSARD, DE LA COSTE, JAMBU. RENOULLEAU, POIRET, prêtre de l'Oratoire, curé de S. Barthélemy. (Communication de M. G. Musset.)

(3) Me Allègre, notaire honoraire à Rochefort-sur-Mer et petit-neveu de Bonpland, a pris la peine de relever toute la nomenclature familiale dans une longue série de pièces manuscrites qui vont de 1709 à 1782 ; il résulte de ses recherches que le nom de Goujaud fut seul employé jusqu'à cette dernière date ; c'est alors que l'on trouve pour la première fois Simon-Jacques appelé *Goujaud Bonplant* et il est le seul des Goujaud qui soit ainsi désigné dans une autre série d'actes datés de 1787, 1788, 1792, etc.

« D'où vient, écrit M. Allègre, ce surnom de Bonpland, porté par Simon,

Il a vu le jour à La Rochelle, sur la paroisse de Saint-Barthélemy. Maître ès arts et en chirurgie, ancien prévôt de la corporation, chirurgien du roy, puis professeur et démonstrateur à l'École de Chirurgie, enfin, chirurgien en chef de l'hôpital de La Charité, il a

Jacques et sa descendance à l'exclusion de tous les autres membres de la famille? Suivant une tradition conservée chez nous, Michel Goujaud-Levasseur faisait planter de la vigne dans une propriété qu'il possédait à Saint-Maurice, près La Rochelle, lorsqu'on vint lui annoncer la naissance de son deuxième fils Simon-Jacques. Il se serait alors écrié tout joyeux : Dieu soit loué! Voilà un bon plant. — Et pour célébrer la naissance de ce fils, il mit en terre un sarment qui, distingué de tous les autres, fut le *bon plant* de la vigne. Pour faire allusion à cet incident on désigna dans la famille Simon-Jacques sous le nom de *Bonplant*, qui lui resta.

« En consultant les registres de catholicité de La Rochelle, continue M. Allègre, on remarque qu'en se mariant, le 17 janvier 1769, Simon-Jacques ne prend et ne signe que le nom de Goujaud et que tous ses enfants n'ont été inscrits que sous ce seul nom. On lui a donné pour la première fois à l'église le surnom de Bon-plant, écrit en deux mots, lorsqu'il a fait la déclaration de la naissance de sa fille Constance (20 juillet 1778), qui cependant est inscrite sous le nom de Goujaud, comme ses frères et sœurs. Il a signé alors Goujaud Bonpland et son fils Michel-Simon a signé de même, mais le grand-père a écrit, comme toujours, Goujaud père.

« Lorsque le décès de Marguerite-Olive de la Coste a été déclaré à l'état civil le 24 brumaire an XI (15 novembre 1800), elle a été inscrite comme épouse de Simon-Jacques *Goujaud surnommé Bonplant*. Et enfin, lors de son propre décès, le 22 octobre 1811, on lui a donné le nom de *Goujaud Bonpland*, écrit cette fois comme il l'avait toujours écrit lui-même et comme on a continué à le faire depuis, tant dans la famille que dans le public.

« Il est à remarquer que Bonpland s'écrit par un *n* et non par un *m*, comme l'exigerait l'orthographe, ce qui tend à confirmer la dérivation ci-dessus indiquée. »

Il semblerait résulter d'une phrase de Brunel qu'Aimé Bonpland se figurait que le sobriquet lui était venu à lui-même de son père « frappé du soin avec lequel il cultivait les plantes de son jardin » (*Biographie*, éd. cit., p. 151. — Cf. *Rev. Sud-Américaine*, 6e ann., 6e vol., no 148, p. 341). Les commentaires de M. Allègre et le fac-similé ci-contre que je tiens de M. G. Musset détruisent complètement cette hypothèse.

SIGNATURES D'UNE PIÈCE DE L'ÉTUDE DE Me ROY, A LA ROCHELLE
(D'après M. G. Musset.)

épousé, le 19 janvier 1769, à l'âge de 27 ans, Marguerite-Olive, fille d'un capitaine de navire, François-Aimé de la Coste.

Aimé Bonpland est le quatrième de leurs enfants (1). Il a fait ses classes au collège de sa ville natale, et un Rochelais écrivant sa biographie pour ses compatriotes, constate avec regret qu' « après le sixième il ne figure plus sur les listes de distribution de prix. » Peut-être, ajoute-t-il non sans quelque à propos, peut-être ne pouvait-il dès lors tenir en place, ce qui était sans doute un présage, mais n'a jamais passé au collège pour une recommandation.

Aimé suivit ensuite à Paris son aîné, Michel Simon. Fils d'un chirurgien, petits-fils, neveux, arrière-neveux de quatre maîtres apothicaires, les deux fils de Simon-Jacques étaient naturellement tournés du côté de l'art de guérir, et c'est vers les hôpitaux qu'ils s'orientaient l'un et l'autre en arrivant dans la capitale en 1791. Corvisart a fondé depuis trois ans à La Charité les premières cliniques médicales, et ils partagent leur assiduité entre les leçons de ce maître auquel ils ont été spécialement recommandés et celles du rénovateur de l'enseignement de la chirurgie, P.-J. Desault (2).

C'est à l'Hôtel-Dieu, chez Desault, qu'Aimé Bonpland a rencontré l'illustre Xavier Bichat, son aîné de deux ans, et il aimait à rappeler dans ses vieux jours les féconds entretiens qu'il avait eus jadis avec le jeune savant qu'il se faisait un honneur d'avoir connu de près au début de ses études (3).

C'est sans doute aux leçons de Bichat que le futur compagnon de Humboldt devait ces connaissances étendues en anatomie comparée auxquelles ce dernier a si souvent rendu justice dans sa correspondance.

(1) Les autres enfants de Simon-Jacques et d'Olive ont été : 1° Jacques-Aimé mort à onze mois (1769-1770) ; 2° Michel-Simon (1770), docteur en médecine, médecin aux armées de Vendée, médecin à l'hôpital Saint-Louis, etc., dont le nom revient souvent dans la correspondance qu'on lira plus loin; 2° Elisabeth-Olive (1771), dont il sera bien des fois question dans la même correspondance sous le nom de madame Gallocheau; elle a épousé, en effet, Pierre-Philippe-Amable-Honoré Gallocheau, avocat au Présidial de Saintes, etc.; enfin 4° Constance-Sophie (1778), morte en bas âge.

(2) Sauzay. *Un chirurgien au siècle dernier; P.-J. Desault*. Th. de Paris, p. 33, etc.

(3) Ad. Brunel, *Biogr.* Ed. cit., p. 14-15.

Requis pour le service des armées de la République, l'étudiant en médecine rochelais a tout naturellement opté pour la marine et il est envoyé à Rochefort (1).

Brunel assure, d'après Bonpland lui-même, qu'il a suivi dans ce port de guerre pendant un certain temps des cours qui lui ont permis de conquérir le grade de chirurgien de troisième classe (2). Détaché à Toulon peu après cette nomination, il a été employé pendant plusieurs mois, dit encore Brunel, au service des hôpitaux maritimes et embarqué un certain temps avec son grade sur le vaisseau l'*Ajax* (3).

Il était de retour à Paris au commencement de 1795 (4), ayant payé sa dette à la patrie, mais rapportant de cette dernière campagne un nouvel état d'âme où venaient se combiner à cet atavisme médico-naturaliste qui lui avait fait poursuivre son éducation professionnelle, des impulsions encore irréfléchies vers les choses lointaines qu'il tenait sans doute de ces Levasseur et de ces La Coste, ses aïeux maternels, capitaines de navires.

Il s'est remis à fréquenter les cliniques et les cours de médecine de la capitale (1795-1797), mais la meilleure part de son temps est désormais réservée à l'étude des sciences qui pourront surtout lui servir dans les voyages d'exploration qu'il rêve déjà d'accomplir et dont s'accommodent si bien une humeur vagabonde et l'amour de toute nouveauté. Les deux frères, qui se sont retrouvés à Paris,

(1) J'ai sous les yeux deux lettres écrites par Bonpland de Rochefort à sa sœur Olive, qui vient d'épouser Gallocheau. Elles sont datées du 12 thermidor an II et du 29 vendémiaire an III (30 juillet, 20 octobre 1794). Il parle vaguement de ses *occupations*, qui l'empêchent de s'absenter *seulement un jour*.

(2) Le désordre qui règne dans les archives de la marine à Rochefort n'a pas permis à M. Allègre de contrôler cette assertion d'ailleurs tout à fait vraisemblable.

(3) *Biogr.*, p. 17.

(4) Aimé Goujaud-Bonpland a été admis parmi les élèves de la Patrie aux examens ouverts le 6 pluviose an III (25 janvier 1795). Il est entré à l'École en vendémiaire an IV, et il en est sorti à la fin de l'an V, après un examen où il a eu la note *passable* avec Fourcroy et Deyeux, la note *bien* avec Richard, la note *passable* avec Hallé. Il fut classé, à sa sortie, dans la troisième catégorie, celle des *Bons* (Communication de M. le Dr Albert Prieur). Un certificat de la municipalité de La Rochelle du 28 août 1796 nous montre à cette date « le citoyen Aimé Goujaud-Bonpland, élève à l'école de médecine de Paris, en congé à La Rochelle pour affaires de famille » (Communication de M. G. Musset).

vont ainsi de la visite de Corvisart au laboratoire de Lamarck, et une curieuse lettre de l'aîné, du 9 octobre 1798, qui nous a été conservée, nous montre les deux jeunes gens présentant à l'illustre naturaliste une suite de coquilles fossiles qu'ils ont recueillies dans le célèbre gisement de Grignon en même temps qu'ils l'entretiennent de la « grande question de la nomenclature française des plantes (1). »

Antoine-Laurent de Jussieu et Louiche Desfontaine partagent avec Lamarck l'éducation du futur explorateur de l'Amérique du Sud, et c'est au premier de ces maîtres que Bonpland se recommandera au moment de son départ précipité avec Humboldt pour le grand voyage, en invoquant l'amitié que Jussieu n'a pas cessé de lui témoigner depuis qu'il suit les cours du Muséum (2).

CHAPITRE II

Premières relations avec Alexandre de Humboldt. — Préparation commune. — Baudin et Skjöldebrand. — De Marseille à Madrid par Valence. — Forell et Urquijo. — De la Corogne à Ténériffe et à la *Tierra Firme*. — Cinq ans et dix mois de voyages avec Humboldt dans les deux Amériques. — Retour à Paris et premiers travaux sur les collections du voyage. — Herbier de 6.200 espèces offert au Muséum.

Comme Dove demandait un jour à Humboldt comment il avait connu Bonpland : « De la manière la plus simple du monde, répondit-il ; vous savez bien, quand on remet sa clef à la concierge, on échange toujours quelques paroles aimables avec elle. C'est dans ces circonstances que plusieurs fois j'ai rencontré un jeune homme porteur d'une boîte d'herboriste ; c'était Bonpland et voilà comment nous fîmes connaissance (3). »

On se revit chez Corvisart où fréquentait Humboldt et auquel avaient été recommandés les Bonpland qui suivaient, comme on sait déjà, sa clinique avec assiduité. On se retrouva dans les serres et dans les herbiers. Les jeunes savants se plurent ; ils

(1) App. I. *Lettre de Goujaud-Bonpland à Jorre et Coquantin*, p 217.
(2) Lettre I, p. 1.
(3) Bruhns, vol. I, p. 472.

échangèrent leurs confidences. Tous deux étaient également passionnés pour les voyages et les régions équatoriales les attiraient avec la même intensité. « Ce n'était pas, dit quelque part Humboldt, interprète des vœux qui lui étaient communs avec son nouvel ami, ce n'était pas le désir de l'agitation et de la vie errante ; c'était celui de voir de près une nature sauvage, majestueuse et variée dans ses productions, c'était l'espoir de recueillir quelques faits utiles aux sciences, qui appelait sans cesse mes vœux vers ces belles régions situées sous la zone torride. »

On travailla fréquemment en commun ; Bonpland donnait à Humboldt des leçons d'anatomie et de botanique, et celui-ci lui enseignait par contre la minéralogie ou la physique du globe.

Or, c'était le moment où le Directoire, reprenant un projet du vieux Bougainville, confiait au capitaine Baudin, qui avait conduit avec succès en l'an VI une mission scientifique dans la mer des Antilles, la direction d'une grande expédition, composée de trois corvettes, qui devait faire le tour du monde en explorant longuement l'Amérique méridionale, la Mer du Sud, Madagascar et les côtes de Guinée. Humboldt, invité, par l'entremise de François de Neufchâteau, à s'embarquer sur le *Volcan*, l'une des trois corvettes, était consulté sur le choix du personnel scientifique aussi bien que sur le reste, et il fit désigner Bonpland, « très bon naturaliste, le meilleur élève de Jussieu et de Desfontaines, très robuste, courageux, bon et habile dans l'anatomie comparée » (1).

Tous ces préparatifs devenaient malheureusement inutiles à la suite de la rupture des préliminaires de Rastadt et Humboldt prenait subitement la résolution de rejoindre l'armée d'Egypte en s'attachant à la caravane de la Mecque qui part de Tripoli pour arriver au Caire par l'Oasis de Sélimeh. Et le voilà parti avec Bonpland, désormais son inséparable compagnon, pour Marseille où la frégate suédoise *Jérémias* emmènera le consul de Suède, Skjöldebrand, porteur de cadeaux destinés au Dey d'Alger.

Humboldt veut passer l'hiver dans l'Atlas pour y compléter les recherches de Desfontaines et de là gagner l'Egypte et l'Inde (2). Le naufrage du *Jérémias*, les obstacles soulevés dans l'intérêt des

(1) *Lettres Américaines*, éd. Hamy, p. 12-13.
(2) Cf. Corresp. de Bonpland, lettre Ire, et réponse de Jussieu, pp. 1-2.

voyageurs par la municipalité de Marseille avertie des dangers que les nouvelles d'Egypte leur feraient courir en pays barbaresque, l'interdiction par le Dey d'Alger d'une caravane qui doit traverser l'Egypte « souillée par la présence des chrétiens », tout cela doit empêcher absolument Humboldt et Bonpland de rejoindre l'armée française au Caire (1), et ils se décident à gagner l'Espagne, pour passer dans le Nouveau-Monde si les circonstances le permettent.

Les deux voyageurs se mettent en route, presque toujours à pied, en suivant la côte par Cette, Montpellier, Narbonne, Perpignan, les Pyrénées et la Catalogne jusqu'à Valence et Murcie, pour gagner enfin Madrid par le plateau de la Manche. Quelques-unes des heures de cet inoubliable itinéraire célébré avec tant d'enthousiasme par Humboldt (2) sont restées parmi les plus brillantes de la longue carrière des illustres voyageurs et le vieux Bonpland rappelait encore à l'âge de quatre-vingt-quatre ans à son ancien compagnon de route les splendeurs des éternels jardins de Valence et de Cullera (3).

Grâce à l'intérêt que veut bien attacher à l'entreprise le baron de Forell, ministre de Saxe, minéralogiste amateur, qui apprécie beaucoup Humboldt et jouit d'un grand crédit à la cour d'Aranjuez, toutes les difficultés qu'avait opposées précédemment le gouvernement espagnol aux savants étrangers désireux d'explorer ses colonies du Nouveau-Monde, ont été levées rapidement par M. de Urquijo, qui fait alors *l'intérim* de la première secrétairerie d'Etat. Et Bonpland auquel M. de Forell a fait le meilleur accueil sur la recommandation de son ami (4) obtient nominativement les autorisations les plus larges pour ses recherches et pour ses collections (5).

(1) *Lettres Américaines*, éd. Hamy, p. 14.
(2) *Lettres Américaines*, éd. cit., p. 15.
(3) Voyez lettre XCIX, p. 199.
(4) Humboldt lui a présenté par lettre « ce jeune homme que ses talents, son érudition en botanique, zoologie et anatomie, et surtout ses mœurs » lui rendent cher. « Se trouvant dans votre proximité, ajoute-t-il, j'ai cru qu'il serait de son devoir qu'il se rende chez vous... pour vous témoigner aussi, de son côté, la reconnaissance profonde dont vos bontés nous ont pénétrés. » (*Lettres Américaines*, éd. cit., p. 9.)
(5) *Lettres Américaines*, éd. cit., p. 8.

Après un séjour de plusieurs semaines à Madrid et à Aranjuez, pendant lequel il a été admirablement reçu à la cour, et a pu examiner à loisir, avec le concours plus ou moins empressé des savants locaux, les matériaux déjà rassemblés dans la capitale espagnole ; Humboldt s'embarque à la Corogne avec son compagnon (5 juin 1799) pour gagner Ténériffe et la *Tierra Firme* (1).

Et alors commence cette admirable exploration de cinq ans et deux mois qui a renouvelé les *études américaines*. Unis comme deux frères, la main dans la main, les jeunes savants marchent courageusement ensemble à la conquête de l'inconnu. Sans doute la part de chacun d'eux sera fort inégale dans les labeurs de cette inoubliable expédition, mais le pacte qu'ils ont conclu au départ a été ratifié par la postérité et leurs noms demeurent inscrits ensemble au frontispice de l'œuvre tout à fait unique, sortie de leurs communs efforts.

Dès leur débarquement sur le sol américain en juillet 1799, nos voyageurs s'empressent de correspondre avec leurs amis d'Espagne ; mais tandis que les lettres de Humboldt, qui nous ont été conservées, sont au nombre d'une trentaine (2), presque toutes publiées dans la presse politique ou scientifique d'Allemagne, de France ou d'Espagne, une lettre seulement demeurée inédite et des fragments de trois autres, composent tout le bagage épistolaire de son collaborateur au cours de l'immense voyage.

Bonpland a entamé dès Ténériffe, avec de grands détails, une sorte de journal qui s'arrête court au départ des Canaries !

C'est déjà tout le Bonpland de l'avenir que nous distinguons dès la première heure, ardent à commencer toutes sortes de rédactions, n'en finissant jamais aucune, couvrant de notes, pendant sa très longue existence, des quantités de cahiers ou de

(1) Parmi les savants de Madrid qui ont fait bon accueil à Humboldt et à Bonpland, il faut citer en première ligne le minéralogiste Herrgen, le chimiste Proust, Clavigo Fajardo, directeur du cabinet d'Histoire naturelle, Cavanilles, qui a supplanté *le gros* Ortega, Pavon, demeuré le fidèle ami de Bonpland. (*App.*, n° II.) Ortega, qui avait fait tant de mal à l'infortuné Dombey, a perdu toute influence ; j'ai déjà parlé ailleurs de ses prétentions à servir néanmoins Humboldt, que quelques années plus tôt il eût sans doute arrêté net. (Cf. E.-T. Hamy, *Joseph Dombey, sa vie, son œuvre, sa correspondance*. Paris, Guilmoto, 1905, 1 vol. in-8°, p. 333, n. 1.)

(2) *Lettres Américaines*, éd. cit., n°s XIII à XLIII.

feuilles, et ne laissant derrière lui rien d'achevé, rien de définitif.

Infatigable collecteur, observateur attentif, habile expérimentateur, il sait conduire avec adresse une analyse anatomique ou physiologique et établit ses diagnoses, botaniques ou autres, avec une scrupuleuse exactitude, mais il rédige péniblement et cela ne l'encourage guère à écrire. Ajoutons qu'il dessine particulièrement mal (1). Le talent de Humboldt suppléera heureusement à ce dernier défaut, et comme l'œuvre dont Bonpland est particulièrement chargé ne comporte, pour l'instant du moins, que des opérations manuelles et des *spécifications* dans lesquelles il excelle, sa collaboration apparaîtra de plus en plus précieuse à son compagnon de voyage.

Dès le 14 décembre 1799, le nombre des plantes rassemblées sur la côte du Vénézuéla, s'élève à plus de 1.600 dont 500 ont été décrites à nouveau (2) ; on a ramassé en outre des coquilles et des insectes et Humboldt a exécuté une cinquantaine de figures. Le 25 janvier 1800 celui-ci écrit à Fourcroy (3) : « Mon compagnon de voyage, le citoyen Bonpland, élève du Jardin des Plantes, me devient de jour en jour plus précieux. Il joint des connaissances très solides en botanique et en anatomie comparée à un zèle infatigable. J'espère un jour rendre en lui à sa patrie un savant qui sera digne de fixer l'attention publique. »

Bonpland ne se ménage d'ailleurs en aucune circonstance et à la fin de cette merveilleuse entreprise de l'Orénoque et du Rio-Negro qui a marqué une date mémorable dans l'histoire de la géographie du Nouveau-Monde, il est tombé gravement malade à San Tomas de la Nueva Guayna avec des symptômes qui ont effrayé son ami. « Comme je vis, écrit Humboldt à son frère le 17 octobre 1800 (4), qu'il ne se rétablirait pas dans la ville, je l'amenai à la maison de campagne de mon ami D. Félix Farreras à quatre milles de l'Orénoque, dans une vallée un peu plus élevée et assez fraîche (5). Sous ce climat tropical il n'y a pas de remède plus expéditif que le changement d'air et c'est ainsi qu'en peu de jours la

(1) Les croquis de Bonpland, dispersés à travers ses cahiers, sont le plus souvent presque informes.

(2) *Lettres Américaines*, p. 56.

(3) *Ibid.*, p. 59.

(4) *Lettres Américaines*, édit. cit., p. 88.

(5) Cf. *Relat. hist.*, t. III, p. 636-637.

santé de mon ami fut rétablie. Je ne puis te décrire l'inquiétude dans laquelle je me trouvais durant sa maladie, jamais je n'aurais retrouvé un ami aussi fidèle, actif et courageux. Il a fait preuve d'une résignation et d'un courage étonnant dans nos voyages où nous étions entourés de dangers parmi les Indiens et dans les déserts remplis de crocodiles, de serpents et de tigres. Jamais je n'oublierai son attachement dévoué, dont il me donna la plus grande preuve dans un orage qui fondit sur nous le 6 août 1800 au milieu de l'Orénoque. Notre pirogue était déjà aux deux tiers remplie d'eau ; et les Indiens qui étaient auprès de nous commençaient à se jeter à l'eau pour atteindre la rive à la nage. Mon généreux ami me pria de suivre leur exemple et m'offrit de me sauver ainsi. Le sort ne voulut pas que nous ayons péri dans ce désert où à dix milles à la ronde aucun homme n'eût découvert la moindre de nos traces. Notre situation était vraiment effrayante, la rive était à plus d'un demi-mille de nous et une quantité de crocodiles se laissaient voir à demi émergés au-dessus de l'eau. Même si nous avions échappé à la fureur des flots et à la voracité des crocodiles et si nous avions abordé sur la terre ferme, nous serions devenus la proie de la faim ou des tigres, car les forêts sont si épaisses sur ces bords, enlacées par tant de lianes, qu'il est absolument impossible d'y pénétrer... Dans ce moment le plus dangereux et le plus critique, un coup de vent gonfla la voile de notre petit navire et nous sauva d'une façon incompréhensible. Nous ne perdîmes que quelques livres et des aliments. »

Le 15 novembre 1800 les collections de l'expédition comprenaient entre autres « plus de 1200 plantes rares et neuves » (1). Trois mois plus tard partaient pour l'Europe deux herbiers chacun d'environ 1.600 espèces.

« Bonpland et moi, écrit Humboldt à Willdenow le 21 février 1801, nous croyons avoir fait des diagnoses fort exactes, nous n'osons cependant pas fixer le nombre des espèces nouvelles que nous possédons : nous avons beaucoup de palmiers et d'herbes, des mélastomées, *des Piper*, des *Malpighia*, le *Cortex Angosturæ*, etc., etc. »

(1) *Lettres Américaines*, p. 90. Cf. p. 96.

Ce n'est pas ici le lieu de suivre dans ses détails la route tenue par Humboldt et Bonpland dans cette mémorable traversée qui, de Carthagène des Indes, a conduit par Bogota et Quito à Lima les deux explorateurs, retardés pendant deux mois à Santa-Fé par une nouvelle maladie de Bonpland atteint de fièvre tierce (1) au milieu des grandes pluies de la Cordillère.

Bientôt remis sur pied, il apparaît partout à côté de son illustre compagnon, au Pichincha comme au Chimborazo (2), et tandis que Humboldt cherche à compléter sa carte du haut Marañon, il fait une excursion dans les forêts autour de Jaën, où il découvre de nouvelles espèces de *cinchonas* et recueille, non sans beaucoup souffrir des ardeurs de ce climat extrême, de nombreux documents sur une végétation des plus riches. Les descriptions s'accumulent dans ses cahiers et Humboldt ajoute aux diagnoses des espèces la détermination du sol qu'elles habitent et des hauteurs auxquelles elles s'élèvent.

Il pourra déclarer plus tard qu'il ne rapporte pas un seul sujet dont on ne « puisse indiquer la hauteur à laquelle il croît au-dessus du niveau de la mer » (3), et ce sera un des côtés les plus originaux des déterminations communes aux deux explorateurs.

Arrivé à Lima (25 novembre 1802), Humboldt annonce à Delambre qu'il a 3.734 descriptions très complètes en latin sur lesquelles deux tiers et plus « appartiennent seules à l'assiduité du citoyen Bonpland, dont on ne peut trop admirer le zèle et le dévouement pour le progrès des sciences. »

« Les Jussieu, ajoute-t-il, les Desfontaines, les Lamarck ont formé en lui un disciple qui ira très loin (4). »

De Lima par Guayaquil et par Acapulco l'expédition se rend à la Nouvelle-Espagne, où les collections de Bonpland prennent de nouveaux accroissements. Au 22 avril 1803, Humboldt estimait le nombre des plantes recueillies à plus de 4.200 « parmi lesquelles se trouvent beaucoup de genres nouveaux, une multitude de graminées et un nombre croissant de palmiers... » Humboldt, en con-

(1) *Lettres Américaines*, p. 126, 142.
(2) *Ibid.*, p. 132, 143. — Cf. Delaméthrie, *ap. Lettres Américaines*, p. XXXII.
(3) *Ibid.*, p. 176.
(4) *Ibid.*, p. 147.

fiant ces indications à Cavanilles, n'oublie pas de mentionner « beaucoup de pièces d'anatomie comparée » préparées aussi par son compagnon Bonpland (1).

Cavanilles, auquel s'adressaient ces détails, venait de dédier à Bonpland un genre nouveau voisin des *Phlox* et des *Hoïtzia*, le genre *Bonplandia* (2), et Cervantes, le successeur de Sessé, lui en montrait des spécimens en lui faisant les honneurs du jardin botanique de Mexico (3). Après un court séjour à la Havane où ils reprennent les collections déposées en 1800, nos deux explorateurs arrivent à Philadelphie et à Washington. Le Président Jefferson les traite avec la bienveillance la plus signalée et ils regagnent l'Europe après cinq ans et deux mois d'absence (5 juin 1799-3 août 1804), ayant parcouru 9.000 milles et rapportant avec eux 35 caisses de collections avec près de soixante mille échantillons de plantes.

Leur retour, plusieurs fois annoncé, était attendu avec curiosité et sympathie et l'accueil qu'ils reçurent à Paris, où ils arrivèrent le 13 août, fut particulièrement flatteur. Humboldt vint pour la première fois siéger à la Classe des sciences de l'Institut de France sur le banc des correspondants où un vote unanime venait de lui faire place (6 février 1805) et les deux explorateurs furent reçus à bras ouverts par les professeurs du Jardin des Plantes enrichi par eux de précieux envois de fossiles et de minéraux, de graines et de plantes.

Bonpland s'est installé tant bien que mal dans une ancienne maison de la rue des Postes, où il étale et classe ses richesses. Humboldt le presse, les dessinateurs et les graveurs sont déjà à l'œuvre, et tandis que se prépare le premier fascicule des *Plantes Equinoxiales*, il fait ses débuts à l'Institut (5 novembre) par une courte lecture sur le *palmier à cire* ou *Ceroxylon andicola*, et il

(1) *Lettres Américaines*, p. 150.

(2) A.-J. Cavanilles, *Descripcion del genero « Bonplandia » y de otras Plantas* (*Anal. de Hist. nat.*, Madrid, in-8°, (Setimbre 1800, p. 131 sqq.). — « He dedicado (p. 131, not.) este genero al jóven ciudadano A. Goujaud-Bonpland, que acompaña como Botanico al Baron de Humboldt despues de haber oido con aplicacion y fruto á los profesores de Jussieu y Desfontaines. »

(3) *Corresp. d'Aimé Bonpland*, lettre IV, p. 7.

faut voir le récit enthousiaste et naïf qu'il donne à sa famille (1) de cette séance qui n'aura jamais de lendemain.

Encouragé par le bon accueil des botanistes de la capitale, Bonpland va travailler pendant quelques mois avec une ardeur inlassable à mettre en ordre ses herbiers, dont le dépôt au Muséum doit assurer son avenir. Et le 18 décembre 1804 les 6.200 échantillons qui composent la collection sont offerts par Humboldt en son nom et au nom de son compagnon au Jardin des Plantes.

Humboldt a généreusement saisi cette occasion de faire valoir une fois de plus les travaux de son collaborateur. « Si mon expédition, écrit-il aux professeurs du Muséum, a eu quelque succès, une très grande part en est due à M. Bonpland qui, élevé pour ainsi dire dans votre établissement, a marché sur les traces de ses maîtres. Nous avons recueilli ensemble les plantes que nous rapportons, j'en ai dessiné un grand nombre, mais c'est M. Bonpland qui seul a décrit plus des quatre cinquièmes, c'est lui seul qui a formé l'herbier que nous vous présentons. Lié avec lui par l'amitié la plus tendre, j'ose vous supplier de vouloir bien le recommander à la générosité du Gouvernement qui récompense les travaux entrepris pour le progrès des sciences. Les fruits de notre expédition paraîtront sous le nom de M. Bonpland et le mien, et peut-être le Gouvernement daignera-t-il s'intéresser à un voyage qu'ont exécuté des personnes qui appartiennent à deux nations étroitement liées sous tant d'autres rapports... Si quelque chose pouvait ajouter à la reconnaissance que je dois à un pays dans lequel on m'a honoré d'un intérêt aussi général que peu mérité, ce sera la bienveillance avec laquelle vous voudrez bien, messieurs, recommander mon ami (2)... »

La lettre, dont on vient de lire un extrait, renvoyée à l'examen d'une commission composée de Jussieu, Lamarck et Desfontaines, fut l'objet d'un rapport (3) qui exprimait l'estime

(1) Lettre VI, p. 12. — Ce travail de 5 pages, in-folio accompagné de deux planches de Turpin, a paru à la page 3 du tome 1er des *Plantes Équinoxiales*, sous ce titre : *Mémoire sur un palmier qui donne de la cire et qui a servi à établir un nouveau genre.* (Cf. *Bull. Soc. Philomath.*, 1804, t. III, p. 239. — *Magas. Encyclop.*, 1805, t. IV, p. 172).

(2) *Lettres Américaines*, éd. cit., p. 176-177.

(3) *Ibid.*, p. 230-233.

et la reconnaissance du Muséum pour les deux voyageurs et recommandait fortement au ministre de l'intérieur, la concession à Aimé Bonpland, à titre de récompense nationale, d'une pension de 3 à 6.000 francs (1er janvier 1805).

Champagny, auquel ce rapport était aussitôt envoyé, a voulu voir Bonpland; il l'a même invité à dîner avec le préfet Guillemardet qui s'intéresse à lui. On discute le taux de la pension et Bonpland se déclare satisfait, en écrivant à sa famille, de cette rente qui, jointe à ce que doit lui donner la publication du voyage, à laquelle Humboldt l'a très largement intéressé, va lui faire *une petite fortune* qui lui ôtera peut-être *tout désir de retourner en Amérique* (1).

CHAPITRE III

Bonpland pensionné. — *Les plantes équinoxiales.* — Voyage à Berlin. — *Melastomées* et *Rhexia.* — Bonpland botaniste, puis intendant de S. M. l'Impératrice et Reine. — Malmaison et Navarre. — L'érable de Napoléon. — Joséphine botaniste. — Voyage et missions de l'intendant en province et à l'étranger. — *Description des plantes rares cultivées à Malmaison et à Navarre.* — Humboldt délaissé. — Une union qui finira mal.

Le décret impérial, qui sanctionnait la donation de l'herbier et récompensait Bonpland, fut signé le 13 mars 1805; la collection était acceptée par le gouvernement et il était accordé à Bonpland une « pension annuelle de trois mille francs » payable « sur les fonds des pensions » (2). Le 8 avril suivant, Champagny faisait connaître cette double décision aux professeurs du Muséum qui lui en adressaient peu après leurs remerciments (3) et chargeait Desfontaines de voir Bonpland et de « prendre avec lui les arrangements convenables relativement à l'époque où l'herbier en question serait

(1) *Correspondance d'Aimé Bonpland*, lettre VIII, p. 15.
(2) *Lettres Américaines*, p. 233.
(3) Voyez sur toute cette négociation, E.-T. Hamy, *Alexandre de Humboldt et le Muséum d'Histoire naturelle* (*Arch. du Mus.*, 4e série, t. VIII, p. 14, 1906.)

remis au Muséum. » Champagny répondait de nouveau en termes sympathiques (26 avril), et bientôt la collection était remise entre les mains de Desfontaines. Cette collection, précieusement conservée dans un des cabinets du laboratoire de botanique, ne contient pas moins de six mille deux cents espèces..... Elle est surtout riche en palmiers, en graminées et en cryptogames des Tropiques. « Nous possédons, écrivait Humboldt, au delà de cent cinquante espèces de *mélastomées*, quatre-vingt-six espèces du genre *molina*, quatre-vingt-huit d'*eupatorium*, cinquante-deux de *calcéolaires,* cinquante-huit *psychotria*, quarante *lobelia*, quarante *renoncules* et près de quatre cents *graminées*. »

Bonpland, rassuré sur son avenir (1), est pour l'instant tout entier absorbé par la publication de ses *Plantes Equinoxiales* dont la première livraison va paraître en juin 1805 (2). Humboldt avant de quitter Paris (12 mars) pour l'Italie et l'Allemagne, a rédigé une belle préface, où il a fait valoir une fois de plus, en termes chaleureux, le rôle de son collaborateur et de son ami.

« Parmi les différents travaux, écrit-il, auxquels nous avons cru devoir nous livrer, M. Bonpland et moi, dans le cours de notre voyage à l'Équateur, les recherches botaniques ont été du nombre de celles dont nous nous sommes occupés avec le plus d'assiduité. Pénétrés tous deux du même zèle pour l'étude des plantes, animés par l'aspect d'une végétation aussi riche que majestueuse, notre attention a été constamment dirigée vers les progrès de la botanique. Si notre prédilection pour cette science nous a engagés souvent dans les excursions les plus pénibles et les plus dangereuses pour notre santé, c'est elle aussi qui est devenue pour nous une source intarissable de jouissances et de dédommagements. Errant dans la solitude des bois, privés des charmes de la vie sociale, le physicien soutiendrait avec peine un isolement si parfait, — j'ose dire un exil si long, — si le sol ne lui présentait pas à chaque pas le tableau intéressant et varié des formes végétales. »

(1) Cf. lettre VIII, p. 15.

(2) La lettre de remerciements de l'assemblée des professeurs du Muséum, à laquelle Bonpland avait présenté cette première livraison, est datée du 24 juin. Les deuxième et troisième ont été offertes à la même assemblée le 30 juillet 1806. — Cf. E.-T. Hamy, *Alexandre de Humboldt et le Muséum*, p. 15-16. — *Magas. encycl.*, 1804, t. IV, p. 172, 185; et 1807, t. Ier, p. 433.

L'illustre voyageur poursuit en rappelant les voyages de Lœfling et de Jacquin, les travaux de Mutis, de Joseph de Jussieu, de Ruiz et Pavon, de Cervantes, de Sessé et Mociño, en montrant en quelques lignes combien sont plus riches encore les régions où son expédition a pénétré « dont le sol est couvert d'une multitude de végétaux inconnus » et dont les labeurs de plusieurs siècles « ne suffiront pas à fixer le nombre et les caractères. »

Et il termine en déclarant que quoique les *Plantes Equinoxiales*, comme tous les travaux de son expédition, portent le nom de Bonpland et le sien à la fois, il s'en faut de beaucoup que les deux signataires aient une égale part à cet ouvrage.

« M. Bonpland ne l'a pas seulement rédigé lui seul d'après nos manuscrits, mais c'est à lui aussi qu'est due la plus grande partie de ce travail botanique. Unis par les liens de l'attachement le plus tendre, nous avons partagé toutes les souffrances et les dangers de cette entreprise ; nous avons herborisé ensemble pendant plus de six ans. Les plantes ont été recueillies par nous deux ; et malgré les travaux astronomiques et les recherches géologiques auxquels je me suis livré, j'en ai dessiné un grand nombre sur les lieux ; mais à peine un neuvième a été décrit par moi. C'est M. Bonpland qui, avec le dévouement le plus grand, au milieu des fatigues de ce voyage pénible, et souvent aux dépens de son sommeil, a préparé et séché lui seul près de soixante mille échantillons de plantes. La petitesse des canots dans lesquels nous avons été renfermés des mois entiers, le climat brûlant de ces régions, la multitude d'insectes venimeux, l'humidité de l'air, qui est l'effet des pluies continuelles, et le manque de papier que l'on éprouve souvent malgré toutes les précautions, sont des obstacles que ne peuvent sentir que ceux qui se sont trouvés dans des situations semblables. Si mon entreprise est regardée un jour comme intéressante pour les progrès de la botanique, ce succès devra être attribué au zèle actif de M. Bonpland : plus la reconnaissance qu'il m'a inspirée à cet égard est grande, plus je me plais à lui rendre la justice qui lui est due » (1).

(1) *Plantes équinoxiales recueillies au Mexique, dans l'île de Cuba, dans les provinces de Caracas, Cumana*, etc., etc., par Alex. de Humboldt et A. Bonpland, t. Ier, Paris, 1808, in-folio ; préface par A. de Humboldt, p. VI (1er mai 1805).

Tandis qu'un rapide voyage conduit Humboldt et Gay-Lussac à travers l'Italie septentrionale et centrale jusqu'à Rome et jusqu'au Vésuve ; Bonpland a reçu de Champagny une courte mission à Verdun, Genêve, Turin, Grenoble, Lyon et Dijon, pour y faire passer, en qualité de naturaliste, les examens de l'Ecole Polytechnique (17 août 1805) (1).

Les deux collaborateurs se sont rejoints plus tard à Berlin, où la généreuse amitié de Humboldt a voulu associer Bonpland aux ovations de ses compatriotes. C'est pendant ce séjour assez prolongé dans la capitale prussienne que Bonpland, sur l'invitation de son illustre ami, a communiqué à la Société des amis de la Nature une courte notice sur le genre *Hebeandra*, voisin des *Polygala*, formé de seize espèces originaires de l'Amérique du Sud, et toutes recueillies par les deux voyageurs au cours de leur fructueuse expédition (2).

Bonpland est rentré à Paris tandis que son illustre compagnon, demeuré à Berlin, prend sa part des malheurs de sa patrie au milieu des événements tragiques qui ont marqué cette période.

C'est au milieu des travaux monotones du laboratoire et de l'herbier, qu'il poursuit sans enthousiasme avec Turpin et Poiteau (3), et où son exubérante mobilité ne trouve guère son compte, qu'une nomination bien inattendue vient un beau jour de 1808 lui ouvrir des horizons inespérés.

Dès les premiers jours de novembre 1804, Joséphine s'était fait amener Humboldt et Bonpland. « L'impératrice, écrit ce dernier à sa sœur et à son beau-frère (4), l'impératrice était désireuse de con-

(1) Le passeport qu'il dut prendre alors et qui est conservé dans le manuscrit de Cayrol, nous donne d'Alexandre-Aimé Goujaud-Bonpland le signalement suivant : « Né à La Rochelle, département de la Charente-Inférieure, âgé de trente-deux ans, taille 1m66, cheveux et sourcils châtains, front ordinaire, yeux châtains, nez gros, bouche grande, menton rond, visage ovale. »

(2) A. Bonpland, *Hebeandea, nouveau genre de plantes.* (*Gesellsch. Nat. Freund. Magaz.*, Berlin, 1808, Bd. II, Nr. 6, S. 49-47.) — Bonpland avait rédigé dans le même temps, pour les *Annales du Muséum* (t. VII, p. 82-84), une petite note sur le *Claytonia Cubensis*, qu'il suffit de mentionner ici.

(3) Il avait commencé depuis quelque temps la publication des *Mélastomées* et des *Rhexia* du grand voyage, continuée et terminée par Künth en 1823.

(4) Lettre VI, p. 11.

naître les voyageurs et elle nous a donné un rendez-vous à la Malmaison où nous lui avons été présentés. Elle a été extrêmement honnête et nous a, à l'un et à l'autre, fait cadeau des ouvrages qui se publient en son honneur : le *Jardin de la Malmaison* et les *Liliacées* de Redouté (1)... Elle a de plus offert de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour que j'obtienne une récompense aux peines indispensables et de tout genre liées à un aussi long voyage. »

Les deux explorateurs répondirent à ces gracieusetés par le don d'une collection de graines et une note de Bonpland, que je trouve dans le recueil de Cayrol, nous apprend qu'en 1805 tout un lot de plantes intéressantes des deux Amériques provenant du grand voyage, cassias, mimosas, héliotropes, lobelias, etc., etc., avaient levé dans les serres de Malmaison (2). Bonpland venait de temps en temps prendre des nouvelles de ses plantes ; à la mort de Ventenat, survenue le 3 août 1808, l'impératrice, à laquelle Corvisart l'avait recommandé, le nommait son *botaniste* en le chargeant du soin de continuer la description des plantes du jardin de Malmaison (3). Bientôt « à ce titre sans profit et à beaucoup d'honneur » suivant l'expression de Bonpland, s'en est adjoint un autre qui est non moins honorable et qui a de plus l'avantage d'être profitable. Bonpland devient intendant du domaine de Malmaison et des propriétés voisines, avec 6.000 francs de traitement.

Il entre en fonctions au début de 1809 (4). Cayrol ne nous a pas conservé moins de huit lettres, datées du 22 avril au 12 mai de cette année (5), et qui nous montrent l'administrateur ainsi improvisé, dans toute son activité féconde, s'occupant tout à la fois de la bibliothèque et de la ménagerie, de la vente des moutons et des laines ou des fauches du bas du parc et étudiant en détail les conditions d'achat du domaine du Bois-Préault ou le règlement des avances du percepteur.

(1) Il n'avait encore paru que le premier volume de cet ouvrage, dédié à Chaptal.

(2) Bibliothèque de La Rochelle, manuscrit nº 617, folio 103.

(3) E.-P. Ventenat, botaniste, membre de l'Institut, botaniste de S. M. l'Impératrice et Reine, avait publié en 1803 et 1804 deux volumes in-folio sur le *Jardin de Malmaison*, dédiés à Joséphine, avec 120 planches peintes par P.-J. Redouté.

(4) Lettre XII, p. 21.

(5) Lettre XIII et suivantes.

Un commencement d'incendie, survenu le 9 mai dans un coin de la ménagerie, lui fournit l'occasion de manifester son sang-froid et son zèle, en même temps que cet accident fait apparaître les difficultés intérieures que suscitent au nouvel intendant les jalousies que sa nomination a fait naître et les malversations de quelques subalternes.

Le fonctionnaire zélé et laborieux que se montre Bonpland depuis le mois de janvier 1809, a bien failli voir briser tout net sa carrière administrative, dès la fin de cette première année, en attirant sur lui le courroux impérial.

Voici en quels termes il racontait la chose cinq ans plus tard à son ami Reboul, comme ils se rendaient ensemble aux obsèques de Joséphine. « L'empereur étant à Vienne (2), on voulut profiter de son absence pour faire dans ses appartements quelques changements indispensables qu'il avait lui-même approuvés. Je fus, dit Bonpland, malheureusement consulté pour les jardins et les paysages. Un érable plus que caduc, dans lequel on avait placé une volière, masquait la vue et enlevait la plus belle perspective. Je fus d'avis qu'on l'abattît et il fut abattu ; la volière fut portée sur un autre arbre voisin, où on pouvait mieux l'observer que sur l'érable et où elle faisait un joli effet. Tout le monde applaudit à ce changement. A son retour l'empereur chercha l'érable et sa volière et ne les trouva pas. Il entra en fureur. Tous les chambellans tremblent et pâlissent. Il demande quel est le téméraire qui a osé porter la coignée sur son arbre chéri, dont cependant il n'avait jamais parlé. On s'empresse de me nommer : je suis mandé. En traversant les antichambres, je lis sur toutes les physionomies l'accueil qui m'attend. Je parais devant l'empereur ; il était hors de lui. — Est-ce vous, me dit-il, du ton le plus menaçant, est-ce vous qui avez fait couper l'érable et disparaître la volière? — J'ai été consulté sur ce changement et j'en ai donné l'avis sans en donner l'ordre. — On ne l'a que trop exécuté, s'écria-t-il, on ne pouvait me faire plus de peine. Je suis contrarié dans tous les objets de mes affections. Je suis maître partout, excepté dans mon inté-

(1) Reboul, *Mes souvenirs de 1814 et de 1815*, Paris, 1824, 1 vol. in-8°, p. 87.

(2) C'était évidemment pendant la campagne de 1809, et non point en 1805, comme l'écrit Reboul, qui ne se pique pas toujours d'une exactitude bien scrupuleuse.

rieur. Je ne veux plus de vos services, vous allez quitter à l'instant votre place de la Malmaison. — J'obéissais à cet ordre fulminant, lorsque Joséphine me fit dire de suspendre mon départ en m'affirmant qu'elle allait apaiser Napoléon Ier (1). » Bonpland, en effet, conserva sa place, et l'administration de Navarre (2) s'ajoutait bientôt à celle de Malmaison et de ses dépendances, lorsque Napoléon fit de cet important domaine (mars 1810) un apanage pour l'Impératrice répudiée. « C'est un lieu superbe, dit de cette terre de Navarre mademoiselle Avrillon, admirablement située, et peut-être la plus belle terre de France, surtout sous le rapport des eaux qui sont de la plus grande beauté. » Et dans ces jardins autrefois tracés par Le Nôtre, comme dans les serres magnifiques et sur les pelouses fleuries de Malmaison aménagées par Thibault et Berthaut, Bonpland va développer des collections incomparables de plantes vivantes dont le souvenir n'est pas, au bout d'un siècle, oublié des horticulteurs.

Joséphine qui avait toujours eu depuis son enfance le culte des fleurs, mais qui, depuis le départ de Mirbel et ses relations avec Lenoir, avait un peu négligé ses jardins, s'est reprise avec Bonpland d'une nouvelle ardeur pour les beautés et les raretés du monde végétal, mais ce goût de botanique *ne fut pas seulement un caprice*, comme l'observe un témoin de sa vie (3) ; elle en fit un objet d'études et d'études sérieuses. Elle connut bientôt le nom de toutes les plantes et celui de la famille dans laquelle elles étaient classées par les naturalistes, leur origine, leurs propriétés (4). C'était pour elle un très grand plaisir d'aller visiter ses serres, aussi ses promenades étaient-elles toujours dirigées de ce côté.

Elle y rencontrait souvent l'intendant, non moins passionné

(1) Reboul poursuit, en faisant dire à Bonpland, qu'il perdit sa place. La suite montre bien qu'il s'est aussi mal souvenu des suites de l'incident que de sa date. Il écrivait *dix ans* plus tard ses *Souvenirs*.

(2) Le domaine de Navarre, à deux kilomètres d'Évreux, dans une vallée riante et fleurie arrosée par l'Iton.

(3) Avrillon (Mademoiselle), *Mémoires sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*, Paris, 2 vol. in-12, t. I, p. 208.

(4) S'il fallait en croire Bonpland lui-même, raconté par Brunel, Joséphine se serait plu parfois à lui demander des nouvelles de la *Bonplandia geminiflora*, comme pour lui rappeler la politesse que lui avait faite Cavanilles. (A. Brunel, *Biogr.*, éd. cit., p. 54.)

qu'elle pour les nouveautés botaniques, et qui, plus d'une fois, induisit la prodigue souveraine en de grosses dépenses. Mademoiselle Avrillon parle quelque part d'un oignon acquis au prix de 3 000 francs et j'ai sous les yeux un compte de *magnolias* achetés 26 francs la pièce à Léveillé, le valet de chambre de M. Tascher (1).

Joséphine travaille quelquefois avec son intendant; une liste qui nous a été conservée (2), dictée par elle-même à Bonpland, contient les noms d'un certain nombre de plantes à acquérir.

Il rédige, en outre, pour l'Impératrice des notes où il lui signale des collections à visiter, des échanges qu'il propose, etc. ; il lui fait tenir parfois des spécimens curieux comme cette feuille musquée dont Joséphine a trouvé « l'odeur admirable. »

Et lorsque Sa Majesté voyage, elle envoie à l'intendant par Deschamps des catalogues, des herbes, des plantes vivantes et même de simples échantillons de fleurs ou de feuilles de « certaines espèces qu'elle ne se rappelle pas avoir vues à Malmaison » (3).

Bonpland, de son côté, est fréquemment en route, soit qu'il circule de Malmaison à Navarre, où Edeline cultive une incomparable collection de bruyères de 130 et quelques espèces, soit qu'il coure la province et même l'étranger afin de rassembler pour sa souveraine des collections nouvelles. Il inspecte dans les Hautes-Alpes les troupeaux de mérinos envoyés d'Espagne par Joseph (4). Il va de Berlin à Vienne, des jardins de la princesse de Hatzfeld à ceux de l'empereur d'Autriche à Schoenbrünn, et il rapporte avec lui huit cents plantes exotiques inconnues, un riche herbier et une caisse de fruits d'Europe remarquablement moulés.

Un jour il est au Mans chez le préjardinier Paul, un autre jour il visite à Nantes le pharmacien Boisteaux. M. Grelée est riche en myrtes, M. Fille en orangers; M. de Saint-Cyran a de très beaux arbres verts, madame de la Bretèche des *magnolias* énormes et précoces. On vante les pépinières de Leroy, d'Angers, et ses géraniums tricolores, et Breitmayer a le secret d'une excellente terre de bruyère.

(1) Manuscrit Cayrol, f° 137.
(2) *Ibid.*, f° 12.
(3) *Ibid.*, *pass.*
(4) Lettre XII, p. 56.

Bonpland va de l'un à l'autre, donne, reçoit, échange, et bientôt Malmaison devient le centre d'un large mouvement auquel viennent prendre part des savants et des amateurs comme de Candolle ou Cels le fils, Corvisart (1) ou Duval, Boursault ou Lambert, Acosta ou Boxburgh et même des établissements publics, tels que le Muséum de Paris et les jardins botaniques de Montpellier, Toulon, Monza, etc., etc. (2).

L'horticulture a dû ainsi à cet ardent précurseur des grands jardiniers modernes des quantités de types magnifiques, dont quelques-uns ont gardé des noms bien suggestifs : *Coquette de Rueil, Souvenir de Malmaison*, etc., etc.

Bonpland tirait peu à peu de ses parterres ou de ses serres les 64 planches de l'admirable album peint par P.-J. Redouté et dédié à Joséphine, qui a pour titre : *Description des plantes rares cultivées à Malmaison et à Navarre* (3).

Ce sont des plantes des voyages de Labillardière ou de Baudin, de Humboldt et de Bonpland, de Sonnerat, Michaux, Martin et autres. On y remarque notamment la pivoine du Honan qui a l'odeur de rose, la pivoine blanche de Sibérie, le *lobelia excelsa* et le *solanum rostratum*, des *magnolias* parmi lesquels celui qui donnait la fameuse liqueur de madame Amphoux, des héliotropes, des bégonias, les bruyères d'Edeline à Navarre, etc., etc.

Tandis que Bonpland se dépense de la sorte et a tout à fait perdu de vue les volumes qu'il s'est engagé à rédiger pour le voyage d'Amérique et dont la rédaction l'avait intéressé si vivement au début (4),

(1) Cf. *Lettres* XXXI, XXXII, XXXVIII, XL, p. 44, 52, 55, etc. — Manuscrit Cayrol, *pass.*

(2) Je trouve dans le manuscrit Cayrol une lettre originale provenant de la collection Montigny (p. 128) et signée de Corvisart. Il s'agit d'arbres promis par Joséphine pour le domaine de son médecin à la Garenne de Colombes, et que l'intendant a tardé à faire partir. « J'espère, monsieur l'intendant, écrit en plaisantant un peu lourdement l'ancien maître de Bonpland ; j'espère que S. M. l'Impératrice Joséphine vous donnera aujourd'hui un bon savon, pour vous fortifier dans le rôle de musard dont vous vous acquittez si bien. Hier matin, il n'y avait encore rien à la Garenne. » (28 novembre 1811.)

(3) Paris, Didot, 1813, in-folio. — L'ouvrage contient toutefois des observations datées de 1814, et ce n'est qu'en 1815 (29 août) que l'auteur en a offert au Muséum les six premières livraisons. On y travaillait encore en 1816. (Lettre LI, p. 73.)

(4) Lettre VIII, p. 16.

Humboldt attend, attend encore et s'impatiente. Il a vu les gigantesques avortements des voyageurs-botanistes espagnols, les manuscrits et les albums inachevés d'un Mociño et d'un Mutis et la *Flora Peruana* restée en route à son troisième volume, et il ne veut pas *laisser enfouis*, suivant son expression, les résultats de cinq longues années de labeurs. Il presse son collaborateur en termes énergiques et déjà Willdenow et Künth sont à la tâche pour suppléer ses défaillances.

Bonpland, homme d'action incomparable, ressemble, comme écrivain, à un bon nombre de nos naturalistes ; il ramasse, il classe, il inventorie en perfection, comme les Née et les Sessé, comme les Lesueur et les Verreaux, mais il se décide très difficilement à arrêter les termes d'une rédaction définitive et en huit mois, comme dit très justement Humboldt, il termine à peine ce que d'autres finiraient en quinze jours.

Ce n'étaient pas seulement les occupations écrasantes de l'intendant de Joséphine qui le détournaient de remplir ses engagements d'autrefois. Un incident était survenu dans cette vie agitée, qui allait jouer un rôle fort important pour l'avenir du collaborateur de Humboldt. Bonpland s'était épris — on ne sait ni où ni comment — d'une jeune femme que l'Impératrice avait vue « très enfant » et dont les malheurs précoces avaient touché son cœur. La première rencontre qu'il en avait faite remontait à 1810 et deux ans plus tard il avait tenté, sans succès, d'intéresser à son sort la famille de La Rochelle (1).

On a de la peine à saisir, au milieu des phrases embarrassées qu'il adresse à son frère et à sa sœur, quelques traits d'un drame assez obscur, dont on distingue mal les personnages et qui, commencé par un pénible procès en divorce, s'achèvera un beau jour par un mariage. « Lorsque je me marierai, avait écrit Bonpland à sa sœur le 24 juillet 1813, je prendrai une femme à mon goût et à mon choix », et il s'était uni à une date et par un acte que la destruction des états civils de Paris nous interdit de lire (2) à cette per-

(1) Cf. Lettres XXXIV, XXXV, XXXVII, XLI, p. 48, 49, 56.

(2) Joséphine, qui a fait tant de mariages entre ses familiers (Fr. Masson, *Joséphine répudiée*, Paris, 1901, in-8°, p 187, 268, etc.), ne pouvait pas voir d'un mauvais œil cette union de Bonpland avec une personne qu'elle avait connue tout enfant, créole comme elle sans doute.

sonne dont le nom même nous est demeuré inconnu (Humboldt l'appelle madame B... elle avait épousé un certain M. Boyer!) Elle était mère d'une fille, Emma, que Bonpland affectionna beaucoup et qui s'est mariée en 1829 chez la princesse de Nassau dont elle était demoiselle de compagnie, avec un chirurgien-dentiste, nommé Edouard Buchey, auquel cette grande dame avait servi de mère (1).

Si j'insiste sur l'union ainsi contractée par Bonpland quadragénaire, avec cette jeune femme de vingt ans, que certains préjugés devaient tenir à l'écart et que la famille de La Rochelle ne voulait pas connaître, c'est pour accentuer la part active que, froissée dans son amour-propre, isolée, aigrie, elle a dû prendre dans la résolution de l'intendant subitement déchu de ses fonctions par la mort inopinée de sa bienfaitrice.

Aller vivre d'une vie nouvelle dans un monde complètement différent devait être son idéal, comme c'était celui de l'ancien collaborateur de Humboldt de se rapprocher de cette grande et sauvage nature dont la splendeur lui avait laissé d'inoubliables souvenirs.

CHAPITRE IV

Mort de Joséphine. — Bolivar et Rivadavia. — Voyages en Angleterre. — Künth remplace Bonpland. — Du Havre à Buenos-Aires. — Bon accueil des Argentins. — Médecin et professeur. — Crise intime et rupture. — Départ pour l'intérieur.

Pendant les cinq ans et demi qu'il a exercé son emploi auprès de Joséphine, Bonpland s'est cantonné avec un soin jaloux dans l'exercice de ses fonctions spéciales et les chroniqueurs n'ont presque jamais eu à parler de lui dans les anecdotes qu'ils ont accumulées sur la cour de l'ex-Impératrice et Reine. Une ou deux fois seulement mademoiselle Avrillon ou mademoiselle Ducrest ont écrit son nom que la première prononce avec reconnaissance,

(1) Communication de M. Autran.

en rappelant les soins que « M. de Bonpland, qui avait fait quelques études en chirurgie » lui a donnés avec le *bon docteur* Horau, pour une grave fracture de jambe advenue sur la glace en janvier 1811 (1).

L'invasion a trouvé Bonpland à son poste en 1814. Joséphine avait abandonné Malmaison pour Navarre (29 mars) et ce fut lui qui contint l'ennemi jusqu'à la venue de la sauvegarde russe chargée par Alexandre de protéger les domaines de l'Impératrice (4 avril) (2). Mais il est tout à fait inexact d'affirmer, comme l'ont fait plusieurs fois les biographes de notre naturaliste, qu'il ait pris quelque part aux soins médicaux, dont fut l'objet la souveraine, atteinte de l'angine gangréneuse qui l'enleva le 29 mai 1814. Bonpland était fort attaché à sa bienfaitrice, les souvenirs de Reboul (3), de Brunel (4) et d'autres encore en font manifestement foi. Il jouissait de sa confiance et elle s'est quelquefois épanchée devant lui, notamment au moment du divorce, en douloureuses confidences, s'il faut en croire Bonpland lui-même. Elle a dû désirer le voir en cet instant suprême, mais aucune des relations contemporaines ne le montre à son chevet, encore moins recevant son dernier soupir, comme le voudrait la légende accréditée par certains, et il ne faut pas attacher plus d'importance aux récits imaginés à ce sujet, qu'à ceux qui lui prêteraient un rôle actif auprès de l'Empereur après les adieux de Fontainebleau.

On s'est plu en effet à représenter Bonpland (5) conjurant Napoléon de *choisir le Mexique comme asile*, pour suivre de là le cours des événements dans les deux hémisphères. Une grande idée, ajoutait-on, en pensant au rôle que joue maintenant l'isthme interocéanique dans la politique du monde ! Mais tout cela n'est qu'une fable ; Humboldt, mieux informé que personne, l'a nette-

(1) Avrillon (mademoiselle), *Mémoires sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*, Paris, 2 vol. in-12, t. II, p. 293.

(2) « Je ne vous recommande pas, lui écrivait Joséphine, d'avoir soin de Malmaison, je m'en repose sur votre zèle et votre attachement pour moi. Si vous obtenez une sauvegarde, vous ferez manger l'officier avec vous et vous ferez nourrir les soldats. » (Fr. Masson, *Joséphine répudiée*, Paris, 1901, in-8°, p. 330.)

(3) *Op. cit.*, p. 87.

(4) A. Brunel, *Biogr.*, éd. cit., p. 60.

(5) Voyez par exemple sur ce sujet un article de l'*Allgem. Zeit.* d'Augsbourg. Suppl. au n° 437 du 16 juillet 1858.

ment affirmé. « Bonpland, écrivait un jour l'illustre savant, Bonpland *n'a eu d'entretien avec l'Empereur ni avant ni après la bataille de Waterloo*, il n'a pas été du tout à Fontainebleau, où d'autres personnes faisaient des propositions impossibles à Napoléon. Je voyais Bonpland journellement dans ce moment-là ; il a bien pu parler du Mexique comme d'un asile, mais jamais avec l'Empereur, » qu'il n'avait pas vu, semble-t-il, depuis la fameuse scène de 1809 que j'ai relatée un peu plus haut (1).

Bonpland assiste, tristement ému, aux funérailles de Joséphine (2). Le prince Eugène, auquel Malmaison doit revenir dans la succession de sa mère, cherche vainement à le retenir auprès de lui (3) ; ses vagues projets d'Amérique (4) ont déjà pris un corps. Un instant il a pensé à profiter des offres amicales de Bolivar : le célèbre *libertador,* dans l'intimité duquel il avait vécu à Paris, lui avait proposé la moitié de sa fortune à la condition de s'établir à Caracas (5). Mais Bolivar est en ce moment engagé à fond dans la lutte qui va décider de l'indépendance du Vénézuéla et Bonpland renonce à solliciter son appui.

Cependant un autre personnage de l'Amérique latine, remuant et actif, s'agite entre Paris et Londres, cherchant par toutes sortes de promesses à engager des hommes de mérite pour Buenos-Aires. Bernardino Rivadavia, qui sera plus tard le chef des *unitaires* et le Président de la République Argentine, a séduit ainsi l'érudit napolitain, Pedro de Angelis, que la chute de Murat a mis sur le pavé, Joaquin Mora, brillant avocat espagnol, les deux frères Varela et d'autres encore que de profondes déceptions attendent dans le pays neuf où ils sont ainsi attirés (6).

Bonpland entre en rapports avec Rivadavia et se renseigne sur les ressources scientifiques de Buenos-Aires. Tandis que va se liquider lentement sa situation financière, il poursuit en Angleterre et en France les préparatifs de son exode pour l'Amérique latine.

(1) Brühns, *op. cit.*, t. I, p. 475.
(2) Reboul, *op*, *cit.*
(3) Lettre XLV, p. 64.
(4) *Ibid.*, p. 65. — Voy. plus haut, p. XXVII.
(5) *Memorias del general O'Leary*, traducidas del ingles por su hijo Simon B. O'Leary. *Narracion*, t. I, p. 19. Caracas, 1883, in-8°.
(6) Cf. A. Brunel, *Biogr.*, éd. cit., p. 67-70.

Les fréquents voyages qu'avait faits Bonpland pendant cinq ou six ans pour les collections de Malmaison, lui avaient fourni l'occasion de visiter la plupart des grands établissements consacrés dans les divers pays de l'Europe à la botanique appliquée. L'Angleterre seule était restée fermée à l'intendant de Joséphine et il se met en route pour Boulogne (18 juillet 1814) et Calais, passe à Douvres et s'en vient à Londres. Et le journal qu'il a ébauché pendant ces quelques semaines de résidence en Angleterre et que le Muséum possède, nous le montre fréquentant les fameux pépiniéristes de Kensington, Lee et Kennedy, dont il admire le vaste établissement où travaillent 150 jardiniers. Les espèces rares abondent ; les sujets sont remarquables par leur beauté. Bruyères *banksia*, *mimosa*, *protea*, *vaccinium*, *aralia*, appellent tour à tour son attention. Il visite Kew en compagnie de Blackden, de Brown et d'Acton, qui lui font admirer des *magnolias* et des *eucalyptus* d'espèces variées. On profite de sa présence pour lui faire déterminer les *mélastomées* de la collection. Il dîne chez Sir Joseph Banks, qui lui montre ses arbres exotiques et en particulier de magnifiques *araucaria* du Pérou. Il visite les herbiers de Lambert avec lequel il était en relation avant la paix, et les collections de plantes de la bibliothèque de la Compagnie des Indes (1). On le conduit à la Société Géologique de Londres (Lincoln's Inn Fields, 3) et on lui montre les collections de roches et les cartes géologiques les plus récentes. Il est rentré à Paris avant le 22 avril et dès le mois d'octobre, il se remet en route pour Londres où nous le retrouvons chez Lee et Kennedy, étudiant en particulier la multiplication de la vigne par marcottage et le palissage des arbres.

Les derniers mois de 1815 et les premiers mois de 1816 se passent en voyages de Paris à Londres et de Londres à Paris. Les correspondances familiales que M. Allègre a analysées, nous apprennent qu'il est de retour au commencement de décembre, d'un nouveau voyage en Angleterre qui a duré plus d'un mois.

« Aimé court toujours, écrit Gallocheau à sa femme, il est tou-

(1) « Ce précieux dépôt, écrit à son retour Bonpland (*Descrip. des plantes rares*, etc , pl. XXIII), renferme presque toutes les plantes de la Chine que nous cultivons, et il est curieux d'observer, d'après ces dessins, que ces plantes viennent plus fortes dans notre climat que dans leur pays natal. »

jours entouré d'étrangers (8 décembre) » Rivadavia sans doute, Mora et autres... « J'ai vu hier Aimé, il n'attend pour partir que 17.000 francs qui lui sont dus par la succession de Joséphine. Je ne sais s'il les touchera bientôt (1)... » Bonpland est absent de nouveau en janvier, et nous le retrouvons chez Banks à Kew et à Chelsea, il n'est de retour que le 15 mars (2). A la date du 9 avril, le docteur Bonpland, son frère aîné, « s'occupe de lui faire le solde » de ce qu'il lui reste devoir. « Le voyage de notre cher frère est ajourné, écrit-il à Gallocheau, en attendant un nouveau projet. *Sa femme est toujours en Angleterre chez une amie.* Enfin, il sera incessamment payé de ce qui lui est dû dans la maison de feu l'Impératrice. Ainsi soit-il! Il demeure rue Lepelletier, n° 29 (3) ».

Cependant les rapports se multiplient, par la voie anglaise, avec Buenos-Aires et déjà, pour se ménager un bon accueil, Bonpland a envoyé à quelques notables des plantes ou des graines (4).

Humboldt est au courant de la fugue qui se prépare et à laquelle il a donné son adhésion (5) ; il connaît trop son collaborateur pour s'étonner d'une détermination qui est la conséquence de son tempérament et de son caractère. Depuis quelque temps déjà (1812), le jeune et laborieux botaniste Karl Sigismund Künth, le neveu de son ancien gouverneur (6), travaille dans l'herbier du grand voyage. Sous les auspices de Desfontaines et d'Auguste de Saint-Hilaire, il reprendra l'œuvre interrompue, la poursuivra pendant plusieurs années et la conduira à bon terme avec une persévérance dont Bonpland n'a jamais été capable (7).

(1) Voyez lettre XLVIII, p. 70.
(2) Voyez lettre XLIX, p. 71.
(3) Communications de M. Allègre.
(4) Pap. Bonpland, *pass.* (Bibl. Mus.).
(5) Lettre XLVI, *pass.*.
(6) Cf. *Lettres Américaines*, p. 115, n° 3 ; p. 268, n° 1.
(7) « Le départ de M. Bonpland pour l'Amérique méridionale, écrivait Humboldt le 20 juillet 1823 dans la préface des *Rhexias*, où les forêts du Paraguay auraient offert de nouvelles richesses à son zèle investigateur, menaçait d'interrompre la monographie des *Mélastomacées*... J'ai engagé M. Künth, déjà occupé de la publication des *Nova genera et Species Plantarum*, à terminer les Mélastomacées. Les derniers cinq cahiers sont de la main de ce savant. » Les *Mélastomées* (60 planches) avaient été entièrement publiées par Bonpland, qui avait donné aussi le commencement des *Rhexias* ainsi terminées en 1823 par G.-S. Künth.

Bonpland, dans un premier voyage au Hâvre en août 1816, a pris des arrangements avec un armateur et il quitte Paris, plein de confiance dans l'avenir, le 18 octobre suivant. On charge à bord du brick *Saint-Victor* de la maison Boucherot son énorme bagage, et c'est quand le navire est en partance qu'il s'aperçoit qu'il a fait arrimer, mêlées à ses propres collections, des suites d'herbiers du grand voyage que Künth est accouru de Paris réclamer au nom de Humboldt. Künth obtint les manuscrits, mais l'herbier partit en Amérique et n'en est revenu que beaucoup plus tard (1).

L'optimisme de Bonpland est toujours aussi incurable : il se voit rentré avant d'être parti ; il a fait de *bonnes affaires*, et vit *bourgeoisement*, au pays, des rentes qu'il a amassées (2) !

Le 23 novembre 1816, le *Saint-Victor*, de 200 tonneaux, commandé par le capitaine Raisin, sortait du Hâvre pour la Plata, emmenant une dizaine de passagers, parmi lesquels se trouvaient cinq Portugais, Bonpland, madame Bonpland, Emma, et deux subalternes, Gabriel Lechêne et Auguste.

Le 7 décembre on était en vue de Madère, le 9 devant Palma, et Bonpland déterminait les caractères de divers poissons pêchés par l'équipage et étudiait les parasites trouvés dans l'estomac d'une bécune.

Le 10 on passe le tropique du Cancer ; la ligne fut franchie par 28°, le 4 janvier, après un calme de quatorze jours. Le *Saint-Victor* coupait le tropique du Capricorne à quatre heures du matin le 18 janvier, et laissait tomber l'ancre dans la petite rade de Buenos-Aires, le 29, à huit heures du matin, après soixante-dix jours de navigation (3).

Le 1er février, la *Cronica argentina* (4), annonçait à ses lecteurs l'arrivée de Bonpland et de sa famille, *con su familia*, et le débarquement de ce savant qui s'était résolu à venir vivre sur ce

(1) Lettre LIII, *pass.*, Cf. *App.*, n° III.
(2) Lettre L, p. 73.
(3) Tous ces détails nous sont donnés par une sorte de petit journal de bord fort sommaire, que Bonpland a tenu en cours de route.
(4) P. 149-150.

sol et dès son entrée, *a sa primera entrada*, allait l'enrichir d'une multitude de semences et de deux mille plantes vivantes qu'il avait sauvées *con inmensas fatigas y cuidado*.

Les charges imposées par cette cargaison de nature particulièrement fragile; les dépenses de toute espèce nécessitées par le transport de cinq personnes avec tout ce qu'elles avaient dû emporter pour une installation permanente en pays neuf; les frais d'un premier établissement où il fallait prévoir l'organisation d'un jardin botanique important en même temps que les aménagements complets d'une famille ; tout cela dut considérablement ébrécher la petite fortune que Bonpland avait pu sauver de la liquidation de Joséphine et de ses règlements de comptes avec ses parents de La Rochelle. Et il fallut qu'il se mît à pratiquer la médecine, en même temps qu'il poursuivait la réalisation des promesses faites par Rivadavia avant le départ de France.

La société de Buenos-Aires, prévenue en faveur de Bonpland, lui fit le meilleur accueil ainsi qu'à sa compagne. « La renommée, les talents et la science de l'un, dit W. P. Robertson (1), les perfections et les manières fascinantes de l'autre, le savoir-faire et l'activité sans affectation de tous deux, firent que leur compagnie fut généralement recherchée dans la capitale des provinces de la Plata. »

Le directeur Puyerredon, nommé depuis un an, était un vieil émigré français; il s'intéressa particulièrement à Bonpland et lui fit confier un modeste cours à l'Université (2); mais il fallut attendre jusqu'au mois de juillet 1818, pour que le Congrès votât enfin, en faveur du savant homme dont l'Académie des Sciences de Paris venait de faire un de ses correspondants (3), la création d'une place de « professeur d'histoire naturelle des Provinces-Unies, » dont les conditions matérielles n'étaient point d'ailleurs spécifiées (4). Et comme Bonpland, tout en pratiquant son art, per-

(1) W.-P. Robertson, lettre XXI, p. 275, ap. S.-P. and W.-P. Robertson, *Francia's Reign of Terror*, being the Continuation of *Letters on Paraguay*, vol. III, London, 1839, in-8°.

(2) Figuerero, *loc. cit.*

(3) *App.*, n° III, p. 229.

(4) Non seulement on n'avait pas voté de traitement, mais, s'il faut en

siste à donner ses préférences à l'histoire naturelle et courait le pays beaucoup plus que la clientèle, ramassant des mammifères ou des poissons, des lézards ou des plantes, et des ossements fossiles (1), la gêne augmente dans un intérieur où le savant avait d'abord goûté des joies dont on trouve l'écho dans sa correspondance (2), mais au sein duquel ne tardent pas à se manifester des symptômes de désunion, qui aboutissent bientôt à une séparation, dissimulée aux yeux du public argentin sous l'apparence de recherches scientifiques et d'établissements à créer sur le cours supérieur du grand fleuve.

Le pauvre Bonpland semblait prévoir cette catastrophe lorsqu'il écrivait en 1813 à sa sœur, en faisant l'éloge de la jeune femme « d'un caractère prononcé » qu'il recherchait alors, que « le jour où la brouille arriverait, l'accès serait violent et tout disparaîtrait (3) ».

Tout a disparu dès lors, en effet, chez l'homme déjà mûr, de ces sentiments délicats qu'il avait voués à sa petite malade de 1812 (4) et cultivés avec ferveur pendant huit longues années.

Jamais dans ses vieux jours le nom de cette femme ne viendra sur ses lèvres dans ces interminables confidences sur le passé dont il est si prodigue, et quand une seule fois, dans une lettre tout à fait intime, il se présentera sous sa plume, Bonpland tracera sur le papier... un X.

Bonpland a tout quitté, sa clientèle et son enseignement, et ce jardin déjà très riche en espèces précieuses qu'il avait planté dès son arrivée. Il y cultivait notamment avec prédilection une plante, désignée sous le nom de *curupay*, qui croît dans l'eau et contient

croire Bonpland lui-même, il n'y avait pas de local où enseigner et exposer les objets de l'enseignement. (Demersay, p. 249.)

(1) Je trouve signalée dans ses notes la découverte en septembre 1818 du *Lacerta Bonariensis* (Bonpl.); en mars 1819, c'est une mustélidée nouvelle, puis ce sont un *Gordius*, voisin de l'*aquaticus*, un *Gymnoderme*, un *Hydrocore*. Et le P. Casteñada lui apporte des os de mégathérium trouvés en 1814 par le régisseur de la Estancia de la Virgen aux environs du Rio Luxan.

(2) *App.* III, p. 228.

(3) Lettre XLI, p. 57.

(4) Lettres XXXV-XXXVI, p. 49-51.

une grande quantité de tannin; et ce fut, aux yeux des Argentins, « pour utiliser les propriétés de cette espèce nouvelle, » qu'il s'enfonça dans l'intérieur où il allait « établir, disait-il, une tannerie sur les bords du Parana. »

Il avait en outre rencontré dans ses premières herborisations en 1819, à Martin-Garcia, vers l'entrée de l'Uruguay, de beaux échantillons de l'ilex qui donne l'*yerba maté*, ou thé du Paraguay, introduits vraisemblablement à une date assez ancienne dans cette île par les Jésuites de San-Javier, et il se proposait de renouveler le long du grand fleuve l'exploitation de cette plante, jadis si florissante.

Des lettres du 1er octobre 1820 annonçaient son départ. Il s'était embarqué sur un bâtiment de la maison Roguin, Meyer et Cie, et les deux négociants accompagnaient l'explorateur (1).

Tandis que ces derniers s'occupaient à Corrientes de fonder une succursale de leur maison de Buenos-Aires, Bonpland obtenait du gouverneur, qui était alors Ramirez, un ancien lieutenant d'Artigas, l'autorisation d'aller former un établissement dans l'ancienne mission de Santa-Ana, près de la rive méridionale de Parana, sur un territoire qu'il *regardait comme une possession correntine*.

CHAPITRE V

De Buenos-Aires à Corrientes. — Colonie agricole de Santa-Ana. — *Curupay*, *maté* et indigo. — Bonpland et Francia. — Une Chine américaine. — Agression des Paraguayos et ruine de Santa-Ana. — Blessure et capture de Bonpland. — Le Cerrito de Santa Maria de Fé.

Bonpland partait de Corrientes avec une petite escorte, un convoi de charrettes, quelques domestiques, des bagages et allait s'installer dans les ruines de Santa-Ana, sur une colline, entre deux ruisseaux, à deux lieues du Parana. « Les toits des maisons, dit Martin de Moussy, étaient effondrés (2), l'église brûlée. Le

(1) Cf. *Journal des Voyages*, t. IX, p. 150, 1821.
(2) *Loc. cit.*, p. 416.

collège, ancienne habitation des Pères jésuites, était encore en assez bon état ; Bonpland et ses compagnons restaurèrent le bâtiment, abattirent les broussailles qui recouvraient les ruines, nettoyèrent le jardin. » Plusieurs mois se passèrent ainsi en préparatifs et installations.

En même temps, Bonpland, qui avait avec lui l'Indien Cururutandi, qui connaissait le mieux les territoires, s'occupait à visiter les environs et à rechercher les endroits qui renfermaient les meilleurs plants de *Yerba-maté*.

Il y avait d'abord ceux qui avaient été plantés par les missionnaires, auprès des villages, puis les *yerbales* naturels. L'un de ces derniers, nommé Nu-Guazu (1) et situé à une trentaine de lieues à l'est, sur les bords de l'Uruguay, avait eu une grande réputation pour la qualité de ses produits ; Bonpland envoya une partie de son monde pour le retrouver et l'exploiter, tandis que d'autres Indiens reconnaissaient l'ancien chemin de Santa-Ana à Martires.

Cependant, Bonpland étudiait de plus près la rive sud du fleuve et y formait une collection qui s'élevait, à la fin de 1821, à huit ou neuf cents espèces de plantes, sans parler des insectes, des coquilles et des pièces d'anatomie comparée (2).

L'une de ces plantes, retrouvée à Santa-Ana, était ce même *curupay*, qu'il avait cultivé naguère et dont il adressa, en 1820, par l'intermédiaire de Roguin à Thénard et à Gay-Lussac, *deux livres d'extrait*, destinés à vérifier les expériences qu'il avait conduites à Buenos-Aires avec un tanneur français (3).

« Pendant deux ans (1819-1821), dit W. P. Robertson (4), Bonpland poursuivit, dans la paix et la retraite, mais avec toute l'énergie de son actif esprit, ses entreprises utiles et philosophiques, et le succès le plus complet promettait de couronner ses judicieux labeurs. Sa petite colonie était un modèle d'industrie, d'ordre et de prospérité. Les Indiens dociles étaient les travailleurs du naturaliste, et il poursuivait avec eux le système qui avait servi de base à la domination des Jésuites, avec ses vertus, mais sans ses vices. Une loi inséparable de la nature de M. Bonpland,

(1) Voy. la carte.
(2) Lettre LV, p. 79.
(3) Lettre LXV, p. 108.
(4) *Francia's Reign of Terror*, p. 276.

continue Robertson, était de vouloir élever jusqu'à lui cette humanité inférieure qui l'entourait, et ses bonnes façons, ses relations faciles, le mélange de bon sens et d'observation aiguë qui le caractérisait, lui donnait beaucoup de prise sur tous ceux dont il employait ainsi les services, en s'en faisant aimer. »

C'est sur cet « homme d'élite », que Robertson, qualifiait *one of the benefactors of the human race and one of the most amiable of his kind* (1), que Francia va tourner ses regards irrités, *his scowling looks*, et ce sera la ruine de toute cette belle entreprise.

José-Gaspar-Tomas-Rodriguez Francia — le docteur Francia, comme on l'appelait, parce qu'il était docteur en théologie de l'Université de Cordova — était un homme d'environ soixante-cinq ans (2). Fils d'un Français, venu de Portugal, et d'une créole de la province de Saõ-Paolo, il avait été destiné à l'Église et élevé par les moines franciscains, mais il s'était tourné vers l'étude du droit et était avocat à Asuncion quand éclata la Révolution de 1810. Sa probité, son désintéressement, son courage professionnel, l'avaient fait aimer du populaire ; nommé alcade, il s'était montré juge aussi incorruptible qu'il avait été intègre avocat, et il devint rapidement l'âme du gouvernement nouveau. Nommé premier consul par le Congrès de 1813, il s'est imposé successivement comme dictateur triennal (1814), puis comme dictateur à vie (1817), et au moment où il va intervenir d'une manière si barbare dans la vie de l'infortuné Bonpland, il est depuis quatre ans le maître absolu, le *suprême* dictateur du Paraguay.

A peine arrivé au pouvoir, il a repris la tradition des Jésuites et fermé ses portes, en barrant la route du fleuve à tous les étrangers. Seuls, quelques Portugais du Matto Grosso sont autorisés à communiquer avec Asuncion.

Grâce à cet isolement qui fait de tout ce territoire une sorte de *Chine américaine*, il maintient ses provinces dans une paix profonde au milieu des guerres civiles qui ensanglantent tout le reste de l'Amérique espagnole. Sa police, fort bien faite, le renseigne exactement sur les choses et les gens de Buenos-Aires et d'ail-

(1) *Francia's Reign of Terror*, p. 277.
(2) Il était né en 1756.

leurs (1), et depuis longtemps, sans doute, il a suivi de loin les opérations de Bonpland dans le Corrientes, lorsque celui-ci, voulant se mettre en règle avec ce redoutable voisin, l'informe officiellement de sa présence à Santa-Ana.

Dans une lettre qu'il a écrite à Francia, Bonpland lui a donné les explications les plus complètes sur les cultures qu'il poursuit avec le concours des Indiens des anciennes missions. Atteint dans ses intérêts matériels par cette concurrence dans la production du *maté*, dont il veut garder le privilège ; blessé dans son amour-propre par cette prise de possession d'un territoire qu'il revendique comme faisant partie du domaine paraguayen ; irrité du concours prêté par le gouverneur de Corrientes à cette usurpation, Francia se décide à agir.

Bonpland, toujours en quête de quelque nouveauté, étudiait en ce moment une question intéressante, abordée déjà une vingtaine d'années auparavant, par un planteur du Paraguay, Don Juan de la Cruz Rivarola. Celui-ci avait réussi à fabriquer un indigo très estimé avec une plante désignée sous le nom indien de *caa-obi* et qui abonde dans le territoire des anciennes missions, en amont de Corrientes. Le 7 décembre 1821, Bonpland, par une belle matinée, avait coupé et séché au soleil une quinzaine de kilogrammes de branches en boutons, il avait entassé le tout dans la chaudière de son alambic et commençait à faire doucement macérer la préparation, lorsqu'il fut brusquement interrompu par les soldats du dictateur.

Le 8, à huit heures du matin, 400 Paragayos entraient à main armée dans son village de Santa-Ana, qu'ils avaient ordre de détruire, en même temps qu'ils s'emparaient du malheureux colon français.

Rien ne pouvait faire supposer une pareille agression. Le 26 novembre, il est vrai, il était venu au port de Candelaria deux canots montés d'une vingtaine d'hommes armés, commandés par le marjordone d'Ytapua, Moceñigo, et le sous-lieutenant Proa, du

(1) Cf. E-T. Hamy, *Les Voyages de Richard Grandsire dans l'Amérique du Sud* (1817-1827). (*Congr. des Soc. fr. de géogr.*, XXIIIe Sess. Dunkerque, 1906, *sous presse.*)

partido de Yuti. Ces deux officiers étaient revenus, le lendemain 27, avec dix hommes dans un seul canot. Bonpland, mandé par eux, n'avait rien démêlé d'hostile dans leurs intentions. Et onze jours après, c'était dans sa malheureuse colonie l'invasion, la ruine et la mort (1).

« Au milieu de ce qu'il considérait comme une sécurité complète, dit Robertson (2), dans un territoire dont les autorités respectaient et vénéraient leur hôte, — dans un territoire en paix avec le Paraguay, — à la poursuite d'objets destinés à ajouter au stock de connaissances du monde tout entier, Bonpland vit interrompre, avec une violence inouïe, sa paisible et bienfaisante carrière. »

« Le despote, continue Robertson, guettait l'instant où tout soupçon, en ce qui concernait lui-même, avait dû disparaître, s'il avait même jamais existé, chez son trop confiant voisin. *Avec le rampement caché du tigre*, Francia s'approchait et bondissait sur lui. A minuit un corps de quatre cents hommes, qui avait été assemblé graduellement et silencieusement sur la rive opposée, passait dans des canots d'Ytapua à Candelaria. Sabres au clair et mousquets chargés, ils se ruèrent sur la colonie de Bonpland. Au milieu des cris et des clameurs des habitants, les soldats massacrèrent tous les Indiens mâles de l'établissement, battirent et blessèrent les femmes, et livrèrent aux flammes de tous côtés, maisons, instruments, récoltes, plantations, réduisant le tout en un monceau de ruines noires et fumantes. Pour Bonpland, ils l'étourdirent à coups de sabres, le chargèrent de chaînes, l'arrachèrent du milieu de ces fidèles serviteurs qui, trois heures auparavant, l'entouraient encore de leurs soins et de leur affection, et se moquant de ses angoisses au spectacle des horreurs qui l'entouraient, sans pitié pour ses souffrances, ils le poussèrent brutalement à bord d'un canot à travers le Parana et l'emmenèrent jusqu'à Santa-Maria. »

(1) J'emprunte tous ces détails à des notes dispersées à travers les cahiers mêmes de Bonpland, conservés à la bibliothèque du Muséum. Ils ont une exactitude qu'on ne retrouve pas toujours chez Brunel, qui écrivait sous la dictée de Bonpland, il est vrai, mais bien longtemps après les événements (*op. cit.*, p. 78-80) et ne paraît avoir eu qu'une connaissance fort imparfaite des documents que j'utilise et que Bonpland avait sans doute oubliés lui-même.

(2) *Op. cit.*, p. 277-279.

« Ne croyez point, continue Robertson, que j'aie exagéré en quoi que ce soit ce récit, qui m'a été fait à moi-même par Bonpland, et que les couleurs de ce tableau aient été forcées par mon imagination. Des centaines de témoins sont là pour attester la vérité de ma narration, et dans la province de Corrientes les faits précis que je viens de détailler sont familiers à la population entière. En ce qui concerne M. Bonpland lui-même, il est d'ailleurs digne de remarque qu'il parle toujours en termes modérés (1) de tout ce qui lui est advenu par les ordres de Francia. »

« J'ai donné ici une relation véritable et digne de foi de ce que Francia a fait à Bonpland, et je suis sûr que j'exprime fidèlement les impressions de mes lecteurs en disant que cet acte est plus que suffisant pour vouer le nom du tyran à l'exécration de l'humanité. »

Voici d'ailleurs de quelle façon ce dernier justifiait quelques jours après sa conduite vis-à-vis d'un autre Européen, le naturaliste Rengger, qu'il retenait depuis quelque temps déjà à Asuncion dans une captivité assez douce :

« Etant revenu le 28 décembre, écrit celui-ci (2), d'un voyage à Villa-Real, je fus le lendemain matin me présenter à la maison du gouvernement, pour faire montrer, suivant l'usage, mon passeport au dictateur. Celui-ci, lorsqu'on m'eut annoncé, parut dans la galerie où il donnait ordinairement audience et où j'attendais, me fit plusieurs questions sur ma course et me dit enfin que M. Bonpland était son prisonnier depuis quelques jours ». M. Bonpland avait formé, ajouta-t-il, « un établissement pour préparer l'herbe du Paraguay avec les Indiens qui, lors du passage d'Artigas, étaient restés dans les missions détruites d'Entre-Rios. Voulant établir des relations avec moi, il est venu deux fois sur la rive gauche du Parana, vis-à-vis d'Ytapua, afin de me faire remettre des dépêches du chef de ces Indiens ; mais ces dépêches étaient écrites de sa propre main.

« Je n'ai pu souffrir qu'on préparât de l'herbe dans ces contrées *qui d'ailleurs nous appartiennent* ; il en serait résulté trop de perte pour le commerce du Paraguay ; c'est pourquoi j'ai envoyé quatre cents hommes, qui, après avoir détruit cet établissement,

(1) Voy. notamment les lettres LVI et LX, pp. 82, 92.
(2) *Op. cit.*, p. 112 et suiv.

ont amené plusieurs prisonniers, des Indiens, et avec eux M. Bonpland. »

Je cherchai alors, poursuit Rengger, à justifier le célèbre voyageur, mais le dictateur m'imposa silence tout de suite et ajouta d'un ton irrité : « Ce n'est pas parce qu'il est venu préparer de l'herbe sur mon territoire que je me suis indigné contre lui, mais parce qu'il a fait cause commune avec mes ennemis, parce qu'il s'est joint à ces Indiens, que vous avez trop bien connus, pendant les neuf mois qu'ils vous ont retenu à Corrientes (1) ; enfin, j'ai trouvé parmi les papiers de Bonpland deux lettres, l'une de Ramirez, l'autre de son lieutenant Garcia, qui commande à La Bajada ; toutes deux m'ont démontré, ce que je soupçonnais déjà, que cet établissement n'était formé que pour faciliter une invasion dans le Paraguay. »

« D'après ce que j'ai su plus tard, continue Rengger, le dictateur ne m'avait dit qu'une moitié de la vérité. Il aurait pu encore ajouter que ses soldats avaient massacré une partie des Indiens ; que M. Bonpland, sans qu'il ait opposé de résistance, avait reçu un coup de sabre sur la tête ; que ses effets avaient été pillés et que, sans égard pour ses souffrances, on l'avait conduit, les fers aux pieds, jusqu'à Santa-Maria, chef-lieu des missions, sur la rive gauche du Parana. Pendant ce trajet, M. Bonpland, oubliant qu'il avait affaire à des ennemis, soignait les soldats du dictateur qui avaient été blessés dans cette expédition.

« Quant aux vues politiques que le dictateur lui prêtait, il eût été absurde d'y croire. Si M. Bonpland avait des relations avec les chefs de l'Entre-Rios, c'est que leur protection lui était nécessaire pour son entreprise, et d'ailleurs lorsqu'on le saisit, la tête de Ramirez était depuis longtemps exposée à Santa-Fé dans une cage de fer.

« Toutefois, du moment que le dictateur eut connaissance de la manière dont M. Bonpland avait été traité, il donna ordre de lui ôter ses fers ; en même temps il lui fit rendre de ses effets tout ce qui, échappé du pillage des soldats, se trouvait encore entre les mains du *subdelegado* au commandant général des Missions. Il

(1) Rengger et Longchamp avaient dû attendre huit mois à Corrientes (p. 52), que les Artigueños laissassent libre la montée du fleuve en mai 1819.

assigna pour séjour à son prisonnier la bourgade de Santa-Maria, où on l'avait interné d'abord, avec la faculté de circuler dans une zone de quelques lieues. Après plusieurs mois, ne pouvant obtenir la permission de visiter Asuncion et de voyager dans l'intérieur de la République (1), Bonpland s'installa entre Santa-Maria et Santa-Rosa, dans un site appelé *Le Cerrito* (2) ou petite colline, où Martin de Moussy retrouvait, bien des années plus tard, les ruines de son établissement (3).

« C'est là qu'il vivait, dit Rengger, lors de notre départ du Paraguay (1825), se livrant à l'agriculture qui lui fournissait à peine les moyens de subsister, mais aimé et respecté des habitants de la contrée, auxquels il se rendait on ne peut plus utile, soit par ses connaissances en général, soit par les secours qu'il leur portait comme médecin. Cependant, séparé de tous les objets de ses affections, manquant souvent des premières nécessités de la vie, ne pouvant s'occuper de ses études favorites, et n'ayant, à peu d'exceptions près, pour toute société, que des employés du Dictateur ou des Indiens, son sort est vraiment déplorable. »

CHAPITRE VI

Neuf ans et deux mois de séquestration au Paraguay. — Médecin, agriculteur et industriel. — L'attentat divulgué en Amérique et en Europe. — Manifestations de madame Bonpland. — Bolivar intervient. — L'Institut et le Muséum. — Tentatives infructueuses de Richard Grandsire. — Grivel et Woodbine-Parish. — Mort de Grandsire. — Encore madame Bonpland.

Bonpland, toujours optimiste, ne se trouvait pas aussi à plaindre dans sa séquestration, que Rengger l'avait supposé. « J'ai mené au Paraguay, disait-il plus tard à l'un de ses confidents, Adolphe Brunel (4), une vie aussi heureuse que peut la passer

(1) W.-P. Robertson, *op. cit.*, p. 281.
(2) Voyez la carte.
(3) Martin de Moussy, *loc. cit.*, p. 415.
(4) Cf. Ad. Brunel, *Biogr.*, éd. cit., p. 84-85. — Demersay recueillait de la bouche de Bonpland des impressions identiques (*loc. cit.*, p. 249-250).

un homme qui se trouve privé de toute relation avec sa patrie, sa famille et ses amis. L'exercice de la médecine me servait de moyen d'existence ; mes services me firent bientôt aimer et rechercher des habitants, qui saluaient avec respect le Français qu'ils voyaient, les pieds nus, vêtu comme un créole d'une chemise flottante et d'un *calzoncillo*, allant visiter leurs malades et leur portant le courage et la santé (1)..... Comme mes malades ne m'occupaient pas constamment, continuait-il, je m'adonnais avec passion à l'agriculture qui a toujours eu pour moi tant d'attrait et à laquelle j'essayais d'appliquer les méthodes perfectionnées et plus rationnelles de l'Europe (2). La médecine me conduisit à la pharmacie ; je préparai des médicaments (3), je composai et je distillai des sirops ; j'allai même jusqu'à confectionner des gâteaux dont les habitants étaient très friands. Quand j'en avais préparé une bonne provision, je partais tous les huit jours du lieu de ma résidence pour Ytapua, accompagné d'un *carguero ;* arrivé dans cette petite ville, je louais une chambre et j'y étalais ma marchandise. J'établis de même une fabrique d'eau-de-vie et de liqueurs ; enfin j'eus encore un atelier de charpentier et une scierie, qui non seulement servirent à l'exploitation de mon domaine, mais encore me procurèrent quelques ressources pécuniaires (4). »

Cette situation a duré près de sept ans et demi (7 décembre 1821-12 mai 1829) et pendant cette longue période, Bonpland n'est sorti qu'une seule fois de la zone qui lui avait été limitée. « Il avait entendu parler, dit Brunel, d'une mine de mercure située à quelque distance du lieu où il était confiné (5) et il osa s'absenter pour y aller, sans en donner connaissance à âme qui vive ; il y resta deux

(1) « Au Paraguay, dit Demersay en 1850, le temps n'a pas encore effacé la mémoire de ses services et les habitants ne prononcent son nom qu'avec reconnaissance. »

(2) Une note de sa main écrite en espagnol, le 12 novembre 1828, nous apprend qu'il a semé ce jour-là dix grandes lignes de ce *caa-obi*, dont il cherchait à tirer de l'indigo le jour même de sa capture.

(3) Le même cahier renferme des recettes de préparations médicinales fabriquées à la même date, purgatifs, vomitifs, etc.

(4) A. Brunel, *Biogr.* Ed. cit., p. 85.

(5) Nous savons par sa lettre à Martin de Moussy (Lettre CIV, p. 210) que c'était à la Chapelle de Mercédès, entre Santa-Maria de Fé et le Rio Tibicuary.

jours et en revint avec bonheur, mais il disait plus tard, en rappelant cette escapade scientifique : « Quelle folie ! Quelle imprudence ! Si j'avais été rencontré et dénoncé, Francia m'aurait fait certainement pendre ou poignarder (1). »

Bonpland a vainement cherché à rencontrer son persécuteur. A trois reprises le dictateur suprême fit partir des courriers pour réclamer ses soins : il souffrait d'accès de névralgie « qui transformaient son hypochondrie habituelle en une véritable folie ». Chaque fois Francia révoqua l'ordre et rappela son envoyé (2).

Mais si notre naturaliste n'a jamais vu celui dont le caprice l'isolait ainsi du reste du monde, il a subi du moins, comme tous ceux qui ont vécu au Paraguay, sous le régime que Robertson appelle *Reign of terror*, des influences assez déprimantes pour que, rendu à la liberté, il restât pendant de longues années sous l'impression d'une véritable frayeur. « Il suffisait, dit Brunel, de prononcer soudain le nom de Francia pour que Bonpland en fût frappé et troublé ; alors il se levait avec une expression d'effroi et s'il finissait par rire de son épouvante, ce n'était jamais que du bout des lèvres (3). »

C'est par Dominique Roguin, le négociant de Buenos-Aires, grand ami de Bonpland, qui l'avait accompagné avec Mayer à Corrientes et lui avait servi depuis lors d'intermédiaire avec Paris, c'est dis-je, par Roguin que l'on connut à Buenos-Aires, l'attentat de Francia. Voici en quels termes Roguin contait quelques années plus tard l'aventure à Adolphe Brunel (4) :

« Depuis longtemps, disait Roguin, Bonpland me pressait de prendre un intérêt dans son établissement agricole ; j'hésitais, je répondais d'une manière évasive, je n'avais pas confiance dans l'administration de ses affaires. Néanmoins je finis par lui promettre de m'associer à lui, soit par une avance de fonds, soit par une participation au travail qui me convenait mieux ; mais j'y mis pour condition que je visiterais l'établissement avant de me décider. A cet effet je partis de Corrientes, où j'avais une suc-

(1) A. Brunel, p. 86.
(2) *Id.*, p. 87.
(3) *Id.*, p. 88.
(4) *Op. cit.*, p. 80.

cursale de ma maison de Buenos-Aires, et j'arrivai sur le territoire des Missions, juste au moment de l'invasion de Santa-Ana par les émissaires de Francia (décembre 1821). Je passai un jour et une nuit sur les bords de la dernière rivière que j'avais à traverser (1). J'y rencontrai deux charrettes à bœufs chargées d'herbe (2) qui venaient d'y arriver et qui se dirigeaient sur Corrientes ; elles étaient accompagnées de quelques hommes qui arrivaient également des *yerbales* (3). Grâce à un violent orage qui fit de la rivière un torrent infranchissable, nous échappâmes tous à une bande de soldats paraguayens qui avaient enlevé Bonpland et tué une partie de ses serviteurs. Ils s'approchèrent plusieurs fois de la rivière mais pas plus que nous ils ne purent la traverser.

« Le lendemain, continue Roguin, nous aperçûmes plusieurs hommes à pied, c'était pour le pays une singularité, qui appela notre attention. Nous leur fîmes des signaux auxquels ils répondirent et peu après nous les vîmes se jeter à la nage ; quand ils furent arrivés sur le rivage où nous étions campés, nous reconnûmes des hommes qui appartenaient à l'établissement de Bonpland. » A leur tête était Cururutandi, l'Indien déjà nommé plus haut, qui connaissait particulièrement toutes les Missions et tous les *yerbales*. « Ils nous racontèrent, reprend Roguin, qu'ils avaient échappé miraculeusement au massacre dont leurs malheureux camarades avaient été victimes ; ils avaient gagné les bois, s'y étaient enfoncés, se nourrissant de racines depuis plusieurs jours. Leur narration terminée et leurs forces une fois réparées, je donnai l'ordre de monter à cheval et accompagnant les deux charrettes qui avaient été sauvées également, nous rentrâmes dans la province de Corrientes, où la nouvelle du désastre subi par M. Aimé Bonpland et de l'incendie de son établissement excita un regret profond. C'était une calamité publique ; en effet, depuis l'arrivée de Bonpland, la province de Corrientes avait reçu une vie nouvelle : la culture et le commerce y avaient pris un essor, une activité qu'on ne connaissait plus depuis de longues années. Aussi les habitants avaient afflué avec enthousiasme parce

(1) Le Rio Aguqui.
(2) *Yerba maté.*
(3) Territoires où pousse l'*Yerba*, l'herbe à maté.

qu'ils faisaient à Santa-Ana des échanges variés et lucratifs (1). »

L'attentat de Francia était bientôt connu à Buenos-Aires et la nouvelle s'en répandait bien vite à Montevideo, puis à-Rio-de-Janeiro, puis gagnait de là la France et l'Allemagne.

De toutes les personnes qui avaient vécu dans l'intimité de Bonpland et pouvaient s'intéresser en quelque mesure à sa délivrance, ce fut, chose étrange! celle sur laquelle le prisonnier devait compter le moins, la femme qui avait été la cause immédiate de sa mésaventure, « madame de Bompland » (2), qui manifesta la première son zèle pour ses intérêts. Après l'exode de Bonpland pour Corrientes, elle avait peu séjourné à Buenos-Aires (3), n'avait fait que toucher à Montevideo et était venue s'établir à Rio-de-Janeiro, où elle apprenait les événements de Santa-Ana et commençait aussitôt une agitation bruyante.

Etait-elle vraiment désireuse de regagner le cœur du malheureux prisonnier en se dévouant généreusement à sa délivrance? N'était-ce pas plutôt une façon de se rendre intéressante, en posant devant la presse, pour le public, comme un modèle de vertu domestique? Nous sommes trop mal renseignés sur le personnage, pour adopter, sans réserve, cette dernière explication que rendent pourtant vraisemblable les réclames dont cette femme s'entoure, les mensonges évidents qu'elle propage et l'attitude qu'elle observera plus tard, après la délivrance.

Quoi qu'il en soit, madame Bonpland entamait, dès la fin de 1822, des démarches actives, dont le *libertador*, qui venait d'entrer en triomphateur à Lima, fut le premier objet.

J'ai déjà dit que Simon Bolivar connaissait depuis longtemps Humboldt et Bonpland (4), et que ses sympathies pour ce dernier s'étaient manifestées d'une manière particulièrement généreuse au

(1) A. Brunel, *op. cit.*, p. 82.

(2) Il est, paraît-il, d'usage en Argentine que la femme mariée fasse précéder le nom de son mari de la préposition *de*, qui n'est nullement considérée comme une particule nobiliaire, mais correspondant à l'indication *femme de un tel.*

(3) W.-P. Robertson, *op. cit.*, p. 284.

(4) *Memorias del general O'Leary*, trad. cit., t. I, p. 18. — *Correspondancia*, t. XII, p. 234.

moment où le héros américain s'engageait dans sa grande entreprise.

Bonpland racontait volontiers cet incident dont Brunel recueillait bien longtemps après chez le vieillard des souvenirs souvent erronés et confus. Il n'avait pas manqué d'en entretenir sa moitié, qui obtenait de Bolivar la lettre à Francia, grandiose et menaçante, que l'on pourra lire plus loin (1). En transmettant cette pièce à madame Bonpland, le *libertador* offrait une destinée heureuse et utile à l'un de ses meilleurs amis, au compagnon de Humboldt, au savant qui devait répandre sur son pays vierge encore la lumière des sciences naturelles et il associait toute sa famille à cette gracieuse invitation.

La lettre à Francia était faite en trois exemplaires, qui devaient être dirigés vers le Paraguay par des voies différentes; aucun des trois n'est parvenu à son adresse. Madame Bonpland a plus tard assuré que l'une de ces dépêches avait été confiée au naturaliste G. Richard Grandsire, dont les efforts pour délivrer Bonpland ont eu une si triste fin.

Jean-Baptiste-Richard Grandsire, de Calais, avait été l'un des premiers Français qui se décidèrent à entamer des relations d'affaires après la paix avec les Républiques latines du Sud américain que leur émancipation venait d'ouvrir à notre négoce. Il était parti de sa ville natale sur une petite goélette, *la Céleste*, de quatre-vingt-trois tonneaux, qu'il avait conduite, le 25 mai 1817, à Montevideo et à Buenos-Aires et pendant un séjour prolongé dans cette dernière capitale il avait recueilli, dans l'intérêt du commerce français, une quantité considérable de renseignements utiles et sûrs. Grandsire avait connu là Aimé Bonpland et s'était attaché d'une amitié étroite à l'ancien compagnon de Humboldt, dont il partageait les goûts pour les voyages et l'histoire naturelle.

Grandsire se trouvait à Calais en 1823, et il y remplaçait son frère aîné, employé provisoirement à l'armée d'Espagne, dans la gestion d'une maison de commerce qui leur était commune. Grandsire

(1) *App.* VI, pp. 245, 246. — L'existence de cette lettre de Bolivar était connue du *Journal des Voyages*, dès 1824 (t. XXIII, p. 120-121).

aîné revenu du Haut-Ebre, Richard reprenait sa liberté et comme il n'attendait qu'un prétexte pour se remettre en route vers ces terres lointaines qui l'attiraient et l'enchantaient, il se décidait, aux premières nouvelles de l'attentat de Francia, à voler au secours de l'intéressante victime du dictateur. Il délivrerait Bonpland et tenterait de résoudre par la même occasion le problème des communications hydrographiques entre les bassins de l'Amazone et de la Plata, qui l'agitait depuis sa première visite au continent américain du Sud.

Ces résolutions bien arrêtées dans son esprit, Grandsire court à Paris se mettre à la disposition de Humboldt, qui approuve de toutes ses forces le double projet du voyageur calaisien (1). En ce qui touche Bonpland en particulier, l'illustre savant est tout heureux de trouver une occasion de montrer qu'il ne lui en veut pas de son abandon. Et sans perdre de temps il s'adresse à Georges Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Il n'ignore pas que ce Corps officiel ne saurait s'aboucher directement avec un personnage, volontairement ignoré du gouvernement français. Mais il n'est pas interdit au secrétaire perpétuel d'écrire à Grandsire une lettre où l'on exprimera le vif intérêt que prend l'Institut Royal de France à un de ses correspondants, « qui a enrichi l'histoire naturelle d'ouvrages importants et généralement estimés ».

Le temps presse. Grandsire doit quitter Paris dans quatre jours, Humboldt rédige d'avance une lettre que Cuvier corrige, signe et fait signer par Jussieu, Thouin et Desfontaines (2).

Mirbel de son côté sollicite une pièce analogue du Muséum, cet établissement dont le malheureux prisonnier avait été l'élève et était devenu l'un des correspondants les plus actifs et qui avait travaillé à le faire pensionner en 1805 par l'empereur.

Le Muséum n'avait pas perdu de vue les services de Bonpland et lorsque Desfontaines avait été chargé d'un rapport pour le ministre de l'Intérieur au sujet de l'étude à faire des *quinquinas du Pérou*, c'était Bonpland, son ancien disciple, qu'il avait

(1) Cf. E.-T. Hamy, *Les Voyages de Richard Grandsire dans l'Amérique du Sud* (1817-1827) (XXIII[e] Congrès des Soc. Fr. de Géogr. Dunkerque, 1906, *sous presse*).

(2) Voyez *Appendice*, VII, pp. 247, 248.

désigné pour cette importante mission (23 décembre 1818) (1).

Plus tard Mirbel, devenu secrétaire général du ministère de l'Intérieur, avait fait recommander d'une manière toute spéciale par le ministre de la Marine le naturaliste-voyageur au consul général de France à Rio-de-Janeiro (1819) (2).

Les professeurs signent, hors séance, la pièce que Mirbel leur apporte et Humboldt remet en temps voulu à Grandsire les deux documents qu'il communiquera à qui de droit, en arrivant au Paraguay.

Grandsire gagne par la voie de Londres (3) Rio-de-Janeiro où il est arrivé en mai 1824. Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, l'a recommandé au comte de Gertas, récemment accrédité comme consul général et chargé d'affaires de France au Brésil. Ce diplomate obtient pour le voyageur français une audience du nouvel empereur Don Pedro Ier et de son auguste épouse, et le *Diario de Janeiro* du 5 juin (4) vient apprendre aux amis de Bonpland que Leurs Majestés Impériales veulent bien s'intéresser à son malheureux sort et n'épargneront aucun effort pour rendre ce savant à sa patrie et à la science. « Toutes les mesures nécessaires ont été prises, écrit Grandsire, pour mettre un terme à cette captivité et le Ministre, chargé de cette commission, en attend les plus heureux et les plus prompts effets (5). »

(1) Desfontaines considérait le fleuve des Amazones comme la meilleure voie à suivre pour gagner la pente orientale des Andes et rapporter de Loxa et de San Juan de Bracamoros le *Cinchona Condaminea* et le *Scorbiculata*, « deux espèces fort renommées par leurs vertus et dont les habitans de ces contrées font un grand commerce ». On s'en procurerait « de jeunes piés enracinés que l'on planterait dans des caisses remplies de bonne terre... on les transporterait en descendant l'Amazone jusqu'au Para, du Para à la Guyane. »

« M. Bonpland se chargerait peut-être de cette mission, ajoutait Desfontaines, si le gouvernement le lui proposait; personne n'est plus capable d'en assurer le succès, ayant résidé longtemps au Pérou et dans les contrées où croissent les *Cinchona* qu'il y a observés et décris avec exactitude. »

La note de Desfontaines, accompagnée de six dessins de Poiret neveu, était envoyée quelques jours plus tard au ministère, qui répondait six mois après en faisant savoir que Poiteau, botaniste du Roi à la Guyane française, se chargeait de l'entreprise.

(2) *App.* V, p. 244.

(3) *App.* VII, p. 251.

(4) *App.* VII, p. 249.

(5) Cf. *Journ. des Voy.*, t. XXIII, p. 271, 1824.

Repoussé à Buenos-Aires, où l'on venge à ses dépens l'expulsion de Paris par le préfet de police d'un riche Argentin du nom de Garmendia (1), il trouve à Montevideo une réception exceptionnelle chez le général Le Cor qu'il a connu en 1817 général en chef des troupes d'occupation portugaises et qui est devenu consul général du Brésil. Le Cor lui donne les moyens de remonter l'Uruguay à travers un pays dévasté par Artigas jusqu'à Tranquiera, mais Francia refuse à Grandsire l'accès de son territoire, avant qu'il ait rempli un questionnaire compliqué et diffus où il est longuement traité d'un congrès tenu en Italie pour replacer les Républiques indépendantes sous le joug espagnol, de l'expédition française en Andalousie, des projets hostiles du duc Decazes contre le Paraguay ; d'un plan d'Ytapua qu'aurait levé Bonpland depuis le Parana, et de bien d'autres choses encore.

En admettant que Grandsire n'ait pas, lui aussi, quelque mission politique à remplir, Francia ne comprend pas que l'Institut de France se permette d'envoyer quelqu'un au Paraguay, « du moment qu'il est de notoriété publique que le pays est fermé aux étrangers ». Grandsire a beau répondre que son voyage n'a aucun rapport avec les événements politiques dont on lui parle ; qu'il veut traverser le Paraguay pour chercher par le Rio Jauru et le Rio Madeira une communication entre la Plata et le fleuve des Amazones, que ce voyage intéresse particulièrement l'Empereur du Brésil, etc., etc.

Francia est renseigné depuis 1817; Grandsire est un politicien beaucoup plus qu'un naturaliste et peut-être va-t-il partager le sort du compatriote et de l'ami qu'il est venu si généreusement délivrer.

Nous savons, en effet, par Rengger, que sa liberté a été mise en question dans l'esprit du tyran.

Il restera à Ytapua sans pouvoir communiquer avec Bonpland dont vingt-cinq lieues seulement le séparent (2) et le 14 sep-

(1) *App*. VII, p. 251.

(2) « La tentative chevaleresque de M. Grandsire qui se présenta, dit Rengger (p. 120), vers la fin de l'année 1824 sur le Parana, comme naturaliste et envoyé par l'Institut de France pour réclamer M. Bonpland, fit à celui-ci plus de tort que de bien. Le dictateur m'en parla peu de temps avant notre départ (1825), en des termes assez clairs, pour que je pusse voir combien il se méfiait des Français, à qui il supposait des intentions hostiles envers les an-

tembre il devra reprendre la route du sud, emportant d'ailleurs sur l'état général du pays des impressions favorables (1).

Grandsire est à Curitiba le 20 novembre; il a encore l'espoir de gagner Nueva Coïmbra et de rejoindre par là les sources du Madeira. Peut-être alors en se repliant vers le Paraguay par le nord, pourra-t-il gagner Asuncion! « J'ai beaucoup souffert, écrit-il à Humboldt, pendant mon voyage à travers des forêts presque impénétrables, peut-être autant que vous-mêmes dans la forêt de l'Orénoque. »

Obligé de renoncer à la route du nord, il rentre à San-Borja où il trouve occasion de rendre à Bonpland un nouveau service. Un négociant anglais arrivait de Buenos-Aires dans ce chef-lieu des Missions Portugaises. « Ne connaissant pas, écrit Grandsire au baron de Damas (2), ne connaissant pas le gouverneur (3) chez lequel je me trouvais dans le moment et avec qui je suis lié par l'amitié la plus intime, il s'adressa à moi pour le présenter et lui faire obtenir ses passeports, étant porteur d'une lettre officielle de M. Parish, consul général d'Angleterre à Buenos-Aires, en faveur de M. Bonpland. »

« Cette espèce de mission, reprend Grandsire, qui se rattachait aussi essentiellement au sort de mon malheureux ami, me fit saisir avec empressement cette nouvelle occasion de voir tomber les fers de ce naturaliste si distingué et j'obtins de suite les passeports désirés et la pirogue du gouverneur pour passer ce négociant à l'autre rive avec des guides pour l'accompagner jusqu'à Ytapua...

« Vers la fin de décembre le négociant anglais revint, mais quelle fut ma surprise en apprenant de lui que le dictateur n'avait pas voulu prendre en considération la lettre de M. le consul général Parish et qu'il la lui retournait, ainsi que j'en acquis la certitude en voyant la lettre (4). »

ciennes colonies espagnoles... Cette méfiance du dictateur se montra encore dans la réponse qu'il fit à la sollicitation de M. Grandsire de pouvoir passer à l'Assomption, à savoir que ce n'était pas le moment où l'on pouvait permettre aux Français de s'introduire en Amérique. »

(1) *App.* VII, p. 254.

(2) *App.* VII, p. 259.

(3) Le comte de Palmeiras, gouverneur des Missions.

(4) Suivant W.-P. Robertson (*op. cit.*, p. 283-284) le succès qu'avait obtenu

« Le dictateur, ajoutait Grandsire, avait manifesté sa volonté expresse en disant qu'il n'appartenait pas à un agent anglais de demander la mise en liberté d'un Français auquel la France paraît attacher un si vif intérêt »

« Une demande, dit toujours Grandsire, qui lui serait adressée *directement* en faveur de M. Bonpland est la seule voie que ce génie extraordinaire puisse employer pour entamer des rapports avec le gouvernement français.... »

Grandsire n'ignore pas que Grivel (1) a écrit à Francia par l'entremise du général Le Cor « qui devait joindre une lettre de sa main à la dépêche de l'amiral français ».

Mais, dans un court séjour qu'il a fait à Rio-de-Janeiro au mois de juillet et d'août 1826, Grandsire a acquis la certitude que les *circonstances de la guerre* s'opposent à ce que ces lettres parviennent à leur adresse. Il convient donc avec l'amiral qu'il se chargera d'un *duplicatum* de sa lettre et remontera une fois encore le Paraguay.

Il demande ses passeports de vive voix à l'Empereur qui les lui accorde de la manière la plus obligeante, mais les ministres mettent des obstacles à son départ. Le consul général de France et l'amiral commandant la station refusent d'intervenir, ne se trouvant pas autorisés par leur gouvernement à prendre dans l'espèce aucune nouvelle initiative.

En attendant que M. de Gertas reçoive ses instructions de Paris, Grandsire s'embarque à Rio pour se rendre à la Martinique et de là à Cayenne, où il veut tenter quelque chose du côté de l'Amazone. Arrivé à Cayenne, il a obtenu l'autorisation de se rendre au grand fleuve en remontant l'Oyapock. Et plus d'un an après son départ de Cayenne, on apprend par l'agent de France

sir Woodbine en faisant libérer ses compatriotes détenus au Paraguay et qui l'avait encouragé à tenter une semblable démarche en faveur de Bonpland, était dû à ce que Francia comptait obtenir, avec appui de l'agent britannique, la libre navigation de la Plata jusqu'à Asuncion. Il était tout à fait en dehors du pouvoir de sir Woodbine de prendre ou de soutenir l'initiative d'un projet de cette importance. Il venait de le faire savoir au dictateur, et c'est alors que sa rage et son désappointement se manifestèrent par le renvoi de la lettre, remise dans une enveloppe neuve, avec une nouvelle adresse : « *The English consul at Buenos-Ayres.* »

(1) Cf. *App.* VIII, p. 265.

au Para que le courageux voyageur a péri aux bords de la rivière Yari. On avait trouvé chez les Cazoeiras un petit coffret qui lui appartenait et contenait une paire de pistolets, une boussole et un dictionnaire (1)...

Cependant madame Bonpland, qui était passée à Paris (1826), desservait de son mieux au ministère des Affaires étrangères l'homme qui se sacrifiait ainsi pour une noble cause et M. de Hauterive se débattait péniblement au milieu de ses intrigues dont on ne s'explique ni la raison ni le but.

Elle a continué à promener dans les deux mondes sa noble et mélancolique tâche, *the noble but melancholy task*, pendant près de dix ans, et le roman qu'elle en avait tiré, *a volume of no common interest*, que W.-P. Robertson, dont la bonne foi avait été surprise, se refusait gracieusement à mutiler. « *I cannot consent to mutilate the Story here* (2). »

Bonpland vivait en paix à San Borja, depuis plus de trois ans, qu'on rencontrait encore l'héroïne en question à la Jamaïque ou à New-York toujours avec son fameux manuscrit. On la perd de vue à Paris où elle est arrivée, fort bien portante, au milieu de 1835 (3).

(1) *App.* VII, p. 264.

(2) W.-P. Robertson, *op. cit.*, p. 284-285.

(3) Les *Affiches de La Rochelle*, du vendredi 14 mars 1834, contiennent la curieuse note que voici, évidemment inspirée par madame Bonpland : « La femme du célèbre voyageur de ce nom, vient d'arriver de la Jamaïque à New-York. Peu de femmes ont eu à souffrir autant de contrariétés, et quand on pense que c'est pour venir au secours de son mari, retenu prisonnier par le tyran du Paraguay, on ne peut trop admirer son courage et son dévoûment. Aussitôt qu'elle eut appris que M. Bonpland avait recouvré sa liberté (1), quoique faible et souffrante (2), son cœur s'ouvrit à la joie, son corps retrouva son ancienne vigueur, et elle partit pour le rejoindre ; mais après avoir passé plusieurs mois en vaines tentatives pour arriver jusqu'à lui (3) elle résolut de repartir pour la France, dans l'espoir d'être promptement réunie à l'objet de ses affections. Madame Bonpland a tenu un journal suivi de tout ce qui lui est arrivé durant ses voyages dans les différens pays qu'elle a parcourus depuis six ans, et dont la publication ne saurait man-

(1) Il y avait de cela trois ans et quelques jours.

(2) Une lettre de sa fille Emma, du 26 juin 1835, que M. Autran me communique, dit qu'elle est revenue à Paris et *se porte fort bien.*

(3) Bonpland a séjourné à Buenos-Aires, huit mois de l'année 1832.

CHAPITRE VII

Premier ordre de départ et internement provisoire à Ytapua. — Expulsion définitive. — L'hacienda de San Borja. — A travers les anciennes Missions. — Retour à Buenos-Aires. — Collections d'histoire naturelle envoyées en France. — Nouveau voyage à Buenos-Aires et nouvelles collections. — Bonpland et Lesueur.

« Le 12 mai 1829 au matin, écrit Bonpland dans un de ses cahiers, on m'a signifié de me retirer du Paraguay et donné jusqu'au 17 au matin pour arranger mes affaires. »

Cette expulsion subite était aussi brutale que l'avait été la séquestration première du malheureux naturaliste. La petite industrie établie au Cerrito avait créé à son propriétaire, dit Martin de Moussy, des *relations commerciales qu'il devait lui être fort onéreux de rompre soudainement.* « Il fallut cependant partir ; la tolérance du commandant, devenu son ami, lui accordait huit jours de délai (1). » Il reprit donc la route d'Ytapua pour gagner la frontière paraguayenne.

Dans cette bourgade où il est accueilli chez Don Félix Correa, l'ordre d'élargissement, parvenu à Santa Maria de Fé, n'est point entre les mains des soldats de Francia et pendant vingt mois et vingt jours le dictateur en ajourne encore l'envoi. Bonpland vit sur une petite culture et continue à pratiquer, pour le plus grand bien des malades ou des blessés du district (2).

Le 6 décembre 1830 il a subi un nouvel interrogatoire. On lui a

quer de jeter de grandes lumières sur le caractère et les mœurs de leurs habitans (*a*). »

(1) Cf. Martin de Moussy, *loc. cit.*, p. 418. — Bonpland l'avait guéri d'une grave maladie et lui avait sauvé la vie ; il dut néanmoins faire exécuter l'ordre de Francia, sans y rien changer (A. Brunel, *Biogr.*, p. 97).

(2) Lettre LVI, p. 80. — Je trouve dans ses notes l'observation, datée du 25 novembre 1830, d'un Indien d'Ytapua piqué d'un serpent, et guéri par ses soins (Cf. A. Brunel, *Biogr.*, p. 106).

(*a*) Dans une lettre de Humboldt à Arago du 30 avril 1827 que me communique M. Pierre Laugier, je copie ce passage *décisif* : « Sir Charles Stuart (ambassadeur d'Angleterre à Paris) m'a dit que, d'après ce qu'il a su au Brésil, Bonpland n'est nullement malheureux... Il ajoute que la *sentimentale* madame Bonpland *est une coquine !* »

demandé encore une fois de quel pays il est originaire ; on a voulu savoir s'il n'avait pas eu connaissance de deux lettres signées A... B... Pourquoi est-il venu à Santa Ana? Pourquoi s'est-il associé à des Indiens ? Son gouvernement ne l'a-t-il pas envoyé comme *espion?* N'est-il pas un émissaire de Buenos-Aires?...

On l'a aussi interrogé sur ses relations avec Grandsire et Rengger!... Puis il a attendu quelques semaines de plus et le 17 janvier seulement, il a reçu la permission de passer la rivière. On lui faisait connaître en même temps la faveur que lui faisait Francia de ne pas lui limiter le temps de son départ et de ne pas lui demander de *droits d'extraction!* Il n'aurait à payer que son passage.

Le 2 février 1831, Bonpland traverse le Parana « avec permission d'aller où bon lui semblerait » ; le 8 il quitte enfin les rives du fleuve et descend jusqu'à San Borja, où il parvient le 15 et d'où le 21 il écrit à Dominique Roguin par l'intermédiaire d'un Portugais qu'il a connu à Ytapua, M. de Araujo, la lettre qui va faire connaître à ses amis des deux mondes la fin de sa captivité (1).

« Cette seconde époque de mon séjour au Paraguay, dit-il à son ami Roguin, a été une véritable punition pour moi. Jamais je n'avais donné lieu à aucune plainte, j'avais tâché de gagner l'estime de tous (2) ». Et au botaniste Delile il ajoutait (3) : « J'étais un riche cultivateur lorsque le dictateur Francia m'a signifié de quitter tout de suite ma propriété sur laquelle j'avais quarante-cinq personnes employées. J'ai donc laissé au Paraguay un établissement agricole bien établi. J'y cultivais le coton, la canne à sucre, l'*Arachis hypogæa*, cinq espèces de *Jatropha*, plusieurs espèces de *Convolvulus Batatas*, la plante du maté (*Ilex Paraguaiensis*). J'avais établi des plantations de vignes, d'orangers, d'autres espèces du genre *Citrus*, de Goyaviers, etc. Enfin j'y ai laissé une brûlerie, une menuiserie, une serrurerie et un hôpital, composé de quatre pièces où j'avais constamment des malades. A tout cela je dois ajouter quatre cents vaches et suffisamment de

(1) Lettre LVI, p. 80. — Elle a été simultanément communiquée à la presse anglaise et française.
(2) Lettre LVI, p. 82.
(3) Lettre LX, p. 92.

bœufs, juments et chevaux, pour faire marcher mon établissement avec aisance... »

Bonpland avait perdu tout cela, il était ruiné une seconde fois, et pour comble de malheur, pendant cette séquestration, la pension que lui avait assurée l'Empereur à son retour en 1805 était rayée du Grand Livre, faute de certificats de vie qu'il ne pouvait pas fournir, interné à Santa Maria de Fé. On verra plus loin qu'elle fut rétablie quelques années plus tard.

Cependant le vaillant naturaliste ne désespère point. Il s'arrête comme on vient de le voir, à cinquante lieues au sud-ouest de sa première installation, au bourg de San Borja ou San Francisco de Borgia, la seule qui reste aujourd'hui des sept *Missions* de la rive gauche de l'Uruguay (1). « San Borja, écrit Martin de Moussy, est située à une petite lieue du fleuve Uruguay sur un sol fertile et sous un ciel admirable, non loin des forêts où se déploie tout le luxe de la végétation tropicale. »

Ce point plut à Bonpland qui trouvait à y satisfaire ses goûts. En outre pendant que tous les autres pays environnants étaient en proie à la guerre civile, San Borja sur la rive brésilienne jouissait d'une paix profonde. Les habitants se montraient doux, affables et pleins d'égards ; et Bonpland s'établit au milieu d'eux, en attendant l'avenir. Le terrain de 30.000 vares de surface où il s'installait ainsi était complètement vide, il ne tarda pas à être couvert de plantes utiles, et surtout d'orangers, de citronniers, de cognassiers, etc.

Enfermé pendant plus de neuf ans dans un étroit espace par la volonté d'un tyran, notre naturaliste, qui n'a pas pu satisfaire à son gré le besoin de mouvement et la curiosité d'esprit qui sont le fond même de sa nature, s'est rattrapé en courant des mois entiers dans les territoires à peine connus qui entourent sa nouvelle résidence. Les collections qu'il a dû laisser en arrière le rejoindront plus tard à Buenos-Aires. En attendant

(1) « Les six autres, dit Martin de Moussy, à moitié ruinées en 1828 par l'expédition du chef oriental Fructuoso Rivero, négligées depuis par le gouvernement brésilien, ont perdu peu à peu tous leurs habitants qui sont allés se fondre dans le reste de la population rio-grandine (*loc. cit.*, p. 419). »

(2) Lettre LIX, p. 88.

Bonpland visite, non sans peine, une partie des anciennes missions portugaises. Dans un premier itinéraire parcouru en septembre, il remonte par San Nicolao dans la direction de San Javier qu'il ne peut pas atteindre; s'avance par la Serra de Pirapo jusqu'à Palmeira, et rentre à San Borja. En octobre, il explore la rive gauche de l'Uruguay jusqu'au Rio Cuarcim, puis c'est la vallée du Butuhy et le territoire intermédiaire à San Borja et à Ytaqui qui sont le théâtre de ses recherches. Et ce n'est qu'après avoir ainsi rétabli son équilibre physique par un salutaire exercice prolongé pendant plusieurs mois, qu'il reprend en janvier 1832 le chemin de Corrientes et descend enfin, par le Parana, à Buenos-Aires (février-mars-avril 1832) avec les documents qu'il vient de recueillir dans ces dernières explorations.

Bonpland en arrivant à Buenos-Aires y trouvait chez les autorités, en général, et chez les agents français en particulier un accueil enthousiaste. « Les circonstances accompagnant sa captivité, dit Pedro de Angelis, le lieu de son exil, la personnalité de son adversaire, tout contribuait à prêter à son retour le caractère d'un phénomène fantastique. Il avait vécu de longues années prisonnier de Francia, dans l'inaccessible Paraguay; il pouvait parler en connaissance de cause des productions, des coutumes et du gouvernement de ce pays! Quels motifs peu ordinaires d'exciter la curiosité du public!

« Louis-Philippe, qui venait de monter sur le trône, donna ordre à ses agents diplomatiques et au chef de la flotte française qui stationnait au Rio de la Plata de faire tout pour faciliter le retour de Bonpland dans sa patrie. Humboldt lui-même annonça à l'Institut de France la rentrée imminente de son ancien compagnon et ami, parlant de ce retour comme d'un événement dont se réjouissaient tous les amis de la science.

« Ces preuves extrêmement flatteuses de considération, cet hommage spontané des hommes les plus cultivés et les plus haut placés de l'Europe, le désir bien naturel de revenir au milieu des siens pour y oublier les malheurs passés ne purent décider Bonpland à échanger les habitudes de sa vie calme avec les devoirs et l'activité d'une existence plus brillante. Certainement il aurait trouvé à Paris d'anciens souvenirs et de nouvelles distinctions, ainsi que des facilités de toutes sortes, certainement ni les admirateurs ni

le succès ne lui auraient manqué, mais de combien de sacrifices ces jouissances auraient-elles été achetées !

« Ces raisons jointes à l'amour sans limites qu'il avait de la nature durent l'emporter dans les décisions du naturaliste ; ce sont elles qui ont prolongé volontairement un exil commencé par la force. »

S'il avait dès lors renoncé à rentrer définitivement en Europe, ainsi que l'assure Pedro de Angelis, son vieil ami, il a longtemps caressé le projet de faire un voyage suffisamment long en France pour pouvoir revoir les siens, porter à Paris ses dernières trouvailles et entamer, — du moins il en avait l'illusion — la publication de sa *Flore*.

Il est souvent revenu sur cette pensée, plus ou moins nettement formulée, dans sa correspondance avec sa famille de La Rochelle et avec ses meilleurs amis (1).

Bonpland n'est pas resté moins de huit mois dans la capitale de l'Argentine, de mai à novembre 1832. Ses caisses du Paraguay et des missions portugaises, lui sont parvenues dans le courant de juillet. Elles avaient échappé à un naufrage, et Bonpland, toujours optimiste, tirait de là un heureux présage pour l'avenir (2). Il fusionne ses collections récentes avec celles qu'il a retrouvées à Corrientes et à Buenos-Aires et qui proviennent des récoltes antérieures à sa captivité. Il a pris à son service un jeune Français, chasseur et empailleur (3), qui lui prépare les oiseaux de la province, et en particulier ceux dont il est question dans Azara (4). Et au mois d'octobre il se trouve en mesure de remettre au consulat de France *vingt-cinq caisses de produits animaux, végétaux et minéraux*, remplissant religieusement la promesse qu'il s'était faite de « donner le fruit de ses travaux au Muséum (5). »

Ce sont d'abord une caisse entièrement remplie du produit de ses dernières récoltes dans les Missions, l'Entre-Rios et le Cor-

(1) Voy. notamment lettre LXIV, p. 102.
(2) Lettre LIX, p. 88.
(3) Lettre LXV, p. 109.
(4) Cf. *Voyages dans l'Amérique Méridionale*, par don Félix d'Azara (1781-1800), trad. Walckenaer. Paris, 1809, in-8°.
(5) Lettre LXV, p. 106.

rientes, depuis 1830 ; c'est à peine le tiers des doubles de l'herbier qu'il a réuni dans cette partie de l'Amérique du Sud. Cinq autres caisses font partie de l'herbier général et ont beaucoup souffert pendant la captivité du voyageur ; une septième contient un grand nombre de Mélastomacées et divers échantillons de *quassiæ* auxquelles Bonpland attache la plus grande importance, dans le traitement des dysenteries. Dans une huitième, se trouvent les écorces à tannerie ; le *curupay*, dont on a déjà parlé plus haut, le *timbo* et le *quebra hacho*, dont il sollicite l'expérimentation comme il l'a déjà fait douze ans plus tôt en écrivant à Thénard et à Gay-Lussac. Voici dans la neuvième caisse un jalap, moins actif que celui du Mexique, mais s'altérant plus difficilement, une statice d'efficacité douteuse, une autre *quassia*, etc. Puis ce sont des graines pour semis et pour collections, et notamment celles du *curupay*, déjà nommé, que Bonpland destine à Alger ; des roches, venant du voyage avec Humboldt ou d'itinéraires postérieurs, cent cinquante-trois oiseaux fraîchement préparés, de cinquante espèces différentes de la province de Buenos-Aires, deux squelettes de viscache et quatre de ces animaux empaillés, deux dasypes préparés de même, une dent d'éléphant de mer et quelques portions d'un mégathérium et d'un glyptodon des terrains pampéens.

Ces vingt-cinq caisses ont été déposées au Consulat de France pour être expédiées par le premier navire de l'État qui toucherait à Buenos-Aires, mais, par suite de l'affaire Laforest, les rapports officiels ont été momentanément rompus entre la France et l'Argentine, et pendant huit mois aucun de nos stationnaires n'a dépassé Montevideo (1).

L'envoi arrive enfin au Jardin des Plantes en 1833 (2), mais les lettres qui devaient lui servir de commentaires n'ont pas été jointes aux caisses (3) et il faudra que Mirbel s'interpose auprès de ce correspondant trop discret pour connaître ses instructions. On pourra enfin répartir et étudier les richesses si généreusement offertes par Bonpland aux divers services du Muséum. Alors seulement les herbiers seront mis en place, les drogues confiées à des expérimentateurs, les minéraux intercalés dans la collection

(1) *App.* III, p. 233. — Cf lettre LIX, p. 91.
(2) Lettre LXV, p. 103, n° 2.
(3) *Ibid.*, n° 3.

générale. Les graines semées levaient en assez grand nombre dans les serres, au moment où l'on répondait à Bonpland en le remerciant cordialement (1).

Guizot, sollicité par Humboldt, l'avait fait, quelque temps auparavant, chevalier de la Légion d'Honneur (2).

Pendant que notre naturaliste est occupé de son envoi en France, les événements se sont précipités dans la République Orientale, la guerre civile menace de couper la route de l'Uruguay. De mauvaises nouvelles arrivent même de la province de Rio Grande du Sud, et Bonpland doit reprendre précipitamment la route de San Borja.

San Borja est devenu la résidence principale (3) du naturaliste voyageur. C'est de ce centre d'opérations qu'il rayonne vers Corrientes (1834), et vers les missions portugaises (1835-1836) ; c'est dans ce milieu délicieux qu'entre ses voyages d'études et ses courses de médecine, il organise ce vaste jardin qui faisait plus tard l'admiration de Demersay.

« Une haie de bromélias le sépare des habitations voisines et au milieu s'élève un *rancho* de la plus simple apparence... Il y cultive des orangers, dont il plantera jusqu'à 1.600, des pêchers, des citronniers, du manioc et de la patate, des maïs et des melons, de l'arachide, etc., etc. (4). »

Bonpland partage son temps entre l'entretien de ce merveilleux jardin et la visite des malades et des blessés, et Demersay et Brunel mettent volontiers en scène son zèle à soigner les malades, sa générosité à les fournir de médicaments ou d'appareils, sa bonhomie de praticien (5). « Que de fois l'a-t-on vu se lever de table, laisser là son dîner à peine commencé, pour courir au chevet d'un pauvre qui le faisait appeler ! Que de fois, monté sur son petit cheval, habillé d'une veste d'été, d'un pantalon sans bretelles, le cou sans cravate (c'etait un luxe qui le gênait), coiffé du chapeau *corren-*

(1) *App*. X, p. 271.
(2) *App*. III, p. 232.
(3) Lettre LXIII, p. 100.
(4) Lettre XC, p. 174.
(5) Ad. Brunel, *Biogr.*, éd. cit., p. 126-127.

tino le plus grossier, il s'en est allé galoper à vingt-cinq lieues pour assister un malade qui ne devait pas le payer ! »

La profession médicale l'aide toutefois à *subsister honorablement*, ainsi qu'il l'écrit à Humboldt. « Bien vu et estimé de ce qu'il y a de mieux », il est comme chez lui dans les meilleures maisons du pays. « Mon caractère, ajoute-t-il, mon désintéressement, ma conduite, et, je dois dire aussi le bonheur de ma pratique, me procurent des jours heureux (1). »

Les événements qui se succèdent dans l'Uruguay, et les difficultés sans cesse renaissantes entre la République Orientale et ses voisins du Nord et du Sud, ont obligé Bonpland à reculer jusqu'au dernier moment (septembre 1837) sa visite nécessaire à Buenos-Aires, où l'appelle, sans plus de retard, le règlement des arriérés de sa pension, rétablie par les soins de Guizot, grâce à Humboldt et aux Delessert. Il n'a pas séjourné moins de six mois dans la capitale argentine, retenu notamment par la révolution qui a éclaté dans la province de San Pedro, et qui n'est pas sans lui causer de notables préjudices.

Il remet, avant de remonter chez lui, au Consulat de France, trois nouvelles caisses pour le Muséum ; en même temps, il écrit à Alibert et à Richard pour provoquer leurs recherches et leurs expériences sur le jalap et la quassie dont il a enrichi la thérapeutique et il met au courant de ses travaux et de ses découvertes les professeurs du Jardin des Plantes.

Dès son premier séjour à Buenos-Aires, il avait réussi à se procurer quelques ossements de la faune pampéenne disparue (2), et dans l'envoi de 1832 figuraient plusieurs morceaux provenant, semble-t-il, d'un *mégathérium* et d'un *gylyptodon* (3). Cette fois, il adressait à Constant Duméril une note intéressante sur l'ensemble des découvertes de grands mammifères éteints qui pouvait servir de commentaire aux pièces qu'il avait envoyées et dont ce savant a eu le grand tort de ne pas donner connaissance au public.

Il commentait également la découverte faite par lui dans le Pa-

(1) Lettre LXXII, p. 127.
(2) Voy. plus haut, p. XLIV.
(3) Lettre LXV, p. 113.

rana de coquilles fossiles (1), dont le Muséum avait reçu des exemplaires.

Geoffroy Saint-Hilaire recevait 250 nouveaux oiseaux de 119 espèces ignorées d'Azara ou inexactement décrites par ce naturaliste (2).

Adrien de Jussieu avait quantité de graines entre lesquelles celle d'une nicotiane inédite, la *sety cupu* des Guaranis dont Bonpland recommandait la culture à Alger ou à Montpellier (3). Enfin dans le lot de Cordier, figurait une nouvelle suite de roches destinées à faire mieux connaître la géologie de l'Argentine, etc.

Je ne puis m'empêcher, en suivant ainsi Bonpland dans ces voyages de rivière qui, de San-Borja ou de Santa-Ana, par l'Uruguay ou par le Parana, le conduisent périodiquement à Montevideo ou à Buenos-Aires, de songer à un autre Français, naturaliste comme Bonpland, correspondant comme lui du Muséum de Paris, et qui, lui aussi, redescendait de temps en temps, dans le même moment et pour le même objet un autre grand fleuve d'Amérique.

Je veux parler de Charles-Alexandre Lesueur, dont la carrière scientifique est si exactement parallèle à celle de Bonpland que la comparaison s'impose à l'esprit du biographe qui a étudié l'une et l'autre.

Comme Bonpland, Lesueur a débuté par un grand voyage scientifique et son nom demeure associé à celui de François Péron, de la même manière que le nom de Bonpland se rattache à celui d'Alexandre de Humboldt. Comme Bonpland encore, Lesueur abandonne la France après la chute de l'Empire, et pour des raisons analogues.

Il s'est rendu à Philadelphie, pendant que Bonpland gagnait Buenos-Aires, et, après un séjour de quelques années dans cette ville où il exerçait aussi une profession libérale, il s'est établi bien loin dans l'intérieur, à New-Harmony, sur le Wabash, d'où on le voit descendre à intervalles inégaux, avec des collections, par le Missisipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Il y vient, toujours

(1) Lettre LXIX, p, 107 et suiv.
(2) Lettre LXVII, p. 115.
(3) Lettre LXVI, p. 114.

comme Bonpland, faire le nécessaire chez le consul de France, pour toucher sa pension du gouvernement.

Le parallèle demeure frappant jusqu'au jour où Lesueur retournera au pays natal avec ses richesses, donnant à son émule un exemple qu'il ne suivra jamais, hélas ! (1).

CHAPITRE VIII

Le nouveau Santa-Ana. — Désastre de Pago-Largo. — Bonpland et les *libertadores*. — De San Borja à Santa-Cruz et Porto-Alegre. — Ilicinées et Solanées. — De Porto-Alegre à Montevideo et retour. — La *picada* de San Martinho. — Projet de ferme-modèle pour l'exploitation du *maté*. — De San Borja à Montevideo. — Le *mays del agua*. — Bonpland et Vivielle.

En attendant le *résultat de sa pension*, ainsi qu'il l'écrit à Humboldt (2), Bonpland s'est lancé « dans une spéculation agricole *bien fondée* ». Il s'agit d'une société qui commencerait avec un capital de 60.000 francs et dont le but principal serait de s'occuper de l'élevage des moutons mérinos, des mules et du bétail.

Il est question d'établir le siège de cette exploitation dans le Corrientes, et nous retrouvons, en effet, dès les premiers jours de 1838, notre colon installé provisoirement chez Don Pedro Vicente Ferré, l'ancien gouverneur de cet Etat, auquel il s'est étroitement attaché et qui prend intérêt à ses affaires. C'est de Corrientes que Bonpland a envoyé à Mirbel, en avril 1838, quelques-unes de ses meilleures trouvailles, un ricin géant qui pourrait fournir une grande quantité d'huile, une *bignonia* dont le bois est particulièrement estimable, l'*ibope*, une *mimosée*, qui peut fournir aux constructions navales des courbes ne gauchissant pas et dont les fruits servent à distiller une sorte de *chicha* dont on vante les propriétés médicales, le *nandubay* et le *curendey*, deux autres mimosées non moins intéressantes, le *geofroya* aux amandes huileuses, etc., etc.

(1) Voyez la notice détaillée que j'ai consacrée à Ch. Alex. Lesueur dans le tome V du *Journal de la Société des Américanistes de Paris*.
(2) Lettre LXX, p. 121-122.

Grâce à l'influence de Don Pedro Ferré, Bonpland a pu faire un bail emphytéotique avec l'Etat de Corrientes et il occupe « une superficie de cinq lieues carrées sur la rive occidentale de l'Uruguay », au Paso de Santa-Ana. Il a réuni dans ce *nouveau Santa-Ana*, que lui concédera plus tard en toute propriété Don Juan Pujol, « un troupeau de cinq mille moutons mérinos de race croisée, deux cents chevaux, quatre cents juments poulinières, dont la plupart étaient servies par des ânes, cinq cents vaches et tout ce qui tenait à cet établissement. »

En quelques heures, la guerre civile va détruire les résultats de deux ans de travail.

Corrientes, sous l'inspiration des agents français qui organisent la lutte contre Rosas et viennent de proclamer le blocus du Rio de la Plata, s'est coalisé avec la République Orientale (31 décembre 1838) pour expulser de l'Entre-Rios le gouverneur Echague qui commande pour le dictateur et descendre dans le Sud sur Buenos-Aires afin d'en chasser l'ennemi commun.

Le 31 mars 1839 Veron de Astrada, qui avait remplacé Ferré comme gouverneur, était défait complètement et cruellement massacré à la tête de ses troupes par les soldats de Rosas dans les plaines de Pago-Largo... et quelques jours plus tard l'établissement de Santa-Ana était disparu ; il restait à notre malheureux colon une dizaine de têtes de bétail ! . . . .

« Quoique je soye d'un âge avancé, écrivait-il à François Delessert le 17 mai 1840, tant de contrariétés ne m'épouvantent pas (1). Je conserve assez de forces pour réparer tant de pertes... Déjà j'ai recommencé à peupler mon terrain de Santa-Ana et aussitôt qu'il sera dans un état de rapport convenable, aussitôt que j'aurai trouvé un homme capable de le diriger, j'espère réaliser mes projets », c'est-à-dire retourner en France, — car il a encore en 1840 l'intention sérieuse de revoir son pays, — et éditer toutes ses nouveautés.

Il insiste longuement auprès de Candolle sur ce dernier

(1) Lettre LXXIV, p. 134.

point. « Si j'avais les fonds nécessaires pour commencer une telle entreprise, je n'hésiterais pas à traverser les mers (1). »

Mais aux pertes matérielles qu'il vient de subir à Santa-Ana s'ajoute encore la privation possible d'une partie des arrérages de sa pension, qu'il est menacé de ne pas pouvoir toucher faute de l'un de ces certificats de vie que les événements qui ensanglantent le pays l'ont empêché de se procurer dans les délais exigés par le Trésor. Et il remet sa cause une fois encore entre les mains de Delessert mieux placé que qui que ce soit pour la défendre et la gagner !

Cependant notre vieux colon va sortir de la neutralité où il s'était tenu jusque-là au milieu des luttes intestines des *unitaires* et des *fédéraux*, des *gauchos* et des *porteños*, des *colorados* et des *blanquillos*.

Lié depuis son retour à Buenos-Aires avec le jeune vice-consul Roger dont les imprudences ont largement contribué à troubler les choses avec Rosas (2), il a adopté les idées de ce diplomate audacieux et brouillon sur l'intervention de la France contre Rosas, et nous le voyons s'expliquer avec Mirbel à ce propos avec une vivacité d'autant plus excusable qu'il doit aux *gauchos* du dictateur l'anéantissement de ses travaux de deux longues années au Paso de Santa-Ana (3).

La journée de Pago-Largo l'a jeté dans la lutte. Il est désormais l'homme-lige de Ferré, qu'il suit à bord de la *Bordelaise*, au double titre de médecin et d'ami, jusqu'à La Bajada del Parana (20 avril 1840). Il se fait l'auxiliaire actif et désintéressé de Lavalle et de Paz dans leur campagne contre Rosas, et les fragments de correspondance que j'ai pu donner à titre d'exemple (4) montrent qu'il s'est mis entièrement aux ordres des *libertadores*. Je n'y insiste pas, renvoyant aux publications que l'Université de Buenos-Aires vient de commencer sur la matière (5) à l'aide de

(1) Lettre LXXV, p. 136.

(2) Cf. [Th. Page] *Affaires de Buenos-Ayres. Expédition de la France contre la République Argentine.* (*Revue des Deux-Mondes*, 1er février 1841.)

(3) Lettre LXXVI, p. 139.

(4) Lettres LXXVIII et LXXIX, p. 144-145.

(5) Cf. *Cartas ineditas del general Paz á Bonpland* (*Revista de la Universitad de Buenos-Aires*, nov. y déc. 1905, p. 363 y 468). — Cf. Ad. Saldias, *Historia*

documents recueillis il y a quelques mois seulement chez les héritiers de Bonpland, dans le Corrientes (1).

Qu'il me suffise de montrer l'étroite solidarité qui se manifeste entre cette transformation momentanée de notre savant en homme politique et l'extrême rareté des observations scientifiques recueillies pendant cette période de neuf ans, tout aussi longue et tout aussi stérile que celle de sa captivité au Cerrito de Santa Maria de Fé.

Je ne trouve à peu près rien à glaner à travers ses cahiers d'alors ; à peine pourrais-je mentionner une recherche de calcaires à fabriquer la chaux dans les terrains du Dr Cossio, à Santa-Lucia, en juin 1838, ou la découverte d'un lacertien nouveau au paso del Garruche en décembre 1839, ou encore l'examen qu'il a fait en octobre 1842 à Paysandu de quelques gisements fossiles (2).

Le savant avait donc provisoirement disparu derrière le politique. Entièrement occupé du rôle qu'il a accepté dans le drame qui se déroule sur les rives de la Plata, il reste de longues années sans donner de ses nouvelles à personne et c'est seulement en 1849 que, descendu à Montevideo, il fait enfin savoir à ses amis et à sa famille qu'il est encore de ce monde.

Il vit toujours à San Borja, et délivré des préoccupations qui l'ont un moment absorbé, il est revenu à l'un de ses projets favoris qu'il étudie sur de nouvelles données avec Don Pedro Chaves, en même temps qu'il prépare une livraison de quatre cents bêtes à laine pour le fils de ce planteur portugais établi dans la Serra. Pedro Chaves lui a proposé de planter avec lui 4.000 pieds

de la Confederacion Argentina, 2a éd., Buenos-Aires, 1892, in-8o, t. III, p. 146, 494.

(1) Il parle notamment dans une de ses notes d'un tibia droit, d'une vare de longueur, trouvé à une douzaine de lieues de Paysandu, en levant le plan d'une hacienda. C'est pour Bonpland l'espèce du Rio Luxan (sans doute un mégathérium) ; on a recueilli dans les mêmes parages une dent entière, très grosse et fort bien conservée, et Rilli, un Italien, possède deux gros os qui rentrent dans le type de ceux de l'animal du Rio Arapay (un glyptodon, semble-t-il) découvert par Frédéric Sellow. On signale, d'ailleurs, à l'arroyo de los Mulles, de grands débris fossiles de nature indéterminée, qu'on pourra rechercher lorsque la paix sera rétablie dans ce malheureux pays.

(2) Lettre LXXX. — Cf. *Pap. de Bonpland*, cah. 5 et 10, 1849 (*Bibl. du Mus.*).

d'*ilex* et de fabriquer du *maté*, et avant de rien conclure Bonpland veut visiter les *yerbales* que possède son partenaire à Santa-Cruz, en même temps qu'il conduira à cette *estancia* le troupeau qui lui a été acheté.

De Santa-Cruz Bonpland gagnera Porto-Alegre, et de là Rio-Grande du Sud et Montevideo.

Le 11 février il quitte San Borja avec un *vaqueano*, un *picador*, deux hommes pour les chevaux et juments, et deux autres pour les bêtes à laine, enfin un domestique, et voilà notre vieux colon qui pousse lentement son troupeau par monts et par vaux jusque chez les Chaves, à 72 lieues deux tiers à l'est de San Borja. Au bout de vingt-cinq jours le convoi est rendu à destination et Bonpland qui ne perd jamais de vue ses observations naturelles a enregistré plus de deux cents espèces nouvelles de plantes, recueillies le long de cette piste où jamais un homme de science ne s'est avancé avant lui.

C'est *l'araucaria brasiliensis* bien différent de celui du Chili ; le *taruma* au bois imputrescible, aux fruits astringents, qui pousse en abondance à Santa-Cruz et dans toute la Serra ; le *guarapere*, dont les cendres servent aux indigènes à fabriquer un savon ; la *caraja*, sorte de bambou employé à couvrir les maisons ; une euphorbiacée, le *palo de leche*, qui donne un caoutchouc blanc, très épais et très abondant. Ce sont encore un myrte femelle dont les feuilles ont une odeur aromatique fort agréable et servent à assaisonner les mets ; une goyave de montagne d'une espèce nouvelle, inférieure en qualité à l'espèce comestible ordinaire ; une anone, par contre, qui est délicieuse, la *fruta del conde* des Brésiliens ; une cannelle inutilisée dite *quilloja*, etc., etc.

Mais l'attention du voyageur est toujours fixée de préférence du côté des *ilex* et ce sont les diverses espèces de ce précieux genre qu'il s'est proposé de reconnaître, en en précisant de son mieux la distribution géographique. Cinq plantes de la Serra se rapprochent plus ou moins de l'*yerba maté*, *coa* ou *caa* des Guaranis. Ce sont celles que les Indiens qui, « sans être botanistes, savent distinguer les plantes soit par leur forme soit par leur utilité » (1), ont appelées *cauna*, *coairo*, *coa mi*, *cauniña*, *coa-*

(1) Lettre LXXXIX, p. 181.

chiveri, et que notre auteur désigne sous les noms spécifiques d'*ilex ovalifolia*, *humboldtiana*, *amara*, *crepitans* et *gigantea*. La cauniña, en particulier (*ilex humboldtiana* Bonp.), entrait dès lors dans la fabrication de la *cicora* de Guyavese, qui sert à faire l'*yerba* que l'on vend à San-Borja, « moins amère que le vrai *maté* et très riche en gomme, ce qui rend la feuille plus cassante » (1).

Ces diverses espèces d'ilex composent de véritables forêts qui couvrent entre la mer et l'Uruguay dans la direction du N. 40° O. un espace de cent lieues et, dépassant l'Uruguay, suivent par l'Entre-Rios et la province de Corrientes jusque dans le Tucuman.

Notre voyageur a aussi donné une attention particulière aux convolvulacées, dont une espèce locale lui a paru égaler en intérêt le jalap et le mechoacan, et aux solanées, très abondantes, très variées, et dont il n'a pas décrit moins de six espèces dans cet itinéraire. Une de ces espèces qu'il a découverte pour la première fois à Rio-Pardo, et qu'il regardait comme très différente de celles de Martin-Garcia, du Paraguay et des Missions, semble bien correspondre à ce *Solanum Commersoni* dont se préoccupent à juste titre aujourd'hui les économistes et les agronomes. Bonpland en a fait cuire les tubercules, et pense « qu'on le cultiverait avec avantage... Je vais m'occuper sérieusement de cela, ajoute-t-il, soit directement, soit indirectement. » Encore un de ces beaux projets oubliés le lendemain du jour où Bonpland les a formés! Un autre *solanum*, très commun dans la *picada*, forme sur une longueur de deux lieues de véritables bois qui dégagent une odeur fort désagréable. Le suc, qui a teint d'un beau vert les éperons du voyageur, partage avec la *palma de ripas*, s'il faut en croire les gauchos, le privilège de *guérir la blessure des serpents*.

Le *nymphæa alboviridis* entre dans un autre remède qui serait efficace contre la lèpre, s'il en fallait croire le médecin brésilien José Joaquim Reposo.

Si la botanique a gagné beaucoup à ce voyage, les autres branches de l'histoire naturelle n'en ont tiré aucun profit. La géologie notamment ne s'est enrichie que d'un nouveau basalte du

(1) Cf. A. Demersay, *Étude économique sur le maté ou thé du Paraguay*, Paris, Soc. d'Agricult., 1867, br. in-8°, p. 28-29.

district de Butucahary qui porte à cinq le nombre de ceux que notre voyageur a réunis dans les pays qu'il parcourt depuis 1831.

Bonpland séjourne trois mois et quelques jours chez les Chaves, où les soins empressés de doña Elizia Marciana, de sa mère et de ses deux sœurs contribuent à rétablir sa santé altérée par les fatigues de la route. Il gagne Porto-Alegre d'où il part le 19 août sur un méchant vapeur, le *Porto Alegrese*, qui le mène en dix longues journées par la laguna de los Patos agitée par le *pampero* jusqu'à Montevideo où il descend chez un compatriote de Cognac et du 29 août au 7 octobre règle ses affaires avec le consulat et met à jour une correspondance fort en retard. C'est alors qu'il a envoyé à Arago (1) des observations thermométriques poursuivies depuis près de deux ans et demi dans son hacienda de San-Borja à la demande du docteur Jobim, premier médecin de l'Empereur du Brésil. La navigation de l'Uruguay n'offre aucune sûreté depuis bien des années ; c'est ce qui a empêché Bonpland de rien envoyer à Paris, c'est aussi ce qui l'oblige à rentrer chez lui par le même chemin, mais il s'arrêtera cette fois à Rio-Grande-do-Sul, explorera les abords de la ville et y découvrira notamment un nouvel *ilex* à petites feuilles

Un ingénieur portugais, le docteur Federico A. de Vasconcellos Ferreiro Cabral, qu'il connaît, pour avoir étudié avec lui les coupes des mines de charbon de Corral-Alto, va partir pour la *picada* de San-Martinho et Bonpland, qui veut revoir les *yerbales* que traverse cette nouvelle voie, quitte, bien que très fatigué encore, la ville de Porto-Alegre avec cet intelligent compagnon. Il a laissé aux mains du gouverneur Don Francisco José de Souza Soarez de Andrea une note qu'il a rédigée et que l'on pourra lire plus loin (2) sur *l'avantage de cultiver la plante qui fournit le maté, d'en former des bois, et d'améliorer la fabrication de l'yerba.* La nouvelle *picada*, ouverte entre la ville de Rio-Pardo et le district de Butucahary, passe au milieu de vastes forêts où l'arbre à maté voisine avec le guaviroba qui sert à en aromatiser les feuilles. Bonpland étudie de nouveau cette *picada* déjà visitée en avril, et il

(1) Lettre LXXXII, p. 150.
(2) Cf. Lettre LXXXIII, p. 152.

s'arrête à la résolution d'exploiter avec son futur associé quelque vaste terrain bordant la route et dont la concession ne peut être beaucoup retardée. Bonpland veut apprendre aux Brésiliens à « conserver leurs forêts de maté qu'ils ont l'habitude de détruire, à mettre en pratique une nouvelle manière de couper et de fabriquer ». Projet grandiose, comme tous ceux de Bonpland, pour la réalisation duquel le vieillard qui oublie ses *soixante-seize* ans demandera une lieue carrée de terrain ou au moins la moitié de cette surface destinée à son exploitation future !

Cependant on saisit dans les notes qu'il a tracées à San-Borja en rentrant de ce pénible voyage des traces de lassitude qu'il n'a jamais laissé précédemment paraître. Il se plaint de la fatigue qu'il ressent dans les jambes, les genoux et les cuisses. Il souffre des yeux, sa vue baisse; bref, comme il l'écrit dans un moment de découragement, *tout annonce un état maladif ou mon âge avancé !*

Il s'est bientôt repris et le 24 décembre (1), dans une seconde lettre au gouverneur de Porto-Alegre, il est tout à sa ferme-modèle et à la société financière qui en sera la base.

L'année suivante, comme on croyait toujours l'Uruguay intercepté (2), Bonpland arrivait à Montevideo le 7 août (3), ouvrant de nouveau, non sans péril (4), la route de ce fleuve par Restauracion, Federacion et Concordia. Il venait de nouveau faire le nécessaire pour toucher sa pension et apportait cette fois quelques collections

(1) Lettre LXXXIV, p. 157.

(2) On avait acheminé le courrier par le Rio Grande. (Lettre LXXXV, p. 158.)

(3) C'est au cours de cette descente qu'il a rencontré le « voyageur américain » qui donnait l'année suivante de ses nouvelles à la Société de géographie. (*Bull.*, 4e série, t. I, p. 86-87, 1851). « Bonpland, quoique ayant atteint sa 78e année, est toujours plein de vigueur et conserve toutes ses facultés. Sa conversation est animée et on ne peut plus intéressante. On croirait, à l'entendre parler de ses projets pour l'avenir, qu'il est encore à la fleur de l'âge. Il entretient une correspondance suivie avec M. de Humboldt et manifeste l'intention de passer le reste de ses jours dans l'obscurité... Marié à une Indienne, dont il a plusieurs enfants auxquels il est extrêmement attaché, il continue ses recherches, etc. »

(4) Il faillit périr le 21 juillet avec la goëlette qui le portait au milieu d'un effroyable ouragan du sud-est qui couvrit de débris le Bas-Uruguay et la Plata. (Martin de Moussy, p. 421.)

pour Paris et notamment des graines fraîches de cette magnifique nymphéacée d'un genre nouveau, la *Victoria Regia*, recueillies au commencement du mois de juin dans les eaux du Mirime. Cette reine des eaux, que le populaire nomme le *mays del agua* à cause de la farine que donne son fruit (1), ne se montre que dans les lagunes presque stagnantes qui avoisinent les grands fleuves ou dans les terres voisines submergées par l'inondation. Aussi les anciennes missions fondées par les Jésuites, à une certaine hauteur au-dessus des crues, ont-elles toujours ignoré cette admirable plante, découverte seulement en 1820 (2) par Bonpland. Waterton avait retrouvé dans l'Essequibo cette espèce que Bonpland, prisonnier de Francia, n'avait pas pu faire connaître et lui avait donné le nom qu'elle porte encore aujourd'hui dans la nomenclature. Elle a vécu en Angleterre dès le mois de mai 1837 et on en peut voir une figure assez bonne, mais à laquelle manquent les fruits, dans le *Penny Magazine* de janvier 1838.

Ce sont ces fruits dont Bonpland envoyait pour la seconde fois des graines fraîches à Mirbel déjà moribond, en septembre 1860. Vilmorin en France, Gore en Angleterre, recevaient de semblables envois (3), qui ont assuré dans les deux pays la propagation de cette merveille aquatique.

C'est pendant ce séjour de Bonpland de 1850 que son jeune parent Léopold Vivielle, alors aspirant de seconde classe, aujourd'hui contre-amiral en retraite (4), a connu le sympathique vieillard dont il a conservé jusqu'aujourd'hui l'inoubliable souvenir.

« Nous nous rencontrions, écrivait-il récemment à M. Georges Musset, nous nous rencontrions le plus souvent chez un ex-médecin de la marine établi à demeure à Montevideo, le docteur Léonard, et c'est là que fut conçu le plan qui devait faire de moi, petit-neveu de l'explorateur, d'ailleurs lui-même fort attaché à sa famille, son compagnon de voyage et le gardien de ses nom-

(1) Ce fruit, aussi volumineux que la moitié de la tête, est rempli de graines farineuses que les colons recueillent pour les manger grillées.

(2) Lettre LXXI, p. 124-125. — L'*Illustrated London News* a reconnu cette priorité, mais en attribuant à la découverte de Bonpland la date de 1825 (Lettre LXXXV, p. 159).

(3) Lettre LXXXV, p. 158.

(4) Lettre LXXXV, p. 160, et n. 2 et 3.

breuses et précieuses collections que je devais accompagner en France. Partant d'un port du sud du Brésil, je devais cheminer avec Bonpland dans l'intérieur des terres où chaque soir, me disait-il, nous trouverions un gîte plantureux, avant de rallier son chez lui. J'aurais ensuite redescendu le Parana pour regagner Montevideo.

« Avec quel enthousiasme, à dix-huit ans, j'avais accueilli pareil projet! Tout semblait assurer cette combinaison. L'amiral Le Prédour m'avait accordé l'autorisation après quelques difficultés qu'avait surmontées l'insistance de Bonpland, quand une de ces révolutions si communes dans ces républiques de l'Amérique du Sud vint anéantir nos espérances (1). »

C'est à cette époque que le gouvernement français s'est décidé sous la pression des événements (2) à rappeler de Montevideo les troupes d'occupation du colonel Bertin-Duchâteau que l'escadre de Le Prédour est chargée de rapatrier. Plus de congé dès lors pour le petit-neveu de Bonpland, obligé de rentrer en France, au lieu d'aller chercher à San-Borja les collections de son grand-oncle!

Bonpland remontait mélancoliquement l'Uruguay (3) sur un gros voilier portugais de 800 à 900 tonnes, la *Concordia*, commandée par Don Juliano Montanha, et le 22 novembre il rentrait, le cœur triste, dans son hacienda. Ses souvenirs le reportaient sans cesse vers la terre natale, que lui rappelait cet aimable neveu qu'il venait de quitter, et où la mort a creusé un si grand vide au milieu des siens, en lui enlevant un frère aimé, son premier compagnon d'études, et bientôt après la sœur chérie dont il a occupé les dernières pensées (4).

(1) Lettre communiquée par M. G. Musset de La Rochelle.

(2) Cf. Th. Page, *Le Paraguay et les Républiques de la Plata* (*Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1851, p. 126 et suiv.).

(3) Lettre LXXXVI, p. 160 et suiv.

(4) Le Dr Michel-Simon Goujaud-Bonpland était mort le 28 février 1850, Élisabeth-Olive, madame Gallocheau, a succombé aux Chauvins le 10 juin 1852.

CHAPITRE IX

Une nouvelle famille. — De San Borja à Santa-Ana. — Derniers voyages à Montevideo. — Bonpland et l'Algérie. — Le banquet de Sébastopol. — Le musée provincial de Corrientes. — La mine de La Cruz. — Martin de Moussy. — Honneurs rendus à Bonpland en France et en Allemagne. — La visite d'Avé-Lallemant. — Derniers moments du vieillard. — Manuscrits et collections. — CONCLUSIONS.

Il retrouvait à San Borja l'autre famille qu'il avait fondée à la mode du pays, depuis plusieurs années déjà, et ces *affections domestiques*, que Humboldt, informé, déclarait *approuver beaucoup* (1). Trois enfants étaient issus de l'union ainsi contractée par Bonpland, âgé pourtant de soixante-neuf ans ; une fille, Carmen (1843), et deux fils, Amado, dit Amadito et Anastasio (1845-1847) (2) auxquels leur vieux père s'est toujours montré très attaché (3).

Les dernières années de Bonpland, coupées de voyages de plus en plus rares, se sont écoulées entre San Borja et Santa Ana, les deux domaines qui se partagent ses soins de plus en plus précaires aux deux rives de l'Uruguay. San Borja, fondé par lui dès 1831, comme on l'a vu plus haut, abandonné pendant les troubles, de 1838 à 1842, et réoccupé de 1843 à 1851, offrait encore de belles plantations, mais la maison déserte était devenue inhabitable. D'ailleurs, faute de commerce, la population de ce chef-lieu s'est portée ailleurs, le pays s'appauvrit, et Bonpland, lésé dans ses intérêts par nombre de créanciers devenus insolvables, se replie sur Santa Ana, où il va déployer, pour se remettre à flot, une activité qui n'est plus de son âge. En trois mois il a réuni *une multitude d'animaux épars* et couvert 40.000 vares de superficie de graines

(1) *App.* III, p. 235.

(2) Je trouve sur la couverture d'un des manuscrits de Bonpland à la bibliothèque du Muséum la mention de la naissance d'Amadito à San-Borja, *le 9 septembre 1845, à 7 h. 15.* — Cf. *Caras y Caretas de Buenos-Aires*, sept. 1905, nº 365.

(3) *Bull. Soc. de géogr.*, 4ᵉ sér., t. III, p. 86.

utiles, d'arbres fruitiers et forestiers, de pommes de terre, de vignes et de légumes : « A mon retour, qui sera sous peu, écrit-il à Humboldt le 25 décembre 1853, j'espère trouver là réunies 2.000 brebis de premier, deuxième et troisième croisements (*mestizas*) auxquelles je donnerai des mérinos purs... Si la paix continue ou plutôt si les troubles cessent totalement, comme il est présumable... je vais bientôt réparer une petite partie de mes pertes et j'aurai amplement de quoi satisfaire mes besoins jusqu'à la fin de mes jours (1). »

Contraint de redescendre à Montevideo pour son certificat, après avoir vainement tenté de suivre par le Parana où il espérait être encore « de quelque utilité aux sciences naturelles (2), » il reprenait la route de l'Uruguay et résidait dans la capitale de la République Orientale de décembre 1853 à février 1854. « Cette fois, dit Martin de Moussy, on s'aperçut qu'il commençait à sentir le poids des années; il avait alors quatre-vingt-un ans. La mémoire n'était plus si solide et s'il était toujours parfaitement ingambe, s'il montait encore bien à cheval, on voyait que sa vigueur intellectuelle avait baissé (3). »

Elle était cependant encore suffisante, pour lui permettre de préparer un envoi de graines de l'Amérique du Sud que le ministre de la guerre lui avait demandées par l'entremise du consul Maillefer, pour être essayées à Alger. Il restait à Santa Ana jusqu'à l'époque de maturité de certaines espèces utiles qui lui paraissaient plus aptes que d'autres à l'acclimatement, ne regardant ni à la longueur et à la minutie de ce travail, ni à la perte de temps et aux dépenses qu'il pouvait lui occasionner (4).

Cette fois encore il se montrait le dévoué patriote qu'il a toujours été dans sa longue carrière. « Mes travaux appartiennent à la France », écrivait-il à Arago (5), et lorsqu'un Demersay ou un Martin

(1) Lettre XC, p. 175.
(2) Lettre XCI, p. 176.
(3) Martin de Moussy, *loc. cit.*, p. 422. « Lorsque j'ai trotté cinq ou six heures, écrivait à Humboldt, le 20 octobre suivant, non sans un peu de naïve satisfaction, ce vieillard de quatre-vingt-un ans, je suis forcé de me reposer quelques quarts d'heure pour continuer ma route. Ces jours derniers mes plus grandes courses ont été de dix à onze lieues. »
(4) Lettre XCII, p. 188-189.
(5) Lettre LXXII, p. 151.

de Moussy venaient lui rendre visite, il leur ouvrait avec libéralité ses registres et ses portefeuilles. Il donnait au premier ses notes sur l'*Ita-pucu*, au second, ses renseignements sur la géologie ; à tous deux les meilleurs conseils et les recommandations les plus efficaces !

Son voyage de 1855 à Montevideo lui a fourni une occasion unique de témoigner hautement de ses sentiments pour le pays natal. Il était de passage dans cette capitale lorsque parvint la nouvelle de la prise de Sébastopol. On lui offrit la présidence du banquet où se réunissaient nos nationaux pour célébrer ensemble ce mémorable événement et l'enthousiasme patriotique de ce Français de 1773, dit Brunel, *nous toucha jusqu'aux larmes* (1).

Quelques semaines plus tard, Martin de Moussy, revenant de son long voyage dans les provinces argentines, se dirigeait de nouveau vers Santa Ana (novembre 1855) pour y rencontrer le vieillard. Malheureusement il arrivait à La Concordia au moment où Bonpland venait de la quitter pour se rendre une dernière fois à Montevideo. « Je n'en continuai pas moins mon voyage, dit Martin de Moussy, et je vis en passant son établissement de Santa Ana. De là, je fus à San Borja où son ami, M. Gay, me donna l'hospitalité. » Gay, le curé du lieu, d'origine française, était devenu l'homme de confiance de Bonpland, le dépositaire de ses papiers et de ses collections. « Tout cela était rassemblé, dit notre voyageur, dans une chambre à part avec les restes de la pharmacie dont Bonpland s'était servi pendant tant d'années. Les manuscrits formaient une masse extrêmement volumineuse et parfaitement rangée, mais les insectes avaient commencé à les piquer. Un herbier était également très attaqué. M. Gay me pria de revoir tout cela ; il eût fallu passer quinze jours à San Borja et mes journées étaient comptées. Nous nous contentâmes de faire secouer les ballots et de les ranger de nouveau dans un endroit bien sec. M. Gay attendait Bonpland auquel il avait écrit de venir le plus tôt qu'il le pourrait, pour prendre une résolution au sujet de sa maison qui tombait en ruines et qu'il s'efforçait vainement de restaurer ; il voulait profiter de cette occasion, me disait-il, pour lui faire remporter tous ses manuscrits et ses herbiers qui sans cela se perdraient (2). »

(1) A. Brunel, *Biogr.*, p. 114.
(2) Id , *ibid.*, p. 423.

« ... Je parcourus, continue Martin de Moussy, une partie de la république du Paraguay et toute la province de Corrientes. Dans cette dernière ville où j'arrivai en mai 1856, je sus chez les dames Perrichon que Bonpland y était attendu tous les jours. Le gouverneur de la province lui avait proposé de se charger de l'installation du musée provincial (1) et il avait accepté. »

La terre de Santa Ana, s'écriait en apprenant cette nouvelle un des grands admirateurs de Bonpland, la terre de Santa Ana « sur laquelle nous l'avons vu patriarcalement planter, semer, acclimater, ne peut plus retenir exclusivement toute son attention comme avant. Ce ne sera plus maintenant que son Tusculum, car le cultivateur paisible, le philosophe est devenu une fois encore un économiste national, un grand citoyen rentrant dans l'activité, placé près des puissants du monde. »

L'ermite de Santa Ana malgré ses quatre-vingt-deux ans avait accepté avec reconnaissance et offert tout ce qui lui restait de forces « pour répondre aux nombreuses occupations qu'entraîne une institution... si utile pour le peuple correntinois », auquel il est « redevable d'obligations sans nombre ». Son herbier de 3.000 plantes, dont les propriétés ont été étudiées avec soin, sera de la plus haute utilité dans « l'élaboration de la partie botanique » et il déposera bientôt au nouveau musée une série de plantes sèches qui deviendra pour les cultivateurs de Corrientes « un stimulant pour d'utiles études ».

Il entretenait ensuite le gouverneur D. J. Pujol de la question du mercure et reprenait avec lui l'affaire des *yerbales* qui lui tenait toujours à cœur. Un peu plus tard il était à San Borja, abandonné depuis cinq ans, et en rapportait manuscrits et collections (3).

Puis il s'était dirigé sur La Cruz où l'appelait la constatation de la présence de minerais mercuriels. « J'avais visité La Cruz l'année précédente, dit encore Martin de Moussy; de Corrientes j'avais écrit à Bonpland pour lui donner quelques détails recueillis dans cette localité sur les indices métalliques que l'on y avait trouvés.

(1) *App.* XI, p. 272.
(2) Lettre XCIII, p. 190.
(3) Lettre CIII, p. 207; CVI, p. 214. — Cf. Martin de Moussy, *loc. cit.*, p. 424.

Je reçus de lui une très longue lettre (1) datée du 17 septembre 1856, et du bourg de la Restauracion, dans laquelle il me racontait son excursion à La Cruz et l'inutilité de ses recherches ».

L'année suivante Bonpland a profité de l'aviso à vapeur *Le Bisson*, pour visiter Asuncion dont Francia l'avait toujours écarté; il a reçu bon accueil du président Lopez et ramassé en quelques jours « un assez bon nombre de plantes parmi lesquelles plusieurs sont rares et d'autres nouvelles »... « Pendant le cours de ton immortel voyage, écrit-il à Humboldt, nous n'avons pas trouvé un seul point qui nous ait offert une si belle végétation, aussi varié et par suite aussi enchanteur que les environs d'Asuncion... Il est rare pour moi depuis des années de trouver une plante que je n'aie pas étudiée... à Asuncion plus de la moitié des végétaux me sont inconnus. » Et à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, moins quelques jours, il dresse le plan d'un nouveau voyage au Paraguay sous la protection de Lopez (2).

C'est de Corrientes, où il est venu momentanément travailler à son musée (3), qu'il fait part à Humboldt de ce beau projet et de bien d'autres que la mort qui le guette va l'empêcher de conduire à terme (4). Le Nestor de la botanique est fêté, comme il le mérite, par les Correntinois; c'est d'ailleurs à qui lui témoignera, dans tous les Etats Argentins, le plus d'estime et le plus de sympathie. Le général-président Urquiza le comble d'égards, et Pujol lui fait offrir le terrain de Santa Ana en toute propriété.

La France ne l'a point d'ailleurs oublié dans son éloignement. L'Académie des sciences lui avait fait écrire par Delessert le

(1) Lettre CIV, p. 209.
(2) Lettre CVI, p. 215.
(3) Lettre CVI, p. 215.
(4) Le vieillard de quatre-vingt-quatre ans qu'est Bonpland, dans cette étonnante lettre que l'on lira plus loin, (p. 202-216), et qui est la dernière qu'ait tracée sa main, manifeste une vitalité étonnante. Non seulement il « brûle du désir de retourner au Paraguay », mais il va se rendre « sous peu de jours », à Santa-Ana où il a « de nombreuses plantations » et « une infinité d'autres travaux à faire. Il veut de plus établir une distillation d'eau de fleurs d'orangers qui sera bien supérieure à celle du commerce! Il mourra, comme on voit, dans l'impénitence finale!

7 avril 1852 (1) et la Société de géographie a entendu son éloge de la bouche de Demersay, le 22 août 1853.

Mais c'est surtout d'Allemagne que parviennent à notre compatriote les hommages scientifiques les plus éclatants. Le 1er janvier de cette même année a vu paraître, à Hanovre, un journal de botanique générale, sous le nom de *Bonplandia*, qui devenait, six mois plus tard, l'organe officiel de l'Académie Léopoldino-Caroline (2).

Le 10 juin 1854, le roi de Prusse conférait à Aimé Bonpland la décoration de 3e classe de l'ordre de l'Aigle-Rouge, et Humboldt, qui avait obtenu cet honneur pour son vieux compagnon de route, lui adressait à ce sujet « des lignes d'une tendresse et d'une estime si élevées qu'il serait impossible de donner, en d'autres termes, dit Angelis, une expression à ce sentiment » (3).

Le 17 octobre 1856, l'Université de Greifswald, à l'occasion du quatrième centenaire de sa fondation, le mettait au nombre de ses docteurs honoraires en philosophie et maîtres ès arts libéraux (4) et le chargé d'affaires de Prusse, M. F. von Gülich, lui en faisait passer le diplôme, auquel il répondait par l'envoi d'un herbier destiné au Musée de l'Université qui l'avait ainsi distingué.

Le 1er janvier 1857, toujours sous l'inspiration de Humboldt, le vieux colon de l'Uruguay était admis dans le sein de l'Académie royale Leopoldino-Caroline avec le *cognomen* de Desfontaines, son premier maître en botanique.

Ce sont les lettres de F. von Gülich (5), les notes des frères Seemann, les relations d'Avé-Lallemant (6) publiées à Hanovre, qui tiennent l'Europe savante au courant des dernières actions de Bonpland (1854-1858), et c'est chez ce dernier voyageur que nous allons lire l'épisode attristé, qui annonçait la fin imminente du vieillard aux lecteurs de *Bonplandia*.

(1) Lettre XCI, p. 176.
(2) Voy. plus haut, p. x.
(3) Cette lettre, vue par Angelis entre les mains de Bonpland, est une de celles qui sont récemment devenues la propriété de l'Université de Buenos-Aires.
(4) *App.* XIII, p. 283-285.
(5) *App.* XII, p. 273 et suiv.
(6) *App.* XIV, p. 285 et suiv.

J'ai déjà dit que comme remerciement de la nation, on avait fait don à Bonpland du terrain de Santa-Ana, qu'il occupait depuis 1838, en vertu d'un bail emphytéotique passé par les soins de Ferré avec l'État de Corrientes.

« Sur ce champ herbeux, dit Avé-Lallemant, il s'était construit un *rancho*, une habitation champêtre, nouveau et dernier Sans-Souci. »

Le curé Gay avait appris à San-Borja au docteur Avé-Lallemant que Bonpland était sérieusement malade et que le bruit de sa mort circulait depuis quelques semaines. Le voyageur, qui voulait envoyer à Humboldt des nouvelles bien exactes de l'ermite de Santa-Ana, se décida à lui aller faire visite. C'était le 3 avril 1858. Avé-Lallemant quittait San-Borja en compagnie du prêtre français qui le mettait sur la route et arrivait le lendemain à la petite ville d'Ytaqui, où il louait un chaland, qui lui faisait descendre la rivière jusqu'à Uruguayana. Un commerçant de ses compatriotes, nommé Kasten, ami de Bonpland, lui donnait de ses nouvelles, qui étaient mauvaises, et le transportait à Restauracion sur l'autre rive du fleuve.

« Le lendemain, dit Avé-Lallemant, un valet d'écurie (*péon*) était à ma porte ; c'était un indigène de la Pampa, brun foncé et taciturne, qui tenait deux grands chevaux en laisse. J'en montai un ; sans dire un mot, le péon trotta lentement devant moi, jusqu'aux limites de la ville. Alors, il éperonna sa bête et nous fîmes très rapidement, d'abord le long d'une forêt de palmiers, ensuite sur une espèce de piste, trois lieues allemandes vers l'ouest.

« La vraie plaine pampéenne était devant moi. Une mer d'herbe suivait l'autre ; par-ci par-là apparaissait, toujours loin de la route, quelque misérable hutte en argile. A peine de temps en temps, un homme à cheval ou une charrette avec un marchand ambulant ! Les cavaliers se croisent en saluant sans dire un mot. Le bétail broute un peu partout ; les chevaux sauvages, fort nombreux, s'enfuient éperdument à l'approche de l'homme. Des hardes de cerfs et de biches sortent de l'abri des buissons de mimosas et disparaissent avec la vitesse de l'éclair, pendant que les nandous, moins rapides, trottant comme des chevaux, sillonnent la mer herbeuse.

« Cette première moitié de ma route matinale, continue le voyageur, fut suivie d'un chemin encore moins tracé.

« Mon gaucho quitta la route et se dirigea à travers l'océan gris-verdâtre, sans un mot d'explication sur la nouvelle direction qu'il prenait ainsi. Après trois nouvelles heures de grand galop, il arrêta son cheval à un endroit où le sol était un peu plus élevé, se retourna vers moi et dit, en montrant de son poing brun le sud (c'était son premier mot après une promenade de six heures) : « C'est là qu'habite Don Amado. »

« J'aperçus devant moi un jardin plein d'arbres et tout vert, deux huttes champêtres grises, qui formaient angle droit et qui me parurent de plus en plus sales et misérables, à mesure que j'approchais... »

C'était dans ces espèces de granges que l'ami de Humboldt achevait misérablement sa longue carrière, entouré d'une famille de trois enfants, constituée suivant les habitudes pampéennes.

« Poursuivi par les aboiements de quatre grands chiens, je descendis de cheval. Après avoir fortement battu des mains, je vis arriver une jeune fille bien faite, de race mixte, qui me demanda timidement en espagnol ce que je désirais. Je lui donnai une lettre pour Bonpland ; elle la porta dans une des deux maisons (puisque maisons il y avait), mais revint bientôt pour me faire entrer dans l'autre qui servait, paraît-il, de chambre d'ami et de salon. Une planche, posée sur deux tonneaux, un banc, deux chaises et deux lits vides, voilà tout le mobilier de cette longue grange, sans fenêtre, qui prenait son jour par l'ouverture de la porte et de nombreuses fentes dans les murs. Au fond, il y avait des peaux de bétail, de vieilles selles, des oignons et d'autres objets que je ne pouvais pas bien distinguer. » La jeune fille raconte au visiteur que Don Amado est malade et très affaibli, mais qu'il se promène quand même quelque peu dans la journée et qu'il va venir dans un instant.

« Après un petit moment d'attente, il arriva, le vieil original disparu ; ses quatre-vingt-cinq ans n'avaient pas courbé son corps, mais ils avaient ridé son aimable visage, aux yeux clairs, et affaibli sa voix. Le corps, maigre, n'était couvert que d'une chemise et d'un pantalon de coton blanc, les pieds nus logeaient dans des sabots. Pour me souhaiter la bienvenue, il me tendit aimablement

une main qui trahissait l'inquiétante chaleur de la fièvre. Cette scène, en cet endroit, éveilla dans mon âme une indicible mélancolie.

« On m'offrit de la viande grillée sur une assiette en étain, il n'y avait ni couteau ni fourchette, il fallut me tirer d'affaire avec mon couteau-poignard et mes doigts. Et le vieillard devint bavard, entremêlant sans aucun ordre et de la façon la plus singulière, les objets, les personnes et les temps. La Seine, le Parana, l'Orénoque, coulaient à côté l'un de l'autre; il parlait en même temps de Paris et d'Asuncion, les Cordilières et l'Atlantique ne faisaient qu'un, les noms de Humboldt et de Francia étaient cités ensemble. »

Cette conversation stérile, recueillie avec des détails surabondants, offre un caractère trop pénible pour que je songe à la reproduire ici. Je n'hésite pas à dire que l'interlocuteur de ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans, qui va mourir et qui bat la campagne, s'est montré fort mal inspiré en insistant, Humboldt mort, sur des détails, qu'Humboldt encore vivant, il avait gardés secrets.

Cette scène a surexcité et fatigué le vieux malade ; il se couche et son visiteur profite de la circonstance pour donner un coup d'œil aux plantations. « Les orangers et les pêchers prospèrent en grand nombre, les roses de Bonpland sont splendides, les figuiers et les ricins foisonnent pêle-mêle, mais il y a des mauvaises herbes partout. La petite plantation forme un singulier contraste avec l'immense désert, couvert d'herbes qui poussent jusqu'aux murs qui s'écroulent, jusqu'à la porte du *rancho*. Aucun bétail paissant n'anime la grande plaine ; je n'ai vu que deux autruches passant au loin. Vers le sud-est, l'horizon est fermé par des buissons formant la lisière des bois des bords de l'Uruguay...

« Bonpland m'invita, le soir, à venir dans son habitation qui ne différait de la pièce décrite plus haut, que par le lit occupé par le malade. « Je ne me suis procuré un vrai lit que depuis un mois », me dit-il en souriant; « autrefois, je pouvais dormir n'importe où ! » De nouveau, ses idées erraient fiévreusement à travers les vastes espaces qu'il avait parcourus dans la vie, à travers le long temps qu'il avait vécu. Pendant ce temps, deux garçons, à demi indiens, frères de la jeune fille, étaient entrés. Je lui souhaitai une bonne nuit et je m'arrangeai une couche dans le *rancho*.

« Quand j'allai le voir le lendemain dans son lit, je le trouvai très las, il avait mal dormi et ses mains foncées étaient fiévreuses. Je lui proposai de le soigner, de l'aider dans l'arrangement possible de ses affaires et de le conduire chez ses amis d'Uruguayana, mais il refusa toutes mes offres. Quoique son état fût sans espoir, il n'aimait pas à penser à sa fin, il semblait croire qu'on pouvait renvoyer la mort, comme le travail, à plus tard. Il m'invita gaiement à revenir le voir *dans quelques années*, il aurait alors son *campo* rempli de bétail, un jardin admirablement tenu, son *rancho* complètement fini et muni de tout le nécessaire. Et comme pour commencer immédiatement cette dernière chose, il me pria de dire à Kasten de lui envoyer une douzaine de couteaux et de fourchettes. Il me remit en outre, pour le gouverneur de Corrientes, Don Pujol, une lettre que je devais mettre à la poste à Restauracion. Je le priai de me donner en souvenir quelques mots écrits par lui, et il écrivit sur le dos d'une vieille lettre : *Aimé Bonpland*. « Cela n'a pas réussi », dit-il, et il écrivit de nouveau, mais cela réussit moins encore. « Ah ! je ne puis plus écrire ! » s'exclama-t-il, et il me parut qu'une larme s'échappait de ses yeux. Ce fut peut-être la dernière fois qu'il écrivit son nom.

« J'avais commis l'imprudence de payer ses gages à mon gaucho, qui me les avait demandés sous un prétexte quelconque. Dans la nuit, il s'était enfui avec les deux chevaux. Bonpland m'offrit tout de suite son cheval, en regrettant de ne pas pouvoir me donner de compagnon de route. Je sellai la bête et pris congé assez ému. Le vieillard me serra la main de ses deux mains foncées : « Revenez me voir et transmettez mes souvenirs à Humboldt, dit-il en guise d'adieu. Bon voyage ! »

Bonpland est mort vingt-trois jours après cette visite, le 11 mars 1858 à Restauracion, où ses enfants l'avaient conduit. Le gouverneur Pujol voulut faire embaumer son corps, pour le transporter dans sa capitale et lui donner une sépulture nationale. Mais comme si la fin de cette vie tourmentée devait elle-même être marquée par quelque chose d'extraordinaire, il surgit au dernier moment un incident macabre, qui empêcha de donner suite aux projets du gouverneur général. M. Figuerero (1) nous

(1) Manuel V. Figuerero, *Servidores públicos de Corrientes*.

raconte, en effet, d'après le curé Gay, qu'un praticien envoyé à cet effet, le docteur A. de Rivero, ayant procédé avec succès à l'embaumement, avait laissé aux soins d'un jeune homme le corps injecté, placé dans un coin de la salle. Un gaucho en état de complète ébriété vint à passer et du seuil de la porte salua, le chapeau bas, M. Bonpland qui ne répondit point. Furieux de cet affront, l'ivrogne sortit un poignard et se mit à lacérer le cadavre, rendant ainsi inutile l'embaumement et impossible le transport du corps à la capitale éloignée de plus de 70 lieues. Bonpland fut inhumé à Paso de los Libres (1), et sa dépouille attend toujours le monument qui devait lui être élevé par l'Etat.

Le 5 avril suivant une lettre de Woodbine Parish, écrite de Saint-Léonard-sur-Mer, venait annoncer la triste nouvelle à Humboldt (2) qui la transmettait aussitôt à Elie de Beaumont, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences (3).

La lettre de Humboldt (4) insistait sur l'importance des collections du défunt, sur ses intentions constamment exprimées de les offrir au Jardin des Plantes, sur la nécessité d'en réclamer aussitôt la restitution par l'entremise des agents de la France à Buenos-Aires ou à Montevideo. Elie de Beaumont communiquait le document le 30 octobre suivant à l'administration du Muséum et dès le lendemain, les professeurs réunissaient en hâte un petit dossier de cette intéressante affaire, qu'on se pressait de faire passer au ministre de l'Instruction publique.

L'administration centrale était déjà avertie; le 18 août le ministre des Affaires Étrangères, en portant à la connaissance de son collègue de l'Instruction publique la mort de Bonpland qu'il venait d'apprendre (5), l'informait que des mesures étaient prises pour assurer la conservation de ses collections et de ses manus-

(1) On peut voir une grossière figure du *panteón de la familia Bonpland* dans le numéro déjà cité de *Caras y Caretas* de Buenos-Ayres.

(2) *App.* XIV, p. .

(3) La Compagnie avait été avisée déjà, mais inexactement. Le lundi 12 juillet précédent. Flourens faisait connaître (*C. R. Acad. sc.*, t. XLVI, p. 45) la mort de « M. Bonpland décédé, disait-il, à San-Borja à l'âge de quatre-vingt-cinq ans ».

(4) V. plus loin p. 242-243.

(5) Les comptes rendus de l'Académie auraient pu renseigner nos agents du quai d'Orsay, cinq semaines plus tôt.

crits. Le 11 septembre, le même ministre annonçait qu'il avait expédié aux agents diplomatiques de France dans la République Argentine des instructions spéciales et le 13 octobre le Quai d'Orsay transmettait une dépêche du consul de France à Asuncion dont l'Instruction publique s'empressait d'envoyer le texte au Jardin des Plantes. « M. Bonpland, » écrivait entre autres choses le consul, « avait laissé entre les mains d'une famille amie (les Perrichon sans aucun doute) les registres et manuscrits dont il envoyait la liste... Cette famille, continue M. de Brossard, n'a cru pouvoir mieux remplir les intentions présumées de l'illustre défunt, qui n'a fait en mourant aucunes dispositions testamentaires, qu'en me remettant ce dépôt. » Humboldt, qui suivait de loin cette affaire avec la plus sympathique attention, n'a point vu aboutir des négociations qu'il avait provoquées dans une certaine mesure. Il était mort depuis près de huit mois (6 mai 1859) lorsque d'Avezac, chef du bureau des archives de la Marine, et l'un des membres les plus distingués de l'Académie des Inscriptions, qui s'intéressait tout particulièrement aux choses de la géographie, avisa son confrère Desnoyers, le savant et zélé bibliothécaire du Muséum, de l'arrivée des colis renfermant ces papiers de Bonpland ainsi sauvés par M. de Brossard (28 décembre 1859) (1).

Ces manuscrits sont entrés depuis lors dans la précieuse collection des documents sur l'histoire des sciences naturelles que possède la bibliothèque du Muséum et Brunel les a rapidement énumérés dans un des appendices de son petit volume (2).

Ce sont avant tout, comme l'on devait s'y attendre, des registres de diagnoses botaniques, puis des listes de graines, un catalogue

(1) Une caisse, contenant des papiers personnels, n'avait pas été comprise dans cet envoi. Elle vient d'être retrouvée dans la famille laissée par Bonpland dans l'État de Corrientes et remise à l'Université de Buenos-Aires qui a confié à M. Autran, notre compatriote, le soin de publier ceux de ces documents qui lui paraîtraient offrir de l'intérêt, et entre autres vingt-huit lettres écrites par Humboldt à Bonpland, les unes avant l'arrivée de ce dernier à Buenos-Aires, les autres depuis cette date. Je regrette de n'avoir pas pu tirer parti dans ce livre de cette correspondance, qui m'est demeurée presque tout entière inconnue ; on m'en a nettement refusé la communication.

Cf. Ed. L. Holmberg, *Correspondencia inédita de Humboldt y Bonpland*, 10 lam., 2 autogr. (*Caras y Caretas*, Sept. 1905, n° 365). — Eug. Autran, *Importante trouvaille, Manuscrits de Bonpland* (*Le Courrier de la Plata*, lundi 20 oct. 1905).

(2) Ad. Brunel, *Biogr.*, éd. cit., p. 176.

de géologie, des notes de voyage, des fragments descriptifs sans suite, des renseignements industriels, des débris de correspondance en français, en espagnol, en portugais, bref, tout ce que Demersay avait vu jadis chez son hôte de San Borja : rien d'achevé, rien en cours d'exécution (1). Quant aux collections correspondantes, il semble bien qu'elles sont restées à Corrientes ; et l'on peut se demander ce qu'il en reste aujourd'hui!

Un demi-siècle s'est écoulé depuis ces événements et le nom d'Aimé Bonpland, que la postérité ne sépare pas de celui d'Alexandre de Humboldt, a dû à cette association fraternelle de n'être pas oublié des naturalistes d'aujourd'hui. La lutte persévérante qu'il a soutenue avec une si belle énergie contre tant d'infortunes, avait rendu populaire le nom de la victime des Francia et des Rosas et il reste comme un reflet des apothéoses qui ont précédé la mort de celui que l'on appelle encore quelquefois le *Nestor de la botanique*.

Son œuvre, vue d'ensemble, est difficile à apprécier à sa juste valeur, même par les spécialistes. Bonpland leur apparaît, avant tout, comme le type du botaniste systématique, *strictly technical*, suivant l'expression d'un critique américain ; il analyse patiemment les détails de la structure des végétaux, rédige de longues diagnoses, mais — modestie bien peu commune, — il n'est jamais pressé d'imposer aux types nouveaux qu'il définit sa nomenclature personnelle. Le nombre des découvertes dont il a enrichi la flore du Nouveau-Monde est fort considérable (il a collectionné 10.000 espèces environ), il est cependant peu de plantes américaines au nom desquelles soit accolé le sien.

Il ne se bornait pas d'ailleurs à collectionner les belles préparations sèches, à aligner les descriptions latines soigneusement formulées, il n'a jamais oublié qu'il était médecin et bien des fois il a appelé l'attention des grands praticiens de Paris, sur l'utilisation de plantes inconnues dont il leur envoyait les parties actives à employer dans leurs laboratoires et leurs cliniques.

Il ne s'intéressait guère moins aux propriétés industrielles de certains végétaux utiles et nous l'avons vu s'appliquant à l'étude

(1) Demersay, *loc. cit.*, p. 254.

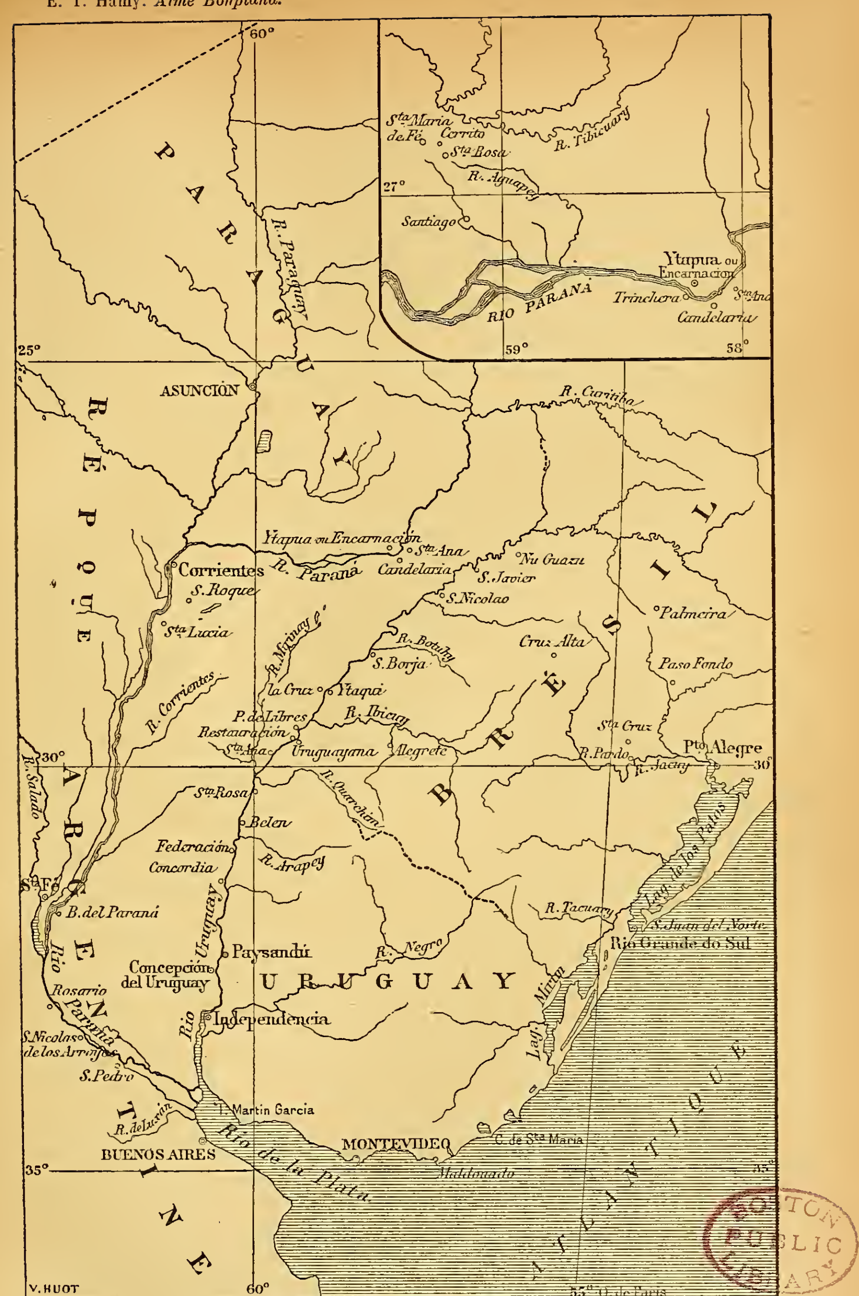
des *indigos* et des *tannins*, des *caoutchoucs* et du *maté*, dont sa vive imagination voyait d'avance la culture et l'exploitation assurées pour le plus grand bien de chacun.

L'influence de Humboldt sur Bonpland s'est surtout affirmée, en dirigeant l'attention de ce dernier sur les roches et les minéraux, dont il a fait connaître plusieurs variétés nouvelles. Par contre Bonpland a exercé sur son illustre ami une action considérable, en l'obligeant à se franciser à son contact, et aussi en lui fournissant les détails anatomiques et physiologiques qui lui ont permis de donner une admirable précision à ses brillantes dissertations sur la géographie des plantes, etc.

Bonpland n'a d'ailleurs jamais cherché à être autre chose que le *technicien* consommé que nous montrent ses recueils imprimés et manuscrits ; il laissait son illustre ami s'élever sur les sommets, cherchant les larges perspectives, contemplant dans des vues d'ensemble les divers champs d'études qui forment le domaine de la Science, embrassant dans une vaste synthèse la vie des plantes et celle des animaux, de la même façon qu'il combinait l'étude des reliefs du sol terrestre et des abîmes pélagiques !

Tous deux étaient également épris des splendeurs de la nature tropicale qui les avaient ravis et dont la beauté emplissait leur mémoire et ravissait leur cœur. Mais tandis que Humboldt, rentré dans ses foyers après deux grands voyages, a passé tous les instants qu'il dérobait à un immense labeur quotidien, dans les salons des capitales, dont ce célibataire spirituel et savant est demeuré si longtemps un des hôtes les plus recherchés ; Bonpland, qui n'avait fait qu'entrevoir à Malmaison un coin du monde élégant de l'Empire et qui avait dû rompre une union mal assortie, s'était replongé avec délices au sein de cette admirable végétation des tropiques, dont rien n'a pu désormais diminuer pour lui la séduction, ni les adversités de la vie, ni l'amour du sol natal.

Chez Humboldt, dit très justement un biographe que j'ai souvent cité au cours de cette étude, chez Humboldt le voyage était un moyen ; il devint un but chez Bonpland, « type achevé du savant libre et désintéressé, pour l'âme duquel rien n'est supérieur au culte de la nature, rien n'est préférable au commerce assidu avec les forces admirables qui se déploient dans toute leur puissance au sein du monde tropical ! »



Carte des Régions explorées par Aimé Bonpland
(1817-1858)

CORRESPONDANCE
D'AIMÉ BONPLAND

CORRESPONDANCE
D'AIMÉ BONPLAND

I

A ANTOINE LAURENT DE JUSSIEU (1)

Paris, le 29 vendémiaire an VII
de la République française
(20 octobre 1798) (2).

Citoyen,

Mon départ précipité pour un voyage en Afrique avec M. Humboldt et dont vous connaissez déjà le but, ne me permettant pas de prendre de vous et de vive voix des renseignemens qui doivent me servir de guide dans la belle carrière que je vais parcourir, j'ose vous prier, Citoyen, d'après l'amitié que vous n'avez cessé de me témoigner, depuis que je suis les cours du Muséum, de m'admettre au nombre de vos correspondans (3), en me donnant

(1) L'envoi de la lettre est ainsi formulé : Jacques-Alexandre-Aimé-Goujaud Bonpland au citoyen Jussieu, directeur du Muséum national d'Histoire Naturelle.

(2) *Arch. du Mus.* *Proc. verb. des séances*, 4 brum. an VI (25 oct. 1798).

(3) Jussieu répondait quelques jours plus tard à Bonpland par la lettre suivante, dont la minute est conservée dans le même dossier (*copie de la lettre au Citoyen Bonpland, voyageur naturaliste actuellement à Marseille*, le 9 brumaire an VII, par le citoyen Jussieu, directeur du Muséum d'Histoire Naturelle.

Le 10 brumaire an VII.
(31 octobre 1798).

Les professeurs du Muséum instruits du projet que vous avez formé,

un titre ostensible aux différents agens de la République, qui me faciliteront à remplir la tâche que j'entreprends consultant plutôt ma bonne volonté que mes forces.

Salut et respect.

A.-GOUJAUD BONPLAND.

(*Arch. du Mus.*)

Citoyen, d'accompagner M. Humboldt, célèbre physicien de Prusse, qui va faire des recherches et observations d'histoire naturelle et de physique dans la partie de l'Afrique la plus rapprochée de l'Europe et par suite dans quelques parties de l'Inde, ont pensé que vous pourriez dans vos courses savantes être utile à la science et particulièrement au Muséum dont ils cherchent à augmenter les collections. Ce n'est que par la réunion d'un grand nombre d'objets qu'on peut espérer d'étendre les limites de l'histoire naturelle et les voyageurs instruits sont les seuls qui puissent nous fournir les matériaux nécessaires pour ce grand travail. Nous ne devons donc pas laisser passer l'occasion de faire de nouvelles découvertes en entretenant avec vous une correspondance et vous invitant à nous faire connaître tous les objets qui vous paraîtront nouveaux, ainsi que les faits particuliers qui pourraient jeter quelque jour sur la science. Déjà nous avons invité M. Humboldt à nous faire la même communication et nous espérons qu'il accédera à notre demande. Ayant comme lui le goût de la science et le désir de concourir à son progrès, vous vous prêterez de même à nos désirs. Nous lui avons promis, sur cet article, l'assistance de tous nos consuls français dans les divers locaux qu'il parcourra, parce que nous connaissons en général leurs dispositions en faveur des sciences et qu'ils savent de plus que le gouvernement les aime et les protège. Vous savez tout ce que nous devons au ministre de la Marine (1) qui favorise les voyages entrepris pour la science. Le ministre des Relations extérieures (2), membre de l'Institut, saisit également toutes les occasions de seconder nos efforts et je présume bien que nos consuls auront reçu de lui des invitations générales de seconder tous les amis de la science. Vous pouvez donc vous adresser à eux avec confiance lorsqu'il sera question d'obtenir protection et facilités pour parcourir les environs de leur séjour, moyens de transport intérieur et de transport en France d'objets récoltés. Nous espérons qu'ils voudront bien vous aider ainsi que M. Humboldt et nous comptons beaucoup sur leurs dispositions ainsi que sur les vôtres.

Agréez, je vous prie, les témoignages d'estime de mes collègues et les miens.

Salut et fraternité,

JUSSIEU.

(1) Bruix.

(2) Talleyrand.

II

AUX HABITANTS DES CHAUVINS (1)

Cumana, 28 messidor an VII
(16 juillet 1799) (2).

Vous avez paru désirer que je profite du bâtiment sur lequel je suis parti pour vous faire parvenir de mes nouvelles et je satisfais aujourd'hui à vos désirs avec le plus grand plaisir en remettant la présente au capitaine qui veut bien vous l'envoyer lui-même de la Corogne si, d'ici son départ pour l'Europe, il ne trouve pas quelque occasion sûre pour la France.

Arrivés dans ce port à quatre heures ce matin, nous prenons la résolution d'y rester quelque temps pour ensuite aller à Caracas, et après à notre première destination, c'est-à-dire à la Havane où nous arriverons dans les premiers jours d'octobre. C'est la belle saison du pays.

Le peu de temps que nous avons été à Ténériffe et le voyage que nous y avons fait dans les nues ne m'a pas donné un seul moment pour vous écrire (3). Dans un instant nous allons nous y promener ensemble. Rappelons auparavant la peur que nous avons eue dans les premiers jours du voyage, notre arrivée à Lancerote et les dangers que nous avons courus d'être pris par les Anglais à notre arrivée à Sainte-Croix.

Partis de la Corogne, ainsi que vous le savez, le 5 juin [1799], nous avons constamment vu des voiles lorsque nous avons passé

(1) Cette lettre et un certain nombre d'autres publiées plus loin font partie du cabinet de Mᵉ Allègre, notaire honoraire à Rochefort, petit-neveu de Bonpland, qui me les a très obligeamment communiquées.

(2) Les Chauvins, propriété sise sur la commune de Port-d'Envaux, canton de Saint-Porchaire, arrondissement de Saintes. Cette propriété est encore dans la famille ; elle appartient aujourd'hui à Mᵉ Allègre, dont il était question ci-dessus.

(3) Cf. *Lettres Américaines d'Alexandre de Humboldt*, précédées d'une notice de J.-C. Delamétherie et suivies d'un choix de documents en partie inédits, publiées avec une introduction et des notes par le Dʳ E.-T. Hamy. Paris, Guilmoto, 1 vol. in-8°, pp. XVII, 195, 244, etc.

à la hauteur du cap Finistère, de Cadix, du cap Saint-Vincent, de Lisbonne et du détroit ; chaque bâtiment nouveau que les gabiers annonçaient augmentait les craintes que nous avions d'être jetés sur la côte d'Europe après avoir été pillés et nous faisaient changer de rumb. Ces moments ne sont pas les plus agréables, je vous jure, qu'on éprouve dans un voyage, mais on en rit lorsqu'ils sont passés. Quelle que soit enfin notre peur, tout braves que nous sommes, nous leur avons échappé et avons navigué très heureusement jusqu'à la vue de Lancerote où nous avions ordre d'aller prendre des informations des frégates anglaises qu'on disait avec raison croiser alternativement devant la Grande-Canarie et Sainte-Croix. Vous devez juger du plaisir qu'on éprouve lorsqu'après quinze jours de première navigation on aperçoit terre. De suite je montai au haut du grand mât et je cherchai des yeux, armés d'une bonne lunette, à découvrir les productions de cette terre qui, pour moi, était nouvelle et qui devait apaiser la soif brûlante qui me dévorait de voir des plantes, des insectes, des oiseaux, etc... Le soir arrivant malheureusement me força de descendre sans avoir rien pu voir, et, toute la nuit, me promenant sur le pont, j'attendis le jour avec grande impatience, cherchant dans Richard les plantes indiquées aux Canaries. Ce jour si désiré arriva enfin, nous étions très près, mais nous ne distinguions rien absolument qu'un terrain inégal, peu spacieux, très élevé, sans aucune verdure ; seulement des corps noirs étendus sur le sol. C'était des basaltes travaillés par le feu. Après avoir découvert les îles de la Graciosa et de l'Infierno, etc., sans pouvoir trouver l'entrée du port de Lancerote et sans avoir vu sur cette misérable côte les traces d'un être organisé, soit végétal, soit animal, le capitaine se décida à mettre la chaloupe à l'eau et à l'envoyer à terre pour voir si, dessous les rochers, il n'y avait pas quelques habitants qui n'osaient pas se montrer à notre vue. Armé comme un Robinson, je descendis un des premiers dans la chaloupe ; bientôt nous mîmes à la voile et, approchant de l'embouchure du port où nous étions, sans nous en douter, nous aperçûmes un homme pêchant à la ligne. De suite nous nous dirigeâmes vers lui, mais sa grande occupation lui ayant empêché de nous voir avant que d'être sur lui nous donna tout le temps de l'attaquer. La crainte qu'il avait que nous soyons des Anglais lui

avait fait prendre la fuite, mais, plus agiles que lui, nous l'attrapâmes bien vite et le rassurâmes de notre mieux. Je doute que les découvertes de Cook dans la mer du Sud lui aient fait plus d'impression que nous en a fait ce que nous avons éprouvé dans ce jour. Naviguer vingt-quatre heures à la vue d'une terre où l'on ne découvre pas un être vivant, qui a été toute volcanisée ; abordant à cette terre voir un seul homme qui s'enfuit à votre vue, tout cela semble à la découverte d'un pays inconnu, et cela fait d'autant plus d'impression qu'il y a peu de temps qu'on a quitté un pays cultivé et qu'on n'est pas encore accoutumé à voyager. Ayant bien examiné cet homme vêtu comme nos paysans, en ayant toute la tournure, parlant un bon espagnol, je commençai à perdre l'illusion que je m'étais faite et me mis à chercher des plantes. Je n'en ai trouvé que deux croissant dans le sable, car il n'y a point de terre dans cette partie de l'île (c'est l'île de la Graciosa). Notre but en venant à Lancerote était d'y prendre des informations sur les Anglais et, le port étant à deux lieues de là, nous arrêtâmes de nous faire accompagner par notre prisonnier afin qu'il eût à s'expliquer devant le capitaine. Le pauvre diable accepta la partie, non pas de bonne grâce, mais nous étions les plus forts, et il n'a pas su nous refuser. Le résultat de sa longue conversation fut qu'il n'y avait pas d'Anglais, qu'il y avait plus d'un mois qu'on ne les voyait plus et que les bâtiments allaient librement de la Grande Canarie à Sainte-Croix, etc. Sur d'aussi bons renseignements, il fut décidé que nous partirions pour Sainte-Croix et nous mîmes à la voile le lendemain au matin après avoir louvoyé toute la nuit très près d'un tourbillon qui aurait pu retarder de beaucoup notre voyage. La brise devint bonne et, dans les vingt-quatre heures, nous arrivâmes à Sainte-Croix à la vue de deux superbes frégates anglaises qui depuis huit jours faisaient continuellement des prises devant ce port.

Arrivant à Ténériffe, notre but était d'y voir d'abord le citoyen La Magdeleine auquel nous devions proposer de nous accompagner au pic et au volcan qu'il a dessiné, dans le temps de sa plus grande activité (1). Mais ce voyage était subordonné au départ du

(1) Humboldt parle de ce dessin dont il ne nomme pas l'auteur. Il l'avait vu au Jardin Botanique du Roi à Orotava. (*Lettr. à Delamétherie*, *Journ. de Phys*, t. XLIX, p. 433.)

bâtiment lequel dépendait de l'absence des ennemis devant ce port. Le citoyen Legros (1) n'étant pas à Sainte-Croix, il fallut l'aller chercher au port de l'Orotaba, c'est ce que nous fîmes le lendemain de notre arrivée. — Je ne puis vous continuer plus loin le récit de mon voyage, le bâtiment allant mettre à la voile. Il est trois heures du matin. — Adieu, embrassez pour moi vos enfants.

Votre frère et ami.

A.-G.-J. BONPLAND.

P.-S. — Dans la lettre que j'écris à Bonpland (2), j'ai oublié de lui parler du *Dracæna Draco* des Canaries, cité dans tous les livres par sa grande antiquité et par son volume énorme. Cet arbre qui est commun dans le pays et qui vient ordinairement de dix à douze pieds de haut, se voit dans le jardin d'un particulier de la ville de l'Orotaba (3) a soixante pieds de haut sur quarante-cinq de circonférence, ce qui est énorme. Je l'ai vu et mesuré.

(*Coll. Allègre.*)

III

A GOUJAUD-BONPLAND

Cumana, 18 brumaire an IX
(9 novembre 1800).

... Préparez vos herbiers, que votre muséum prenne les formes, le développement et l'attitude américaines... L'arrivée prochaine de trois caisses expédiées de Cumana (4) et auxquelles vous avez part, exige quelques préparatifs (5)...

(*Coll. Allègre.*)

(1) Le vice-consul Legros, ancien compagnon de Baudin dans son voyage aux Antilles. (Cf. Alex. de Humboldt *Relat. hist.*, t. I, p. 113.)

(2) Michel-Simon Goujaud-Bonpland, né à La Rochelle le 3 septembre 1770, docteur en médecine, médecin militaire aux armées de Vendée, médecin adjoint (1804) et plus tard (1807) médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis, de La Rochelle, membre de l'Académie de cette ville (1800), etc., etc.

(3) Le jardin de M. Franqui. (Cf. *Relat. hist.*, t. I, p. 117. — *Vues des Cordill.*, pl. 69.)

(4) Cf. *Lettres Américaines d'Alexandre de Humboldt*. Ed. cit., p. 108.

(5) Ce passage transcrit par M.-S. Goujaud-Bonpland, en écrivant à sa sœur,

IV

A L'ABBÉ CAVANILLES (1)

Mexico, 3 floréal an II
(22 avril 1803).

Monsieur,

Venant d'Acapulco dans cette ville, j'ai eu le plaisir de rencontrer la plante avec laquelle vous avez bien voulu perpétuer mon nom et de vérifier l'exactitude de votre description. Je l'ai vue cultivée dans ce jardin avec deux autres espèces qui, je crois, doivent se réduire au même genre *Bonplandia* (2). Je dois faire remarquer que celle-ci se distingue de l'*Hoïtzia* (Jussieu, *Gen. Pl.*) parce que son calice est simple et non bracté comme dans l'*Hoïtzia* et parce que ses cellules sont toujours monospermes, ce qui ne se trouve jamais dans l'*Hoïtzia*. Dans le nombre des plantes que nous vous avons destinées, il s'en trouve plusieurs bien désirées, et parmi celles-là vous pourrez voir les différences qui règnent entre le *Phlox*, l'*Hoïtzia* et le *Bonplandia*. Le jardin de Mexico n'est pas très grand, mais il est parfaitement entretenu et disposé avec l'habileté bien connue de M. Cervantès (3). Ce

madame Gallocheau, le 13 germinal suivant (2 avril 1801) est tout ce que nous connaissons de cette lettre, qui n'a pas été retrouvée par M. Allègre. « Notre Aimé, écrivait en outre M. S. Goujaud-Bonpland, nous dispute la santé, embrasse sa sœur, ses filles et nous trois. Nous avons enfin une lettre de ce voyageur, elle est datée de Cumana le 18 brumaire an IX. Maintenant il doit être à la Havanne pour ensuite cheminer vers la ville de Mexico. »

(1) L'abbé Antonio José Cavanilles, né à Valence en 1745, avait pris le goût des sciences naturelles à Paris, où il avait suivi le cours de Jussieu en 1777. On lui doit les *Monadelphiæ classis dissertationes* (1785-1790), les *Icones et descriptiones plantarum* (1791-1801) et nombre d'autres publications qui l'ont mis au premier rang des botanistes de son temps. Il est mort en 1804. (Cf. Colmeiro, *La Botanica y los botanicos de la peninsula hispano-lusitana*, etc. Madrid, 1858, in-8°, pp. 173-175.)

(2) Cavanilles avait en effet créé en 1800 le genre *Bonplandia* (*Descripcion del genero* Bonplandia *y de otras plantas*, (*Anales de Historia Natural*, n° 5. Setiembre de 1800, t. II, pp. 131-132).

(3) Vicente Cervantès, apothicaire et botaniste, sorti du Jardin de Madrid, avait été nommé professeur au Jardin de Mexico (1788) où il fut le collabo-

professeur a beaucoup d'instruction et de mérite et il est juste qu'il soit connu en Europe (1).

BONPLAND.

V

A DELILE (2)

Washington [.. .. 1804] (3).

... Nous vivons ensemble (Humboldt et moi) comme deux amis, comme deux frères : ce qui est à lui est à moi, ce qui est à moi est à lui. La grande harmonie que nous avons su conserver pendant ce long espace de temps nous a fait souvent oublier les peines sans nombre que nous avons éprouvées au milieu des sauvages de l'Orinoque, de la Rivière Noire, de la Rivière des Amazones et sur les cimes glacées de la grande Cordilière des Andes...

AIMÉ BONPLAND.

rateur de Sessé. Il n'a publié que des *Discursos inaugurales* dont le plus intéressant est consacré à la gomme *ulli* et divers programmes d'exercices publics. Ses autres écrits sont demeurés inédits (Colmeiro, *op. cit.*, p. 184).

(1) Cette petite lettre a été publiée par Cavanilles, à la suite d'une autre beaucoup plus longue, écrite au même par Humboldt. La Roquette l'a traduite en français (*Alex. de Humboldt*, *Correspondance inédite, scientifique et littéraire,* Paris, 1869, pp. 169-170) d'après la version espagnole publiée par Cavanilles dans les *Anales de Ciencias naturales* de Madrid (Vol. VI, pp. 281 et suiv., 1803).

(2) La lettre porte la suscription suivante : *A. M. Delile, commissaire de la République française, à Wilmington, Caroline du Nord.* — Alyre Raffeneau-Delile (1778-1850) botaniste, membre de l'Institut et de la Commission des sciences et arts d'Égypte, avait été nommé à ce poste en Amérique au retour de l'expédition.

(3) Fragment reproduit par Joly dans une lettre adressée à l'Académie des sciences à l'occasion de la mort de Bonpland. (Toulouse, 5 nov. 1858.) L'original n'a pas été retrouvé...

VI

A M. ET MADAME GALLOCHEAU (1)

Paris, 21 brumaire an XIII
(12 novembre 1804).

Mes bien bons amis, j'ai reçu votre lettre hier au matin et si vous m'eussiez vu, j'étais comblé de honte et me faisais les plus grands reproches. J'avoue mes torts, je suis impardonnable de ne vous avoir pas écrit, et le suis d'autant plus que, n'ayant reçu qu'un petit bout de lettre de La Rochelle depuis que je suis à Paris (quoique j'aie écrit au moins huit lettres), j'aurais dû vous écrire plus tôt et voir si vous étiez aussi négligents. Chaque courrier je me disais : il faut cependant que j'écrive aux bons habitants des Chauvins que j'ai laissés avec la promptitude d'un éclair et chaque courrier je remettais au suivant ; il n'en sera pas de même désormais, non que je veuille vous accabler de mes lettres, mais au moins vous prierai-je de ne pas m'oublier et de me donner de vos nouvelles.

Paris est extrêmement changé en tout ; on y a fait et fait encore du côté de l'embellissement tout ce qu'il est possible de faire : l'ornement des Tuileries, la belle place du Carrousel, celle de Louis XV, les quais, le Luxembourg, etc. Il ne manque plus, il me semble, que la rue depuis si longtemps projetée (2) qui mettra à découvert la façade du Panthéon et qui doit, d'après les mesures prises, correspondre à la grande allée du Luxembourg. Si nous parlons des arts, rien au monde n'est comparable à ce que renferme le Louvre en antiquités et en peinture : on oublie

(1) Élisabeth-Olive Goujaud-Bonpland, née à La Rochelle le 19 août 1771, âgée par conséquent de 26 ans, et sœur d'Aimé Bonpland, avait épousé Pierre-Barthélémy-Amable-Honoré Gallocheau, avocat au Présidial de Saintes, puis, successivement, substitut du procureur du Roi de l'élection de la même ville (1783-1790) ; procureur du Roi près le tribunal du district de La Rochelle (1790-1792) ; juge de paix du canton de Port-d'Envaux, puis de Saint-Porchaire (1794-1811), etc...

(2) La rue Soufflot.

tout devant l'Apollon. Dans la grande galerie des tableaux, on s'étonne d'y voir ce que l'homme est susceptible de faire, de la perfection avec laquelle il peut d'un seul coup de pinceau rendre plus ou moins d'expression, etc... L'Exposition, cette année, n'est pas très digne d'être vue, peu de bon et beaucoup de mauvais; quelques portraits d'actrices, de ministres et d'hommes distingués ressemblans, les batailles de Marengo, d'Egypte, d'Arcole, etc., et sur tout cela un tableau de dix pieds qui est tout ce que l'art a fait de beau. Il représente une femme (plus belle que toutes celles qu'on connaît) adossée sur un rocher et mêlant ses pleurs au cours d'un petit ruisseau qui coule lentement ses eaux. Elle est habillée d'une robe de velours noir, les cheveux épars et le portrait de son amant à la main.

Pour ce qui est des théâtres, j'en suis éloigné, je suis très occupé et ne les fréquente que très peu; ils n'ont eu mon argent que trois fois. Le premier jour que j'arrivai à Paris notre compagnon Péruvien (1) voulait absolument voir la Comédie-Française, je l'y ai accompagné. Je suis retourné au même théâtre une fois parce que j'y ai été forcé; enfin, ennuyé d'un fort mal de tête, je sortis de chez moi il y a huit jours à sept heures et demie et dirigeai mes pas du côté de l'Opéra où j'entrai sans savoir ce qu'on donnait. J'y ai vu une partie du ballet de *Psyché* que je connaissais beaucoup, mais, ce qui m'a fait un grand plaisir, c'est de voir danser Dupont qui l'emporte sur Vestris pour la grâce et le moelleux de sa danse.

Les Bardes (2) ont beaucoup de partisans et les papiers publics sont payés pour dire qu'il n'y a rien d'aussi beau. Entendons-nous. Les connaisseurs en musique et décorations n'ont qu'un sentiment et disent que les décorations sont ce qu'il y a de plus beau. Jamais on n'en avait vu de si belles. Pour la musique c'est affreux. Il faut avoir l'organe de l'ouïe bien habitué aux sifflements affreux qui se font entendre çà et là. On m'a, comme vous le

(1) Charles de Montufar, qui a suivi Humboldt et Bonpland depuis Quito. (*Lettres Américaines*, pp. 132, etc.)

(2) Cet opéra avait pour auteur Jean-Marie Deschamps (1750-1826) qui lui dut la faveur de l'Empereur. Napoléon aimait beaucoup Ossian, il goûta fort l'œuvre de Deschamps qui s'en était inspiré et le nomma secrétaire des commandements de l'Impératrice.

voyez, fait peur et je n'ai pas eu le courage d'aller voir ce nouvel opéra. J'irai cependant et cela la première fois qu'on le donnera. Je vous dirai ce qu'il m'a paru et s'il vaut la peine qu'on fasse le voyage pour lui. Qu'il soit une petite cause déterminante, passe, mais en tout cas, il faut, lorsqu'on est ici, en dire beaucoup de mal, c'est se rendre intéressant puisque tout le monde crie contre lui. Hurler avec les loups, mordre avec les chiens, voilà ce qui s'est fait en tous temps, et ce qu'il faut faire, il n'y a pas de milieu!

Le juste intérêt que vous prenez à ma position, à l'état de mes affaires, etc., me fait plaisir, mais le désir que vous avez de me voir mari, père et grand-père, etc., etc., est de trop. Moi, sans fortune, choisir une femme au sein de la corruption!!! Si je me sentais des dispositions au mariage, j'irais, je vous avoue, en province chercher une femme dans un coin de la Saintonge ou du Poitou, et ne suis peut-être pas si éloigné de le faire, mais avant tout je sais ce que je dois à mes aînés et Bonpland doit me donner l'exemple. Qu'il se marie, je lui promets d'aller à ses noces (s'il me prie) et là, peut-être, prendrai-je une ferme résolution.

Pour ce qui est de ma situation, il n'y a encore rien de déterminé, mais tout va bien et il faut espérer que les suites en seront heureuses. Vous avez vu combien les papiers publics ont parlé de notre voyage; la lettre obligeante que le roy de Prusse a écrite à M. H***, etc. Tout cela ne peut être que très avantageux en disposant les esprits en ma faveur. L'Impératrice était désireuse de connaître les voyageurs et elle nous a donné un rendez-vous à la Malmaison où nous lui avons été présentés. Elle a été extrêmement honnête et nous a, à l'un et à l'autre, fait cadeau des ouvrages qui se publient en son honneur; le *Jardin de la Malmaison* (1) et les *Liliacées de Redouté* (2); c'est ce qu'il y a de plus beau en botanique. Pour les gravures, chaque cahier qui ne contient que six plantes coûte 50 francs. Elle a de plus offert de faire tout ce qui dépendrait d'elle pour que j'obtienne une récompense aux peines indispensables et de tout genre liées à un aussi long

(1) E.-P. Ventenat, *Jardin de la Malmaison*, Paris, Crapelet, 2 vol. in-f°, an XI (1803) et an XII (1804) avec 120 pl. peintes par P.-J. Redouté. L'ouvrage commence par une dédicace « *A Madame Bonaparte* ».

(2) *Les liliacées* de P.-J. Redouté, Paris, 1802-1816, 8 vol. in-f° avec 486 pl. Le premier volume seul, dédié à Chaptal, avait alors paru.

voyage. M. Humboldt a été présenté à l'Empereur et en a été distingué au milieu d'une Cour nombreuse : il ne l'a pas encore vu en particulier. Tous les professeurs du Muséum me sont très attachés et désirent autant que vous pouvez le désirer que le gouvernement me récompense. Je n'attends que l'arrivée de M. de Jussieu qui, dans ce moment, est à Lyon, pour demander un emploi qui me donnera de quoi vivre et me soutenir à Paris sans aucun secours.

Quelque avantageuses que soient les espérances que j'ai, je suivrai toujours votre conseil. J'ai toujours pensé à avoir un état libre et indépendant et j'y songe d'autant plus sérieusement aujourd'hui que j'ai certain projet en tête qui est mon secret. Je vous vois brûler d'envie de le connaître et il me semble d'ici que vous me soupçonnez de projets de voyage ?

Je suis fixé à Paris pour cet hiver ; M. Humboldt veut que je me joigne à lui le printemps, je n'en ferai rien. Je resterai le printemps et peut-être l'été encore ici, pour l'hiver d'après je ne suis pas trop sûr de moi, et, si mon mariage n'est pas arrêté, je pourrais bien aller en Italie, car le projet de M. Humboldt est d'y passer les hivers, pour être très sensible au froid. Je serai alors Doct. et archi Doct. et j'aurai de plus une réputation comme naturaliste, savant et tout ce que vous voudrez, puisque je l'ai déjà sans avoir rien fait. Il y a aujourd'hui huit jours (1) j'ai débuté à l'Institut par un mémoire sur le palmier qui fournit de la cire (2). On ne m'a pas applaudi parce qu'on n'y applaudit pas, mais le mémoire a été trouvé très bien, très intéressant et il est probable qu'on le fera imprimer parmi la collection des mémoires des savants étrangers (3). Incessamment, c'est-à-dire dans deux mois, nous allons publier notre premier fascicule *des plantes équinoxiales* et je continuerai cet ouvrage seul pendant l'hiver et le printemps. Les dessinateurs et les graveurs me retardent beaucoup par la lenteur de leur travail. Je les presse par de fréquentes visites et j'ai déjà onze plantes nouvelles de dessi-

(1) Le 14 brumaire an XIII (5 novembre).

(2) Ce mémoire est imprimé en tête du premier volume des *Plantes équinoxiales*, sous ce titre : *Mémoire sur un palmier qui donne de la cire, et qui a servi à établir un nouveau genre* (*loc. cit.*, pp. 3-7 et pl. 1[a] et 1[b]). C'est le *Ceroxylon andicola.*

(3) Les deux volumes de ces mémoires qui en forment la première série (av. 7-1811), ne contiennent aucune note de Bonpland.

nées. Les gravures de mon palmier se font dans ce moment (1).

Vous parlez de venir à Paris, mais vous ne dites pas quand. Pour sûr ce ne sera pas pour cet hiver, mais cela pourrait être pour le printemps. Si l'emploi qu'on me donne ne m'oblige pas à quitter mon logement, je vous offre un pied-à-terre. Mon appartement est assez grand pour nous tenir tous et avec commodité ; mais je vous préviens que, si vous êtes amateurs de vous regarder dans de grands miroirs, il faut en apporter. J'ai des antichambres et un salon à manger pavés en beau marbre noir et blanc, deux chambres parquetées, une grande cuisine pavée en briques et qui, avec un louis dépensé, peut devenir une belle chambre et très décente, plus deux petits cabinets, plus encore un autre cabinet avec une belle latrine à l'anglaise, des cheminées en marbre, de belles croisées à grands carreaux, mais pas de glace, pas de rideaux. Mon ameublement consiste dans un beau lit à l'antique, une paillasse et un traversin à moi, deux matelas et un lit de plume à ma tante, six chaises à moi, une belle bergère en acajou à moi avec ses deux oreillers ornés de franges et de glands, une petite table pour écrire, trois grandes tables pour travailler et une multitude de tablettes pour étaler nos richesses. Le compte seul du charpentier pour ses tables et ses tablettes a monté à 27 louis. Tout mon ameublement ne vaut donc pas ces malheureuses planches de sapin. J'oubliais une commode en bois de rose qui m'a coûté 5 louis et une infinité de petites choses nécessaires à la vie humaine. Venez actuellement à Paris et vous saurez où descendre.

Je n'ai pas encore parlé de mes petites nièces, embrassez-les pour leur tonton (2) qui les aime de tout cœur.

Finette (3) est accouchée comme vous devez l'avoir appris. J'allai hier lui donner de vos nouvelles et dîner avec elle. Elle compte vous écrire du moment où elle sera libre. Elle va très bien ainsi que la petite Céline ou Léline. Ma tante, mon oncle et Fine vous disent bien des choses.

Je vous embrasse de tout mon cœur. BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

(1) C'est Turpin qui avait fait les dessins et Sollier qui les grava.
(2) Oncle.
(3) Joséphine de la Coste, cousine germaine d'Aimé Bonpland, avait récemment épousé un planteur du nom de Patiniaud.

VII

A GALLOCHEAU

Paris, le 4 janvier 1805.

... Nous avons eu, vous le savez aussi bien que moi par les papiers, bien des amusements à Paris pour le couronnement. Je me suis laissé tout conter, je n'ai rien vu; je ne puis donc pas vous parler de ce qui s'est passé. M. Humboldt pensant partir bientôt pour l'Italie (1) est très occupé dans ce moment et moi aussi par conséquent.

Nous travaillons sans cesse, j'ignore si nous en serons récompensés; quoi qu'il en soit, c'est un travail agréable pour moi, et s'il n'est pas suivi d'une récompense, il me restera la jouissance de l'avoir fait.

Le nouveau ministre, M. de Champagny (2), a été très honnête envers moi. Il a demandé à me connaître, je l'ai visité plusieurs fois et j'ai dîné chez lui (le jour même que le préfet Guillemardet y dînait). Nous avions, avant, parlé d'une place pour moi avec des appointements de *six mille francs*, il a trouvé cela trop cher, mais il m'a dit personnellement qu'il m'en donnerait de trois à quatre (3). Mais je crains bien qu'il descende jusqu'à 100 louis et peut-être plus bas. Dans ce dernier cas je serais bravement de mauvaise humeur et peut-être n'accepterais-je pas.

Je publierais alors avec toute la hâte possible, et si j'étais secondé par les peintres et les graveurs, je pourrais me faire une rente honnête et de laquelle je mettrais quelque chose de côté.

J'ai fait faire la demande par le Musée; elle est actuellement chez le ministre et j'en attends les résultats. S'ils me sont avan-

(1) Cf. *Lettres Américaines d'Alexandre de Humboldt*, Ed. Hamy, p. XVII, 195-244.

(2) Jean-Baptiste Nompère de Champagny (1756-1831), conseiller d'État après le 18 brumaire, puis ambassadeur à Vienne (1801), était ministre de l'Intérieur depuis quelques mois.

(3) Le décret impérial du 13 mars 1805 a accordé à Bonpland une pension annuelle de 3.000 francs. — Voy. *Lettres Améric. d'Alex. de Humboldt*, p. 233.

tageux, je vous en ferais part tout de suite, persuadé de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me concerne.

Nous avons ici pris beaucoup de part au malheur qu'avait causé l'ouragan à l'avenue et au petit bois des Chauvins. Nous sommes heureusement dans un temps où on peut replanter et c'est ce que vous avez déjà fait. Je ne connais à cet accident-là qu'un mal, c'est que vous avez du bois pour vous chauffer et qui ne vous coûtera rien, tandis que moi, malheureux, j'ai déjà acheté quatre voies de bois pour deux cents francs et je me gèle. Sans un poêle que j'ai acheté, il y a six mois, je me serais ruiné cet hiver...

BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

VIII

AU MÊME

Paris, 27 ventôse an XIII
(18 mars 1805).

Mes bons amis,

Félicitez-moi, je suis à l'abri de la gelée, des vents du nord, des pluies, etc., enfin de toutes les petites causes qui font craindre souvent au cultivateur pour sa récolte. Le Gouvernement vient d'accepter l'offre que nous avons faite, M. de Humboldt et moi, de notre collection de plantes (1) et me donne en récompense de ce don et des peines que j'ai prises dans ce long voyage une pension annuelle de 3.000 francs (2). Cette somme qui sera payée exactement, jointe à ce que me donne la publication du voyage, va me faire une petite fortune qui peut-être m'ôtera tout désir de retourner en Amérique. Je vous ai toujours parlé des bontés de M. Humboldt pour moi, de sa grande générosité, et de l'intimité dans laquelle nous avons vécu pendant six ans consécutifs. Depuis deux ans à peu près nous nous occupions des moyens de publica-

(1) Voy. sur cette donation les documents publiés à la suite des *Lettres Américaines d'Alex. de Humboldt*, Append. IV, pp. 329 et suiv.

(2) Décret impérial du 13 mars.

tion et de la manière de diviser le travail. Il a bien voulu m'abandonner toute la partie botanique et une partie de la zoologie, me faisant dans la première jouir de tout ce que donnera le libraire pour cet ouvrage, dans la seconde nous partagerons ainsi que dans tout le reste. Vous allez de suite me demander combien cela me rapportera et je satisfais d'avance à votre demande. Toute la publication du voyage peut rapporter de 80.000 à 100.000 francs. J'aurai donc pour ma part 40.000, 50.000 francs, puisqu'il me donne la moitié du tout, plus le total de la partie botanique. Les plantes que je publie dans ce moment et pour lesquelles j'ai six gravures de faites me produiront 25 louis par cahier, chacun d'eux est composé de dix planches. Le marché est fait pour dix cahiers ce qui me fera dix fois 25 louis. Il est bien malheureux pour moi que la gravure soit longue car dans deux mois je pourrais donner tout le reste de mon ouvrage et j'aurais bien vite gagné mon argent, mais il faudra désormais au moins deux mois pour publier un cahier de dix planches tant la gravure est lente. Tous nos marchés faits avec les libraires et nos manuscrits en partie donnés nous avons touché à peu près 7.000 francs dont j'ai eu la moitié. Je suis donc un garçon très riche et je me suis mis entièrement dans mon ménage. Une autre lettre vous en fera le détail et vous envierez, je suis sûr, faire une visite à mon local.

Une lettre de M. Humboldt à papa vous instruira de son départ de Paris. J'ai longtemps hésité de l'accompagner. Le voyage d'Italie me tentait beaucoup, mais il était bien dur pour moi de ne pouvoir publier de suite mes plantes. J'ai donc préféré rester ici encore une année et aller ensuite joindre M. Humboldt si lui-même ne vient pas ici. Je forme de grands projets pour aller voir votre jolie petite famille et faire vendanges avec vous. A peine ai-je eu le temps de vous embrasser. Si j'eus [se] suivi mon goût, je serais bien retourné vous voir, ainsi que nous étions convenus, mais tant de conseils m'ont été donnés qu'il fallait profiter du moment d'enthousiasme ; que, si je devais retirer quelque profit de ce voyage, ce serait dans les huit premiers jours de mon arrivée, etc., etc. J'ai obtenu, il est vrai. Je dois tout à l'activité de mon ami et à la persévérance avec laquelle il a sollicité.

Je vous embrasse tous, etc. A.-G.-J. BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

IX

AU MÊME

Paris, 29 germinal an XIII
(19 avril 1805).

Mes bien bons amis,

Vous m'appelez *votre frère le riche*, j'avoue que vous avez raison, mais comme les revenus ne sont que relatifs il me serait bien facile de vous prouver le contraire. Obligé de loger des collections nombreuses, il m'a fallu prendre un grand local, aussi me suis-je retiré dans un quartier affreux pour avoir un logement à meilleur marché et j'y ai réussi. Le même appartement que je paie 700 francs rue des Postes m'en coûterait 2.000 ailleurs. M'éloignant ainsi du monde et destiné à travailler, il m'a fallu pourvoir au moyen de vivre chez moi, quand il me plairait ou plutôt quand mes occupations l'exigeraient. Cela m'a entraîné dans de grandes dépenses quoique tout ait été dirigé avec la plus grande économie. J'ai une gouvernante qui me fait ma chambre, me brosse mes bottes, mes habits, me fait à déjeuner, à dîner et qui enfin me blanchit. Je suis en totalité dans mon ménage et compte avec elle tous les deux jours. Voilà de l'ordre. Obligé de voir le grand monde dont je me suis cependant éloigné beaucoup depuis trois mois, et voulant y paraître décent, cela m'entraîne dans de petites dépenses qui au bout de l'année font des sommes. Quoi qu'il en soit, je ne prétends pas me plaindre, je suis au contraire très bien, comptant sur ma pension et travaillant bien. Je serais heureux si je pouvais être auprès de vous avec un tel revenu, mais notre sort est d'avoir toujours quelque chose à désirer. Vous êtes pour moi les êtres les plus heureux, vous vivez éloignés de tout le monde entier dans un charmant pays, et au milieu de vos aimables et jolis enfants. Que voulez-vous donc de plus? Venir dans ce tourbillon d'intrigues, sur ce théâtre où tout se représente sans exception, où il semble être un crime de dire la vérité et où il faut toujours dissimuler, feindre... Vivre auprès de vous, partager votre vie champêtre ou retourner voir les sauvages

de l'Orénoque, de la rivière des Amazones, est tout ce que je désire dans ce monde... Combien je voudrais partager vos soirées, quel plaisir ne devez-vous pas goûter d'être en partie réunis ! Si je vérifie mes projets, j'irai faire vendange avec vous, j'irai aux vignes le matin, surveiller les vendangeurs, à midi, j'irai chasser et herboriser, le soir je presserai au treuil et ouvrirai le bal avec mes nièces et nous serons les *oooo* de la fête ou, si tu aimes mieux les *R...au !* (1) Embrassez pour moi mes nièces et qu'elles n'oublient pas leur tonton aimé (2). Écrivez-moi donc quelquefois, paresseux.

A.-G.-J. BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

X

A BONPLAND PÈRE

Paris, ce 5 novembre 1807.

Mon bien bon papa,

Vous allez être bien surpris de voir cette lettre datée de Paris sans avoir sceu mon départ de Berlin ; mais je vas vous donner l'explication d'un départ aussi précipité. Mon travail étant presque terminé à Berlin, je devais retourner à la fin de ce mois. Je conservais depuis longtemps avec le baron (3) l'espoir de retourner avec lui, mais le malheureux état de son pays le force d'y rester encore un temps qu'il ne peut limiter. J'ai préféré retourner plus tôt pour profiter d'une très bonne occasion ainsi que vous allez le voir. Pendant mon séjour à Berlin, j'y ai vu journellement beaucoup de Français comme vous le savez par mes lettres (4), mais ce que je ne vous avais pas dit encore c'est que M. Humboldt et moi étions étroitement liés avec M. Lafon, neveu du grand-duc de Berg (5). M. Lafon depuis longtemps devait retourner à Paris

(1) *Zéros*, *R...au* pour héros !
(2) Oncle, expression familière.
(3) Alexandre de Humboldt.
(4) La correspondance de Bonpland le père n'a pas été retrouvée.
(5) Murat.

et M. Davis (l'intendant général) lui faisait toujours espérer qu'il le mettrait à même de retourner. Mais il fallait une occasion favorable pour l'expédier et pour que l'empereur ne trouvât pas mauvais que l'administrateur général des loteries de pays conquis laissât son administration en d'autres mains. Cette occasion s'est présentée, M. Lafon m'a engagé de venir avec lui et M. Davis, qui m'a toujours témoigné beaucoup d'amitié, m'en a donné une nouvelle preuve en retardant le voyage de M. Lafon de vingt-quatre heures pour que j'aie le temps de faire tous mes préparatifs. J'ai donc passé deux nuits entières et deux jours et quelques heures à emballer à peu près dix mille plantes et à faire neuf caisses. Nous nous sommes mis ensuite dans une excellente voiture traînée par six coursiers qui se sont renouvelés à chaque poste, et, après sept jours et sept nuits, nous sommes arrivés à Fontainebleau. Les dépêches dont M. Lafon était chargé pour Sa Majesté et pour les différents ministres ayant été remises, nous sommes repartis de Fontainebleau et sommes arrivés ici il y a deux heures, bien fatigués mais bien portants. Je vais me jeter dans un bain délicieux où je me ferai frictionner solidement, je prendrai un bon repas car je n'ai guère mangé le long du chemin et me mettrai au lit où j'espère me dédommager de neuf nuits que je viens de passer. Nous sommes descendus chez moi. Dans quelques jours je vous écrirai plus amplement et donnerai aussi de mes nouvelles à Olive et à Bonpland (1). Je verrai mes parents après m'être reposé. Adieu, bon papa, je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre fils,

A.-G.-J. BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

(1) Son frère et sa sœur aînés.

XI

A FRANÇOIS PÉRON (1)

Paris, jeudi matin 17 novembre [1808].

Mon cher Péron,

Je vous écris de chez Redouté (2) où je suis venu sans avoir été chez vous, 1° parce que j'ai eu beaucoup à travailler hier et aujourd'hui, 2° parce que le temps me paroissait très froid et que je craignais pour votre santé (3). Maintenant je trouve le temps très doux et vous engage à vous mettre dans une petite voiture pour venir nous joindre à la Malmaison. N'ayez pas d'inquiétude pour le retour, nous arrangerons tout pour le mieux.

Votre sincère ami,

BONPLAND.

(*Bibl. de La Rochelle*, Ms. Cayrol, n° 617, f° 2.)

XII

A TOUTE LA FAMILLE

Malmaison, 17 décembre 1808.

Mes bons amis,

Vous vous plaignez avec raison de mon silence, mais aussi vous avouerez que vous tenez trop à n'écrire que lorsque vous avez reçu une lettre, et je suis bien convaincu que tous, autant que vous êtes, il ne vous est jamais arrivé d'adresser deux lettres à la

(1) François Péron, voyageur naturaliste, né à Cérilly (Allier), le 22 août 1775, auteur de la Relation du *Voyage aux terres australes*. L'adresse est : *A monsieur Péron, rue Copeau, n° 15, à Paris.*

(2) Redouté (Pierre-Joseph), le célèbre peintre de fleurs, né à Saint-Hubert (Liége) le 10 juillet 1759, mort à Paris le 19 juillet 1840.

(3) Péron était déjà malade de la poitrine, et le 21 janvier suivant Lesueur l'emmenait à Nice. Il est mort à Cérilly le 14 décembre 1810.

même personne sans en avoir reçu une d'elle. Aujourd'hui que mes occupations se rapprochent des vôtres, j'espère que nous serons en correspondance plus suivie et vous verrez que je ne compte pas avec mes amis. Il paraît que les nouvelles de Paris côtoyent la Charente. J'ai, il est vrai, été nommé par S. M. l'Impératrice son botaniste et chargé du soin de décrire les plantes de Malmaison, ainsi que le faisait M. Ventenat (1) avant sa mort, mais à ce titre sans profit et à beaucoup d'honneur s'en est joint un autre qui est non moins honorable et qui de plus a l'avantage d'être profitable. S. M. l'Impératrice vient de me donner depuis quelques jours seulement une marque bien grande de sa confiance. Elle m'a nommé intendant de son domaine de Malmaison et des propriétés voisines. C'est donc moi qui désormais gérerai ses biens. J'ai pris connaissance de toutes les terres, des dépenses, des revenus, etc. Dans peu de jours je serai au courant et j'espère commencer mon administration avec l'année prochaine. L'activité que je mets dans mon nouvel emploi me fait espérer que je prouverai dans la suite le bon choix qu'a daigné faire de moi l'Impératrice.

Mon domicile principal sera ici, mais j'irai au moins une ou deux fois la semaine à Paris pour mes propres affaires et celles de la Malmaison. Écrivez-moi rue de la Vieille-Estrapade, n° 11. J'ai été forcé d'abandonner la rue des Postes et mes vieilles Papillones parceque la maison va être abattue pour percer la rue d'Ulm.

Adieu, je vous embrasse tous, etc.

Votre ami, frère et tonton.

Aimé Bonpland.

(*Coll. Allègre.*)

(1) Étienne-Pierre Ventenat (1757-1808), botaniste, membre de l'Institut. Il a publié, entre autres ouvrages, *la Description des Plantes nouvelles et peu connues cultivées dans le jardin de J. M. Cels.* Paris, an VIII, in-f° avec 100 pl. de P. J. Redouté et le *Jardin de la Malmaison* déjà mentionné plus haut.

XIII

A MADAME VENTENAT (1)

Paris, ce 22 avril 1809.

Madame,

Lorsque S. M. l'Impératrice reçut le catalogue de la Bibliothèque dont vous vous disposez à faire la vente, elle me remit ce catalogue (2), et me chargea de réclamer à la succession de M. Ventenat les ouvrages qu'elle avait mis à sa disposition pour travailler au bel ouvrage de Malmaison (3).

Sans me nommer alors aucun des livres qu'elle me chargeait de réclamer, elle me dit seulement que dans le nombre il s'en trouvait qu'elle avait fait venir d'Allemagne et d'Angleterre d'après la demande de M. Ventenat lui-même.

Je m'empressai de faire le catalogue des livres de botanique qui se trouvent dans la bibliothèque de Sa Majesté et lui montrai ce catalogue où il se trouve plusieurs ouvrages incomplets; de ce nombre est le *Botanists Repository* (4) d'Andrews dont il n'y a que les deux premiers volumes avec 144 planches (5), un seul volume de l'*Hortus Schœnbrunnensis* (6). Et Sa Majesté me dit alors qu'elle se rappelait avoir reçu directement de Vienne les ouvrages de Jacquin et d'Angleterre ceux d'Andrews et un exemplaire enluminé du bel ouvrage des plantes de la Côte de Coromandel.

M. de Jussieu, que j'avais prié de vous parler de cela, m'ayant appris que vous aviez chargé M. Tillard (7) de me voir et d'arranger

(1) Ventenat était mort prématurément le 13 août 1808, à peine âgé de cinquante-deux ans.

(2) *Catalogue de la Bibliothèque de feu M. Ventenat*, Paris, chez Tilliard frères, libraires, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n° 16, br. in-8°, 1808.

(3) Voy. plus haut p. 21.

(4) *Botanists Repository comprising colour'd Engravings of new and rare Plants only, with Botanical Descriptions in latin and english*, by H. Andrews. London, 1797, 10 vol. in-4°.

(5) C'est-à dire les volumes I et II complets.

(6) *Plantarum rariorum horti Cæsarei Schœnbrunnensis descriptiones et icones*, opera et sumptibus N.-J. Jacquin. Vienne, 1797-1804, 4 vol. in-f°.

(7) On a vu plus haut que c'était le libraire chargé de la vente.

cette affaire, je m'empressai d'aller chez M. Tillard qui s'était déjà présenté chez moi.

D'après la conversation que nous avons eue ensemble, il est allé chez M. Redouté qui peut mieux que personne donner des renseignements positifs sur cette demande, puisque lui et M. Ventenat travaillaient et voyaient ensemble S. M. l'Impératrice à Malmaison.

Depuis cette époque n'ayant entendu parler de rien et voyant que la vente est sur le point de commencer, j'ai l'honneur de vous adresser directement la demande que je suis chargé de faire à la succession de M. Ventenat, de la part de Sa Majesté (1).

Je vous supplie de vouloir me donner une réponse, etc.

BONPLAND.

(Min. *Bibl. de La Rochelle*, Ms. Cayrol, nº 617, fº 153.)

XIV

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE ET REINE

Malmaison, ce 24 avril 1809.

Madame,

J'attendais avec impatience la réponse de M. de Sorcy sur l'offre des 150.000 francs que Votre Majesté avait daigné lui faire faire par M. Berthault (2) pour la maison de mademoiselle Jullien (3). J'ai été bien étonné hier d'apprendre de M. Berthault lui-même que M. de Sorcy avait la folle prétention de vouloir faire payer à

(1) Il résulte de la minute d'une autre lettre de Bonpland à l'Impératrice, du 24 suivant, que sa démarche est demeurée sans résultats. Madame Ventenat répond, en effet, en offrant de *visiter ses livres et ses quittances* (*ms. cit.* p. 157), ce que Bonpland ne croit pas devoir faire.

(2) Louis-Martin Berthault (1771-1820), architecte, surnommé le *Lenôtre du XIXe siècle*; c'est lui qui avait dessiné le parc de Malmaison et construit la grande serre dont il est question plus loin.

(3) C'est le domaine de Bois-Préault réuni à la Malmaison après le suicide de la propriétaire qui s'était noyée dans une pièce d'eau. On abattit les clôtures qui séparaient les deux parcs, et Bois-Préault fut habité par les gens de service qui venaient à Malmaison le matin et s'en retournaient le soir. (*Mémoires de mademoiselle Avrillon*, t. II, pp. 98-99, 1833, in-8°.)

Votre Majesté la convenance de cette maison *100.000 francs.* Cette demande, m'a dit M. Berthault, est fondée sur une estimation qui a été faite et dont il a eu l'honneur de vous faire part.

J'ignore quelles sont les réflexions qu'il aura faites à cet égard. Ayant accepté de Sa Majesté la place honorable d'intendant de son domaine de Malmaison, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de faire à Sa Majesté toutes les réflexions que je crois devoir lui être nécessaires sur ce domaine. C'est dans cette supposition que j'ose l'entretenir aujourd'hui de la maison de mademoiselle Jullien.

J'observerai à Votre Majesté que la propriété de mademoiselle Jullien renferme en tout cinquante-cinq arpents au plus, y compris les bois et quelques pièces détachées du parc; que cette propriété, d'après l'estimation des habitants du pays, qui généralement sont des estimateurs justes, vaut au plus 90.000 ou 100.000 francs; que dans tous les bâtiments que j'ai visités avec soin, tant la maison de maître que l'orangerie et servitudes, il n'y a absolument que les murs debout, le reste étant à refaire. Quant à l'estimation qu'a fait faire M. de Sorcy, elle ne peut, il me semble, nullement servir de base à Votre Majesté. A ce sujet, j'observe qu'il s'est glissé une petite erreur dans la lettre de M. Berthault et qu'il a bientôt reconnue sur l'observation que je lui ai faite; c'est qu'il a dit qu'il y avait cinquante-trois arpents de bois au lieu de dire que les bois seuls étaient estimés 53.000 francs. Cette erreur, qui est dans la copie de sa lettre, n'existe peut-être pas dans l'original.

Dans la supposition qu'il y aurait cinquante-trois arpents de bois, la demande de M. de Sorcy serait raisonnable, mais dans celle où leur coupe actuelle vaudrait bien certainement 53.000 francs, Votre Majesté payerait encore la convenance en donnant de la propriété 150.000 francs (1).

Il est un autre article de l'estimation dont je dois aussi instruire Sa Majesté. C'est que les glaces qui sont portées à 20.000 francs sont hors d'état de servir, la plupart, de deux morceaux, sont d'un verre bleu ou jaunâtre; peu épaisses, elles ont presque toutes perdu le tain par l'extrême humidité de la maison; enfin

(1) Napoléon en donna 200.000 à Sorcy, l'héritier de la propriétaire, au commencement de 1810. « J'ai chargé Estève, écrit-il alors à Joséphine, de remettre 200.000 francs aussitôt que le contrat de la maison Julien sera fait. »

les parquets d'un goût très antique sont tous hors d'usage.

Dans le cas où Votre Majesté n'accéderait pas à la demande de M. de Sorcy, je pense qu'employant les 150.000 francs destinés pour la maison de mademoiselle Jullien à des achats de terres dans la Côte-d'Or, Votre Majesté pourrait bientôt reculer le mur de sa grande serre et la faire voir dans toute sa beauté. D'ailleurs l'agrandissement de cette partie du parc devient aujourd'hui plus pressante que du côté de mademoiselle Jullien où il n'y a encore aucun travail de fait.

Telles sont les réflexions que j'ai cru devoir soumettre à Votre Majesté.

J'ai l'honneur d'être, madame, de Votre Majesté, etc.

BONPLAND.

(Min. *Bibl. de La Rochelle*, ms. Cayrol, n° 617, f° 155.)

XV

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE ET REINE

Malmaison, ce 24 avril 1809.

Madame,

La plupart des propriétaires de moutons d'Espagne en France ont déjà annoncé les ventes de leurs moutons et de leurs laines. M'étant assuré par M. de Poyféré (1) qu'il n'avait reçu aucun ordre précis pour commencer cette année le bel établissement que Votre Majesté a le projet de faire à Fontainebleau d'un troupeau considérable de mérinos, j'ose la supplier de vouloir bien me faire savoir ses intentions à l'égard du troupeau de Malmaison, que Sa Majesté a daigné confier à mes soins.

... L'établissement de Fontainebleau ne se faisant pas cette année, Votre Majesté est dans la nécessité absolue de vendre à l'époque accoutumée.

Mais un établissement aussi bien conçu et qui offre d'aussi

(1) Le chevalier Poyféré de Céré, chargé de la réception et de la répartition des troupeaux de mérinos envoyés d'Espagne par le roi Joseph.

grands avantages à l'Empire français et à Votre Majesté particulièrement n'est que retardé, et j'ose proposer à Votre Majesté de ne vendre cette année que l'absolu nécessaire, c'est-à-dire les bêtes de rebut.

Sa Majesté pourra ainsi commencer l'établissement de Fontainebleau avec au moins huit cents moutons. Le prix de ces animaux est déjà haussé par les affaires d'Espagne et certes l'an prochain ils seront encore plus chers.

Ne négligeant rien de ce qui peut contribuer à la bonne administration des domaines de Sa Majesté, j'ai successivement visité les troupeaux de mérinos qui se trouvent dans les environs: De la connaissance que j'ai prise de ces différents établissements il résulte qu'il sera facile et très peu dispendieux de pouvoir augmenter le nombre des moutons à Garche cette année.

Pour cela il suffit d'y construire un hangar en simple maçonnerie et couvert en chaume à la suite des écuries, dans lesquelles les jeunes moutons de l'an dernier ont passé l'hiver. Garche est un lieu très sain par sa position sur un plateau élevé et baigné par les vents; j'assure par l'expérience seule de cette année qu'un propriétaire de mérinos ne pouvait choisir un lieu plus propre à l'établissement d'une bergerie qui doit servir à en alimenter d'autres plus considérables.

Je supplie Sa Majesté de vouloir bien me faire connaître ses intentions afin que je ne sois pas le dernier à annoncer la vente des moutons et des laines de Malmaison et que je puisse répondre aux diverses personnes qui m'ont demandé si l'on vendrait cette année des moutons.

Quelle que soit la décision de Votre Majesté sur ces moutons, qu'elle ordonne la vente seulement du rebut dans l'intention de commencer l'an prochain l'établissement d'un troupeau à Fontainebleau, ou qu'elle ordonne la vente de tout l'excédent des moutons qui ne peuvent pas tenir à Malmaison sans faire un hangar à Garche, je ne ferai rien sans l'avis et l'approbation de M. Berthault qui ne cesse de m'offrir tous ses services pour Votre Majesté.

J'ai l'honneur d'être, Madame, de Votre Majesté, etc.

Bonpland.

(Min. *Bibl. de La Rochelle*, ms. Cayrol, nº 607, fº 156.)

XVI

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE ET REINE

Malmaison, ce 9 mai 1809,
à 6 heures du soir.

Madame,

Je m'empresse de faire part à Votre Majesté Impériale d'un événement malheureux arrivé aujourd'hui à Malmaison. Le feu a pris au jardin potager tout près de la ménagerie, mais l'activité que tout le monde en général a apportée à un accident aussi terrible, a bientôt dissipé toutes mes craintes et la perte occasionnée par cet incendie est infiniment moindre que celle de l'ouragan de l'hiver dernier dans la magnifique serre de Votre Majesté. Persuadé que quelques détails tranquilliseront Votre Majesté et dissiperont toutes ses craintes contre semblable événement, je prends la liberté de lui dire comment est arrivé cet incendie, comment il s'est éteint et enfin quelles sont les précautions que j'ai prises.

Sur les deux heures un ouvrier entrant dans le potager par la porte qui est entre la ménagerie et le chemin qui conduit de la grotte de Thomas dans le village de Rueil, s'arrêta pour allumer sa pipe à l'ombre des hauts paillassons qui garantissent les couches des grands froids de l'hiver; une étincelle, sans doute, a été portée par le vent dans les paillassons. L'homme continua son chemin et à peine arrivé au milieu du jardin fut averti par les cris des animaux de l'événement malheureux dont il était l'auteur. De suite il est accouru et bientôt toute la maison et Rueil étaient instruits de cet accident.

Je n'avais été averti par personne, mais descendant très heureusement de ma chambre dans le moment pour aller au Fleuriste semer des graines de coton que je venais de recevoir de Votre Majesté Impériale, je me suis trouvé au feu un des premiers. J'ai eu soin de faire enlever de suite tous les animaux et d'écarter toutes les cages et autres bois qui pouvaient communiquer le feu à la ménagerie, j'ai fait apporter les pompes, remplir les deux

tonneaux d'eau, j'ai envoyé chez mademoiselle Jullien pour prier de nous ouvrir les conduites d'eau.

Pendant que nous nous occupions de ces dispositions, M. Debourges (1) faisait sonner le tocsin et la cloche de secours de Rueil et accourait avec un grand nombre d'ouvriers et une pompe du village. Les pompes ont bientôt été mises en activité et à trois heures et un quart nous étions entièrement maîtres du feu qui avait exercé ses ravages pendant une heure. Non content de cela, j'ai fait enlever tous les bois atteints par les flammes et qui pouvaient conserver le germe d'un nouvel incendie ; les couches ont été toutes bouleversées et inondées d'eau de sorte qu'à cinq heures tout l'incendie était terminé. Six hommes actifs, munis des deux pompes de la maison et des deux tonneaux remplis d'eau ont été laissés de garde en cas que le feu se mette en quelque endroit. De plus les trois réservoirs du potager sont remplis d'eau ainsi que tous les conduits voisins.

Avec de semblables précautions il n'y a plus rien, je pense, à redouter et je suis entièrement convaincu que cet accident n'aura pas de suites.

Voici l'état des pertes occasionnées et qui sont de très peu d'importance comme Votre Majesté peut elle-même en juger : 1° le treillage qui séparait le potager de la ménagerie et toutes les divisions de bois tenant à ce treillage pour logis des animaux ; 2° quelques châssis et quelques cloches ; 3° toutes les couches qui contenaient des melons, quelques légumes et à peu près quarante espèces de plantes de pleine terre destinées à être plantées çà et là dans le Parc ; 5° enfin un écureuil qui s'est sauvé au moment où on défonçait par devant sa cage qui déjà était atteinte par les flammes. Il paraît avoir été la proie du feu. Peut-être ce pauvre petit animal a-t-il gagné la haie voisine et le retrouvera-t-on, mais dans tous les cas c'est le moins rare de tous les animaux de la ménagerie de Votre Majesté et il sera facile et peu coûteux de réparer cette perte. A l'égard des autres pertes, celle des melons et des autres légumes n'est rien, puisque indépendamment de ce jardin commun à la maison chacun en a un particulier cultivé avec beaucoup de soin. Les quarante espèces de fleurs de pleine

(1) Maire de Rueil.

terre destinées à l'ornement du Parc, nous les trouverons au Jardin des Plantes où on en sème toujours avec profusion. Il n'y a donc proprement à regretter que les treillages, quelques cages, des châssis et des cloches !

Le zèle et l'activité que tout le monde a apportés dans cet incendie est le plus sûr garant que puisse avoir Votre Majesté Impériale et Royale de l'entier dévouement de ceux qui sont à son service et des habitants du village de Rueil.

Même Ydatte (1), la nourrice, les femmes de la ménagerie et quelques autres ont montré une activité admirable et n'ont cessé de se rendre utiles depuis le commencement jusqu'à la fin. Parmi les hommes M. Debourges s'y est rendu en personne et sa présence et les dispositions qu'il a données ont été extrêmement utiles. M. Lhuilier fils (2), Montgermant, le noir Joseph, Caron (3), les tapissiers qui travaillaient dans la galerie des tableaux et quelques autres personnes de la maison se sont fait distinguer de la foule.

Quoique cette lettre soit déjà très longue, je ne puis la terminer sans dire à Votre Majesté que je viens de défendre de fumer dans l'enceinte de Malmaison, sous aucun prétexte que ce soit : celui qui sera pris avec une pipe allumée sera de suite renvoyé. Le malheureux ouvrier, auteur de cet accident, est un pauvre jeune homme allemand qui supplie Votre Majesté de ne pas le congédier, il a juré que de sa vie il n'allumerait une pipe.

J'ai l'honneur d'être, Madame, de Votre Majesté, etc.

BONPLAND.

(Minute, *Bibl. de La Rochelle*, Ms. Cayrol, n° 617, fol. 158-159.)

(1) Idate, concierge de la Malmaison.

(2) C'est le fils de Lhuilier, l'ancien régisseur des Le Couteulx du Molay, qui ont vendu Malmaison. Un prêt de 15.000 francs que Lhuilier a fait alors à Joséphine pour l'aider à donner un acompte à ses vendeurs, lui a assuré une place dans la maison. (Cf. Fr. Masson, *Joséphine Impératrice et Reine*, Paris, 1899. 1 vol. in-8°, pp. 307-330.)

(3) Le nègre Joseph Rémond, chasseur de l'Impératrice. Jean-Baptiste Montgermont, frotteur. Jean-Nicolas Caron, majordome.

XVII

A J.-M. DESCHAMPS (1)

Malmaison, ce 9 mai 1809.

Monsieur,

J'ai reçu votre lettre du 5 courant et le paquet de graines de coton (2) que vous avez eu la bonté de m'annoncer. La crainte de devenir ennuyeux à Sa Majesté et à vous, m'avait empêché de donner des nouvelles de l'état de Malmaison aussi souvent que je le désirais. Votre lettre remplit parfaitement mes désirs et désormais je vous instruirai de ce qui se passe ici.

Je regrette bien d'avoir eu à donner à Sa Majesté Impériale une aussi mauvaise nouvelle que celle dont je lui fais part par ce courrier; c'est un de ces malheurs que l'on ne peut prévoir et contre lesquels il n'y a d'autres ressources qu'un prompt remède et je crois y avoir réussi.

(1) Jean-Marie Deschamps (1750-1826), secrétaire des commandements de S. M. l'Impératrice et Reine, membre de la Légion d'honneur, « l'une des plus anciennes connaissances » de Joséphine.

« M. Deschamps était, comme l'on sait, dit mademoiselle Avrillon, un homme de beaucoup d'esprit, et déjà connu par des ouvrages qui avaient obtenu du succès sur différents théâtres, c'était en outre un parfait honnête homme. L'Impératrice, étant encore madame de Beauharnais, l'avait beaucoup connu chez M. de Montmorin dont il était l'ami. Ce qui lui valut le choix de l'Empereur n'est point étranger au goût passionné que l'on sait que Sa Majesté avait pour les poésies d'Ossian, car il le nomma parce qu'il était auteur de l'opéra des *Bardes*, ouvrage qui plaisait à l'Empereur. M. Deschamps avait l'abord extrêmement froid ; on conçoit que dans sa place il reçut beaucoup de sollicitations, mais ce fut toujours inutilement qu'on s'adressa à lui tant il avait peur de se compromettre. Il passait pour avoir un cœur impossible à émouvoir, et peut-être était-ce à cause de sa place sinon une vertu, du moins un avantage de position : le fait est qu'il n'obligea jamais personne. Ses fonctions consistaient à écrire sous la dictée de l'Impératrice ou conformément à ses ordres... Dès qu'il avait paru dans la matinée et qu'il avait rempli sa fonction de secrétaire, il était libre jusqu'au lendemain, jamais Sa Majesté ne le faisait demander, aussi il n'habitait pas à la Malmaison. » (*Mémoires de mademoiselle Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*, Paris, 1833, 2 vol. in-8°.)

(2) Voyez plus haut, p. 27.

L'intérêt que vous avez paru daigner m'accorder, monsieur, et le respect que je vous porte m'engagent à vous confier ce qui m'est arrivé aujourd'hui. Je vous supplie de m'aider de vos conseils.

Lors de mon arrivée au milieu des flammes qui dévoraient une partie du potager de Malmaison et qui menaçaient d'une ruine prochaine toute la ménagerie, je fus vraiment étonné de ne voir aucune disposition pour apporter de l'eau. Je courais à l'abreuvoir du Tourne-Bride pour faire sortir et remplir les tonneaux, lorsque je trouvai M. Lahaye (1), je lui demandai où étaient et les charretiers et les chevaux employés sous ses ordres, il me répondit qu'il ne savait pas où ils étaient. Je me croyais autorisé à lui dire de les envoyer chercher de suite ou de les aller chercher lui-même, que le temps était trop pressant pour être ainsi dans l'inactivité; quel fut mon étonnement lorsque je m'entendis dire *F..., si vous les voulez, allez les chercher vous-même.* J'eusse sans doute mieux fait de recevoir cet ordre et de m'en aller, mais le ton avec lequel les mots avaient été prononcés et l'urgence de la circonstance me firent sortir des limites où vous jugerez peut-être que j'aurais dû me tenir. Je ne pus m'empêcher de lui reprocher son ton malhonnête et grossier par les mêmes expressions que je vous rends ici. Je reçus de nouvelles sottises et comme le moment pressait si fort et comme j'étais tellement ému de l'accident du feu, je lui dis en m'en allant qu'il était un *polisson*, que dans toute autre circonstance je me conduirais autrement mais qu'il était urgent d'éteindre le feu. Je courus faire remplir les tonneaux, et moi-même ai attelé le cheval de mon cabriolet à l'un d'eux, l'autre a été traîné par les hommes que j'avais amenés pour remplir ces tonneaux;... nous avons pu commencer à faire agir les pompes et bientôt nous avons été maîtres du feu. Un grand nombre de personnes et surtout de la maison ont été témoins de ces propos et principalement de ceux qu'il a tenus après mon départ, de sorte qu'il est extrêmement facile de vérifier ce que j'avance.

Lorsque tout fut fini, j'allai dans le jardin avec l'intention d'y trouver M. Lahaye et d'avoir avec lui une explication qui aurait

(1) Delahaye, ancien jardinier en chef des pépinières nationales de Versailles, l'un des correspondants de Thouin, était devenu jardinier en chef de Malmaison.

fini tout cela. Je réussis à le rencontrer. Il était avec M. Bernard (1); ôtant alors mon chapeau et adressant la parole à ce dernier, j'ai de nouveau été bien étonné que Lahaye poussât l'impertinence jusqu'à se tenir couvert.

Voici, monsieur, ce que j'avais à vous confier et sur quoi je prends la liberté de vous demander votre avis. Je vous avoue bien sincèrement que j'ai été retenu et que je le suis encore, pour ne pas compromettre la dignité de la place à laquelle Sa Majesté a daigné me nommer. Mon avis est que lorsque deux hommes ont des différends, qu'ils les vuident. J'en ai eu un avec M. Lelieur (2) et nous l'avons terminé tous deux à votre satisfaction, mais décemment; dans la circonstance actuelle, comme intendant de Malmaison et Lahaye comme jardinier, je n'ai pas cru devoir lui faire de propositions.

Je vous déclare que j'ai toujours eu pour le talent de M. Lahaye beaucoup de considération, que l'ayant connu avant de venir à Malmaison et ayant ici avec lui des relations plus directes qu'avec tout autre individu de la maison, j'ai plus vécu avec lui qu'avec tout autre, et que j'ai eu tous les égards possibles, passant même quelques abus parce que je crois qu'il est aussi impossible de les réformer tous que d'en réformer de suite le plus grand nombre. Au reste ce qu'on ne fait pas un jour on le fait l'autre, avec de la douceur et de bons procédés, toutes les fois qu'il s'agit d'une chose juste. Puisque je vous parle avec franchise et que tout cela est entre nous, il est juste aussi que je vous observe que depuis quelque temps j'aperçois bien que Lahaye n'est plus tout à fait le même avec moi et c'est tout naturel.

Plusieurs personnes m'ont assuré qu'il avait un intérêt dans les marchés qu'il fesait, chose difficile à prouver, mais que je sais d'un vendeur. J'ai empêché cette année que Sa Majesté n'achète pour deux mille écus au moins de plantes dont la note est toute faite, parce que j'ai trouvé juste de prendre les plantes dans les pépinières impériales.

Il y a un mois que nous avions besoin d'entonnoirs de verre pour faire des boutures, on me dit qu'ils coûtaient dix à douze

(1) Bernard, deuxième jardinier, spécialement attaché aux pépinières.

(2) Lelieur de Ville-sur-Arce, ancien officier, intendant des jardins et des pépinières jusqu'au 31 décembre 1806. (Fr. Masson, *op. cit.*, p. 323.)

sols la paire l'un dans l'autre, je m'en suis procuré de petits à cinq sols et de grands à huit.

Ce matin il a appris que j'avais terminé mon marché avec les faucheurs et il a vu bien clairement que j'épargnais au moins 600 livres, ce qui lui a fait me dire que j'y regardais de bien près, etc.

Tel est, monsieur, tout ce que j'ai cru devoir vous dire sur ma situation avec M. Lahaye ; j'attends avec la plus vive impatience votre réponse. Je vous supplie de m'en donner une. Quelle qu'elle soit, soyez convaincu qu'elle ne diminuera en rien le profond respect que je vous porte.

J'ai l'honneur, etc.

BONPLAND.

(Minute. *Bibl. de La Rochelle*, Ms. n° 617, f°s 160-161.)

XVIII

AU MÊME

Malmaison, ce 9 mai 1809.

Monsieur,

Aussitôt après avoir reçu votre lettre du 29 avril, je me suis empressé de voir M. Berthault et de terminer l'affaire des fauches du gazon de la partie basse du parc du domaine de Malmaison.

M. Berthault ayant tout son temps pris d'ici à quinze jours, nous avons fixé cette époque pour aller, conformément au désir de S. M. l'Impératrice, à Fontainebleau étudier quel serait le lieu le plus propre à faire une bergerie pour y recevoir le plus tôt possible des mérinos.

J'aurai égard aux avis que vous avez la bonté de me communiquer dans votre lettre, je les prendrai pour base de notre opération et aussitôt qu'elle sera terminée je m'empresserai de vous en instruire et vous prie d'avance de vouloir bien la communiquer à Sa Majesté.

Quant aux fauches de la partie basse du parc, permettez que je vous rappelle ce que j'ai eu l'honneur de vous dire l'avant-

veille de votre départ de Paris sur les projets que j'avais. Mon intention était, vous vous le rappelez sans doute, monsieur, d'économiser quelque chose sur le prix des fauches que je trouvais porté beaucoup trop haut.

J'ai écrit à cet effet à Carouge dans le pays des faucheurs, mais n'y connaissant personne, je me suis vu forcé d'écrire au maire de l'endroit dont j'ignore même le nom. Le maire ne m'ayant pas encore fait réponse, la première coupe des gazons étant faite et l'homme qui avait traité de cette entreprise avec M. Lahaye faisant monter cette même coupe à 560 francs sans y comprendre 120 francs pour les femmes qui ont enlevé l'herbe de dessus les gazons pour la porter à l'extrémité du parc, j'ai vu devoir lui proposer de lui donner 3.000 francs, à condition qu'il se chargerait non seulement de couper les gazons autant de fois et toutes les fois que cela serait utile pour la beauté et l'ornement du parc, mais aussi qu'il serait de plus tenu de faire ramasser l'herbe et de la faire porter aux extrémités du parc. Après bien des détails nous avons conclu et passé un écrit. Je pense que par ce marché j'ai au moins épargné 600 francs puisqu'on compte au moins dix coupes et qu'à chacune je n'aurai plus à payer les femmes qui avaient l'habitude d'enlever l'herbe. C'est en faisant ainsi de petites économies sur tout, qu'il sera facile de diminuer les dépenses de Malmaison.

Je suis, monsieur, etc.

BONPLAND.

(Minute. *Bibl. de La Rochelle,* ms. n° 617, f° 162.)

XIX

AU MÊME

Malmaison, ce 10 mai 1809.

Monsieur,

Il n'y a eu pendant la nuit dernière aucun indice de feu, mais ce matin à 4 heures et demie, au moment où le jour commençait à paraître et que par conséquent l'atmosphère était plus transpa-

rente, les gardes ont vu de la fumée qui s'élevait d'un seul point, mais en petite quantité. De suite ils ont fait agir la pompe, fouillé et inondé les couches. Dans toute la journée il n'y a rien eu du tout, de sorte que maintenant je suis exempt de toute crainte.

Le petit écureuil a été trouvé dans la haie où il s'était réfugié, après avoir sans doute traversé les flammes. Ce pauvre animal a les ongles d'une patte brûlés ainsi que l'extrémité des poils de tout le corps et la queue rôtie. La femelle, qui avait été prise dans la cage, a les poils du corps et de la queue légèrement roussis, les paupières de l'œil droit ont été aussi brûlées ainsi que les cils et la barbe, mais le globe de l'œil est intact. Tous ces maux, vous voyez, sont de peu d'importance et dans quelques semaines il n'y paraîtra plus.

Les *varils* (1) qui se trouvaient avec les écureuils, léchés par les flammes, ont eu le poil fortement roussi. La femelle a mis bas ce matin deux petits, ils sont si faibles que je crains bien que ce soit un avortement occasionné par la peur de l'incendie. Comme ces animaux ont déjà mis bas il y a deux ans et que le mâle a tué ses petits, on l'a mis dans une cage séparée afin de prévenir un semblable accident.

Rien de plus ne s'est passé depuis hier qui mérite d'être communiqué à Sa Majesté Impériale. Tout du reste est dans le meilleur ordre possible. La chaleur excessive nous empêche de sortir les jeunes plantes de peur que le passage subit de l'ombre des serres à un soleil brûlant ne les fasse périr.

Je suis, monsieur, etc.

BONPLAND.

(Minute. *Bibl. de La Rochelle*, ms. nº 617, fº 164.)

XX

AU MÊME

Malmaison, ce 12 mai 1809.

Monsieur,

Indisposé depuis quelque temps et forcé de garder le lit hier tout le jour, il m'a été impossible de vous écrire. On est occupé à

(1) Makis Varis.

rétablir les dégâts occasionnés par le feu et cela de la manière la plus économique, jusqu'à ce que M. Berthault, qui est en tournée, vienne à Malmaison et juge à propos d'en disposer autrement. Le local où sont les animaux est si peu propre à une ménagerie et si peu digne de la magnificence de S. M. l'Impératrice, qu'il faudra nécessairement un jour leur construire un autre local, soit sur les ruines de celui où ils sont actuellement, ou ailleurs. Cette raison m'a déterminé à faire employer une infinité de vieux mais bons treillages, dispersés çà et là et qui auraient fini par dépérir, de sorte que cette réparation se fera seulement avec quelques journées d'ouvriers et coûtera peu de chose. Les deux petits varils, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma dernière, sont morts, l'un de sa *belle mort* et l'autre probablement par les mauvais traitements de sa mère qui l'a mordu fortement au museau. Un troisième petit varil est né aujourd'hui à deux heures. Je l'ai fait séparer de sa mère et on va faire en sorte de l'élever avec du lait; il prend très bien le biberon. Depuis quelques jours il nous manquait deux carolines; à force de perquisitionner j'ai sceu qu'une femme de La Chaussée (1) en avait, j'y ai envoyé l'oiseleur et il a rapporté les carolines. Cette femme et ses enfants venant de Paris un soir sur les sept heures, avaient rencontré les deux carolines un peu au-dessus de l'orangerie de Sa Majesté, et ignorant à qui elles appartenaient, les avaient prises. Chose pareille n'arrivera plus, parce que je fais mettre du fil de fer entre les barreaux de la grille qui est derrière la grande serre, par où ces oiseaux étaient sortis. Les faisans dorés et argentés pondent toujours et dimanche on doit commencer à mettre des œufs à couver.

Je suis, monsieur, etc.

BONPLAND.

(Minute. *Bibl. de La Rochelle*, ms. n° 617, f° 166.)

(1) Hameau de Bougival.

XXI

A GALLOCHEAU

Navarre, ce 20 avril 1810.

..... Depuis quelques semaines je mène une vie extrêmement active et il est temps que cette activité physique cesse. Venez à Paris cet été et je vous promets d'employer tous les moyens qui sont en mon pouvoir pour vous y faire passer le temps agréablement. Vous ne serez pas indifférent, je pense, à mon habitation de Malmaison et à celle de Navarre (1). Ces deux maisons ou palais, comme il vous plaira de les nommer, ont chacun leur mérite, quoique dans deux genres différens, et malgré que vous habitiez continuellement la campagne, j'ose espérer que vous vous plairez à les parcourir...

Bonpland.

(*Coll. Allègre.*)

XXII

A BONPLAND PÈRE

s. l. n. d.

Cher papa,

Arrivé hier d'une tournée assez longue que j'ai été faire dans les forêts de Navarre, j'ai été privé de recevoir plutôt vos lettres... Malgré toute mon envie, il m'est impossible de quitter, je ne dirai pas pendant un mois, quinze jours, pas seulement pour huit. Le 24 du mois courant la vente du bois de Navarre doit se faire : c'est une vente très importante, puisque son produit est de

(1) Ce château de Navarre, près d'Évreux, était une grande bâtisse construite en 1686 pour Godefroid-Maurice de la Tour par Mansard neveu, au milieu d'un magnifique domaine. Il était en fort mauvais état, lorsque Napoléon en fit un apanage de l'Impératrice répudiée en mars 1810. (Cf. Frédéric Masson, *op. cit.*, pp. 137, 143, etc.)

7 ou 800 mille francs au moins : il faut, de toute nécessité, que j'y sois. Après celle-là viendra celle de Malmaison où ma présence est aussi nécessaire, puisque c'est sur moi que roule tout ce travail. Joignez à cela les récoltes : trois cents ouvriers à Malmaison, deux cent cinquante ici, et mille autres occupations journalières, tant prévues qu'imprévues; vous jugerez facilement que le jour et la nuit sont trop courts pour moi et que je dois, au milieu de tant de tracas, avoir bien des contrariétés, des moments d'ennuis et de mécontentemens. J'ai, il est vrai, loué un appartement dans l'espoir que vous et peut-être Olive viendrez à Paris.....

BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

XXIII

A PIERLOT (1)

Navarre, ce 2 septembre 1810.

Monsieur,

Depuis mon entrée à Malmaison, j'ai cherché à faire solder les contributions dues par Sa Majesté dans les communes de La Selle-Saint-Cloud et Vaucresson depuis l'an 14 et 100 jours de 1809 jusqu'au premier janvier 1810. Souvent je me suis vu sur le point de solder cette dette criante et toujours j'en ai été empêché, comme vous le verrez par l'état ci-joint. Je viens d'obtenir quelque chose de M. le comte Estève et vous soumets l'état général et très exact des contributions dues, des à-comptes donnés et enfin de ce qu'il reste à payer (2).

Je vous serai obligé, monsieur l'intendant, de vouloir bien imputer les 1.864 fr. 89 dus et portés dans cet état sur le fond de 15.000 francs accordé par le budget de 1810 pour payer les contributions. Cette somme de 1.864 fr. 89 est payable à M. Mouvant,

(1) Intendant général de la maison de S. M. l'Impératrice Joséphine, démissionnaire en juin 1811 et remplacé le 28 de ce mois par M. Guyot de Montlivault. (Cf. Fr. Masson, *Joséphine répudiée*, p. 241.)

(2) On lit en marge : *Payé les 1864 fr. 89 le 25 septembre 1810.*

receveur des communes de Vaucresson et de La Selle-Saint-Cloud. Indépendamment de courses sans nombre, souvent infructueuses et toujours dispendieuses, M. Mouvant, pour satisfaire aux engagements de sa place, s'est trouvé forcé d'avancer les sommes qu'on ne lui payait pas ; il réclame les déboursés de ses voyages et une indemnité pour ses avances. La demande de M. Mouvant me semble juste et je pense qu'il entre dans les intentions de Sa Majesté qu'un malheureux petit receveur n'ait pas à se plaindre d'elle pour quelques francs. Enfin M. Mouvant réclame pour frais de voyage ce qu'on voudra . . . . . . — —

Pour frais de poursuite. . . . . 75 fr. 44

J'ai l'honneur de vous saluer et suis avec un profond respect, Monsieur, votre très humble et très dévoué serviteur,

BONPLAND.

(*Bibl. de La Rochelle*, ms. n° 617, f° 168.)

XXIV

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

s. l. n. d.

Cher Humboldt (1),

Je te demande 1° la hauteur du Rio Mayo au-dessus du niveau de la mer à l'endroit où nous l'avons passé (2) et le nom du lieu le plus voisin de ce passage (3) ;

2° La nature de la roche (4) ;

3° Le Rio Mayo ne servait-il pas de ligne de démarcation pour séparer le royaume du Pérou de celui de Santa Fé de Bogota (5) ?

(1) Humboldt a annoté le billet et l'a retourné tel quel. Je mets ses réponses en notes ainsi que la phrase terminale.

(2) 1.023 toises.

(3) Le Parama de las Achapallas, après le village de Santa-Cruz et la montagne de Puruguay.

(4) Porphyre amphibolitique couvert de pierre-ponce.

(5) Il était, avant la conquête, la limite boréale de l'Empire des Indes.

4° Dans quel mois étions-nous au Rio Mayo (1)?

Toutes ces demandes, mon ami, sont pour mettre en observation à la fin d'une nouvelle espèce de *Rhexia* (2).

(*Bibl. de La Rochelle*, ms. n° 617, f° 240.)

XXV

À GALLOCHEAU

Navarre, le 2 septembre 1810.

. . . .

Ne pouvant pas aller à Paris, je me suis empressé d'écrire au baron de Humboldt qui loge dans mon appartement à l'Estrapade et qui voit souvent M. Regnault de Saint-Jean d'Angély (3). M. Humboldt communiquera ma lettre, la vôtre et votre pétition à M. Regnault et je ne doute pas que cette seule protection soit suffisante pour vous faire réussir dans vos justes et modestes prétentions. J'ai prié Humboldt de mettre dans cette affaire toute l'activité dont il est susceptible et de me faire part de suite du résultat de son entrevue avec M. Regnault..... Ainsi votre sort est bien entre les mains de M. Regnault. Lui seul peut tout dans cette affaire et j'en ai la meilleure opinion. Si le vice-roi (4) et l'Impératrice Joséphine avaient été à Paris, vous eussiez été recommandé directement par eux, mais ils sont absents et le temps paraît être pressant.

(*Coll. Allègre.*)

(1) Novembre.

(2) Cf. A. Bonpland, *Monographie des Melostomacées. Rhexiæ* (*Voyage de Humboldt et Bonpland*, 6e partie, *in fine*, p. 58). C'est la *Rhexia lanceolata*.

Au bas de ce billet Humboldt a écrit :

« Gay [Lussac] a passé une bonne nuit. J'ai veillé auprès de lui. Ne vas plutôt pas le voir ce matin. Il sommeille encore. »

(3) Le comte Regnault de Saint-Jean-d'Angély (1761-1819), devenu conseiller d'État après le 18 brumaire, était alors depuis trois ans procureur général de la Haute-Cour, et son crédit était considérable.

(4) Le prince Eugène.

XXVI

A DELILE

Navarre, ce 4 janvier 1811.

Mon cher Delile,

Veuillez, je vous prie, me rendre un service d'ami. Allez chez l'homme qui a fait nos loupes et où vous m'avez conduit. Donnez-lui la commission de m'envoyer ici 12 thermomètres semblables à ceux qu'il m'a déjà vendus. Qu'il mette ainsi l'adresse (et qu'il les donne au Bureau des diligences rue Montmartre) : *à Monsieur Bonpland, à Navarre, près d'Évreux*. Si cet homme craint pour son argent, payez-le ; dans le cas contraire j'acquitterai cette petite dette à mon prochain voyage. Faites-moi savoir, mon ami, si Warden (1) est arrivé et si vous avez des nouvelles de nos amis communs ; dites-moi aussi si vous avez fait vos visites de premier de l'an rue Basse-Saint-Pierre.

Adieu, mille amitiés et mille remerciemens. Je vous écris devant deux très bons yeux.

BONPLAND.

(*Coll. Requien*, à Avignon.)

XXVII

AU MÊME

Mon cher Delile,

Je suis très fâché de n'avoir pas pu aller hier matin chez vous à 6 heures. Je m'y suis présenté à 5 et ne vous ayant pas

(1) David-Baillie Warden, archéologue irlandais (1778-1845), venu à Paris comme secrétaire du général Amstrong, ambassadeur des États-Unis. Il est l'auteur des *Recherches sur les Antiquités des États-Unis de l'Amérique septentrionale* publiées quelques années plus tard par la Société de Géographie (*Mém.*, t. II).

trouvé j'ai préféré attendre à ce matin, plutôt que de laisser ce que j'avais à votre portier.

M. Jollet vous remettra trois cens francs, recevez-les ainsi que mes remerciements.

Tout à vous.

BONPLAND.

Dans le cas où M. Jollet ne vous trouverait pas, il rapportera l'argent et retournera demain chez vous à 8 heures précises.

(*Coll. Requien*, à Avignon.)

XXVIII

A GALLOCHEAU

Paris, ce 15 janvier 1811.

... J'irai demain chez M. Regnault, et au sortir de là, je monterai en voiture pour me rendre à Navarre, où se rend la reine de Hollande ou reine Hortense...

(*Coll. Allègre.*)

XXIX (1)

A SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE ET REINE

Malmaison, 8 septembre 1811.

Madame,

Le bâtiment servant actuellement d'écurie pour les chevaux de Sa Majesté, se trouve dans une position telle que, pendant l'hiver, les chevaux souffrent beaucoup du froid et beaucoup de la chaleur

(1) Il y avait dans la collection Renouard une lettre à l'Impératrice du 8 janvier 1811, 3 p. 1/4 que je n'ai pas retrouvée.

pendant l'été ; M. le comte de Pourtalès (1), écuyer de Votre Majesté, désire d'obvier aux deux grands inconvénients que présentent ces écuries et les moyens qu'il m'a fait l'honneur de me proposer sont simples, peu dispendieux et me paraissent très utiles.

Il s'agit : 1° de faire construire à chaque extrémité de l'écurie et en dehors un tambour en maçonnerie d'une grandeur suffisante pour qu'un cheval y puisse passer et tourner librement ; 2° de pratiquer quatre grandes croisées ou ouvertures, dont deux à chaque bout de l'écurie, à côté et au-dessous de l'entrée ; 3° de faire poser aux fenêtres, qui sont au midi, des châssis en bois garnis d'une toile écrue d'un tissu très serré afin d'éviter l'action très forte des rayons du soleil et des mouches.

L'Inspecteur des travaux ne se trouvant pas ici aujourd'hui, il m'est difficile d'offrir un tableau bien précis de ce que cela pourra coûter, mais demain je m'en occuperai et j'ose assurer que ce sera une très petite dépense.

J'ai l'honneur d'être, Madame, de Votre Majesté, etc. (2).

BONPLAND.

(Minute. *Bibl. de La Rochelle.* Ms. n° 617, f° 168.)

(1) Frédéric, comte de Pourtalès, écuyer de l'Impératrice, chargé des écuries depuis le renvoi de M. de Monaco (24 juillet 1811). (Cf. Fr. Masson, *Joséphine répudiée*, p. 164-245.)

(2) « Renvoyé à M. de Montlivault, intendant général de ma maison.

« JOSÉPHINE.

« M. Bonpland, d'après l'ordre de Sa Majesté, est autorisé à faire exécuter le travail ci-dessus.

« *L'Intendant général*,

« C. DE MONTLIVAULT. »

9 septembre 1811.

XXX

A M. DE MONTLIVAULT (1)

Malmaison, ce 23 octobre 1811.

Monsieur,

Je me suis occupé ce matin du rétablissement de la route qui conduit du Bois-Préault à Malmaison et de la manière de l'éclairer. Le rétablissement de cette route exige cent cinquante tombereaux à trois chevaux de sable de Nanterre et son éclairage cinq réverbères.

Vous avez paru désirer hier, monsieur, de faire venir les réverbères de Navarre. Ainsi il n'y aura à débourser que l'emballage et le port de ces réverbères qu'on peut faire venir ici avec leurs poulies et cordages. Il n'y a donc plus qu'à s'occuper que de la manière de les suspendre. Le premier de ces réverbères peut être fixé à deux arbres de l'allée qui conduit du Bois-Préault à Malmaison ; le second sera tenu par un poteau et un arbre, le troisième par deux poteaux, le quatrième par un poteau et un arbre et le cinquième enfin par deux poteaux. Il résulte de cette disposition qu'il y aura besoin de six poteaux en tout, auxquels il faut ajouter six scellements. L'Inspecteur des travaux à Malmaison étant en tournée, je ne puis vous dire ce que cela pourra coûter, mais je vous observe que ce travail est connu et que le prix en est exactement réglé.

Les cent cinquante tombereaux de sable de Nanterre qu'exige le rétablissement de la route coûteront 450 francs. Je vous observe que cette route raccommodée ainsi le sera pour longtemps et que la demande que je vous fais suffira et que peut-être je trouverai sur ce fond de quoi rétablir une partie de la route qui conduit de

(1) « Guyon, comte de Montlivault, intendant général de la maison de S. M. l'Impératrice Joséphine depuis le 28 juin : « Homme très aimable, dit mademoiselle Avrillon, rempli d'esprit et qui fut très bon avec tout le monde tant que dura son administration. »

la Grotte-à-Thomas au Tourne-Bride, laquelle en a un très grand besoin.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur, et suis avec respect, etc. (1).

BONPLAND.

(*Bibl. de La Rochelle.* Ms. nº 617, fº 170.)

XXXI

A ANDRÉ THOUIN (2)

Malmaison, ce 29 janvier 1812.

Monsieur,

J'ai commencé à Navarre une école des plantes de pleine terre que nous cultivons en Europe et désirerais me procurer les plantes suivantes que je ne puis avoir ni à Malmaison ni à Buzanval (3). Vous serez sans doute étonné de la longue liste que je vous adresse, mais je vous supplie de ne m'accorder que ce que vous avez en abondance et quand vous ne me donneriez pas un seul individu, je vous en aurais toujours la même obligation.

Je désire avoir deux ou quatre individus de chaque espèce.

. . . .

Dans le cas, monsieur, où vous pourriez me procurer quelques-unes des plantes ci-dessus, je vous serais obligé de m'en faire con-

(1) « Approuvé et à soumettre à la décision de Sa Majesté.

« *L'Intendant général*,

« C. DE MONTLIVAULT.

« Approuvé,

« JOSÉPHINE. »

(2) Sur un papier portant imprimé en tête : *Maison de Sa Majesté l'Impératrice Joséphine*, puis : *L'Intendant du Domaine* de Malmaison à M. Thouin, membre de l'Institut.

(3) Suit une liste de quatre-vingt-six espèces des genres : *Acer, Abies, Bignonia, Cratœgus, Cytisus, Cellés, Fraxonus, Juglans, Mespilus, Populus, Larix, Pinus, Pyrus, Quercus, Rhus, Robinia, Titia* et *Ulmus*. Thouin a désigné dix-sept espèces dont on a donné des spécimens.

naître les noms, afin que cela me serve de guide dans les demandes que je suis en cas de faire.

Agréez, je vous prie, monsieur, mes excuses de la peine que je vais vous donner et croyez aux sentiments du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur,

BONPLAND.

(*Bibl. Mus.*)

XXXII

AU MÊME (1)

Paris, ce 16 février 1812.

Monsieur,

Je me suis présenté aujourd'hui chez vous pour avoir l'honneur de vous saluer et vous remercier des arbres que vous avez mis à ma disposition par votre lettre du 8 de ce mois.

J'ai eu l'honneur de montrer à S. M. l'Impératrice Joséphine votre lettre. Sa Majesté a vu avec plaisir, monsieur, les nouvelles richesses que l'établissement du Muséum lui offrait et m'a chargé de vous en témoigner ses remerciements.

Je compte envoyer lundi matin une voiture chercher les arbres. Dans le cas où ils ne seraient pas arrachés, le commissionnaire attendrait; le but principal de son voyage étant d'aller chercher ces plantes.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer, et suis avec un profond respect,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

BONPLAND.

(*Bibl. Mus.*)

(1) Même en-tête. — Adresse avec ces mots : *Lettre portée.*

XXXIII

A GALLOCHEAU

Malmaison, ce 19 juin 1812.

Mon cher frère,

Je comptais effectivement aller vous embrasser le 5 de ce mois, mais j'en ai été empêché par le départ projeté de Sa Majesté pour l'Italie, qui m'a fait entrevoir qu'elle serait bien aise que je ne fasse ce petit voyage qu'après son départ. Ce départ devait avoir lieu le 15 de ce mois et est retardé jusqu'au 1er de juillet. Toutes les malles sont faites, les voitures sont prêtes et on peut partir plus tôt, de même que ce voyage peut être reculé de beaucoup (1). Depuis vos dernières je ne vous ai pas écrit : 1° parce que j'ai fait deux voyages, l'un à Navarre et l'autre à Rambouillet et 2° c'est que j'ai été aussi alité de nouveau par quelques accès de fièvre sans caractère, et qu'enfin j'ai retardé d'un jour à l'autre, voulant vous annoncer mon arrivée d'une manière précise. Je suis bien fâché qu'Olive soit mal portante. Puisse le séjour de Périgny (2) lui faire autant de bien que je le désire et puissé-je la trouver jouissant de la meilleure santé. Aussitôt la vente publique des mérinos faite (elle commence le 22), je ferai un petit voyage à Navarre et m'arrangerai de manière à partir d'ici vers le 10 de juillet. Dans tous les cas, je vous ferai savoir mon départ aussitôt que j'aurai pu l'arrêter. Je regretterais beaucoup si vous étiez aux Chauvins, parce que le docteur ne pourrait pas être aussi souvent avec vous que je le désirerais.

Adieu, mon cher frère, embrassez pour moi votre femme et vos filles et recevez tous l'assurance de mon bien sincère attachement.

AIMÉ BONPLAND.

Donnez-moi donc vos commissions.

(*Coll. Allègre.*)

(1) Ce départ eut lieu le 16 juillet.
(2) Village à trois kilomètres de La Rochelle.

XXXIV

AU MÊME (1)

Malmaison, ce 11 août 1812.

Mon cher frère, je suis arrivé la nuit dernière de Navarre ; j'ai trouvé ici votre dernière et m'empresse d'y répondre. Le 16 juillet, jour du départ de Sa Majesté pour Milan, j'ai été forcé de me mettre au lit où je suis resté onze jours retenu par une fièvre sans caractère, à laquelle ont succédé des douleurs rhumatismales et des douleurs de poitrine assez fortes. Pendant tout ce temps et quelques jours après, j'avais tellement perdu toute espèce de courage que je n'ai pas donné signe de vie. Obligé d'aller à Navarre, j'ai fait cette course. Maintenant les papiers vous auront instruit qu'il se faisait une adjudication des terres de Malmaison le 13 de ce mois. Il faut nécessairement que j'y sois, et, peu de jours après, c'est-à-dire le 20 au plus tard, je me remettrai en route. Soyez persuadé, mon cher Gallocheau, que je ne mets pas d'indifférence pour me réunir à vous ni pour mes affaires. Lorsque je vous aurai vu pendant quelques heures et que j'aurai causé avec vous sur ma position, sur ce qui s'est passé et se passe encore à mon égard, vous verrez qu'il m'était impossible de me rendre plutôt auprès de vous. Adieu, embrassez pour moi Olive et mes nièces. Mille choses à Bonpland et à vous.

Votre frère.

A. Bonpland.

(*Coll. Allègre.*)

(1) L'adresse porte : *A M. Gallocheau, rue Porte-Neuve, n° 7, à La Rochelle.*

XXXV

A GOUJAUD-BONPLAND

Malmaison, le 2 septembre 1812.

Enfin, cher ami, je puis m'acheminer pour La Rochelle et ce n'est pas sans peine. Gallocheau, Olive et toi, êtes bien en colère contre moi, mais, lorsque vous m'aurez entendu, vous verrez qu'il m'était impossible d'arriver plutôt. Samedi je me mettrai en route et tout compte fait, je me rendrai en poste pour être plus tôt avec vous et y rester plus longtemps. J'espère te ramener à Paris.

Ne sois pas étonné de ce que j'amène avec moi la petite femme dont je t'ai parlé et ne crains pas que cela produise un mauvais effet. Si Gallocheau est encore à La Rochelle et que tu ne puisses pas la loger, parce que la maison est trop petite, elle logera je ne sais encore où. Cependant je crois que ce sera chez le préfet. M. le comte Regnault qui l'a vue naître et qui connaît sa famille s'intéresse beaucoup à elle et le voyage d'aujourd'hui a pour objet le rétablissement de sa chétive santé. C'est donc une malade que je te conduis. Si je te parle ensuite de mon intérêt pour elle, je te dirai que c'est une femme intéressante par ses malheurs, veuve à 22 ans, quoique ayant un mari et à laquelle je puis donc avoir servi de père depuis bientôt deux ans et cela, à la connaissance de l'Impératrice qui aussi la connaît et l'a vue très enfant. Si cela est possible, fais donc disposer une chambre pour elle et prépare-toi à faire une cure, et sois assuré d'avance de toute la reconnaissance qu'on t'en aura. Prépare-toi aussi à faire de la musique parce que nous en emportons et avons la prétention d'être assez forts. — Lis ces lignes ci-jointes pour Gallocheau et Olive et remets-leur si tu le juges nécessaire. Malgré que ma tante m'ait assuré que Gallocheau devait partir pour les Chauvins, j'espère qu'il sera à La Rochelle, mais dans tous les cas, je te demande s'il ne vaudrait pas mieux que j'aille à Périgny. J'attends, poste restante, à Niort une lettre de toi à ce sujet.

Fais attention, je te prie, mon ami, à ne rien dire de désobligeant dans la lettre que tu m'écriras pour ce qui concerne cette petite femme. Mets toutes tes réflexions à part sur un morceau de papier volant et sois assuré que peu d'instants d'entrevue te feront penser comme moi à son sujet.

Adieu, mon ami, sous peu enfin je t'embrasserai.

Tout à toi.

AIMÉ BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

XXXVI

A GALLOCHEAU

Paris, ce 3 septembre 1812.

Mon cher ami,

J'ai appris ce matin par Giraud que le préfet n'était pas marié et qu'il était trop petitement logé pour loger la petite malade. J'ai en conséquence vu M. le comte Regnault. Il avait envie de l'adresser à la famille Garnier pour la recevoir, mais je m'y suis opposé ainsi que pour le maire. Elle n'aura donc que de simples lettres de recommandation pour tout ce monde-là. Comme j'espère la laisser à La Rochelle après moi, si sa santé n'est pas rétablie, et que l'air lui convienne, je crois convenable d'arriver à Périgny si Gallocheau et Olive n'y sont pas, ou à La Rochelle, s'ils sont à Périgny. Ecris-moi ton avis à ce sujet poste restante à Niort.

Adieu, mon ami, sans faute je partirai samedi. Dans deux heures je vais retourner à Malmaison pour payer le mois d'août. Ce travail sera fini demain à midi. — A deux heures je serai de retour ici et samedi, je m'embarque.

Tout à toi.

AIMÉ BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

XXXVII

A GOUJAUD-BONPLAND ET A M. ET M[me] GALLOCHEAU

Malmaison, ce 2 septembre 1812.

Mes chers bons amis, je puis enfin vous annoncer mon départ pour samedi prochain. Je croyais me rendre en diligence ou avec les courriers, mais, chargé de conduire une malade à La Rochelle pour y respirer l'air de la mer, je me rendrai en poste et dans ma calèche. Je désirerais bien que cette malade, qui doit être confiée aux soins de notre docteur, logeât à la maison, si cela est possible, c'est-à-dire à Périgny, si vous y êtes encore, comme je l'espère, ou à La Rochelle, et, dans le cas où vous seriez aux Chauvins, j'irai de suite vous y voir et vous demander la permission de vous la faire connaître. Dans le cas où vous ne lui donneriez pas l'hospitalité, le comte Regnault écrit au préfet afin qu'elle n'aille pas à l'auberge. Nous emportons de la musique et comptons travailler le piano avec ma grande nièce Adèle et Clarisse parce que je pense que toutes deux sont déjà fortes musiciennes. N'ayez aucune crainte sur cette compagne et attendez, je vous prie, pour prononcer votre jugement, de l'avoir vue pendant quelques heures et de m'avoir entendu. Je désire bien que vous soyez à Périgny et arriver là.

Bonjour, mes bons amis, embrassez pour moi mes nièces et d'aujourd'hui en huit, au plus tard, je vous rendrai cela.

Tout à vous,

AIMÉ BONPLAND.

(*Coll. Allègre*) (1).

(1) En tête de la lettre ci-dessus et de sa main, le docteur Michel-Simon Goujaud-Bonpland a écrit en grosses lettres : « *Risum teneatis, amici*, » puis en envoyant cette pièce et les deux autres qui précèdent à Gallocheau et à sa femme il écrit ces quelques lignes : « Je vous envoie les lettres de notre cher frère que j'ai reçues hier, au même instant que les vôtres. Pour ne lui rien laisser à désirer, je lui ai aussitôt écrit à Niort; je crains bien qu'il ne soit pas content de ma courte épître, dans laquelle je lui dis que la maison est

XXXVIII (1)

A SIR JOHN DACOSTA (2)

Malmaison, 24 février 1813.

Monsieur,

J'ai reçu hier soir à 8 heures seulement votre lettre de mardi et je regrette beaucoup le retard qu'elle a éprouvé dans sa marche. Je m'empresse de vous remettre ou plutôt de vous envoyer votre grammaire (3) plus une lettre pour M. Boxburgh (4), je l'ai laissée ouverte afin que vous puissiez en prendre connaissance. Mon portier est chargé de remettre le paquet à vous seul et je vous supplie de me faire dire si vous serez chez vous ce soir ou demain matin, car je compte aller à Paris ce soir et il me serait très agréable de vous dire adieu.

Je vous salue, monsieur, et suis votre dévoué serviteur.

BONPLAND.

(*Bibl. de La Rochelle.* Ms. n° 617, f° 4.)

vide et qu'il est le maître d'en faire ce qu'il voudra. Tant qu'à son projet de voyage, je ne lui ai point fait d'observation, je croyais déjà lui en avoir dit assez sur ce sujet. Je l'attends pour lui annoncer que je ne guéris pas les maladies incurables. Bonjour, mes bons amis, etc.

« GOUJAUD-BONPLAND »

Le 8 septembre 1812.

(1) Je n'ai pas retrouvé la lettre de Bonpland à M. de Montlivault, datée de Malmaison, 18 janvier 1813, 6 p. in-4°, qui faisait partie du cabinet Montigny. (*Catalogue de la Collection de lettres autographes...* de feu M. Lucas de Montigny. Paris, 1860, in-8°, p. 63.)

(2) Cette lettre, dont l'adresse est perdue, a été sans aucun doute écrite à John Dacosta, que Thouin, dans une de ses lettres conservée à l'Institut (coll. Decaisne), présente à la fois comme botaniste et comme « s'occupant de l'étude de la langue des Indiens ».

(3) Il s'agissait d'un *vocabulaire de la langue bengali* imprimé à Calcutta en 1810, et où se trouvent mentionnées de nombreuses plantes du Bengale, dont Bonpland avait copié la liste. (*Ms. cit.*, f°s 111-116.)

(4) M. Boxburgh à Calcutta. Bonpland dit dans une note (ms. Cayrol, f° 116) lui avoir écrit le 15 février 1813 en lui envoyant deux cents espèces de graines et en demandant d'entrer en correspondance avec lui. La minute de cette lettre à Boxburgh manque.

XXXIX

A CHAMPAIGNE (1)

Ce 30 mai 1813 (2).

Monsieur,

Je vois avec une peine extrême que rien n'est commencé de la nouvelle bâche, malgré les prières que je vous avais faites. Vous eussiez dû mettre des maçons et élever les murs. Il résulte de là que de vos amis et des miens ont écrit ou fait écrire à Sa Majesté qu'on ne travaillait pas aux bâches et que tout se négligeait à Malmaison. Veuillez donc, aussitôt la présente reçue, y mettre des ouvriers. Offrez à M. Lancelleur de se charger de la maçonnerie et de la couverture pour 1.400 francs; dans le cas où cette proposition ne lui conviendrait pas, mettez des ouvriers autant que le travail le comportera, surveillez-les exactement et nous le ferons faire à nos frais. Je rejette la proposition que vous me faites de vous en charger parce que cela ne vous convient nullement et que par la suitte cela vous serait nuisible. Vous n'y aurez pas moins d'avantage cependant parce que je vous donnerai une gratification, mais j'y mets mes conditions c'est que cela se fera bien et promptement.

Il est donc bien entendu, monsieur Champaigne, que vous allez commencer par mettre des ouvriers à la bâche, de suite après avoir lu ma lettre. Vous proposerez ensuitte à M. Lancelleur d'en être l'entrepreneur et s'il ne consent pas de suitte à vos propositions, vous mènerez la chose grand train. Vous aurez souci de mettre autant de tailleurs de pierre qu'il en faut pour tailler les tablettes et pour éviter que cette taille fasse attendre comme cela arrive toujours... Mathon travaillera aussi à sa charpente (si déjà elle n'est pas très avancée), Aumont à ses châssis et enfin vous écrirez à M. Follope

(1) Champaigne, Lancelleur, entrepreneurs, Mathon, charpentier, Aumont, menuisier, Follope, vitrier, employés à Malmaison.

(2) Reçu le 1er juin.

de ma part pour lui commander une caisse de verres tous taillés pour le vitrage et vous aurez soin d'en demander un plus grand nombre, afin de suppléer aux verres cassés et à ceux qui se casseront après, la serre faite. Cette bâche sera peinte par Vincent, elle sera vitrée aussi par lui et cette marche nous donnera de la latitude. Tout ce dont je vous prie, monsieur Champaigne, c'est de mettre une grande activité et de vous surpasser. Comme demain je pars pour Marseille, écrivez-moi là, poste restante, où en sont les travaux de cette bâche. Dans le cas où M. Lancelleur n'accepterait pas la proposition que vous allez lui faire et que vous ayez besoin de fonds pour payer les ouvriers à la journée, je vas écrire à ce sujet à M. de Vergnette. Alors vous ferez un état que vous certifierez et que vous lui remettrez, afin qu'il l'adresse à M. Demontlivault et qu'il puisse payer les ouvriers.

Ne parlons pas du Pavillon, faisons notre bâche comme nous en sommes convenus et si nous sommes assez riches nous ferons les choses de luxe.

Adieu, monsieur Champaigne, songez que, si vous ne mettez pas de suitte des ouvriers, on criera ferme et que cela [vous] ferait beaucoup de tort.

Je vous salue et vous prie d'agréer l'assurance de mon respect et de ma haute considération.

BONPLAND.

Faites en sorte que la bâche soit faite dans un mois.

Je vas instruire M. de Vergnette du travail de ces bâches afin qu'il n'ait aucun sujet de plainte.

Vous avez eu tort de ne pas appeler un autre vitrier que Langlois et de faire écrire à M. Demontlivault; cela a produit un mauvais effet.

(*Bibl. de l'Instit.*, *Coll. Decaisne.*)

XL

A FILLE

Hizos, le 30 juin 1813.

Monsieur,

J'ai été bien privé à mon arrivée à Hizos d'apprendre que vous étiez parti le matin. Permettez que je vous exprime tous les regrets que j'éprouve d'être privé de l'honneur de vous voir et de faire personnellement votre connaissance. Votre jardinier a mis une bonté particulière à me faire voir votre beau jardin. J'ai admiré votre plantation d'orangers, vos *hortensia* en arbre, la canne à sucre, le *cactus monstruosus* dont je n'avais jamais vu la fleur, quelques plantes de la Nouvelle-Hollande que vous avez mises en pleine terre, etc., etc.

Si vous me le permettez j'aurai l'honneur de vous envoyer des jardins de Malmaison et de Navarre des bruyères, dont vous êtes peu riche et que je crois devoir bien venir ici, des plantes de la Nouvelle-Hollande pour mettre en pleine terre et surtout quelques *eucalyptus* dont je n'ai pu voir aucun pied chez vous. S. M. l'Impératrice Joséphine dont le goût pour les plantes et leur naturalisation augmente tous les jours apprendra avec plaisir les détails que j'aurai l'honneur de lui donner de votre jardin et m'autorisera à vous envoyer tout ce qui pourra vous être agréable.

Je compte me servir de la diligence pour vous envoyer les plantes que je vous destine, comme étant la voiture la plus prompte et aussi la plus sûre. Si cette voie ne vous convenait pas, veuillez m'indiquer celle que vous préférez.

J'ai pris le nom de diverses espèces de citronniers et d'orangers que vous cultivez et qui manquent à la collection de Malmaison. Plus tard je vous écrirai à ce sujet.

Je vous réitère, monsieur, tous mes regrets et vous prie de vouloir bien disposer de moi, si vous me trouvez bon à quelque chose. La manière dont je m'acquitterai de vos commissions vous prou-

vera tout le désir que j'ai de faire quelque chose qui vous soit agréable.

Je suis, monsieur, etc.

BONPLAND.

(Minute. *Bibl. de La Rochelle.* Ms. Cayrol, n° 617, f° 243.)

XLI

A MADAME GALLOCHEAU

Malmaison, le 24 juillet 1813.

Ma chère Olive,

Après une absence forcée de deux mois, me voici enfin de retour à Malmaison où j'ai trouvé une lettre de toi en date du 10 mai. J'ai fait un voyage dans le Midi, — très agréable, — d'après les ordres de Sa Majesté qui m'avait donné une mission, celle d'inspecter de nombreux troupeaux de mérinos dans le département des Hautes-Alpes. Je vas, ma bonne amie, répondre à tous les articles de ta lettre.

D'abord, comme toi, j'ai eu l'intention de t'écrire; tu l'avais deviné, j'en suis aise. Tu ne dois pas douter que mon amitié pour vous soit aussi grande que la vôtre pour moi. Lors de mon dernier séjour à La Rochelle, je vous ai à tous ouvert mon cœur, je vous ai fait le tableau de ma situation et cet aveu est, il me semble, digne d'une grande confiance et d'un sincère attachement...

J'arrive aux reproches que tu m'adresses sur des pétitions et des demandes dont je me suis chargé... Je te remercie de ton éloquence à me défendre et d'un autre côté je suis tellement accoutumé aux caquets que tout ce qu'on peut dire ou *deux œufs* m'est égal. Beaucoup de gens voient les autres mais ne se voient pas eux-mêmes. Ma prétendue équipée n'eût été qu'une légère inconséquence aux yeux du public, et, lorsqu'il aurait comme toi connu la situation de madame B..., il n'aurait pu que l'estimer. Cette femme, si tu te rappelles ce que je t'en ai dit aux Chauvins avant qu'elle

y vienne, est un exemple rare de tyrannie et de vexation. Lorsqu'une femme, à l'âge de 17 ans et demi, se jette dans un couvent et s'y met sous la protection des lois pour se soustraire à une existence recherchée par la plupart des femmes et vivre de privations et de chagrins, elle n'est pas méprisable et est digne d'avoir un meilleur sort. Si, dans cet état de malheur, il s'est présenté un seul homme qui l'oblige sans aucune espèce d'intérêt, il lui est bien permis de s'attacher à lui et de partager ses peines, et de jouir de l'espoir de partager aussi un jour le bonheur qu'il a lieu d'espérer. La situation pénible dans laquelle tu m'as vu était le résultat de plusieurs sentiments bien vifs; je ne te les développerai pas ici, tu as assez d'esprit pour les avoir bien connus. Je crois en effet qu'une femme insensible conviendrait mieux ou convient mieux plutôt à la masse des hommes, mais je crois aussi qu'il en est qui préfèrent l'existence avec une femme d'un caractère prononcé, incapable de dire ce qu'elle ne pense pas, de faire une chose qui pourrait déplaire, parce que le jour où la brouille arriverait l'accès serait violent et tout disparaîtrait. Ce que tu me dis très clairement sur le C[omte] R[egnault] est donc de toute vérité. Cet homme a de grands vices, mais il a aussi de grandes vertus, le cœur bon et sensible. Tu dois te rappeler à ce sujet ce que je t'ai dit, et, je le répète, c'est la vérité. J'ai assez l'expérience des hommes et des femmes pour ne pas croire à ce que d'ailleurs je vois.

Tu te trouves, ma chère amie, dans une position bien opposée à celle de la masse des femmes; élevée sous les yeux d'une bonne mère et de parents qui n'ont rien négligé pour ton éducation, tu es sortie de chez eux pour vivre dans une seconde famille où, aimée et chérie de ton mari, et de plus voyant souvent tes propres parents, tout le monde s'empressait à aller au-devant de ce qui pouvait t'être agréable et te faire plaisir. Tu es devenue mère et nourrice et tu n'as enfin connu que les douceurs et les charmes d'une vie douce et paisible. Cette réunion de circonstances qui font le bonheur n'est pas commune à trouver, et sur cent il y en a 90 et plus qui, malgré qu'elles aient été élevées sous les mêmes conditions que toi, tournent mal et très mal, trompent père, mère, mari, amis, etc... Enfin, ma chère amie, j'ai toujours su me comporter de manière à m'attirer l'estime de toutes les personnes que j'ai connues en suivant l'impulsion de mon cœur; je n'ai jamais de-

mandé de conseils de ma conduite à personne, et j'ai trouvé beaucoup d'individus qui ont voulu m'en donner; la seule chose que j'aie demandée, cela a été de l'argent, et toujours j'en ai trouvé qui m'a été extrêmement utile. Ce que nos prudes Rochelaises ont trouvé très mauvais, très déplacé, d'autres femmes moins prudes peut-être et qui me sont bien plus utiles l'ont approuvé. Il résulte de cette longue lettre, ma chère Olive, que, lorsque je me marierai, si comme je l'espère cela réussit, je prendrai une femme à mon goût et à mon choix. Je ne prétends pas en cela faire une chose désagréable pour toi ni pour ma famille, mais je crois qu'avant tout il faut que ma femme me convienne, ainsi qu'à ceux dont je tiens une honorable existence et qui redoublent leur estime pour moi en m'en donnant journellement des preuves. Je ne te ferai aucune citation pour appuyer mon opinion, tu es entourée d'exemples et tu n'en as que trop sous les yeux pour que je t'en indique quelques-uns.

Je me félicite que tu aies été à Périgny, je ne vois pas d'espoir d'y aller si tôt et de vous embrasser dans notre département, je pense aussi souvent à vous que vous pouvez penser à moi et m'entretiens souvent de mes nièces. Embrasse-les pour moi ainsi que leur père et le docteur à qui j'écrirai incessamment.

Adieu, chère Olive, je t'embrasse de toute mon âme et suis ton frère et ami.

A. Bonpland.

(*Coll. Allègre.*)

XLII

A LA MÊME

Malmaison, ce 10 décembre 1813.

Ma chère Olive,

Je réponds aujourd'hui à ta lettre du 30 octobre, qui m'a été remise par M. Brejon. Ce jeune homme s'est donné la peine de venir ici où il n'a fait que paraître, malgré les vives instances que

j'ai faites pour lui faire accepter quelque chose ou à dîner. Je lui ai témoigné tout le plaisir que j'aurais de faire quelque chose qui lui soit agréable et je l'ai prié de m'en fournir l'occasion. Je l'ai, de plus, engagé à profiter du premier jour de beau temps pour venir voir Malmaison et dîner avec moi; je l'ai invité enfin à amener avec lui un ami, afin de ne pas se trouver seul à faire ce petit voyage. Depuis ce temps je ne l'ai pas vu ni n'ai entendu parler de lui. A mon premier voyage à Paris, j'irai le voir et l'inviter de nouveau. Tu ne dois pas douter, ma chère, du plaisir que j'aurais de recevoir les personnes que tu m'adresseras. M. Girardin est un grand garçon, je n'ai jamais pu rien lui faire accepter, il passait comme un éclair. Je lui ai offert tout ce qu'il est possible d'offrir, il n'en a jamais profité. Je crois lui avoir été utile par la recommandation à son chef; sous peu de jours je dois aller à Versailles pour faire entrer mon domestique dans les Vélites, et je verrai, j'espère, M. Girardin. J'ai reçu de son père une lettre de remerciement, je lui répondrai lorsque sa lettre se représentera sous ma main. Je te remercie beaucoup de l'appartement que tu m'as disposé; je voudrais pouvoir te fixer l'époque où j'irai l'occuper, mais malheureusement cela ne se peut pas, vu mes nombreuses et continuelles occupations.

J'ignore ce que tu veux dire par la boîte aux fiches; quant aux livres échus dans ton lot, j'ai scellé mes volumes d'Encyclopédie avec quelques brochures insignifiantes (mémoires sur les Etats généraux, l'Assemblée des 300 et quelques volumes dépareillés de *Faublas*; du reste, il n'y a aucun ouvrage marquant). A propos de cela j'ai laissé une épingle qui m'a été donnée par l'Impératrice et qui la représente d'une manière parfaite. Si le docteur ne s'en sert pas, je la recevrai avec d'autant plus de plaisir qu'elle m'a déjà valu quelques reproches. Quoique nous ne soyons pas encore à Noël, j'espère que tu es à La Rochelle, aussi je t'y adresse ces lignes.

Je ne conçois pas comment Bonpland pourrait quitter la maison paternelle. Cela n'était pas du tout son avis, bien au contraire, il m'avait montré les changemens qu'il devait faire et se félicitait de pouvoir entrer dans une maison qui, de toutes les manières, l'attachait. Dis-moi donc quel parti il aura pris, car il ne m'en dit pas un seul mot dans votre correspondance qui, du

reste, n'est pas très active. Je dois, il est vrai quelques réponses à Gallocheau et je ne l'en tiens pas quitte, mais en attendant que je lui écrive, donne-lui pour moi deux gros baisers, et cela lui fera beaucoup plus de bien que mes réponses. Embrasse pour moi Adèle, Clarisse, Olive et les morveuses.

Ton frère et ami qui t'embrasse tendrement.

A. Bonpland.

(*Coll. Allègre.*)

XLIII

A DELILE

Malmaison, ce 7 mars 1814.

Monsieur,

J'ai reçu, hier soir, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire relativement aux melastomacées de l'herbier de M. de Lamarck ; non seulement j'ai les siennes, mais j'ai encore celles de M. B. Delessert, une partie de celles de M. de Candolle et de celles de M. Thouin. Toutes ces plantes sont réunies aux miennes d'après un ordre que j'ai eu le plus propre pour trouver de suitte celle des plantes dont on peut avoir besoin ou pour en déterminer une.

M. Desfontaines veut établir ce même ordre dans ma division ; le classement des melastomacées dans l'herbier général sera fait très promptement. Qu'il le suive ou non, je propose de vous porter toutes mes melastomacées telles qu'elles sont chez moi et alors vous suivrez la marche ou la division que vous trouverez la meilleure.

Voici celle que j'ai établie et que je trouve très commode :

1° *Foliis anervosis ;* 2° *foliis nervosis ;* a) *trinerviis*, b) *tri-quinque nerviis*, c) *quinque nerviis*, d) *quinque-septem nerviis*, e) *septem nerviis ;* 3° *foliis multiplinerviis ;* a) *quintuplinerviis*, b) *sextuplinerviis*, etc.

Cette division a un très grand avantage à mon avis, c'est que

tous les échantillons ayant des feuilles on peut les classer facilement. J'ai beaucoup tâtonné pour établir les divisions sur d'autres parties et après bien des changements je m'en tiendrai à celle-ci jusqu'à ce que j'en trouve une meilleure.

Vous êtes bien bon de vous ressouvenir de l'annonce à faire dans le *Moniteur*. J'ai eu beaucoup de regret de ne pas vous rencontrer en vous portant mon 3e cahier ; je vous eusse alors remis cette note et nous eussions causé ensemble de cette chose-là. Au reste je vous l'envoie ici et j'aurai l'honneur de vous voir dans la semaine que j'aie ou non une réponse de vous sur les mélastomes.

Malmaison fut acheté par madame Bonaparte lorsque le premier Consul était en Egypte, c'est-à-dire en 1803 ou 1804. Le domaine était peu considérable et ne renfermait pas une plante curieuse ni même une orangerie. De tout tems l'Impératrice avait aimé les fleurs et toujours elle avait rassemblé chez elle des fleurs ou tout autre végétal qui offrait de l'intérêt. Le goût des plantes se développa donc avec plus d'étendue aussitôt qu'elle fut en possession d'une campagne et d'un jardin. Elle commença à rassembler à Malmaison des plantes de pleine terre et surtout des fleurs, elle fit transformer un magasin en orangerie, on construisit ensuite une serre chaude, des bâches, etc. Le retour de Bonaparte d'Egypte et sa nouvelle position donnant à sa femme tous les moyens imaginables de cultiver son goût pour les plantes, elle puisa partout, on lui offrit de toutes parts, et si l'espace de temps qui s'est écoulé entre l'administration de M. de Mirbel (1) et la mienne avait été, j'ose le dire, employé aussi utilement que nous l'avons fait l'un et l'autre pour l'intérêt de la science et pour celui de S. M., Malmaison aurait eu au moins mille plantes rares qui n'existaient pas en France. Je suis autorisé à dire cela par la liste des plantes envoyées à Malmaison pendant cet intervalle et qui disparaissaient au fur et à mesure qu'elles arrivaient.

Quant à Navarre, vous savez qu'il a été un des premiers établissemens pour les plantes pendant qu'il appartenait à la famille Bouillon. Ces princes envoyaient une ou deux fois par an leurs

(1) Mirbel avait été relevé de ses fonctions par l'Empereur en 1805 et remplacé par Lelieur de Ville-sur-Arce.

jardiniers en Angleterre pour y acheter ce que les Anglais avaient de plus beau et de plus rare. La culture principalement qui s'y faisait était celle des ananas dont il y avait une immense quantité, parmi le catalogue des plantes existantes lors de la splendeur de Navarre, c'est-à-dire à la veille de la Révolution, et j'ai été étonné d'y voir un aussi petit nombre d'individus, ce qui me porte à croire que MM. Bouillon ont été bien trompés. Les serres étaient belles et nombreuses, toutes, à l'exception de la plus grande et de la plus belle, ont été détruites entièrement, et cette grande serre fut transportée à l'Ecole Centrale d'Evreux où elle est encore aujourd'hui. En 1810 Sa Majesté est devenue propriétaire de Navarre, elle y a trouvé quelques arbres rares en pleine terre, et une orangerie contenant 640 orangers seulement. Le goût de Sa Majesté pour les plantes et peut être aussi le mien a fait établir une serre chaude, une serre tempérée destinée particulièrement à la culture des bruyères, une seconde serre tempérée pour la multiplication des genres : *Protea*, *Erica*, *Banksia*, *Metrosyderon*, *Lambertia*, *Mimosa*, etc., et aux plantes de zone tempérée qui réussissent mieux dans les lieux dont l'atmosphère est chargée d'humidité que dans ceux qui sont dans un air sec comme celui de Paris. Les *Erica*, les *Protea*, les *Banksia*, etc., viennent à merveille à Navarre. La collection de Navarre est donc aujourd'hui très précieuse par le choix des plantes qui la composent, par leur belle venue et par leur rareté. Après le jardin des Plantes de Malmaison, Navarre est assurément le lieu qui renferme le plus de plantes rares : j'y compte plus de 200 Bruyères vivantes, plus de 20 *Protea argentea*, etc., enfin il existe aussi de très belles baches à ananas, et le fruit est déjà très abondant.

Excusez, monsieur, un aussi long verbiage et puissiez-vous y trouver ce que vous m'avez demandé ou plutôt les bases d'un rapport agréable et honorable pour l'Impératrice.

J'ai l'honneur de vous saluer et vous prie d'agréer l'assurance de mon respect et de mon attachement.

BONPLAND.

(*Bibl. Mus.*)

XLIV

A GOUJAUD-BONPLAND

Ce 6 juillet 1814.

Mon cher docteur,

Nous nous plaignons réciproquement de notre silence et nous avons tous les deux quelques torts. Quant à moi, j'avoue les miens. Rompons enfin ce long silence qui de ma part n'a été déterminé d'abord que parce que j'attendais certain balancement de compte que tu m'annonçais, et de l'autre par tous les événements qui se sont succédé avec rapidité. J'écris par ce même courrier à Gigoux et à Olive; sans doute, ils te communiqueront mes lettres et tu apprendras par elles le parti que j'ai pris et à quoi je vais m'occuper. Si, de ton côté, tu peux t'occuper de nos petites affaires et m'en faire part, je saurai à quoi m'en tenir pour ce que j'ai dans le pays. Je suis décidé, mon ami, à aller en Amérique au printemps si les colonies deviennent calmes et habitables. Je préférerais les colonies espagnoles, mais dans ce moment, elles sont en combustion. Cependant, puisque cet état de guerre existait en Europe et qu'il a cessé, il faudra bien qu'il cesse là. Reste à savoir si ce sera de suite ou seulement dans quelques années. On me fait de belles propositions pour Cayenne, mais il faudrait partir de suite, c'est-à-dire en septembre et je ne le puis. Il est essentiel pour moi que je termine l'ouvrage de Malmaison et de Navarre, mes plantes équinoxiales et la monographie des Melastoma. Tous ces travaux m'occuperont l'hiver, et au printemps, je serai en mesure pour aller dans l'autre monde, c'est-à-dire le nouveau, s'il y a possibilité. Si je réussis dans mes projets, après huit ou dix ans, je puis être au-dessus de toute espèce de besoin et vivre partout où bon me semblera et comme je voudrai; au lieu que, si je reste en Europe, je végéterai bien certainement toute ma vie. Ainsi, végéter pour végéter, je veux

encore revoir l'Amérique. Adieu, mon ami, voici mon plan et j le soumets à ton jugement et à tes observations.

Je t'embrasse et t'aime toujours. Ton frère et ami.

AIMÉ BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

XLV

A MADAME GALLOCHEAU

Malmaison, ce 6 juillet 1814.

Ma bonne Olive,

Je suis bien paresseux, bien négligent et bien tout ce que tu voudras de ne vous avoir pas écrit plus tôt, mais j'ai eu bien des raisons pour tout cela! Abstraction faite de tout ce qui s'est passé, je te dirai que voici l'inventaire de la succession qui est presque terminé et que je vais enfin respirer. Je vais reprendre mes anciens travaux et les suivre avec activité, puis au printemps je verrai quel parti il y aura à prendre, c'est-à-dire si j'irai en Amérique ou si je resterai en Europe. La mort de l'Impératrice, que je ne pouvais prévoir parce qu'elle est arrivée comme la foudre, change tout à fait mon existence qui était assurée par les marques bien positives de la confiance et de l'estime que j'avais su mériter. C'est un malheur dont il faut éviter de parler parce que cela m'ouvre des plaies qui sont à peine cicatrisées. Le vice-roi (1) désirait beaucoup me conserver ici, mais je m'obstine à ne pas y rester, d'abord, parce que mes appointements seraient réduits de moitié, ensuite, parce que la place devient nécessairement moins honorable, qu'elle m'offre moins d'espérance, enfin, c'est que je ne pourrais pas travailler pour moi personnellement. Cet hiver je gagnerai plus d'argent avec mon travail que ne me produisait ma place pendant un an, et je dépenserai moins que

(1) Le prince Eugène.

je ne dépensais. Voici, ma bonne sœur, ce que je vais faire et ensuite nous verrons.

Maintenant, parlons de toi, de Gallocheau et de mes nièces. Vous devez être tous satisfaits du nouvel état de choses puisque les sottises innombrables de Napoléon vous rendaient mécontents. Il est vraiment malheureux que toute la France paye son ambition extrême, qu'il n'en soit pas seul la victime avec ceux qui y ont si complaisamment contribué. Que va faire Gallocheau ? Cultiver ses terres. C'est le plus court parti, c'est le meilleur métier. Si j'avais une grande exploitation rurale en France, je m'y donnerais entièrement, car il n'y a de vrai bonheur que dans la vie intérieure et dans la liberté qu'on a de faire ce qu'on veut au milieu de sa famille. Sous ce point de vue, j'aime à croire que vous êtes très heureux et que ce bonheur deviendra chaque jour croissant par la facilité de vendre vos bois et vos eaux-de-vie. D'un autre côté, vous aurez moins d'impôts et moins de charges. Quant au docteur, c'est un richard très fortuné. Ma bonne amie, j'ai ménagé un peu d'argent depuis deux ans, c'est-à-dire depuis que j'ai su ce que j'avais. Au printemps prochain, j'aurai réuni tout ce que je pourrai, et il serait très probable que je mette tous mes œufs dans le panier pour me rendre propriétaire en Amérique. Quelque insensé que puisse vous paraître ce projet, il ne l'est pas du tout. Si je reste en Europe, mon existence est toute calculée et, sans être belle, elle n'est pas non plus mauvaise, pourvu cependant que j'aille à pied, que je mange du pain, du bœuf, du rôti et des légumes et que je ne change pas de place. Tout cela, comme tu le penses bien, ne doit pas m'accommoder beaucoup, ainsi il faut n'avoir rien à se reprocher et tenter la fortune. Au reste, ma chère Olive, tes réflexions à ce sujet me feront plaisir, et je t'engage à me les transmettre, ce sera un bon moyen de nous écrire.

Adieu, ma chère sœur, mille choses à Gallocheau et embrasse pour moi mes grandes et petites nièces.

Ton frère et ami,

Aimé Bonpland.

(*Coll. Allègre.*)

XLVI

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

Le 7 octobre 1814, à midi.

Mon bien bon ami,

J'ai reçu hier ta lettre un peu tard et j'y eusse répondu de suite ou ce matin de bonne heure, mais je n'en ai pas eu le loisir. Loin de m'opposer, mon ami, à la publication prochaine du *Species*, je me réunis au contraire à toi et à M. Künth pour qu'il paraisse le plus tôt possible. Je ne vois pas pourquoi tu me témoignes des craintes à ce sujet, car je crois n'avoir rien négligé pour faire tes volontés d'après notre dernier et très agréable entretien à ce sujet. Je vais donc répondre avec franchise à tous les articles de ta lettre. Je commence par le titre de l'ouvrage : il est de toute justice que cet ouvrage soit publié sous le nom de M. Künth, puisqu'il le rédige. Le titre que tu donnes me paraît donc convenable ; seulement je t'observe que les mots de *notas adjecit* sont peut-être mal placés. M. Künth a à sa disposition toutes les plantes, il a tous les manuscrits, toutes les observations par conséquent qui ont été faites sur les manuscrits tant en Amérique qu'ici. Avec ses matériaux il fait le travail comme il l'entend, ainsi les mots *in ordinem digessit* renferment son travail comme ils renferment le mien dans les plantes équinoxiales. Il est évident que si toi ou moi eussions rédigé cet ouvrage, que nous eussions trouvé à ajouter à chacune des descriptions que nous avons faites sur les lieux d'après les nouvelles connaissances que nous acquérons tous les jours, soit par l'étude des divers auteurs ou par l'étude et la confrontation de nos plantes avec les collections sèches ou vivantes, il résulterait de là, c'est-à-dire, d'après mon avis, il s'établirait une certaine rivalité entre les propriétés des observations de toi, de M. Künth et enfin de moi, qui serait peut-être désagréable. M. Künth rédigeant l'ouvrage, il est évident qu'il prise toutes nos descriptions, tous les noms que nous avons pu mettre

dans le voyage, qu'il les arrange à sa manière et qu'il les publie comme il l'entend. Les mots : *in ordinem digessit* renferment donc tout. Nous sommes censés avoir ramassé les plantes en commun, les avoir décaties de même et, M. Künth, muni des matériaux que nous lui avons donnés, les publie.

2° Je ne vois aucune utilité à citer le numéro du Manuscrit. Nous ferions en cela ce qu'aucun voyageur et ce qu'aucun auteur ont fait et cette innovation serait en pure perte. A ce sujet je réponds à ta demande sur le dépôt à faire d'une copie corrigée du Manuscrit au Muséum. Nous avons à cet égard à suivre ce qu'ont fait Desfontaines et les auteurs botanistes, c'est-à-dire nous devons garder nos manuscrits pour nous parce qu'ils nous sont plus utiles qu'à qui que ce soit et que nous seuls, en lisant les descriptions, y faisons des rapprochements que nul autre ne peut faire.

3° Quant à la proposition que tu me fais de voir Schoëll et de convenir avec lui que l'ouvrage est ma propriété, je t'en remercie beaucoup, mais tu me permettras de ne pas l'accepter et de te faire quelques observations qui sans doute ne se sont pas présentées à ta mémoire. D'abord tu as sur le produit de cette flore à être remboursé des 8.000 francs d'avances que tu as faites pour les dessins et les gravures ; tu as ensuite à te rembourser une partie de l'argent donné à Vicher ; tu as aussi à recouvrer l'argent que tu as donné à Willdenow pour son voyage et que tu m'as dit s'élever à plus de 6.000 francs ; il faut enfin prélever sur le produit le déplacement, les peines, et les travaux de M. Künth. D'après toutes ces réflexions, mon ami, tu vois que je ne fais pas un sacrifice d'argent en renonçant au bénéfice de cet ouvrage. Il n'en aurait pas certainement été de même si nous n'avions pas éprouvé de contretemps. Libre aujourd'hui de mon temps et plus instruit que je ne l'étais à notre retour, muni de plus de livres que je n'en avais alors, il m'eût été facile de tirer de cet ouvrage tout l'avantage pécuniaire qui est attaché à tous les ouvrages qui portent ton nom ; d'ailleurs ce sacrifice est le moindre de tous. Je te demande donc seulement de me donner un nombre déterminé d'exemplaires et qu'ils me soient remis fidèlement ou tenus à ma disposition en cas de départ avant la fin de l'ouvrage publié.

4° Je trouve très bien le plan de ta préface, seulement je crois convenable et conforme à la vérité de ne pas dire que c'est d'après

mes projets de quitter l'Europe mais bien [que c'est sur] tes instances que j'ai cédé le droit que j'avais et que tu m'avais accordé de rédiger la flore.

Voici, mon bon ami, les réponses à toutes tes questions. J'espère que tu les trouveras conformes à tes vœux et que tu seras entièrement convaincu de tout le désir que j'ai de voir paraître bientôt notre flore.

Adieu, je t'embrasse et te renouvelle l'assurance de tout mon dévouement.

BONPLAND.

(*Coll. Sachse.*)

XLVII

A MADAME GALLOCHEAU

Paris, ce 6 juin 1815.

Ma bonne Olive,

J'ai reçu il y a trois jours ta lettre du 20 *mars* datée des Chauvins? Les postes, il faut l'avouer, sont bien inexactes, cela tient sans doute aux événements derniers ou plutôt tu te seras trompée de mois et tu auras mis mars au lieu de mai. Quoi qu'il en soit, je te remercie de ton souvenir et de celui de mes nièces, de tes bons avis, etc. Sans doute, ma chère Olive, il m'eût été agréable d'aller à La Rochelle avant mon départ, mais j'ignore si je le pourrai. Nous ne faisons pas tout ce que nous voulons dans ce monde et d'ailleurs nous éprouvons des contrariétés qui souvent tiennent à peu de chose. Calme tes craintes sur le voyage que je vais entreprendre. Je n'y trouve d'autres dangers pour moi que ceux de la mer et je m'en console lorsque je vois la quantité de bâtiments sortant et rentrant dans les différents ports. L'article *arrivée* et *départ* dans les papiers anglais surtout est chose admirable à lire. Quant aux autres dangers, je n'en vois pas, il n'y en a pas et les avantages que je trouve dans mon projet qui est mé-

dité depuis longtemps sont énormes. La guerre est moins à l'ordre du jour dans ces pays-là, c'est-à-dire sur le point où j'irai, que dans notre Europe si civilisée, où les rois font la guerre aux peuples pour assurer leur dynastie, et où les Français sont assez faibles et assez pusillanimes pour s'égorger entre eux. Si tu m'en crois, je t'assure qu'il est bien plus agréable de vivre au milieu d'un peuple moins civilisé que nous ne le sommes en France. Tu me vois donc bien décidé, chère Olive, aussi fais des vœux, prie pour mon prompt départ; seulement aussitôt mon arrivée je t'écrirai sans doute et tu apprendras que j'ai eu fortement raison de m'en aller.

J'ai appris par les papiers la nomination de Gallocheau et je suis fâché qu'il ne se soit pas rendu de suite. L'envoi ici de son certificat a produit un très mauvais effet et les premières impressions, tu le sais, s'effacent difficilement. Ou Gallocheau est décidé à vivre aux Chauvins et à La Rochelle sans place, ou il désire être employé; dans le premier cas il n'aurait pas dû accepter la place de député; dans le second le retard seul de son arrivée peut lui fermer toutes les portes. Je sais, ma chère Olive, qu'il n'appartient pas au plus jeune d'une famille de faire des observations de ce genre à son aîné, mais j'ai 40 ans passés et ma minorité d'âge est un peu surannée. Du reste ce que je te dis est de pure amitié et j'ai employé ici tous mes moyens pour détruire la mauvaise impression qu'on voulait donner et qu'on donnait au retard de Gallocheau. C'est en adoucissant, en palliant, en détruisant en quelque chose les fautes réelles ou apparentes, et non en les augmentant par ses discours, qu'on se montre véritablement ami.

Adieu, ma chère Olive, embrasse pour moi toutes mes nièces grandes et petites et dis mille choses pour moi à ton mari.

Ton frère et ami,

Aimé Bonpland.

(*Coll. Allègre.*)

XLVIII

A LA MÊME

Paris, ce 25 novembre 1815.

Ma chère Olive,

J'ai été bien surpris à mon arrivée ici de trouver Gallocheau et cette surprise m'a été très agréable. Malgré la saison un peu froide tu aurais bien pu faire ce petit voyage. A ta place, j'eusse fait cette route comme une promenade et accompagnée de mes filles. Tu aurais eu le plaisir de voir Finette avec toutes ses filles et cette réunion n'eût pas laissé d'être agréable, malgré la perte de notre pauvre bon oncle (1).

Je suis toujours à la veille de mon départ et je ne m'en vais jamais, cependant il faudra bien que ce moment arrive et définitivement il ne peut guère tarder. Mon départ dépend enfin d'un règlement de compte que j'attends depuis un an et demi des commissaires chargés de régler la succession de l'Impératrice, et quinze jours après que j'aurai reçu cette somme-là, je partirai. J'aurai soin, ma chère amie, de t'instruire de mon départ et de te dire où j'irai, afin que tu puisses, ainsi que mes nièces, me suivre sur la carte.

Je laisse à l'instant Gallocheau, il se porte à merveille et il fait son métier dans la succession des Lacoste. Il rend vraiment de grands services à ma tante et tu le reconnais bien là.

Adieu, ma chère Olive, je t'embrasse ainsi que toutes mes nièces, et je vous souhaite à tous, joie, santé et prospérité.

Ton frère,

AIMÉ BONPLAND.

Tu ne recevras pas de lettre de Gallocheau par ce courrier.

(*Coll. Allègre.*)

(1) L'oncle de Lacoste, frère de Marguerite-Olive, mère de Bonpland.

XLIX

A GALLOCHEAU

Paris, ce 1er avril 1816 (1).

Mon cher frère,

Je n'ai reçu votre lettre du 31 janvier que le 15 de ce mois de mars, époque de mon retour à Paris. Vous avez bien raison de dire que le Ciel se rit de nos projets, et moi j'ajoute qu'il se rit de nous, car, visiblement, je ne connais personne qui jouisse d'un parfait bonheur, malgré que je connaisse beaucoup d'individus qui le méritent. Je conclus de là que vraisemblablement on sera plus heureux dans le nouveau monde, et c'est pourquoi je veux y aller, malgré tous les obstacles que j'éprouve et malgré l'avis de bien des gens. Arrivé là, je vous dirai ce qui en est, et, pendant que vous étudierez les antiquités de la Saintonge, j'étudierai celles des Incas et des peuples qui habitent depuis le Chili jusqu'au détroit de Magellan. Ne croyez pas cependant, mon bon ami, que je soye encore au moment de mon départ; cependant, il peut arriver d'un jour à l'autre, et j'aurai soin de vous en instruire afin que vous fassiez faire quelques prières pour mon heureuse arrivée et pour le bon succès de mon opération. Je vous quitte pour écrire quelques mots à Olive, et je vous prie d'embrasser mes grandes et petites nièces.

Votre dévoué frère et ami,

Aimé Bonpland.

(*Coll. Allègre.*)

L

A MADAME GALLOCHEAU

Paris, ce 1er avril 1816.

Ma chère Olive,

Lorsque j'embrassai Gallocheau dans les derniers jours de décembre, j'étais loin de me douter que je ferais une longue

(1) Rue Lepelletier n° 29.

absence et que Gallocheau resterait à Paris jusqu'au mois de février. Après avoir terminé mes affaires en Normandie, je me suis avisé d'aller au Havre, où j'ai profité d'un beau temps et d'un bon bâtiment pour aller à Londres où j'ai resté plus longtemps que je ne le croyais. Arrivé ici depuis quelques jours, j'ai trouvé ta lettre du 31 décembre et celle de Gallocheau du 31 janvier. Plus, j'ai reçu aujourd'hui une lettre du patron de la famille, notre frère aîné. J'apprends avec plaisir que Gallocheau est juge à Saintes, mais ce plaisir n'est pas complet puisqu'en même temps, je vois que tu aurais mieux aimé être à La Rochelle. Si ce chagrin est le plus grand que tu aies, ma chère amie, il sera bien facile de le faire disparaître, et, pour cela, tu n'as qu'à comparer tous les avantages que tu vas retirer de la proximité des Chauvins et de la facilité que tu as de veiller à tous tes intérêts. Dans ta place, je passerais toute la belle saison aux Chauvins et le temps le plus vilain de l'hiver à Saintes. Pour cela, je m'arrangerais avec les maires qui se trouvent souverains des routes entre les Chauvins et Saintes, je ferais en sorte qu'ils rendissent ces routes praticables pour ma voiture, j'aurais un cabriolet léger traîné par un seul cheval, et à l'aide de ce cabat et des maires, mon mari irait tous les matins à la ville pour son audience et ses affaires et il reviendrait dîner, coucher et se délasser de la chicane qui mérite un délassement. Voici, ma bonne Olive, une recette à tes tourments présens et je désire qu'ils soient les seuls parce qu'à la vérité cela ne vaudrait pas la peine de se plaindre. Maintenant, ma chère Olive, j'ai certainement autant de désir que toi de me réunir à ma famille, mais malheureusement, cela m'est impossible. Occupé ici à terminer quelques ouvrages et à régler des affaires assez importantes pour moi, je suis forcé de partager mon séjour entre Paris et Londres. Le seul espoir qui me reste est d'aller m'embarquer à Bordeaux ou à La Rochelle ou enfin à Nantes, et, dans ce cas, certes je ferais volontiers cent lieues et plus pour aller t'embrasser, toi et mes nièces. Comme toi je ne vois pas les choses aussi en noir et, si je pars, j'espère bien revenir et te retrouver ici. Mon voyage ne sera pas si long, et je compte que nous avons encore longtemps à vivre. Loin de toi donc, les idées lugubres d'adieux éternels, de dernier adieu. Je suis effectivement très occupé et chaque fois que je me couche, n'ayant pu

terminer tout ce que j'avais à faire dans la journée. C'est ce motif, ma chère amie, qui m'a privé de voir Gallocheau aussi souvent que je l'aurai voulu pendant son séjour ici. A mon retour d'Amérique, je ne serai commandé par rien et j'espère vivre bourgeoisement de mes rentes, si, comme je l'espère, je fais de bonnes affaires.

En attendant, il faut travailler, puisque j'ai été dépouillé dans un instant de tant de belles espérances.

Adieu, ma chère sœur, je t'embrasse, toi et toutes mes nièces, fais-leur mille amitiés pour moi et assure-les de mon véritable attachement.

Ton frère et ami,

A. Bonpland.

(*Coll. Allègre.*)

LI

A DELILE (1)

Paris, ce 8 août 1816.

Mon cher Delisle,

Je vas m'absenter pour huit jours (2), veuillez, je vous prie, pendant ce temps corriger les épreuves qu'on vous portera de mon ouvrage sur les plantes de Malmaison et faire remettre ces épreuves corrigées chez Didot, rue du pont de Lody. Aussitôt mon retour je vous verrai.

Mes respects à votre femme.

Votre ami,

Bonpland.

(*Coll. Christophe, à Toulouse.*)

(1) Adresse : *A Monsieur Delisle,* rue de Rochouard. Il y avait rue Chauchat, ce nom a été biffé.

(2) Il part pour Rouen et Le Hâvre.

LII

A MADAME GONTHIER (1)

Le Havre de Grâce, ce 24 octobre 1816.

Madame,

Depuis que je vous ai quitté[e] je n'ai pas encore pu me reposer de la vie active que nous avons menée et je crains bien que vous et votre fils ne soyez dans le même état. Malgré tout le soin que vous avez pris pour le lit de Gabriel (2), j'ai et je conserve encore un bon rhumatisme, il a été accompagné de quelques accès de fièvre, mais j'espère qu'ils finiront de me tourmenter. Madame Bonpland (3) et Emma (4) sont très sensibles à votre souvenir et à tous les soins que vous avez pris pour l'emballage de leurs affaires. La première ne vous écrit pas aujourd'hui parce que l'heure de la poste nous presse un peu ou pour mieux dire [à cause] des repasseuses et des blanchisseuses ; quant à Emma elle a déjà fait plusieurs lettres pour *son amie madame Gonthier*, mais elle les déchire le plus lestement du monde, parce que jamais elle ne les trouve assez bien écrites.

Gonthier est ici depuis deux jours, il est très occupé avec Broderipp, de sorte que nous n'avons fait que l'apercevoir ici, mais ce soir nous le verrons plus longtemps, parce qu'ils doivent venir prendre le thé ou le caffé avec nous. Je croyais avoir donné notre adresse ici à monsieur votre fils et l'avoir prié de m'envoyer mes lettres, mais je vois, en cela comme en bien d'autres choses, que je me suis trompé. Je vous serai obligé de continuer de retirer mes lettres, de les mettre dans une petite boëte, ainsi que l'état ou le double état que j'avais donné à M. Gonthier et tout couvert de petits X. Que cet état soit copié ou non, joignez-le de suite à mes lettres et

(1) A madame Gonthier, rue de la Harpe, n° 53, Paris.

(2) Gabriel Lechêne, que Bonpland emmène avec lui, ainsi qu'Auguste, dont il sera question plus loin.

(3) Bonpland avait épousé, à une date que la destruction des papiers de l'état civil de Paris en 1871 empêche de préciser, la « petite femme » dont il était question plus haut dans ses lettres de septembre 1812.

(4) Emma doit être issue du premier mariage de Mme Bonpland.

envoyez-le-moi par le vélocifère qui généralement part tous les matins ou par la grande diligence qui part tous les soirs (*A Monsieur Bonpland, chez M. Boucherot, au Havre* (1), il est très important pour moi que je reçoive de suite mes lettres. Ainsi veuillez ne pas perdre un seul instant et prier votre fils de bien faire charger cette boëte, afin qu'elle n'éprouve aucun retard. Il faudra bien se garder de dire qu'elle renferme des lettres, il suffira de déclarer du linge. Quant à la *Galerie du Louvre* qu'on vous a déposée, conservez-la jusqu'à nouvel ordre. J'ai écrit, relativement à nos projets avec monsieur votre fils, et j'espère sous peu de jours avoir une réponse favorable.

Je vous salue, madame, je vous réitère l'assurance de mes amitiés ainsi que de celles de ma femme. Emma n'a pas encore terminé sa lettre et la mienne va partir. Gonthier se porte très bien, soyez sans inquiétudes sur sa santé. Mille choses à monsieur votre fils de notre part.

Votre dévoué serviteur,

BONPLAND.

Ecrivez-nous par la poste en nous annonçant l'envoy des boëtes renfermant les lettres.

(*Bibl. de La Rochelle*, ms. n° 617, f°s 244-245.)

LIII

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

Le Hâvre de Grâce, le 19 novembre 1816.

Mon excellent ami, je suis on ne peut plus sensible à cette nouvelle marque de ton amitié. L'arrivée de M. Künth m'a surpris bien agréablement et j'aurais bien aimé à le voir retourner les mains pleines des plantes qui selon toute apparence paroissent avoir été emballées avec les miennes. Je regrette d'autant plus cette méprise que j'avais mis tout le soin possible à faire cette

(1) Boucherot, armateur du brick de 200 tonneaux, le *Saint-Victor*, sur lequel Bonpland et les siens vont faire la traversée.

séparation sans avoir égard s'il me resterait ou non des doubles.

Le bâtiment sur lequel je dois m'embarquer n'a pas été affiché et nous devions mettre à la voile, selon toutes les apparences, il y aura demain un mois. Nous eussions pu effectivement sortir du port jusqu'au 27 octobre, mais par une fatalité, qui n'est due qu'à moi, je pense, le temps a constamment été mauvais et les vents contraires, excepté un seul jour où il est sorti plusieurs bâtiments qui tous ont été obligés de relâcher soit dans ce port ou dans d'autres. Notre bâtiment est donc expédié depuis le 20 octobre et depuis ce temps on ne peut rien remuer à bord. Pour fouiller dans la calle, y remuer des caisses et les ouvrir, il aurait fallu qu'elles soient dessus et malheureusement elles n'y sont pas : elles ont été placées dans le second plan, de sorte que pour les trouver il aurait fallu décharger le bâtiment presque en totalité puis obtenir une permission particulière de la douane, puis enfin ne pas être à la veille du départ. J'ai conduit M. Künth à bord, il a vu lui-même toutes les difficultés que cette opération présentait et, si le vent eût été plus fort ce matin, il nous aurait vus sortir du port. Notre départ est donc remis à demain et j'espère bien que sans faute il aura lieu (1).

Pour remédier au mal, M. Künth m'a laissé la liste exacte de ce qui manque et aussitôt que je serai arrivé et fixé j'ouvrirai mes caisses, je mettrai en règle mon herbier et j'expédierai tout ce que je trouverai et qui pourra être utile à la publication. Quant aux *rhexia* et *melastoma*, je les ai bien certainement et par une fatalité très extraordinaire la caisse qui les renferme a été engagée le 15 de ce mois par un chargement de marchandises extraordinaires. J'avais déjà travaillé ici sur ces plantes et elles devaient me servir dans la traversée. Avant qu'il se passe une année j'enverrai, j'espère, du manuscrit pour les *rhexia* et *melastoma* et j'y joindrai aussi les doubles de ces plantes qu'il m'eût été facile de remettre de Paris si j'avais eu plus de temps ou si j'avais pu raisonnablement supposer que je resterais ainsi dans ce port. Le Muséum ne perdra rien à ce retard, j'ose dire plus, c'est que la collection n'en sera que plus complète.

Malgré tout le plaisir que j'aurais eu à t'embrasser, j'aime bien

(1) Le départ n'a eu lieu que le 22 novembre. Bonpland avait quitté Paris le 18 octobre précédent.

mieux que tu n'ayes pas fait le voyage du Havre. Je ne redoute rien tant, tu le sais, que les moments d'adieux et ils le sont d'autant plus qu'ils sont bien réels. Je n'en dirais pas autant de Delisle, nos liaisons sont bien différentes.

Mille et mille fois merci pour la lettre très aimable dont tu me fais porteur. Si j'arrive à Rio-Janeiro je la remettrai moi-même, autrement je la lui enverrai et cela me mettra en relation avec lui et en mesure dans le cas où je désirerais me fixer ou voyager dans le Brésil. Tu peux d'avance être assuré de la mesure dans mes relations avec M. D'Araujo. Mon intention est de m'occuper là seulement d'histoire naturelle et d'agriculture ou seulement de l'une ou l'autre chose. Plus le moment de quitter la France s'approche, plus j'éprouve de regrets, plus j'ai la ferme intention d'y retourner aussitôt que cela sera utile à mes intérêts, c'est-à-dire aussitôt que j'aurai assez ramassé pour vivre tranquille avec mon travail et libre de la disposition de mon temps. Si je ne réussissais pas, je resterais là enseveli sur quelque colline ou dans une belle vallée.

J'ai longuement causé avec M. Künth du travail sur les *rhexia* et les *melastoma* et ce que je lui ai dit est la répétition de ce dont nous sommes convenus. Je lui ai remis de plus le compte du relieur Boehr pour qu'il le donne à Schöll auquel je vais écrire à ce sujet. Je te remercie beaucoup de ce que tu as encore fait pour moi à ce propos, mais cela n'est pas juste. Lorsque j'avais des appointements fixes et que Schöll n'en avait pas et qu'il me devait, je n'ai rien exigé de lui. J'ai plus fait, je lui ai acheté ses livres exprès pour avoir une occasion de lui donner de l'argent. Aujourd'hui nous sommes dans une position inverse, il me devra plus de 16.000 francs lorsqu'il aura reçu la onzième livraison de Malmaison et j'ai le droit d'exiger qu'il paye Boehr, puisque d'ailleurs c'est lui qui s'est offert de se charger de cette dette. Fais, je t'en supplie, signer M. Herne (1), il ne peut s'y refuser et cette pièce remise entre les mains de M. Laporte me devient très importante pour mes affaires avec ce dernier qui peuvent avoir de grands résultats pour moi. Je n'ai pas reçu la lettre de Schöll dont tu me parles et je vais lui écrire. Adieu, cher bon ami ; si comme il y a toute apparence, nous

(1) Huerne de Pommeuse, le député.

mettions à la voile demain, je t'écrirais par le pilote qui nous mettra dehors. Dans tous les cas ne parle pas encore de mon départ; tu en sais les motifs et si par une suite de contrariétés j'étais encore à l'ancre, cela me mettrait dans un embarras cruel, cela me causerait un mal irréparable. Je t'écrirai donc avant mon départ et tu seras instruit de l'heure fixe où nous quitterons le port. Je t'embrasse mille fois et te renouvelle l'assurance de ma gratitude et de mon inviolable amitié.

Tout à toi.

BONPLAND.

Chez M. Boucherot, négociant au Havre-de-Grâce.

(*Coll. Sachse.*)

LIV

A PELLIER (1)

Buenos-Ayres, le 20 mai 1819.

Très cher Pellier,

Je croyais pouvoir vous écrire très longuement par M. Roguin (2) qui vous remettra ces lignes, mais j'en suis privé par le départ accéléré du bâtiment. Cependant, cher Pellier, vous n'y perdrez pas pour attendre ou plutôt moi, parce que je profiterai du départ d'un autre bâtiment français qui doit mettre à la voile dans un mois ou six semaines.

M. Roguin a vécu avec nous comme vous, cher Pellier ; il nous a donné et laissé mille preuves de son attachement. Vous pouvez donc savoir par lui tout ce que nous avons fait ici ; notre situation et ce qu'elle peut devenir. Questionnez-le donc, il répondra à toutes vos demandes.

Je vous eusse appelé ici, cher Pellier, et M. Roguin vous

(1) « A M. Pellier, à Paris ».

(2) Roguin, négociant français, de la maison Roguin et Meyer, avec lequel Bonpland remontait au Paraguay dans les derniers mois de l'année suivante. (*Journal des Voyages*, t. IX, p. 150, janv. 1821.)

dira combien nous le désirons, de sorte que si la fortune nous devenait un peu favorable, vous pourriez graisser vos bottes très promptement.

Si M. Roguin a besoin de vous pour quelques renseignements ou pour tout autre chose, cher Pellier, veuillez l'aider en tout, ce sera pour rendre service. Lisez et cachetez toutes les lettres qui vous seront remises. Voyez Ogier ; il est un peu original, mais bon enfant et surtout très obligeant. — Je vais continuer mon courrier qui partira dans un mois ou six semaines, et j'écrirai à toutes les personnes avec lesquelles j'ai des relations, pour mon malheureux ouvrage de Malmaison qui, je crains bien, a souffert par la mort trop prompte de M. Laporte.

Le bâtiment part. Adieu, très cher Pellier, mes respects à votre femme et dites-moi si vous êtes bien décidé à venir ici quand je vous en donnerai le signal. Gabriel nous a quitté comme un fou. Auguste est devenu un mauvais drôle, un vaurien que j'ai été obligé de chasser après lui avoir laissé tout le pouvoir possible dans ma *quinta*. S'il avait voulu mettre son temps à propos, lui et moi serions à notre aise. C'est peut-être reculer pour mieux sauter.

Adieu, cher Pellier, je vous embrasse tendrement et vous prie d'assurer votre femme de mes respects.

Votre dévoué ami,

BONPLAND.

(Min. *Bibl. de La Rochelle*. Ms. n° 617, f° 246.)

LV

A DELILE

[*Santa-Ana*] 1821.

... J'ai fait plusieurs excursions dans le Parana et je compte aujourd'hui huit à neuf cents espèces de ce pays dans ma collection de plantes. J'ai aussi une assez jolie collection d'insectes, quelques coquilles fossiles et pas mal d'anatomie comparée...

... Je vous enverrai, malgré les troubles politiques auxquels ce pays est en proie, des plantes et des manuscrits sous peu, mon cher Delile, et il faudra commencer à publier la *Flore des Provinces Unies*. Mon intention est de faire cette publication avec M. Barrois, auquel j'écrirai de nouveau à ce sujet (1). Quant aux insectes et à toute la partie zoologique, j'espère que M. Savigny (2) voudra bien recevoir tous mes matériaux à ce sujet et qu'il leur donnera la publicité convenable...

A. BONPLAND.

Copie adressée à l'Académie des Sciences par Th. Joly (*Arch. Mus.*) (3).

LVI

A ROGUIN

San-Borja, (4) 22 février 1831.

Mon cher et vieil ami,

Convaincu du vif intérêt que vous avez toujours pris à mon sort, je me hâte de vous informer de mon départ du Paraguay. Après un séjour de vingt mois à Itapua (5), où j'ai formé et laissé un second établissement agricole, je partis enfin pour le Parana, d'après un ordre supérieur du 2 février. Le 8, je me trouvai sur les bords de cette rivière et le 15 j'arrivai à San-Borja. Le porteur de la présente est M. Araujo, négociant portugais, dont j'ai fait la

(1) Je n'ai pu trouver au Muséum que des renseignements fort vagues sur ce botaniste dont la correspondance avec Bonpland n'a pas été retrouvée.

(2) Marie-Jules-César Lelorgne de Savigny (1776-1851), zoologiste, membre de l'Institut d'Égypte, collaborateur de la *Description de l'Égypte* et membre de l'Institut (1821).

(3) Voyez plus haut p. 8, n° 2.

(4) Petite localité située par 28°41 dans l'État de l'Équateur, département d'Assuay. (Voir la carte.) Bonpland en vante le climat et la salubrité.

(5) Itapua, chef-lieu du département du Paraguay, à 290 kilomètres au sud-est de Asuncion, sur la rive droite du Parana, par 27°20′ de latitude sud. Les Jésuites (qui nommaient cette bourgade La Encarnacion) en avaient fait, malgré son insalubrité, un de leurs entrepôts les plus considérables. Francia l'avait saccagée; elle s'est relevée de ses ruines. (Voir la carte.)

connaissance à Itapua. Je vous prie de lui rendre tous les services si l'occasion se présentait. La crue excessive des eaux de cette rivière ne m'a pas permis de transporter tous nos bagages. Dès que cela sera fait, je partirai pour visiter les villes des missions sur la rive gauche de l'Uruguay ; après cela, j'irai à Corrientes (1), où j'espère trouver tout ce que j'y ai laissé, surtout mes livres qui me sont excessivement nécessaires, par suite de la perte que j'ai éprouvée de beaucoup de livres dans le premier mois de mon arrivée au Paraguay. De Corrientes, je retournerai probablement à San-Borja pour arranger mes affaires; j'irai ensuite à Buenos-Ayres où j'ai tant de désir et où j'ai besoin de me rendre.

Pour mettre fin aux suppositions funestes que vous et tous mes amis devez naturellement avoir faites pendant les neuf années de ma détention au Paraguay, je dois vous dire que j'y ai passé une vie aussi heureuse que peut l'attendre quelqu'un qui est privé de toute communication avec son pays, sa famille et ses amis. La pratique de la médecine m'a toujours fourni le moyen de subsistance, mais comme elle ne prenait pas tout mon temps, je m'adonnais par goût et par besoin à l'agriculture, ce qui m'a procuré des jouissances infinies. En même temps, j'avais établi une manufacture d'eau-de-vie et de liqueurs, ainsi qu'un atelier de charpentier et une forge; ce qui non seulement défrayait mon établissement agricole, mais donnait encore quelques bénéfices provenant des travaux exécutés pour le compte des particuliers. De cette manière, j'avais acquis les moyens de vivre dans la grande aisance. Le 12 mai 1829, les autorités de San-Iago (2), sans autre préliminaire, m'intimèrent l'ordre du directeur suprême de quitter le pays. Cette sommation était un mélange de justice et de tort, dont je ne puis me rendre compte d'une manière positive. Bref, errant depuis le 12 mai 1829 jusqu'au 2 février 1831, c'est-à-dire pendant vingt mois et vingt jours, j'ai enfin passé le Parana avec tous les honneurs de la guerre. Cette seconde époque

(1) Corrientes, chef-lieu de l'État du même nom, de la République Argentine, sur la rive gauche du Parana, à 1.000 kilomètres au nord de Buenos-Ayres, par 27°27′ de latitude sud.

(2) Cette bourgade, qu'on désigne habituellement sous le nom de Santiago, est située à une trentaine de kilomètres au sud-est de Santa Rosa et à 100 kilomètres ouest-nord-ouest d'Itapua (Voir la carte).

de mon séjour au Paraguay, a été une véritable punition pour moi. Jamais je n'avais donné lieu à aucune plainte, j'avais toujours tâché de gagner l'estime de tous. Le directeur suprême lui-même, depuis mon arrivée dans la République jusqu'au 12 mai 1829, m'avait accordé la plus grande liberté, et les chefs du département où j'étais domicilié me traitaient avec bienveillance. Enfin, puisque toutes choses ont une fin, le directeur a décrété mon départ du Paraguay, et il l'a fait de la manière la plus généreuse. Je suis en liberté et j'espère vous embrasser bientôt.

Dites mille choses à tous les amis qui se souviennent de moi, parce que je n'ai pas le temps de leur écrire. Pendant ma détention je n'en ai oublié aucun et, sans cartes géographiques, j'ai pourtant voyagé beaucoup. Pendant neuf ans consécutifs, *je n'ai pas parlé français une seule fois*. J'espère donc que vous excuserez le défaut et les fautes de cette lettre.

Adieu, mon cher Roguin, je suis impatient de vous voir et je vais terminer le plus tôt possible les petites affaires qui me retiennent ici.

Votre compatriote et ami sincère (1).

AIMÉ BONPLAND.

LVII

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

Buenos-Ayres, 7 mai 1832.

Mon illustre et meilleur ami,

... J'ai été entravé dans tous les projets de travail que j'avais formés en quittant la France. Une mauvaise étoile m'a poursuivi depuis quinze ans ; j'aime à croire que mon sort sera plus heureux depuis que j'ai quitté le Paraguay. Rendu à mes amis, en rapport de nouveau avec la civilisation et l'Europe, j'ai repris mes

(1) *Bull. Soc. Géogr.* Juillet 1831, pp. 40-42. — *Nouv. Ann. des Voy.*, 1831, t. III, p. 267. — *Le Temps.* Mardi 12 juillet, *Supplément.* — Cette lettre est précédée de la courte note que voici :

« Les journaux anglais publient, d'après la gazette de Buenos-Ayres *El Lucero*, la lettre suivante de M. Bonpland, adressée à un habitant de Buenos-Ayres, M. Roguin. »

anciens travaux d'histoire naturelle avec la plus grande activité pour pouvoir retourner le plus tôt possible dans ma patrie. Mes collections du Paraguay et des missions portugaises devraient être arrivées à Buenos-Ayres depuis le mois de mars. Je les attends avec une vive inquiétude, et je les expédierai dès qu'elles arriveront (ce qui ne peut tarder) sous l'adresse de M. le ministre des Affaires étrangères, à Paris, en suppliant le ministre de faire remettre les caisses au Muséum d'histoire naturelle. Le Jardin des Plantes recevra, non seulement ce que j'ai recueilli récemment, mais aussi ce que j'ai sauvé d'herbiers à Corrientes et à Buenos-Ayres, surtout mon herbier général et les suites géologiques du cours de notre voyage. Je joindrai à cette collection les roches que je viens de recueillir, comme aussi celles que sous peu de jours je pourrai me procurer dans les excursions que je ferai à Montevideo, Maldonado et au Cabo-Santa-Maria. Je me trouve ici dans la maison de M. le chevalier de Angelis, Napolitain, qui m'a reçu avec la plus grande hospitalité et que tu as vu jadis à Paris dans la société de madame la comtesse Orloff. J'y trouve toutes les facilités pour soigner l'expédition de mes collections pour la France. La fertilité du sol et la richesse de la végétation sont telles dans les missions portugaises, que je me crois obligé d'y retourner. Je pense que ceux même qui veulent bien s'intéresser à mon prompt retour en Europe ne désapprouveront pas ce voyage. Il serait cruel de partir sans enrichir la botanique de tant de productions remarquables. Mes collections renfermeront deux espèces nouvelles de *convolvulus* dont les racines jouissent de toutes les qualités bienfaisantes du salep. J'espère aussi que l'École de médecine fera faire quelques essais sur l'emploi de trois écorces très amères provenant de trois espèces nouvelles d'un genre qui appartient à la famille des simaroubées. Ces écorces ont le goût du sulfate de quinine et agissent de la manière la plus heureuse dans les dysenteries et autres dérangements gastriques. Si je pouvais encore obtenir ici des renseignements sur l'efficacité de ces écorces d'après leur emploi à Paris, je tâcherais avant mon départ de faire des dispositions pour en fournir nos hôpitaux.

A. Bonpland.

(*Le Temps* du 19 septembre 1832.)

LVIII

AU MÊME

Buenos-Ayres, 1er juin 1832.

Mon illustre et meilleur ami,

Je profite du bâtiment *l'Herminie* pour t'envoyer un *duplicata* de mon certificat de vie et ma procuration en blanc pour que tu en puisses disposer à ton gré. Plus tard j'enverrai la même procuration, c'est-à-dire un *duplicata*, et, moyennant cette procuration, j'espère que mes vues seront remplies.

J'ai, enfin, des nouvelles de mes collections du Paraguay et des Missions Portugaises : on me les donne à l'instant même et dans huit jours elles seront ici. Qu'il me tarde de mettre en ordre toutes mes plantes et toutes mes pierres pour les expédier au Muséum et surtout les roches qui, j'espère, t'intéresseront! Elles seront accompagnées de notes et probablement aussi d'une carte géologique des points de cette Amérique que j'ai parcourus.

J'écris au ministre des Affaires Étrangères (1), et le remercie des ordres qu'il a fait passer au Consul général de France ici, dans l'intention de faciliter mon retour en Europe. Je lui fais part des motifs qui m'ont déterminé à séjourner encore quelque temps ici, de ce que j'ai fait depuis ma sortie du Paraguay et de ce que je vais faire encore. J'aime à croire que le gouvernement verra avec plaisir ma détermination, dont l'objet principal est d'être utile aux sciences, d'acquérir de nouveaux matériaux et de retrouver de ce que j'ai perdu, au moins une partie. Je fais aussi aujourd'hui un second envoi de grains au Muséum et j'écris à monsieur Bosc (2), sur cet envoi ainsi que sur un premier envoi expédié en juin dernier de San-Borja. Le premier envoi se composait de 92 es-

(1) Cette lettre ne s'est pas retrouvée dans les Archives du ministère.

(2) Louis-Augustin-Guillaume Bosc d'Antic, botaniste, membre de l'Académie des Sciences, qui avait succédé à Thouin dans la chaire de culture au Muséum (1824), était mort depuis quatre ans (1828), quand Bonpland, récemment délivré, se proposait ainsi de lui écrire.

pèces et le second est de 89, en tout 181 espèces desquelles il faut déduire peu de doubles emplois. Je ne te fais pas un envoi particulier de graines, tes relations avec le Muséum te mettent à même d'obtenir tout ce que tu peux désirer de cet établissement. Néanmoins, à l'avenir, je ferai une collection particulière pour le jardin de Berlin; quant aux roches je verrai à faire pour le mieux.

Tout le monde aujourd'hui s'occupe d'oiseaux, mais je vois que c'est plutôt un objet de spéculation mercantile que scientifique : comme j'ai à [San Borja] des oiseaux du Paraguay et ceux de cette Amérique, j'ai cru convenable d'empailler et de décrire exactement ici tous ceux que je pourrai me procurer ; à cet effet j'ai loué un jeune Français qui, avec le temps, empaillera bien. J'ai préparé plus de 60 oiseaux et, après avoir terminé mon courrier, je vais chasser des *Sircachas* qui, je suppose, sont rares en Europe et dont aussi l'anatomie doit être peu connue.

Lorsque je quitterai Buenos-Ayres pour retourner aux Missions, j'espère emmener avec moi mon ancien petit jardinier français, le même que j'ai conduit de France ici; il est venu me trouver et veut absolument m'accompagner. Dans ce cas je ferai une belle collection de plantes vivantes que je conduirai ici par l'Uruguay.

J'ai un pressentiment qui, peut-être, est mal fondé. D'après tous mes calculs je suppose que la plante du *Maté* n'existe pas vivante en Europe et je mets à cette espèce un intérêt tout particulier ; j'espère donc la conduire en France où, sans doute, elle sera un grand objet de curiosité. Je dis plus, c'est que je suppose avec fondement qu'on pourra la cultiver à Alger. Du reste j'ai beaucoup à dire sur le thé du Paraguay et sur la géographie de cette plante précieuse.

J'ai pu retrouver quelques-uns des livres que j'avais laissés à Corrientes; je les possède seulement depuis huit jours. Dans ce petit nombre se trouve le *Species* de W[ildenow], les deux volumes des plantes équinoxiales qui comprennent 129 plantes ; les dix premiers cahiers de l'ouvrage de M. Künth comprenant 146 planches, etc. Par une lettre de M. Bosc, je vois que M. Künth a terminé depuis 1835 les *Nova genera* et, malgré tout le désir que j'ai de voir cet ouvrage, je n'ose te le demander quoique j'aurais

bien le loisir de le visiter ici, puisqu'il faut 6 ou 7 mois pour le recevoir.

Quoique mon retour dans les Missions Portugaises m'offre bien certainement des avantages, je suis souvent tenté de visiter toute la côte Patagonique, les isles Malouines, le Tucuman, le Chili et même, si cela m'était possible, d'aller au détroit de Magellan par terre. Alors je m'en retournerais bien content en Europe ; mais il faut par force résister à des projets si onéreux et me contenter pour le moment de passer par le Brésil sur lequel j'ai le plus grand désir de jeter un coup d'œil. Je ne puis parler du Brésil sans te parler de M. Sellow (1) et de M. Saint-Hilaire (2). Je désire beaucoup savoir ce qu'a publié ce dernier et ce qu'il compte faire encore. Quant à M. Sellow, je sais qu'il a beaucoup travaillé et je suppose avec quelque fondement qu'il a fait d'immenses collections tant pour le Brésil que pour sa patrie. Dans le cas où il n'aurait pas envoyé depuis longtemps en Prusse des collections, il serait convenable de le presser, parce que je vois son retour très éloigné, je dirai plus, je dois douter qu'il repasse l'Océan. Souvent il a été dangereusement malade et il craint le climat d'Europe. Les collections de M. Sellow doivent surtout être très riches en minéralogie, si j'en juge par tout ce que j'ai entendu dire d'une personne qui le connaît beaucoup et par une collection de roches du Brésil que j'ai vue ici bien déterminée et qui ne peut-être que de lui. Sur les bords du Rio Arapey dans la bande orientale, M. Sellow a trouvé un squelette très grand d'une espèce perdue. Malgré toutes les demandes que j'ai faites pour obtenir des renseignements sur cet animal monstrueux je n'ai rien pu savoir de positif. Seulement tout le monde s'accorde à dire que c'était un tatou, espèce de *Dasypus*. Lors de mon retour aux Missions je visiterai les bords du Rio (3)

(1) Frédéric Sellow, voyageur naturaliste prussien, auquel on doit quelques découvertes intéressantes en minéralogie et en paléontologie. Bonpland ignorait que l'infortuné savant s'était noyé en octobre précédent dans le Rio San Francisco. Une partie de ses collections est parvenue entre les mains de Weiss qui en a fait l'objet d'une communication à l'Académie de Berlin.

(2) Augustin-François-César-Prouvençal de Saint-Hilaire, dit Auguste de Saint-Hilaire (1799-1854), voyageur au Brésil, auteur de la *Flora brasiliensis meridionalis* (1825), du *Voyage dans les provinces de Rio-Janeiro et de Minas Geraes* (1830), etc.

(3) Rio Arapey, important affluent de gauche de l'Uruguay, dans lequel il se jette en face de Federacion, un peu au nord du 31°.

Arapey et j'espère glaner, après M. Sellow et M. de Saint-Hilaire.

Les nouvelles d'Europe, que nous avons ici, sont heureusement toutes à la paix et j'aime à croire que cette longue lettre te trouvera à Paris.

Mon illustre ami, je te vois tous les jours plus grand, à chaque instant je t'admire davantage.

Ton ancien et fidèle ami,

Aimé Bonpland.

La note suivante, que j'ai traduite d'un journal d'ici, t'intéressera, je pense, ainsi que M. Arago dont j'ai lu le nom à Ytapua associé à celui de M. de Prony.

M. Mossoti est un savant modeste et plein de mérite, qui serait mieux placé dans un des premiers observatoires d'Europe que dans celui de Buenos-Ayres.

Journal du 9 juin 1832. — La comète de Encke a fait son apparition comme je l'avais calculé. Depuis le 2 du courant elle a commencé à paraître, jusqu'à présent (il écrit le 8 juin 1832) elle a traversé la constellation d'Eridan. La clarté est moindre que dans les apparitions antérieures; on n'y aperçoit pas de noyau (*nucleo*) et à peine la distingue-t-on dans un bon télescope achromatique de deux pieds et demi de longueur, ce qui indique qu'elle a éprouvé quelque changement. Hier à cinq heures et demie du matin sa position approximative était la suivante :

Ascension droite, 51° 7'. — Déclinaison australe : 21° 23.

Mossoti (1).

(*Coll. Sachse.*)

LIX

AU MÊME

Buenos-Ayres, le 12 juillet 1832.

Mon illustre ami,

Je profite de l'obligeance de M. Roger (2) pour te faire parvenir

(1) Humboldt a communiqué à l'Académie une paraphrase abrégée de cette lettre. (*Le Temps* du 17 octobre 1832.)

(2) Aimé Roger, que nous retrouvons cinq ans plus tard, consul, gérant par intérim la légation de France à Buenos-Ayres (Voir plus loin, p. 89, etc.).

une seconde copie de ma procuration et je crois devoir l'accompagner d'un duplicata de mon certificat d'inscription.

Sur l'usage que tu feras de ces pièces et de celles déjà remises, je me réfère à mes lettres antérieures; ainsi dispose de tout comme tu le jugeras le plus convenable.

Le fléau que tu semblais craindre dans ta lettre de juillet 1831 t'aura sans doute trouvé à Paris puisque les relations politiques entre la Prusse et la France, n'ont heureusement éprouvé aucune altération. Il me tarde, cher Humboldt, de savoir comment cet infernal choléra, qui déjà est parvenu jusque sur la rade de Buenos-Ayres, t'aura traité. Je ne crains pas véritablement qu'il soit arrivé jusqu'à toi, parce que tu as une grande force d'âme répulsive pour tout ce qui t'est contraire; cependant, le jour où je verrai un mot écrit de ta main sera, pour moi, un nouveau jour de bonheur.

Mes collections du Paraguay et des Missions Portugaises sont enfin arrivées. Elles ont échappé à un naufrage et cet incident, joint à d'autres, me fait véritablement croire que la malheureuse étoile qui m'a poursuivi pendant tant d'années, m'a entièrement abandonné. Demain je vais ouvrir mes caisses pour continuer de mettre en ordre toutes mes collections. Ce travail terminé, je les expédierai pour la France et retournerai de suite dans les Missions Portugaises où le printemps m'attend.

La formation de mon petit herbier, c'est-à-dire celui seulement des plantes de cette partie d'Amérique, me fait voir que je suis beaucoup plus riche que je ne le croyais et tu te l'expliqueras facilement. Habitué à ce genre de travail et connaissant un grand nombre de végétaux, je n'ai décrit dans mon journal botanique que les plantes qui étaient pour moi *incertæ sedis.* Aujourd'hui que toutes mes herbes, mes pailles ou mon foin, comme on veut souvent les appeler, sont rangés par familles et par genres, je peux calculer avoir au moins de 2.500 à 3.000 espèces différentes. Ce nombre, petit comparativement à celui que nous avons ramassé, prouve la pauvreté de cette partie d'Amérique.

Je suis bien mal payé de la grande curiosité que j'avais de connaître les travaux de M. Auguste Saint-Hilaire. On m'a prêté les deux premiers volumes de la relation de notre voyageur français

dans le Brésil (1). J'ai lu la préface et les deux premiers chapitres de cet ouvrage : je vais avoir la patience d'en lire davantage ou plutôt de le feuilleter, et si j'y trouve le même style, comme cela n'est que trop présumable, je n'aurai certainement pas le courage d'aller jusqu'à la fin et je serai tout à fait fâché contre notre voyageur dont j'avais une tout autre opinion.

Une seule chose m'a fait plaisir dans ce voyage, c'est d'y trouver des noms guaranys qui justifient l'idée que je me suis formée de l'immense étendue de cette nation et du grand rôle qu'elle a dû jouer sur ce continent avant, même après la conquête. Je brûle d'impatience de revoir les noms que nous avons pris ou plutôt les mots des diverses tribus ou nations, comme on voudra les appeler, que nous avons connus dans l'Orénoque. Il ne serait pas étonnant que les Guaranys eussent étendu leurs liaisons jusqu'à l'Orénoque; ils sont positivement parvenus jusqu'à la Guyane française. Malgré tout mon mécontentement contre la relation de M. Saint-Hilaire, je désire voir ses ouvrages sur la botanique. J'admire l'assurance avec laquelle il annonce la publication des plantes les plus intéressantes du Paraguay où il n'est jamais entré, et dont il ne peut avoir acquis de notions positives que par MM. Rennger et Lonchamps (2) qui, certainement, ne lui auront rien donné de positif. Il est des bienheureux voyageurs qui contribuent toujours à soutenir l'ancienne réputation : *a beau mentir qui vient de loin.*

Le porteur de ces lignes, je t'ai dit plus haut, est M. Roger, dont le nom et la famille distinguée te sont sans doute bien connus. D'après cela je ne te le recommande pas parce qu'il l'est déjà par son nom. Depuis mon arrivée j'ai vu journellement M. Roger et plus que personne, même que de longues et ennuyeuses

(1) Il s'agit du *Voyage dans les provinces de Rio-Janeiro et de Minas Geraes*, publié en 1830 en deux volumes.

(2) Le Dr J.-R. Rengger, naturaliste vaudois, auteur d'une monographie intitulée : *Naturgeschichte der Saeugethiere von Paraguay*, publiée à Bâle en 1830 (1 vol. de 394 pp.) et du volume *Reise nach Paraguay in den Jahren 1818 bis 1826*, édité à Aarau en 1835. Il avait été prisonnier de Francia pendant six ans avec son compatriote Longchamp, et les deux voyageurs ont publié ensemble un ouvrage sur *la Révolution du Paraguay*, édité successivement en français et en espagnol. Rengger est mort le 9 octobre 1832 à l'âge de 35 ans !

lettres, il pourra t'instruire de ce que je fais et de mes projets.

Une circonstance toute particulière détermine le retour inopiné de M. Roger en Europe et prouve, à mon avis, son esprit droit et surtout français.

Il s'agit de diplomatie, ou de diplomates, dont la ville de Buenos-Ayres offre deux tableaux curieux et différents dans leur genre : je veux parler de l'ambassade anglaise et de l'ambassade française.

M. Fox (parent du célèbre Fox) est ici chargé d'affaires du gouvernement anglais et il ne se montre à personne. Contre toutes les habitudes il se livre à la recherche des plantes et court les campagnes stériles des environs nuit et jour. Instruit, aussitôt mon arrivée ici, de l'existence de M. Fox et de ses goûts pour ce qu'on appelle la science, je fis toutes les démarches possibles ou, en d'autres termes, toutes les bassesses pour être admis auprès de lui. La personne chargée de mon ambassade ne m'ayant pas donné de réponse, j'avais perdu l'espoir de voir le ministre botaniste et j'étais naturellement pénétré d'un véritable regret. J'avais donc oublié M. Fox lorsque je le vis paraître chez moi il y a huit jours, et depuis ce temps j'ai le plaisir de le visiter librement. Tout le monde envie mon sort et je le conçois facilement. M. Fox est un homme très aimable et le jugement qu'il semble avoir porté sur ce pays-ci est qu'il vaut mieux y vivre seul qu'en société. En effet, ce pays, bien loin de prospérer, va considérablement en arrière : il se compose d'intrigues et de partis qui successivement se détruisent les uns les autres. Le gouvernement, quel qu'il soit, a la folle prétention de s'assimiler à nos anciens gouvernements d'Europe; enfin les Américains du Sud préparent et hâtent leur chute qui sera sans remède. Le gouvernement actuel est tristement occupé des Isles Malouines avec les États-Unis du Nord et plongé dans ce mauvais pas, dont il sortira avec les [jambes cassées] malgré sa jactance dans les journaux ; il se prépare une affaire plus désagréable encore avec le gouvernement français. Tout cela ne serait peut-être rien encore, mais les malheureux Américains sont tellement aveugles et ambitieux que sous peu ils seront de nouveau en guerre les uns contre les autres. La nation française est tristement représentée ici depuis quelques années par un individu qui, d'ailleurs, a de très bonnes qualités, mais

est tellement au-dessous de sa place qu'on désirait généralement son changement ainsi que le gouvernement français l'avait déterminé. Cet agent français se trouve marié avec une femme du pays qu'on appellerait à Caracas *Mantuana;* par sa position, elle est très bien avec les principaux du pays, mais elle l'est surtout avec tous ceux qui entrent et se maintiennent sur ce petit trône éphémère; elle possède le talent de l'intrigue au plus haut degré et à l'aide de ce petit talent qui en vaut bien un autre, elle gouverne les ministres de la nouvelle République et la Légation française. Dans une si belle position elle s'est gendarmée lorsqu'elle a vu son mari nommé au consulat de la Nouvelle-Orléans, et elle a employé tous ses moyens pour conserver le consulat d'ici. De là, le tableau diplomatique français que nous présente aujourd'hui Buenos-Ayres.

Le gouvernement, au grand scandale de tout Buenos-Ayres qui connaît une si pitoyable intrigue, refuse aujourd'hui l'admission à M. de la Forest qui est nommé par le gouvernement français consul-général et chargé d'affaires auprès de cette République. Cet événement occupe beaucoup plus le public que le choléra qui est nouvellement en rade, et cause du deuil à tous les Français et à la masse saine des Américains.

Je me suis laissé aller et t'ai entretenu d'un sujet bien différent de celui ordinaire de mes lettres, cependant, je me suis limité autant que possible et ne t'ai pas dit la millième partie de ce qu'on peut dire sur semblable sujet. Comme bon ami et bon Français, j'ai été naturellement entraîné dans cette digression politique; elle t'affligera sans doute par l'intérêt que tu prends à la France et à l'Amérique, mais il faut se consoler. Le retour de M. de la Forest à Paris mettra ici la France à sa véritable place. Quant aux Américains, j'ai honte de le dire, ils ne sont véritablement pas encore dignes d'être libres et ils feront tant de sottises qu'il faudra se charger de leur éducation.

Adieu, cher Humboldt, reçois l'assurance bien sincère de tout mon attachement.

AIMÉ BONPLAND.

(*Coll. Sachse.*)

LX

A DELILE (1)

Buenos-Ayres, 8 août 1832.

« Pendant ma longue détention (neuf années) au Paraguay, qui, du reste, est un pays admirable, je me suis entièrement livré à l'agriculture et j'étais un riche cultivateur, lorsque le dictateur Francia me signifia de quitter tout de suite ma propriété, sur laquelle j'avais quarante-cinq personnes employées. J'ai donc laissé au Paraguay un établissement agricole bien établi. J'y cultivais le coton, la canne à sucre, l'*Arachis hypogœa*, cinq espèces de *Iatropha*, plusieurs variétés de *Convolvulus Batatas*, la plante du Maté (*Yerva Paraguariensis*, Saint-Hil. *I. Theezans*. Bonpl.). J'avais établi des plantations de vignes, d'orangers, d'autres espèces de genre *Citrus*, des Goyaviers, etc. Enfin j'y ai laissé une brûlerie, une menuiserie, une serrurerie et un hôpital composé de quatre pièces, où j'avais constamment des malades. A tout cela je dois ajouter quatre cents vaches, et suffisamment de bœufs, jumens et chevaux, pour faire marcher mon établissement avec aisance (2)...

(1) Ce fragment de lettre a été imprimé dans les *Archives de Botanique* de Guillemin (t. I, p. 191-192, Paris, 1833, in-f°). Delile, professeur de botanique, qui le communiquait à B. Delessert, le faisait précéder des quelques lignes que voici :

« M. Boissière vient de me donner de Rio-Janeiro des nouvelles de notre ami Bonpland, qu'il avait quitté en avril à Buenos-Ayres, et depuis, me dit-il, M. Bonpland était reparti pour le pays des Missions. Comme le pays paraissait à la veille d'une guerre entre le dictateur Francia et le gouvernement de Corrientes, le voyage de Bonpland était douteux. Voici ce que m'écrit Bonpland lui-même à la date du 8 août 1832. »

(2) « M. Bonpland, continue B. Delessert en analysant la suite de la lettre, me marque que, depuis sa sortie du Paraguay, il a repris, dans les Missions, ses travaux d'histoire naturelle, et qu'il va retourner faire de nouveau un voyage aux Missions, où il espère porter à plus de 3.000 les espèces de plantes de son herbier de ce pays, qui renferme déjà 2.500 plantes. Il doit s'étendre sur l'Uruguay aussi haut que possible. »

... Je suis aussi content et aussi vigoureux que vous m'avez connu à Navarre et à Malmaison. Quoique je n'aie pas autant d'argent, je suis aimé et estimé de tout le monde, et c'est pour moi la véritable richesse...

Aimé Bonpland.

LXI

A MIRBEL (1)

Corrientes, 18 septembre 1834.

Monsieur,

Vous m'avez témoigné le désir d'avoir des graines stratifiées avec du sable : je vous en fais, aujourd'hui, un premier envoy.

Dans les diverses remises que j'ai faites au Jardin des Plantes, je répugnais à employer ce moyen parce qu'il est coûteux, mais la sûreté de l'expédier par eau et la brièveté de la navigation sur le Parana, me facilitent tout, aujourd'hui.

Ce jour même, j'adresse à M. de Mandeville, consul général de France à Buenos-Ayres, une caisse qui renferme seulement huit espèces de graines.

L'hiver, qui a été très sec cette année dans la province de Corrientes, a beaucoup nui à la végétation et à la maturité des fruits. Depuis près de cinq mois que je voyage dans ce pays, je vois mes espérances presque frustrées relativement à la botanique et à la zoologie, seulement, j'ai rempli mes désirs sur la géologie et la géographie des plantes.

Dans le centre de la caisse, vous trouverez le fruit odorant d'une Cucurbitacée connue dans ce pays et au Paraguay sous le nom de *Curuguay*. C'est pour la troisième fois que j'adresse les graines du *Curuguay* au Muséum et j'aime à croire que ce végétal grim-

(1) Charles-François Brisseau de Mirbel (1776-1850), membre de l'Institut, avait été élu professeur de culture au Muséum après la mort de Bosc (1828). Il a conservé cette fonction pendant vingt-deux ans, jusqu'à sa mort.

pant contribue aujourd'hui, avec une infinité d'autres plantes exotiques, à l'ornement de ces serres chaudes que je suppose être bien riches.

Cette époque de l'année n'offre qu'une seule espèce de palmier en fruit ; vous le reconnaîtrez facilement, il appartient au genre *cocos*. C'est le *Yatai* de cette partie d'Amérique. Ce palmier a les feuilles pinnées et son port rappelle le dattier d'Afrique. Les feuilles du Yatai servent à couvrir les maisons et les toits durent au moins dix années, sans avoir besoin de la moindre réparation. Les fruits, quoique d'un petit volume, servent d'aliment et on en extrait une huile utilement employée à l'éclairage.

Un *legumen* oblong, large d'un pouce, épais et de couleur brune, est le fruit d'un arbre forestier garni d'épines ramifiées, qui lui ont fait donner le nom d'épines de la Couronne (*Spina Coronæ*). Ce legumen offre à la médecine un puissant sternutatoire, ainsi que vous pourrez vous en assurer; le bois, d'un tissu serré et d'un rouge éclatant, me semble préférable à l'acajou.

Un autre legumen, long d'un pouce, épais, également aplati, arrondi dans tout son contour et aussi de couleur brune, est le fruit d'un autre arbre forestier appélé *Algarobilla*. Son bois noir, dur, et semblable à l'ébène, est très recherché par les ébénistes européens qui affluent dans ces contrées. Les fruits de l'*Algarobilla* sont utilement employés par les teinturiers et surtout par les chapeliers auxquels ils fournissent une belle couleur noire.

Vous reconnaîtrez un *Phaseolus* à tige volubile, par ses gousses membraneuses et ses graines ovales, comprimées, couleur de brique, enfin par le hile qui est blanc, charnu et embrasse un quart de la circonférence des graines.

Dans un sac de papier sont les graines d'une espèce de *convolvulus* ligneux, dont le bois fournit aux savonniers des cendres riches en potasse. Cette plante aime les terrains salpêtrés. C'est absolument la même plante que M. de Humboldt et moi avons trouvée une seule fois, à la *punta de Araya*, près la ville de Cumana, dans une excursion qui avait pour but principal de reconnaître l'existence d'une mine d'alun natif. C'est le *Mandiyuna* de Corrientes et du Paraguay. Ce mot *guarany* est composé de *mandiyu*, coton, et de *na*, qui, placé après un mot, signifie : qui sert pour, qui remplace. C'est-à-dire que les graines de cette plante étant,

comme celles du *Gossypium*, entourées d'une substance analogue au coton, les Guaranys ont donné à cette plante le nom de *Mandiyuna*, comme voulant exprimer qu'elle remplace, ou qu'elle imite le coton. La langue guarany est très riche : les Guaranys s'étendaient très loin et on peut établir de beaux calculs sur l'existence ancienne de cette nation américaine.

Enfin, dans une petite caisse à eau de Cologne se trouvent deux sortes de graines. L'une est facile à reconnaître : elle appartient au genre *Dolichos* de Linné ou au genre *Negretia* des auteurs de la flore du Pérou. Quant à l'autre, elle est digne de fixer l'attention sous plusieurs rapports. C'est une espèce nouvelle de *Nelumbium* qui naturellement rappelle les bords du Nil. Cette plante est indigène dans la province de Corrientes et ne s'y trouve que dans très peu d'endroits. Elle ne se plaît et ne se trouve que dans les anses formées par le Parana, ou autres rivières voisines; jamais on ne la trouve où l'eau court avec quelque force. Le tronc est armé d'épines dont la piqûre est très venimeuse ; ses feuilles, étendues sur la surface des eaux, ont de 24 à 30 pouces de diamètre et ressemblent exactement par leur forme à l'un de ces plateaux arrondis dont nous nous servons journellement pour placer un service de caffé. Quoique les graines de cette nouvelle espèce de *Nelumbium* soient hors de leur réceptacle, je puis vous assurer qu'elles sont fraîches; elles ont été recueillies en avril dernier et j'aime à croire qu'elles germeront bien. Si, comme je le suppose, vous faites jetter quelques graines de cette plante dans les bassins du jardin des plantes, il faudra nécessairement imiter un courant en changeant une partie des eaux de tems à autre. On donne ici, à cette plante, le nom de *Mays de l'eau*, parce que ses graines ressemblent à celles du Mays et que surtout elles servent aux mêmes usages. La farine qu'on obtient du Mays de l'eau est bien supérieure en qualité à celle du Mays blanc qui fournit la meilleure farine de toutes les variétés, connues ici, de Mays.

Si la France doit conserver ses possessions sur la côte d'Afrique, il conviendrait, il me semble, d'y envoyer des graines du Palmier *Yatai*, de l'*Epine de la Couronne*, de l'*Algarobilla*, du *Convolvulus Mandiyuna* et peut-être aussi du *Nelumbium* dans l'espoir de conserver cette plante utile et curieuse.

Sous peu de jours je me mettrai en route pour retourner à

San-Borja et de là je ferai un nouvel envoi qui comprendra une caisse d'oiseaux, des insectes et quelques roches qui devront être réunies à la collection géologique de cette partie d'Amérique que j'ai expédiée à Buenos-Ayres par la voie du consul de France, il y aura bientôt deux ans.

Sans le vouloir je me suis laissé aller dans des détails qui probablement vous paraîtront minutieux ; cependant ils tiennent à l'histoire des plantes dont je vous remets les graines et dans le nombre il y en aura, j'espère, qui vous seront agréables.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer et de vous réitérer l'assurance de mon profond respect.

AIMÉ BONPLAND.

P.-S. — J'ai le plus grand intérêt à savoir si la plante du maté, herbe du Paraguay, est en France. M. de Saint-Hilaire l'a vue dans toute la province de San-Pedro et je ne doute pas qu'il ait fait connoître cet intéressant végétal sous tous ses rapports. C'est un travail extrême que de cultiver cette plante.

Daignez m'adresser vos lettres sous le couvert du consul français à Buenos-Ayres et m'envoyer des graines de plantes fourragères, d'arbres et aussi de légumes. Ces dernières plantes dégénèrent ici et on est dans le besoin de demander de nouvelles graines (1).

(*Coll. Requien, à Avignon.*)

(1) Ici devrait prendre place une lettre de Bonpland à Benjamin Delessert dont il est question dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* (t. IV, p. 253, 1837) :

« M. Benjamin Delessert communique l'extrait d'une lettre de M. Bonpland, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis plusieurs années.

« Elle est datée du 14 juillet dernier (1836), de *San Borgia* (pour Borja), sur l'Uruguay, province de Rio-Grande, dans le Brésil.

« M. Bonpland continuait ses travaux scientifiques ; il s'accoutumait, dit-il, à vivre dans les forêts vierges et sur les bords des grands fleuves. Il jouissait d'une bonne santé et se disposait à envoyer ses collections à Buenos-Ayres pour les faire parvenir au Muséum d'histoire naturelle de Paris. »

LXII

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

Buenos-Ayres, 26 décembre 1836.

Mon illustre ami,

Malgré toute la diligence que j'ai mise pour me rendre ici et pour envoyer en temps convenable mon certificat de vie, je n'ai pu l'obtenir que le 24 novembre, et, depuis ce jour jusqu'à aujourd'hui, il ne s'est pas offert une occasion convenable de l'envoyer.

Le 22 décembre étant arrivé, qui est le terme d'un semestre, j'ai cru bon de faire faire un nouveau certificat; celui du 24 novembre sera gardé pour une autre occasion qui, j'espère, aura lieu d'ici à quinze jours.

Sous le couvert de M. Delessert (1), je t'adresse avec cette lettre un catalogue géologique qui, j'espère, te sera agréable à parcourir. Je voulais en faire deux copies, mais le temps ne me l'a pas permis. Ce catalogue comprend tous les objets contenus dans les deux premières caisses que j'ai remises il y a deux ans et ceux compris dans une troisième caisse qui m'est arrivée depuis trois jours de San-Borja et que je vais faire partir le plus tôt possible.

Dans le catalogue, je me suis appliqué à mettre les localités d'une manière précise. Pour le terminer selon mes désirs, il me reste à visiter la Cisplatine. Je désire surtout côtoyer la mer et promener dans la partie de l'Entre-rios que je n'ai pas encore vue.

Quant à la disposition des roches, à leurs rapports, à leur direction, etc., c'est l'objet d'un autre travail et qu'il est difficile de faire ici sans livres et sans aucun autre secours. Afin de fixer mes idées, j'ai donné des noms dont un grand nombre, je sais, ne sont pas exacts ; d'ailleurs je ne suis pas fort et je sais combien il est difficile, même aux bons géologues, de déterminer sur les lieux

(1) Benjamin Delessert (1773-1845), aussi connu par sa passion pour la botanique et ses immenses herbiers, que par ses grandes entreprises industrielles et financières.

d'une manière précise les objets nombreux qui se rencontrent et dont plusieurs sont nouveaux ou se montrent sous des formes variées. Je verrai avec plaisir rectifier mes erreurs, grandes et petites. La même roche se trouve, je le sais, sous des noms divers. Dans leur dénomination primitive, je l'ai gravée ainsi dans ma mémoire et j'ai préféré laisser ce premier nom à un autre peut-être aussi erroné.

Je désire beaucoup que tu voyes les pièces à l'appui des catalogues et que par là tu puisses prendre une idée de la géologie des pays que j'ai parcourus. Je crois avoir visité beaucoup d'endroits qui n'ont pas été vus par M. [Sellow], dont je connais les hautes qualités comme géologue. Quant aux travaux de M. Saint-Hilaire, de M. d'Orbigny et de M. Parchappe sur la géologie, je crois qu'ils ont peu vu, d'après les renseignements qu'on m'a transmis et que je sais d'ailleurs. Mon travail, j'espère, sera plus complet que le leur.

Je désire que mon catalogue soit remis au Jardin du Roy et, supposé le cas possible où tu ne serais pas à Paris, lors de l'arrivée de ma lettre, je vais écrire à M. Delessert en conséquence. En remettant la troisième caisse de roches et d'autres objets qui me sont arrivés avec elle, j'écrirai au Muséum.

Lors de mes premiers envois, je te manifestai le vif désir de contribuer à la richesse du Cabinet de Berlin. Je réitère aujourd'hui cette offre.

Dans le cas où tu désirerais publier quelque chose sur ces roches ou sur la partie géologique de ces lieux, cela me serait très agréable et sur cela il te sera facile de t'arranger avec le Muséum. Dans le cas contraire, j'aimerais beaucoup à ce que le Muséum lui-même fasse ce qu'il jugera le plus convenable dans les intérêts de la science et dans les miens. Lorsque ce catalogue sera terminé, comme je l'espère, j'aurai réuni tous les éléments nécessaires à un travail que j'espère voir terminé et prendrai toutes les mesures convenables à cet effet.

Je demande à tout le monde ici l'ouvrage sur le gisement des roches et personne ne le connaît. Je ne conçois pas comment les libraires sont si peu portés pour leurs intérêts. On ne connaît encore ici de tes ouvrages que ceux que j'ai apportés. Il n'y a que cinq volumes de ta relation!

En envoyant en France les pierres, les graines et les oiseaux que je suis occupé à arranger, j'aurai le bonheur de t'écrire.

En attendant, reçois, comme toujours, l'assurance de mon admiration et de mon éternelle gratitude.

AIMÉ BONPLAND.

(*Coll. Sachse.*)

LXIII

A M. GIGAUX

Buenos-Ayres, le 1er décembre 1836.

Mon ancien et excellent ami,

Je ne peux pas écrire à Bonpland (1) sans me rappeler à ton ancienne amitié et sans t'exprimer combien je suis sensible à ce que me dit de toi le très cher frère aîné.

Que d'événements se sont passés, mon cher bon ami, depuis que nous nous sommes vus la dernière fois dans notre Rochelle! Que de chances de fortune j'ai parcourues! Que de pertes j'ai faites, mon cher Gigaux! Tu as été plus prudent, plus sage et plus heureux que moi. Tu as passé cette longue série d'années d'une manière tranquille, et voyant, chaque jour, augmenter ta fortune, ta famille et ton bonheur. Bien différent de toi, j'ai éprouvé bien des pertes et j'ai eu bien des tourments. Au milieu de tant de peines, mon ancien ami, je suis encore vert et je ne désespère pas de comparer mes forces avec les tiennes. Je vais m'expliquer : ce n'est pas l'épée, ni le fleuret, que je veux tirer, ce n'est pas une course à pied ni à cheval, c'est le bonheur de te voir que j'ambitionne, de t'embrasser, d'offrir mes respects à madame Gigaux, à ta famille, de voir, de connaître ta nombreuse progéniture, de causer avec toi, de nous rappeler la superbe rue des Noyers, madame Le Sage, les petits pâtés de dix sols, etc., etc. Ah! cher Gigaux, qu'ils sont éloignés ces temps heureux de notre jeune âge!

J'ai plus que jamais le désir de retourner en Europe. Je quit-

(1) Le Dr Goujaud-Bonpland, son frère aîné.

terai probablement cette Amérique comme on m'a fait sortir du Paraguay, c'est-à-dire vingt-quatre heures après en avoir pris la résolution. Il est impossible de te figurer, mon cher Gigaux, le plaisir que j'aurai de te revoir.

Après une si longue absence on a réciproquement tant de choses à se dire qu'on ne sait par où commencer et je crois plus prudent de réserver ces contes ou ces histoires à notre première entrevue. J'écris longuement à Bonpland et il t'instruira de ce que je fais et de mes intentions. Quelle que soit ma détermination sur mon retour, je serai ici assez de temps pour recevoir des lettres d'Europe. Dans le cas où tu voudrais me donner de tes nouvelles, ce qui me serait très agréable, mon frère te dira comment les lettres doivent être adressées. Ce conduit seul est sûr, tous les autres ne valent rien, absolument rien.

Ces jours passés, j'ai appris avec douleur que votre Rochelle se maintenait pauvre. Du moins je l'ai jugé ainsi. Nos bâtiments, à ce qu'il paroît, sont limités à la pêche à la morue et il y a un grand nombre de maisons à louer. Ces deux données suffisent pour établir un jugement bien triste sur notre population et l'état de prospérité du pays.

Les choses ne se passent pas ainsi dans les parties d'Amérique que je visite successivement. Buenos-Ayres est une grande ville qui augmente chaque année. Il y a constamment de quatre-vingts à cent navires sur rade; tous les bords du fleuve Uruguay sont couverts d'habitations qui augmentent prodigieusement et qui font un commerce actif. San-Borja, où je fais ma résidence principale, a plus que triplé en population depuis quatre ans. La province de Corrientes, la Savana ou l'Entre-Rios, depuis dix ans ont acquis une population et une augmentation de fortune au-delà de toute expression ; la Cisplatine qui, dans trois ans, a été deux fois le théâtre de la guerre, offre des sources de richesses inépuisables. C'est ainsi que se conduit le nouveau monde au moins sur quelques points. Malgré cela, l'ancien monde est le centre du monde et fixe les yeux de tous. Excuse, cher ami, cette digression, je l'ai entreprise seulement pour te donner une idée de comparaison et te faire jeter les yeux sur la carte et te faire parcourir du doigt et de l'œil quelques points de l'Amérique où je me promène comme sur mes remparts.

Adieu, très cher Gigaux, daigne faire agréer mes très humbles respects à madame Gigaux, à ta respectable famille, et croire au plaisir que j'aurai à recevoir quelques lignes de toi et à savoir directement que toi et les tiens sont heureux.

Ton ancien et bon ami,

AIMÉ BONPLAND.

(*Bibl. de La Rochelle*, ms. 784, f[os] 18 et 19.)

LXIV

A MADAME VEUVE GALLOCHEAU (1)

Buenos-Ayres, le 1er décembre 1836.

Ma très chère Olive, mon excellente sœur, je ne peux écrire à Bonpland sans m'entretenir un peu avec toi, sans me rappeler à ton bon souvenir, et sans te parler de mes nièces, de leurs maris et de leurs petits enfants. Chère Olive, je me félicite de te voir entourée d'une longue famille qui te donne des preuves continuelles de son respect et de son amour. Quelle différence entre nous, je veux dire Bonpland, toi et moi. Je me trouve seul, sans parents. Pour me consoler d'un vide aussi grand, je n'ai que deux choses, c'est de vivre dans un climat délicieux où l'on distingue à peine l'hiver de l'été, et d'être entouré de bons, d'excellents amis. Lorsqu'au milieu de cela je pense à toi, chère Olive, à notre frère, et que je me rappelle les jours heureux de notre enfance, je me trouve véritablement malheureux, mon cœur éprouve un vide que rien ne peut remplir.

J'espère ne pas mourir ici, chère Olive, et jouir du bonheur de te voir, d'embrasser toutes mes nièces et leurs petits enfants. Tes filles aînées, Adèle et Clarisse, que j'ai vues si enfants, doivent être mères de famille. Que de changements, chère Olive ! Si pour toi ils ont été heureux, ils ont été bien tristes pour moi. Je devrais jouir d'une grande fortune, mais, depuis 1816, tout ce que j'ai

(1) On remarquera qu'il y avait vingt longues années que la famille Bonpland n'avait pas reçu de nouvelles directes du voyageur.

entrepris m'a mal réussi, même depuis que j'ai recouvré ma liberté, après neuf années de détention injuste. Je vais faire un dernier effort et prendrai décidément mon parti.

Parmi les motifs qui guideront mon retour en Europe, les plus puissants seront ceux de revoir ma famille, dont j'éprouve chaque jour le besoin pressant de me rapprocher. C'est auprès de toi et de Bonpland que je voudrais passer le reste de ma vie. Je vous conterais tant de choses que vous auriez autant de plaisir à les entendre que moi à vous les dire. L'idée que je retournerai en Europe et que je ne serai avec vous que quelques semaines, afflige mon âme et plus d'une fois a suspendu mes réflexions fréquentes au sujet de mon retour. Quelle que soit notre position, chère Olive, nous avons toujours quelque chose à désirer.

Souvent je me représente ton séjour aux Chauvins! J'espère bien revoir encore cette longue suite d'appartements couverts de planchers, séparés ou divisés par deux corridors, ton salon, ta cuisine, le jardin, le petit bois, les pieds de capriers placés au Midi dans le mur qui soutient la maison, la belle allée d'ormes qui sépare la maison du clos, etc., etc. Ah, chère Olive, mon long séjour en Amérique, les pertes successives que j'y ai faites n'ont point effacé les souvenirs de notre enfance ni refroidi mon âme.

Rappelle-moi au souvenir de toutes mes nièces, embrasse-les tendrement pour moi ! dis-leur combien je les aime, combien je les estime. ... Ah, chère Olive, si j'avais une fortune à leur offrir, rien, rien ne me retiendrait ici..... Au reste, elles n'en ont pas besoin. Je les suppose toutes bien mariées et je sais qu'en France on vit heureusement, quelle que soit sa position de plus ou moins de fortune. Couvre de caresses toutes tes petites-filles et tes petits-fils, fais-leur connoître leur tonton Aimé et dis-leur tout le plaisir qu'il aurait à les embrasser et à jouer avec eux.

Adieu, chère et très bonne sœur, crois aux vœux sincères que je fais pour ton bonheur, pour celui de ta longue famille et au désir bien prononcé, que je conserve, de vous faire une visite à tous.

Ton frère,

AIMÉ BONPLAND.

(*Coll. Allegre.*)

LXV

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU MUSÉUM ROYAL D'HISTOIRE NATURELLE (1)

Buenos-Ayres, 5 janvier 1837.

Monsieur,

Dans le mois d'octobre 1832, j'ai remis à M. de Mandeville, alors consul de France à Buenos-Ayres, 25 caisses contenant des plantes sèches, des roches, des écorces et des racines médicinales, des oiseaux et d'autres objets relatifs à l'histoire naturelle, pour être envoyés au Muséum (2).

Mon départ inattendu et précipité de Buenos-Ayres ne m'ayant pas permis de donner avis de cet envoi et ne voulant d'ailleurs le faire que dans un temps convenable, je différai jusqu'à mon arrivée à San-Borja (3).

Le 16 janvier 1833, il se présenta une occasion pour Porto-Alegre (4) et je m'empressai d'en profiter. A cette époque j'adressai le contenu des caisses énoncées ci-dessus et j'entrai dans tous les détails qui me paraissaient nécessaires.

Plusieurs lettres qui m'ont été adressées de Paris, et notamment une de M. de Mirbel, ne me laissent aucun doute sur l'heureuse arrivée au Muséum des caisses remises ici à M. de Mandeville, mais tout me fait présumer que l'avis que j'en donnais à l'administration ainsi que plusieurs lettres écrites pour France ne sont

(1) Chevreul, directeur du Muséum pour 1837.

(2) La maison Eyriès, du Havre, annonçait quelques mois après au Muséum l'arrivée de vingt-neuf caisses d'objets d'histoire naturelle qu'on présumait « avoir été envoyées par M. Bonpland ». L'administration était déjà prévenue par une note communiquée par Delessert de la part de Humboldt : « Vingt-cinq de ces caisses ont été reconnues provenir de notre voyageur. »

(3) Un catalogue sommaire adressé le 11 avril 1832 par le ministre de la marine est conservé dans les Archives du Muséum, mais « il n'a été trouvé aucune lettre de M. Bonpland lui-même » dans l'envoi. (*Proc.-verb. de l'assemblée des prof.*, séance du 7 juin 1833.)

(4) Porto Alegre, chef-lieu de la province de Rio Grande do Sul, sur la rive est de la Lagoa do Viamão.

pas parvenus à leur destination. Je vais donc réitérer ma correspondance du 16 janvier 1833 et l'accompagner des diverses pièces qui en fesaient partie.

D'abord, sous le n° 1, vous trouverez l'état sommaire du contenu des 25 caisses remises à M. de Mandeville, sous le n° 2, l'énumération des oiseaux contenus dans la caisse n° 22, et sous le n° 3 la liste des plantes renfermées dans la caisse n° 1 et une partie de la caisse n° 10 (1).

Maintenant, je vais vous entretenir séparément sur tous les objets qui composent ce premier envoi.

La caisse n° 1 est entièrement remplie de plantes du Paraguay, des missions Jésuitiques, de la province de Corrientes, de l'Entre-Rio et de Buenos-Ayres. Une partie des plantes enfermées dans la caisse n° 10 a été collectionnée dans les mêmes lieux, et tous les paquets portent un titre distinctif. J'ai cru convenable d'offrir dans la feuille n° 3 l'indication de toutes ces plantes. Elles sont exactement décrites dans mon journal botanique. A l'aide de cette liste, qui, du reste, n'est que la répétition des papiers volants qui accompagnent chaque espèce, il sera plus facile de me demander tous les renseignements qu'on pourra désirer sur quelque plante que ce soit; renseignements que ne peut offrir un triste échantillon sec dont peut seul se rendre compte celui qui a ramassé les plantes vivantes, les a décrites nouvellement cueillies et qui, bien instruit de leur localité, a interrogé les habitants sur leur propriété et l'utilité qu'elles peuvent offrir.

Le nombre de ces plantes paraîtra sans doute peu considérable. Je crois donc convenable de répondre d'avance aux observations qu'il est naturel de me faire.

Lors de mon entrée *obligée* dans le Paraguay en décembre 1821, j'ai perdu toutes les collections que j'avais faites depuis mon arrivée à Buenos-Ayres, et parmi elles, un herbier de 2.000 plantes ou à peu près.

Pendant neuf années de détention au Paraguay, le court espace de terrain que j'habitais, ma qualité de prisonnier, le manque absolu de papier et des raisons politiques m'ont empêché de suivre mes travaux comme je le désirais. Cependant, constamment

(1) Ces trois pièces sont conservées dans les Archives du Muséum.

occupé de médecine et d'agriculture, autant par goût que par besoin, je n'ai pas laissé de me procurer les plantes les plus utiles du Paraguay et d'obtenir tous les renseignements nécessaires relatifs à l'utilité qu'on peut en tirer. Ce n'est que dans les premiers mois de ma nouvelle détention à Itapua que j'ai pu me livrer entièrement à l'étude de l'histoire naturelle, et depuis, dans les Missions, la province de Corrientes, etc. En 1832 mon herbier, recommencé en 1830, se composait de 2.500 espèces ; mon voyage depuis l'embouchure de l'Uruguay, jusqu'à Saint-Nicolas (1) et sur plusieurs autres points que j'avais en partie visités, l'ont porté jusqu'à 3.000. Toutes ces plantes ont été exactement décrites et j'ai tout prévu pour assurer la conservation de mes collections et de mes manuscrits.

Le Muséum ne possède encore qu'un tiers à peu près des doubles de l'herbier que j'ai fait dans cette partie d'Amérique. Le manque de papier m'a souvent privé de ramasser un plus grand nombre des échantillons, et souvent aussi je n'ai pu en trouver qu'un seul en bon état et que j'ai naturellement placé dans l'herbier que je conserve avec moi.

Dans l'envoi que je compte faire incessamment de trois caisses, j'aurai pu y joindre les doubles d'un assez bon nombre de plantes, mais peu favorisé par les circonstances, la remise en sera faite plus tard et, successivement, j'enverrai tous les doubles des plantes qui composent l'herbier fait dans la République Argentine, le Paraguay et les provinces voisines.

Je passe à l'examen des autres plantes sèches qui font partie de mon premier envoi. Ces plantes peuvent être divisées en deux parties. Dans la première je placerai les plantes doubles du voyage que j'ai fait avec M. de Humboldt et qui me sont tombées en partage ; et dans la seconde, des plantes de tous les pays qui fesaient partie de mon herbier général.

Dans la concession que le gouvernement français a daigné me faire d'une pension, il a eu pour objet de récompenser les travaux que j'ai faits, dans mes premiers voyage en Amérique, avec M. de Humboldt, et M. de Humboldt offrit alors de donner notre herbier

(1) S. Nicolas de los Arroyos, sur la rive droite du Parana, à 230 kilomètres nord-ouest de Buenos-Ayres.

au Muséum, après avoir terminé les publications que nous étions en train de faire.

Dès cette époque, j'avais pris la résolution de donner le fruit de mes travaux au Muséum et, quels que soient les événements, je remplirai religieusement cette promesse. Privé de suivre la publication des travaux qui m'étaient tombés en partage, je résolus de retourner en Amérique, et, si les projets que j'avais formés eussentpu se réaliser, il y a déjà longtemps que je serais de retour en France avec de riches collections.

Je commence donc aujourd'hui à remplir l'engagement que je me suis imposé, en remettant les collections comprises dans ce premier envoi.

Dans ces plantes doubles du voyage de M. de Humboldt, qui étaient devenues ma propriété d'après le partage que M. de Humboldt et moi avions fait de tous nos doubles, le Muséum trouvera de beaux échantillons pour compléter notre herbier général qui semble avoir été mutilé, si j'en crois ce qu'a écrit M. Dufresne (1). Cet herbier, fait avec un grand soin, était composé des meilleurs échantillons que nous avons ramassés, des plus complets, et, en général, il y avait trois échantillons de chaque espèce, souvent davantage et rarement moins. Quelques plantes seulement n'offraient qu'un seul échantillon, tels que le *cassupa verrucosa*, le *retiniphylum secundiflorum*, le *fucus vitifolius* et le beau *platycarpum Orenocense* que j'ai cueilli en courant au milieu des cataractes et dont je vois encore le seul arbre qui se soit offert à ma vue, etc., etc. Tous ces doubles du voyage de M. de Humboldt se trouvent compris dans les caisses n° 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 11. Chaque paquet porte, de plus, l'indication exacte des plantes qu'il renferme.

Les caisses n° 2, 12, 13, 14, 15, 16 et une partie de la caisse n° 10, contiennent des plantes qui fesaient partie de mon herbier général. Toutes ces plantes ont horriblement souffert pendant ma détention au Paraguay. Mais, quoique ce que je remets contienne encore beaucoup d'échantillons en mauvais état, j'ose espérer qu'ils ne seront pas dépourvus d'intérêt. Il serait facile de multi-

(1) L'aide-naturaliste Dufresne, l'un des fonctionnaires les plus laborieux du Muséum.

plier les motifs qui m'ont déterminé à remettre toutes mes plantes au Muséum, mais je vais en avoir dit assez pour qu'on approuve mes intentions.

S'il m'eût été possible de classer de nouveau toute cette collection, elle aurait sans doute offert plus d'intérêt, mais le temps m'a à peine permis de la parcourir et d'en séparer le papier en partie détruit par l'humidité et les plantes réduites en poussière (1).

Dans les caisses n° 17 et 18 sont renfermés des minéraux collectés au Pérou et au Mexique sous les yeux de M. de Humboldt. Cette collection n'a pas moins souffert que mes herbiers. Les caisses ont été ouvertes pendant ma détention au Paraguay et on a soustrait un grand nombre d'échantillons, cependant il reste encore plusieurs morceaux qui intéresseront le Muséum par leur localité et pour se trouver décrits dans l'ouvrage de M. de Humboldt sur la superposition de roches (2), etc.

La caisse n° 11 renferme les doubles des *piper*, *papiromnia* et un grand nombre de Melastomacées, ainsi que des écorces auxquelles j'attache la plus grande importance. Ces écorces ont l'amertume du *quassia amara*, elles sont tirées des racines d'un nouveau genre qui sans doute doit être placé dans la famille des *Quassiæ;* elles offrent des propriétés médicales dont j'ai toujours eu à me féliciter. Je les emploie contre les dysenteries et dans tous les cas où il faut rétablir le ton du système gastrique. J'administre ces racines en poudre ou seulement contuses. Jamais je ne donne ce remède seul, je l'associe toujours à une boisson mucilagineuse, telle par exemple qu'une décoction de riz seule ou dans laquelle j'ajoute de la graine de lin. Dans chaque bouteille de décoction, je mets depuis un demi-gros jusqu'à un gros de cette écorce et rarement davantage. Je l'associe aussi à d'autres remèdes et toujours son usage a été couronné de succès. Je supplie le Muséum de faire faire des expériences sur cette nouvelle plante dont je possède deux espèces bien distinctes, et probablement trois.

(1) Dans sa séance du 15 juillet 1833, l'assemblée a décidé que « l'herbier de M. Bonpland serait mis en réserve et tenu à sa disposition » et que les plantes nouvelles originaires d'Amérique entreraient dans la collection générale. Les objets de zoologie furent remis à chacun des professeurs, les objets de géologie et de minéralogie maintenus à part en collection.

(2) « Dans une lettre à M. Cordier, je parle plus en détail de ces minéraux (B.). » Cette lettre n'a pas été retrouvée.

C'est une nouvelle acquisition pour la botanique et la médecine ; toutes deux doivent en tirer tout le parti possible.

Les caisses n° 19 et 20 sont remplies de roches ou de minéraux ramassés au Paraguay, dans les Missions, sur les bords de l'Uruguay, du Parana et dans la province de Corrientes. Successivement j'en remettrai d'autres, et j'espère réunir tous les minéraux nécessaires à la géologie de ces contrées (1).

La caisse n° 21 renferme trois espèces d'écorces qui sont utilement employées dans la tannerie, savoir celles de *timbo* (mimosa Linn.) de *curupay* (mimosa L.), et celles d'un nouveau genre connu sous le nom de *Quebrahacho* dans la province de Corrientes. Je considère important de faire l'analyse de ces trois sortes d'écorces. Le *curupay* contient, je suppose, le principe tannique dans des proportions plus élevées que les écorces de chêne. C'est ici l'écorce par excellence pour tanner les semelles. Le *timbo* semble moins riche en tannin et s'emploie de préférence pour les cuirs des animaux jeunes auxquels il donne une souplesse qu'on ne peut atteindre avec le *curupay*. Les écorces de *quebrahacho* sont nouvellement employées dans la tannerie, et d'après l'avis des tanneurs je suis porté à croire qu'elles tiennent le milieu entre les écorces de *timbo* et celles de *curupay*. Si les expériences qu'on fera sur ces trois écorces offraient des résultats avantageux, il ne serait pas difficile de réduire le principe tannique à un petit volume.

En 1820, je remis à M. Roguin des lettres pour MM. Thénard et Gay Lussac. Elles étaient accompagnées de deux livres d'extrait de *curupay*. Je donnais connaissance des expériences que j'avais faites ici avec un tanneur français sur cet extrait et j'invitais ces messieurs à les répéter. Jamais je n'ai reçu de réponse et j'ignore encore ce que sont devenues mes lettres et mon extrait (2).

Dans le cas où le *curupay* offrirait effectivement des proportions de tannin plus élevées que le chêne, il ne serait pas difficile de faire ici cet extrait et peut-être offrirait il de l'avantage à nos

(1) « Le catalogue de ces minéraux est déjà envoyé, et dans la lettre marquée à M. Cordier, je lui donne tous les détails qui m'ont paru convenables (B.). »

(2) Cet envoi a dû parvenir à bon port, mais il faudrait, pour retrouver les lettres, si elles existent encore, savoir ce que sont devenus les papiers de Thénard et de Gay-Lussac.

tanneurs. Dans le travail que j'ai fait en petit pour obtenir l'extrait du *curupay*, je me suis servi de la machine employée par M. Félix Réal. Une arrobe (1) d'écorces réduites en poudre grossière, m'a donné 22 onces d'extrait. J'ai nécessairement éprouvé beaucoup de perte et tout me porte à croire que dans un travail en grand on obtiendrait 2 livres d'extrait par arrobe ou par 25 livres d'écorces réduites en poudre. Je terminerai sur ce point en disant que je pense, sans aucune espèce de doute, que l'extrait d'une quantité donnée d'écorces offrirait la même utilité aux tanneurs que l'écorce même ; [on aurait de] plus les avantages d'augmenter la quantité de tannin et de la graduer, comme on le voudrait, dans un instant.

Dans la première collection de graines que j'ai adressée au Muséum en mai 1731 (2), j'ai remis des graines de *curupay* sous le nom de *népo*, et j'ai observé qu'elles devaient être placées dans la collection des fruits. Le nom de *népo*, sous lequel j'ai parlé des fruits du *curupay*, avait pour but de les faire comparer avec le *népo* (*mimosa*) de l'Orénoque ou peut-être avec le *mimosa népo* de notre flore, auquel je l'ai rapporté dès la première fois que je l'ai vu. A mon retour aux Missions, j'espère être assez heureux pour obtenir des fruits du *curupay* qui, du reste, ne se trouve qu'au Paraguay et sur les bords du Parana. On ne trouve pas un seul pied de *curupay* sur les bords de l'Urugay. Ces graines devraient être semées à Alger où il me semble important de cultiver cette plante utile à l'art du tanneur et dont le bois dur est utilement employé dans les constructions.

La caisse n° 22 est entièrement remplie d'oiseaux dont le détail est compris dans la feuille n° 2. Il y a en tout 153 individus qui offrent plus de 50 espèces.

Lors de mon retour à Buenos-Ayres, en 1832, je pris à mes gages un jeune Français comme chasseur et empailleur dans l'intention de faire une collection des oiseaux de ces provinces, et surtout avec celle de rassembler tous ceux décrits dans les voyages de M. d'Azara (3) Quelque grandes que se présentassent les dépenses

(1) Arrobe, mesure en usage dans les pays hispano-portugais d'un poids variable de 12 à 15 kilogrammes.

(2) Nous en avons le catalogue parvenu le 11 avril 1832.

(3) Cf. *Voyages dans l'Amérique méridionale*, par don Félix d'Azara, de-

dans lesquelles cette nouvelle collection m'entraînait, je n'hésitai pas à l'entreprendre. Je n'ai rien épargné pour la porter à son terme et je regrette d'avoir été trompé dans mes espérances. Je n'ai obtenu que peu d'oiseaux, généralement mal préparés, non par la maladresse de mon chasseur, mais bien par son insouciance et sa paresse. Que faire dans ce cas, considérer ces oiseaux sous le point [de vue] de la localité et en tirer du reste tout le parti possible? Sous peu j'adresserai une seconde caisse d'oiseaux, et s'il m'arrivait d'en former une troisième, je prendrais mieux mes précautions ou je les préparerais moi-même.

La caisse n° 23 contient les objets détaillés dans la feuille n° 4, La *viscacha* décrite par M. d'Azara est propre à ces pays. Je l'ai vue seulement dans les campagnes de Buenos-Ayres et dans celles de Corrientes, entre le Miriñan et la rivière de Corrientes. J'ai pensé que peut-être ces animaux ne se trouveraient pas au Muséum. J'en ai fait empailler quatre et j'ai fait préparer deux squelettes, plus une tête isolée. Ces dernières préparations trouveront, je l'espère, une place dans le riche cabinet d'anatomie comparée dont la science doit la plus grande partie à M. Cuvier. L'os du mammouth du Salado, la dent fossile trouvée dans la province de Buenos-Ayres fixeront davantage l'attention de M. Duméril (1) que la dent de l'éléphant de mer. Les portions de *testa* fossiles que renferme cette même caisse sont, je crois, entièrement nouvelles. Elles ont été trouvées dans la province de Buenos-Ayres, et me semblent appartenir à une espèce de *dasypus* géante dont l'espèce aura péri avec le mammouth et l'animal fossile d'apparence gigantesque trouvé par M. Beraldo sur les bords du Quarchim (2). Le général Barreto, instruit de l'existence de ce squelette par M. Beraldo qui l'avait mis à sa disposition, envoya M. Sellow pour le déterrer, d'après ce que m'a conté le lieutenant Gomer, qui fut chargé par le général Barreto de fournir à M. Sellow tous les secours dont il pourrait avoir besoin et qui,

puis 1781 jusqu'en 1801, publiés d'après les manuscrits de l'auteur par C.-A. Walckenaër. Paris, 1809, in-8°.

(1) André-Marie-Constant Duméril (1774-1860), successeur de Lacépède en 1830 dans la chaire d'herpétologie et d'ichtyologie du Muséum.

(2) Rio Cuarchim, affluent de gauche de l'Uruguay, qui se jette dans ce fleuve à Santa-Rosa, par 30° 20′ latitude sud.

du reste, était simplement défrayé de tous ses voyages par le gouvernement Brésilien (1). Cet animal, de la taille d'un veau, doit former un genre nouveau. Malgré toutes mes démarches, je n'ai pas encore pu me procurer un seul os de ce nouvel animal.

La République Argentine et tous les pays voisins, qui doivent leur existence à la grande révolution qui les a formés, offriront avec le temps des matériaux intéressants sur l'histoire naturelle ancienne de ces contrées. Les os fossiles et les mollusques testacés que nous connaissons sont encore peu nombreux en comparaison de ceux qui restent enfouis.

Arrivé à la caisse n° 24 j'y trouve quatre produits. Chacun offre un intérêt particulier et ils se trouvent désignés dans la feuille n° 5. Je vais commencer par le *jalap*. Cette racine est coupée par morceaux : elle appartient à une espèce nouvelle de *convolvulus* qui a quelque ressemblance par ses feuilles avec *le convolvulus jalapa*. Ses racines sont généralement grosses comme la tête et contiennent du lait en abondance. D'abord ce lait devient jaune et bientôt après il forme un véritable caoutchouc. Ce convolvulus est originaire du Paraguay : on en trouve aussi dans les terrains des missions placés sur la rive gauche du Parana et rarement sur les bords de l'Uruguay, dans l'angle que forme ce fleuve avec le Pirateni. Depuis 1821 j'ai employé journellement et avec succès cette nouvelle espèce de jalap comme purgatif, soit seul soit associé avec d'autres remèdes. Les racines réduites en poudre offrent les mêmes caractères physiques que le jalap du Mexique. Mais elles ont un avantage sur ce dernier. Les poudres ont une odeur de rose très agréable. Le jalap mexicain purge à 36 ou 48 grains ; celui du Paraguay est moins actif et il faut généralement en donner un gros. Des racines préparées en 1831, à la même époque que celles remises au magasin, se trouvent aujourd'hui sans aucune espèce d'altération. Il serait utile de faire constater les propriétés de cette nouvelle espèce de *convolvulus* par des expériences suivies et d'en faire connaître les résultats.

Les deux écorces contenues dans la caisse n° 24 appartiennent à deux espèces du nouveau genre, dont j'ai déjà parlé plus haut,

(1) Cette découverte se confond avec celle du Rio Arapey, dont il était question plus haut. (Voir p. 86.)

comme devant être rangé dans la famille des *quassiæ*. L'une d'elles, plus épaisse, plus rugueuse offre à peu près le même degré d'amertume que l'espèce du Paraguay, mais elle contient plus de mucilage ou de gomme et ne m'a pas produit, sous le rapport médical, d'aussi bons résultats que celle renfermée dans la caisse n° 11.

La deuxième a une grande affinité avec celle du Paraguay ou de la caisse n° 11. Cependant je suis porté à croire qu'elle constitue une espèce nouvelle. L'une se voit toujours sur les bords des ruisseaux, même des rivières, et s'élève beaucoup; l'autre se trouve constamment dans un sol calcaire sec, elle est toujours petite et plus chargée d'épines. L'analyse chimique de ces trois écorces et des expériences bien faites fixeront leurs propriétés médicales. Si on pouvait en obtenir un sulfate comme on en a obtenu des écorces de quina, il ne me serait pas très difficile de me procurer une grande quantité d'écorces.

La troisième racine, connue des habitants sous le nom de *Rayz del Guaycuru*, appartient au genre *statice*. On a employé et on emploie encore avec obstination cette racine contre les flux de sang et contre toutes sortes de maladies. Son emploi a été si généralement préconisé que tous les pharmaciens de Buenos-Ayres la vendent et comme ils sont peu botanistes, ils la considèrent comme une espèce de consoude.

Je n'attache aucune espèce de confiance aux propriétés prétendues médicales de ce statice. Cependant j'ai cru convenable d'envoyer des racines, dans l'espoir qu'on fera des expériences qui décideront d'une manière précise de ses propriétés médicales ou de sa nullité comme médicament. La *statice* américaine, de même que les espèces européennes du même genre, croît en société dans des terrains argileux et chargés de parties salines.

J'arrive enfin à la caisse n° 25 qui est la dernière de cet envoi. Celle-ci renferme des graines pour semis et pour collections, plus des écorces du Paraguay semblables à celles contenues dans la caisse n° 11.

Monsieur le Directeur, j'ai cru devoir vous entretenir des objets contenus dans chaque caisse en suivant autant que possible l'ordre de leur numéro. Maintenant je vais résumer le contenu dans son ensemble.

1° Je remets au Muséum un assez grand nombre de plantes

sèches qui doivent être divisées en trois parties. Dans la première je comprendrai tous les doubles de l'herbier général fait en Amérique avec monsieur de Humboldt; dans la seconde les doubles d'un tiers du nouvel herbier que j'ai fait dans la République Argentine, le Paraguay, etc., etc., et dans la troisième des plantes de tous les pays qui faisaient partie de mon herbier général ;

2° Des roches ou minéraux qui doivent être considérés sous deux points de vue. Les uns ont été ramassés dans le voyage de M. de Humboldt. Les autres appartiennent aux divers points de cette Amérique et sont destinés à en faire connaître la géologie ;

3° Cent cinquante-trois oiseaux préparés des environs de Buenos-Ayres, qui représentent plus de cinquante espèces différentes ;

4° Trois écorces d'arbres différents qui servent utilement à la tannerie ; le but de l'envoi est de connaître par l'analyse les proportions de tannin qu'elles contiennent et si véritablement le *curupay* contient des proportions de tannin plus élevées que les écorces de chêne ;

5° Trois écorces médicinales tirées d'un nouveau genre qui appartient à la famille des *quassiæ;*

6° Les racines d'un *statice* employées ici comme médicament ; celles d'un *convolvulus* nouveau qui, de même que le jalap, la scammonée et le *convolvulus tripethum*, jouissent de propriétés purgatives ;

7° Deux squelettes de viscaches et quatre de ces animaux empaillés ;

8° Deux espèces de *dasypus* empaillés ;

9° Une dent d'éléphant de mer ; une dent fossile ; un os de mammouth et des parties séparées de *testa* d'un animal dont l'espèce est perdue et appartient sans doute au genre *dasypus.*

Mes désirs sont que messieurs les professeurs du Muséum royal d'histoire naturelle disposent de toutes les collections que je remets d après ce qu'ils jugeront le plus convenable pour l'utilité publique. Il me serait très agréable de connaître le résultat des expériences qu'on fera sur les écorces utiles à la tannerie,

ainsi que celui sur l'emploi médical des diverses racines et écorces considérées [comme] utiles à la médecine (1).

J'ai l'honneur, monsieur le Directeur, de vous saluer et suis, avec respect,

Votre très humble serviteur.

AIMÉ BONPLAND.

(*Arch. du Muséum d'Hist. Nat.*)

LXVI

A DELILE

Buenos-Ayres, 18 janvier 1837.

..... Je travaille à un autre envoi pour le Jardin des Plantes. Cet envoi sera simplement composé de trois caisses. La première renferme des roches pour servir à la géologie des parties de l'Amérique du Sud que j'ai visitées; la seconde renferme des oiseaux dont la plupart sont inexactement décrits dans l'ouvrage d'Azara et d'autres ne s'y trouvent nullement. Enfin une caisse renferme 178 espèces de bonnes graines récoltées sur les bords de l'Uruguay, du Parana, dans les Missions et dans la province de Corrientes... Dans le nombre des graines se trouve une espèce de *nicotiana* nouvelle, très utile et que je recommanderai pour être cultivée à Alger ou à Montpellier. N'oubliez pas d'en demander et de la cultiver avec soin : c'est le tabac long ou *pety cupu* des Guaranys....

A. BONPLAND.

(*Extr. Joly.* — Voy. plus haut, p. 80.)

(1) On trouvera, dans la seconde partie de ce recueil, la réponse adressée à cette lettre de Bonpland par l'administration du Muséum.

LXVII

AU DIRECTEUR DU MUSÉUM ROYAL

Buenos-Ayres, 25 janvier 1837.

Monsieur,

Je remets à M. Aimé Roger, consul général par intérim, à la légation de France à Buenos-Ayres, trois caisses pour le Muséum.

Ces caisses portent pour suscription les lettres A B C : *Jardin du Roi*, et chacune d'elles a un numéro d'ordre. Ces numéros d'ordre font suite à ceux des vingt-cinq caisses qui composaient mon premier envoi.

La première, n° 26, renferme cent soixante-dix-huit espèces de graines ; dans ce nombre quatre bouteilles de graines de tabac auxquelles j'attache une grande importance. La seconde, n° 27, contient des roches qui font suite à celles contenues dans les caisses n°s 19 et 20 ; toutes serviront à faire connaître la géologie de la République Argentine, du Paraguay et autres provinces voisines. La troisième, n° 28, est la plus volumineuse ; elle contient deux cent cinquante oiseaux qui offrent cent dix-neuf espèces différentes.

Comme j'écris directement à M. Cordier, à M. de Mirbel, à M. Geoffroy de Saint-Hilaire, sur les objets contenus dans chacune de ces trois caisses, je n'entrerai ici dans aucun détail.

Ci-joint vous trouverez le catalogue des graines qui composent le quatrième envoi, les duplicatas des trois premiers, et celui des oiseaux. Le catalogue des roches a été adressé à M. de Humboldt le 26 décembre dernier, et il sera fidèlement remis au Muséum, ainsi que j'en préviens M. Cordier.

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur, et suis avec respect votre très humble et très obéissant serviteur,

Aimé Bonpland.

(*Arch. du Mus. d'Hist. Nat.*)

LXVIII

A ADRIEN DE JUSSIEU (1)

Buenos-Ayres, 25 janvier 1837.

Monsieur,

Instruit par M. de Mirbel que vous étiez particulièrement chargé des herbiers du Muséum, je m'empresse de vous écrire et de vous entretenir directement des plantes sèches que j'ai adressées en 1832 et 1833.

Je vous répéterai, en partie, ce que j'ai écrit à M. le Directeur du Muséum. Les plantes sèches, comprises dans le premier envoi que j'ai fait, peuvent être considérées sous trois rapports différents.

Les unes appartiennent au voyage que j'ai fait avec M. le baron de Humboldt et leur remise a eu pour objet principal de les faire servir à compléter autant que possible l'herbier de notre voyage déposé au Muséum. Celles qui faisaient partie de mon herbier général n'offrent pas autant d'intérêt. Si j'eusse eu le temps de les séparer, je ne vous les aurais peut-être pas adressées ; cependant, comme un assez grand nombre de plantes sont souvent passagères et qu'une collection, quelque petite, quelque imparfaite qu'elle soit, offre toujours quelque chose qui intéresse, j'ai cru ne pas devoir les séparer de toutes mes collections.

C'est sur la troisième partie de cet envoi que je désire fixer plus particulièrement votre attention, et répondre en même temps à une demande de M. de Mirbel. Les plantes qui le composent ont toutes été recueillies au Paraguay, dans les Missions, etc., etc. Elles appartiennent donc à la flore de ces contrées que j'espère publier un jour. Ces plantes ne présentent qu'un tiers ou à peu près de

(1) Adrien de Jussieu (1797-1853), fils d'Antoine-Laurent, petit-neveu d'Antoine, de Bernard et de Joseph de Jussieu, était professeur au Muséum depuis 1826.

celles qui composent mon herbier ; successivement je remettrai les doubles de celles que je n'ai pas encore envoyées.

Je désire que vous formiez un herbier à part de ces plantes et que vous publiiez toutes celles qui vous paroîtront intéresser, soit par leur nouveauté, leurs usages, leur localité, leurs rapports, etc.

Indépendamment de l'étiquette qui accompagne chaque espèce et qui toujours offre une indication plus ou moins précise, vous trouverez réunies dans la feuille n° 3 adressée au Muséum toutes ces plantes avec l'indication de mon journal de botanique, soit par un simple numéro, soit par le nom vulgaire espagnol ou guarani, soit par l'indication de l'ordre de la famille ou enfin par le nom scientifique.

En vous envoyant cette liste, j'ai d'abord pour objet de vous présenter l'ensemble de ces plantes, de vous prier avec instance de les déterminer et de m'envoyer les noms joints à mes numéros et autres indications portées sur la liste, de vous dire enfin qu'il me sera très agréable de vous remettre sur chaque plante tous les renseignements qui vous seront agréables, tels que : description, usages, localité, observations, etc., etc.

Veuillez, monsieur, offrir mes très humbles respects à votre illustre père (1) et recevez particulièrement l'assurance de la haute considération de

Votre humble serviteur,

Aimé Bonpland.

(*Arch. du Mus. d'Hist. Nat.*)

LXIX

A CONSTANT DUMÉRIL

Buenos-Ayres, 28 janvier 1837.

Monsieur,

Lorsque je fis l'envoi de plusieurs caisses au Muséum en 1832 et 33, j'eus l'intention de vous écrire et j'ai souvent regretté que

(1) Antoine-Laurent de Jussieu était mort depuis onze ans.

les circonstances m'aient privé de le faire. Aujourd'hui j'annonce au Muséum la remise de trois caisses de plus ; j'écris à MM. Cordier, de Mirbel, etc., et à vous, autant pour vous entretenir sur le petit nombre des produits zoologiques morts de ce pays que pour me rappeler à votre ancienne bienveillance et vous offrir de nouveau mes services ici.

La même révolution qui a formé les *pampas*, la bande occidentale et tout le terrain compris entre l'Océan et le fleuve Uruguay, a aussi mis à découvert le grand angle aigu de terrain qui se trouve compris entre l'Uruguay et le Parana, plus généralement connu sous le nom de *Entre-Rios* (entre Rivières).

Dans cet immense espace de terrain, il se trouve probablement enfoui une grande quantité d'animaux dont les espèces n'existent plus, puisque le peu de celles que nous connaissons sont toutes nouvelles ; j'ai continuellement fait des démarches pour me procurer des fossiles ; j'en fais encore, mais j'ai à regretter que tous les pas que j'ai tentés, à cet égard, aient été infructueux.

Dans un pays peu peuplé et où on ne fait aucune espèce de mouvement de terre, il est impossible de trouver les richesses enfouies, et le peu que nous possédons aujourd'hui a été découvert naturellement, par le seul travail des eaux et est entièrement dû au hasard.

Depuis trois siècles que les Espagnols habitent la République Argentine et autres voisines qui toutes ont été baignées par les eaux de la mer, on n'a véritablement obtenu que cinq grands squelettes de quadrupèdes, trois appartiennent au mammoth, un au genre *dasypus* (1) ; j'ignore où on aura placé le dernier trouvé par le Portugais Beraldo sur les bords de la rivière de Arapcy, dans la bande orientale, et que M. Frédéric Sellow a dû faire connaître. Des mollusques testacés ont été trouvés sur les bords du Parana, tenant la plupart à la roche calcaire ; une seule espèce se trouve former des bancs dans la campagne de Buenos-Ayres.

Le premier mammoth connu, celui qui se trouve au cabinet de Madrid, a été trouvé très anciennement sur les bords de la petite rivière de Luxan (2). Les eaux de cette petite rivière, sujette à de

(1) Lisez *Megatherium* et *Glyptodon*.

(2) Affluent du Rio de la Plata, le Rio Lujan se déverse dans ce fleuve à la hauteur de San Fernando.

grandes crues, ont mis à découvert cet énorme squelette. Le second emporté en Angleterre par M. Parish (1), est dû aux mêmes circonstances.

Celui-ci, moins complet que le mammoth de Madrid, offre de grandes espérances à celui qui pourrait faire des fouilles, puisqu'on n'a encore retrouvé qu'un petit nombre de ses os. Le troisième mammoth est une espèce de *dasypus* que j'appellerai gigantesque ; ses restes ont été trouvés il n'y a que peu d'années sur la petite rivière de Morales (2), à neuf heures de Buenos-Ayres. En 1832, j'ai vu ici, chez le docteur Fuentes, des os épars de ces deux derniers animaux. Toutes les démarches que je fis à cette époque pour en devenir le propriétaire se réduisirent à obtenir quelques portions de *testas* de *dasypus* que vous trouverez dans mon envoi de 1832. Le propriétaire de ces os montra une avarice sans bornes et sans but, car aujourd'hui tous ces ossements sont dispersés, perdus, et il ne lui reste par hasard que deux portions d'os de mammoth. Si je suis assez heureux pour les obtenir, je vous les remettrai. L'un de ces os, tout à fait informe, appartient à un fémur ; je ne peux déterminer lequel ; l'autre appartient positivement au tibia de la jambe gauche.

Le nom de *dasypus* sous lequel je désigne le fossile dont j'ai remis des portions de *testa* est fondé : 1° sur l'enveloppe réduite en petites parcelles que j'ai examinée avec soin ; 2° sur la queue qui était entière et parfaitement bien conservée ; 3° enfin sur tout l'ensemble des os, mais surtout sur l'os perforé qu'offrent toutes les espèces de ce genre.

J'ai eu pendant longtemps des motifs de supposer que le squelette trouvé sur les bords de l'Arapey et dû, ainsi que les autres, au travail des eaux, pouvait aussi être un *dasypus*, mais des renseignements que j'ai acquis tout nouvellement m'obligent à abandonner ma première pensée.

Ce nouveau fossile semble être de la grandeur d'un âne et la longueur qu'on attribue à son col et à ses extrémités, ainsi que la forme de sa tête, s'éloignent tout à fait du genre *Dasypus*. Cet ancien habitant du Nouveau Monde fut trouvé par le Portugais Beraldo. Cet homme judicieux, connaissant toute la valeur de semblables

(1) Woodbine Parish, consul général et chargé d'affaires à Buenos-Ayres.
(2) Le Rio Morales, autre affluent voisin du précédent.

rencontres, en instruisit de suite le général Barreto qui était alors le chef de la province.

Celui-ci invita M. Frédéric Sellow qui faisait alors des recherches à Porto Alegre, à aller enlever le squelette précieux. M. Sellow, recommandé au lieutenant Gomez, déterra le squelette fossile avec un soin admirable et en remplit plusieurs caisses. Je suppose que la mort de M. Sellow n'aura pas privé la science de ce nouveau trésor zoologique et qu'il doit se trouver bien conservé à Rio-Janeiro et peut-être mieux encore dans le Muséum de Berlin.

Ici se termine ce que je sais de positif sur les divers ossements fossiles trouvés dans la République Argentine et pays voisins. On m'a souvent indiqué l'existence d'os sur divers points, mais comme jamais je n'ai pu me les procurer ni les voir, je crois plus convenable de n'en pas parler.

Je passe aux coquilles fossiles. Au sud et non loin de Buenos-Ayres, on trouve assez fréquemment des bancs de coquilles fossiles entièrement formés par une espèce de *Vénus*. On assure que plus au sud, c'est-à-dire jusqu'à la mer, on voit ces bancs se multiplier et qu'ils offrent des coquilles de plusieurs espèces, mais comme je n'ai pas vu ces derniers bancs ni les coquilles, je me borne à vous les indiquer.

Les bancs voisins de Buenos-Ayres que j'ai vus occupent également le sommet de petites collines et le fond de petites vallées. En général ils ont peu d'étendue et n'observent jamais une direction constante. Ce manque d'harmonie s'explique facilement sur un sol inégalement montueux où les eaux se sont retirées par petites parties et en diverses directions.

Plusieurs personnes m'ont assuré l'existence de coquilles fossiles à la Bande Orientale, mais je n'en ai jamais: vu cependant il est présumable qu'il en existe et je suis convaincu que la roche calcaire de ce pays, qui tient à la même formation que celle du Parana, renferme des mollusques testacés.

C'est au Parana, dans le voisinage de la ville et surtout près du port, que j'ai vu des mollusques testacés fossiles, rarement seuls et tenant le plus souvent à la roche calcaire. Des recherches exactes dans l'Entre-Rios ou le Parana augmenteront sans doute de beaucoup la liste de nos coquilles fossiles.

Dans le catalogue géologique que j'ai envoyé au Muséum par

M. de Humboldt, vous trouverez la description des fossiles que j'ai ramassés au Parana sous les nos 110-113, 115-120, et ces mêmes fossiles dans les caisses nos 19 et 20 de l'envoi que j'ai fait au Muséum en 1832. Parmi ces coquilles vous trouverez des *ostreas*, des *venus*, des *pecten*, des *cardites* et autres genres.

Ici se borne ce que je peux vous dire de positif sur la zoologie morte de la République Argentine.

Désireux de vous envoyer des squelettes de tapir et de fourmilier, j'avais placé plusieurs de ces animaux dans de petits récipients, mais les crues successives d'un hiver rigoureux ont éparpillé les os dans les bois et les champs, et de tout mon travail, il ne me reste qu'une tête de tapir bien conservée. Je vois, dans vos *Eléments des Sciences naturelles*, etc., publiés en 1825, la gravure d'une tête de tapir dont l'os prolongé qui termine le système osseux du nez offre des différences avec celui de la tête que je possède. Si vous voulez, je ne dirai pas cette tête seulement, mais toute autre pièce ostéologique, faites-moi connaître vos désirs et soyez assuré de l'empressement que je mettrai à remplir toutes les demandes que vous me ferez, tant sur ce sujet que sur tout autre.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer, et vous prie d'agréer l'assurance du profond respect de

Votre serviteur,

AIMÉ BONPLAND (1).

(*Arch. du Mus. d'Hist. Nat.*)

LXX

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

Buenos-Ayres, le 2 mars 1837.

Mon illustre ami,

J'aime à croire que tu auras reçu à Paris la lettre et le catalogue que je t'ai adressés d'ici le 26 septembre dernier. Mon long

(1) Timbre de la poste de Paris du 3 Juin 1837.

séjour dans cette ville s'est beaucoup prolongé et j'y ai employé mon temps utilement.

J'ai remis au consulat trois caisses pour le Muséum Royal. Chacune d'elles porte un numéro d'ordre qui fait suite à ceux des vingt-cinq caisses envoyées en 1832 et 33. Ainsi, ces caisses sont désignées par les n°s 26, 27 et 28. L'une renferme des graines pour semences et pour collections avec des notes instructives pour chacune des graines. La seconde renferme des roches et la troisième des oiseaux.

D'après le silence du Muséum sur l'envoi des vingt-cinq caisses et les craintes fondées que j'avais, j'ai envoyé le duplicata du contenu de cet envoi que j'ai adressé au directeur du Muséum ; j'ai de plus écrit à MM. Cordier, Mirbel, Geoffroy Saint-Hilaire, Adrien de Jussieu, Duméril (1), j'ai écrit aussi à MM. Alibert (2) et Achille Richard (3), pour les prier de faire des expériences sur le jalap du Paraguay et sur le nouveau genre appartenant à la famille des *Quassia* dont les propriétés médicales sont pour moi très prouvées.

Aujourd'hui j'écris à MM. Delessert et leur envoie un duplicata de mon certificat de vie, à l'effet de toucher ma pension ; j'espère que le [défaut] de présentation en septembre dernier n'aura aucune influence nuisible sur la perception de cette rente. Quelque chose qu'il en arrive, je suis accoutumé aux revers.

L'envoi du Gouvernement de Corrientes et mieux encore la remise que j'ai faite de vingt-huit caisses remplies d'objets d'histoire naturelle devraient être suffisants pour me faire payer les arrérages. Je t'avouerai franchement que si l'on m'eût payé, je serais retourné de suite en France. Aujourd'hui, j'éprouve plus de doute que jamais et j'ai cru convenable de prendre ici des mesures pour remplacer le déficit que le non-payement de ma rente et des arrérages me causera. Sans la révolution qui dure encore dans la province de San Pedro, je serais en mesure de retourner et pourrais m'occuper seul de mes publications. J'ai

(1) Voyez p. 117.

(2) Jean-Louis Alibert (1766-1837), professeur à la Faculté de médecine, médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis.

(3) Achille Richard (1794-1839), professeur à la Faculté de médecine et membre de l'Académie de médecine.

constamment refusé les offres généreuses du gouvernement. d'ici, de me donner un emploi lucratif et, en attendant le résultat de ma pension, je me suis jeté dans une spéculation agricole bien fondée. Si elle réussit, j'aurai le temps de mettre en ordre beaucoup de notes éparses et de rédiger plusieurs travaux tels que j'ai commencé à le faire ici.

Tout me fait présumer que je vais me mettre dans la province de Corrientes et que j'habiterai sur les bords de l'Uruguay.

Si les projets que j'ai et auxquels je suis vivement pressé par plusieurs amis puissants réussissent, je serai bientôt en mesure de retourner en Europe et de remplir tous mes désirs, quel que soit le résultat de ma pension. Jusqu'ici tout s'est opposé à mon voyage dans l'Uruguay au-dessus de Saint-Xavier (1), et par conséquent aux beaux projets que j'avais formés sur l'herbe maté. Il s'agit d'une société agricole qui commencerait avec un capital de 60 000 francs et dont le but principal serait de s'occuper de l'élevage des moutons mérinos, des mules et du bétail. Les résultats d'un établissement, formé sur de semblables bases, sont beaux sur le papier et par l'exécution. Cette nouvelle occupation agiterait mon esprit fortement et me ferait travailler avec un succès assuré. Il est à présumer qu'un des membres de cette société projetée ira bientôt en France et on a le projet, d'après mes propositions, de présenter au jugement de M. Delessert le plan de cette société qui peut devenir très importante pour tout le monde. On proposera aussi, d'après mon opinion, à M. Delessert d'être le consignataire de cette société si toutefois cela n'est pas au-dessous de ses immenses et importantes occupations. Au demeurant ce sera une attention qui ne pourra pas lui être désagréable.

J'attends le vent favorable pour m'embarquer et dans deux mois j'espère être de retour ici où je ne resterai alors que très peu de jours.

M. de Mandeville, ambassadeur ou plutôt chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique ici, qui a été à Constantinople et qui t'a beaucoup vu à Paris, me charge d'un million de compliments. C'est un excellent homme ; il donne de bons dîners et, comme tous les riches Anglais, a d'excellents vins.

(1) San-Javier, département du gouvernement des Missions, qui s'étend sur la rive droite de l'Uruguay, en amont du 28° latitude sud.

J'attends avec impatience quelques lignes de toi, qui m'apprendront que tu jouis toujours d'une bonne santé. Ce malheureux climat de Berlin me désole. Au lieu de te voir te réchauffer dans les boëtes de sapin prussiennes par l'action de la chaleur d'un de ces hauts poëles de fayence dont la blancheur fatigue la vue et la chaleur absorbe l'humidité de l'air, je voudrais te voir respirer l'air frais et salutaire qu'on trouve toute l'année dans les bois nombreux d'orangers des Missions. Les orangers portent constamment deux, souvent trois, et même quatre sortes de fruits. Nous jouissons de la même température que nous avons trouvée à Ibague avant d'entrer dans les Cordillères. A chaque moment, je me rappelle l'admiration que te causèrent les jardins d'Orangers de Hiers et les palmiers de la Côte de Cullera et de Valence (1). Je suis convaincu qu'on devrait, d'après l'âge, habiter des climats tempérés et que les régions froides sont contraires à la vieillesse.

Adieu, mon illustre ami. Conserve ta santé comme je conserve la mienne et pense toujours à ton ancien et ton plus fidèle ami.

AIMÉ BONPLAND.

(*Collection Sachse.*)

LXXI

A MIRBEL

Corrientes, 24 mars 1838.

Monsieur,

Dès les premiers jours de may 1837, j'avais rempli vos désirs sur le *Mayz de l'eau* (2), mais un motif urgent m'obligea de quitter cette ville pour me rendre à San Borja et de retour à Corrientes depuis quelque temps, je puis enfin satisfaire à votre demande.

Excusez, je vous prie, ce retard et croyez que j'ai fait tout mon

(1) Voyez *Lettres américaines*, éd. cit., p. 15-16.

(2) *Victoria Regia*, Lindl., 1837. — On trouvera l'histoire de la découverte de cette magnifique nymphæacée dans le tome III de la *Flore des serres et des jardins d'Europe*, de Brongniart, Decaisne, etc., etc., n° 199 et suiv.

possible pour vous fournir les moyens d'étudier et de publier d'une manière exacte une plante que j'ai découverte dès l'année 1820 et qui a justement fixé votre attention.

M. d'Orbigny, qui a visité le pays, doit nécessairement avoir vu et décrit le *Mayz de l'eau* et fait un magnifique dessin de cette plante, de sorte que j'ai réellement honte de vous envoyer huit feuilles presque couvertes de lignes mal tracées. Je me détermine à vous faire cet envoi, d'abord parce que vous m'avez manifesté le désir d'avoir les parties de la fructification et peut-être aussi dans l'espoir qu'il résultera quelque utilité de mon travail comparé avec celui de M. d'Orbigny.

Je doute que M. de Saint-Hilaire ait trouvé cette plante dans la Cisplatine et dans la province de San Pedro (1); il me semble que le *mayz de l'eau* ne se rencontre que dans les cours presque stagnants qui avoisinent le Parana, la rivière de Paraguay et dans les terrains voisins, quelle qu'en soit la distance, qui sont baignés par les grandes crues des deux fleuves ci-dessus mentionnés. Le *Mayz de l'eau* était inconnu dans toutes les petites villes qui composaient anciennement les missions jésuitiques, parce que leur niveau est sensiblement au-dessus des grandes crues du Parana.

Les huit planches de mauvais dessins qui accompagnent les descriptions ci-incluses, sont renfermées dans un tube de fer-blanc et placées dans une des trois caisses que j'adresse au Muséum. Les quatre bocaux sont contenus dans une petite caisse particulière.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer et vous prie d'agréer les sentiments d'admiration et de respect que vous m'avez toujours inspirés.

AIMÉ BONPLAND.

(*Bibl. du Mus. Pap. Bonpland.* Cahier n° 22.)

(1) District de la province de Buenos-Ayres, dont le chef-lieu, San Pedro, est à 153 kilomètres nord-ouest de la capitale.

LXXII

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

Corrientes, 28 mars 1838.

Mon illustre ami,

Une lettre de M. Delessert, qui porte la date du 17 juillet 1837, me donne de tes nouvelles. J'apprends avec plaisir que tu habites Berlin, que tu jouis de la meilleure santé et que mes dernières, sous le couvert de la maison Delessert, t'ont suivi à Berlin.

Je suis fâché que tu n'aies pas vu le Catalogue des Roches qui constituent la partie géologique de cette partie d'Amérique que j'ai visitée seul. J'espérais que ce travail, tout imparfait qu'il est, aurait pu t'intéresser et que tu y aurais trouvé quelque chose de nouveau. Il convient de rappeler ce que j'ai déjà dit : j'ai toujours eu soin de collecter six échantillons de chaque roche ; je les ai pris de la grosseur du poing, ils sont bien choisis et bien emballés. Je désire, je le répète, que tu aies part à cette collection. S'il répugnait à ta délicatesse d'en faire la demande au Muséum, malgré l'avis que j'en ai donné, un mot de toi suffira pour faire bientôt une nouvelle collection de roches que j'adresserai par la voie de Hambourg ou toute autre que tu m'indiquerais. Pour le cas aussi où tu désirerais un double de mon catalogue, je suis tout disposé à t'en faire une copie.

La vie occupée et errante que je mène, je dois dire aussi le manque absolu de papier convenable, ne m'ont pas permis de griffonner une carte géologique de ces pays.

Je peux la faire facilement, j'ai la masse des matériaux.

On n'apporte ici aucun ouvrage, les gazettes même qui me sont venues entre les mains ne font pas mention des ouvrages que tu as nécessairement publiés sur ton intéressant voyage du Thibet. Il faudrait traverser les mers pour tout voir.

La révolution qui désole encore la belle province de San Pedro m'a causé de nouvelles pertes. L'exercice de la médecine m'occupe nécessairement toujours et par son secours, je subsiste hono-

rablement, bien vu et estimé de ce qu'il y a de mieux. Je suis comme chez moi dans les premières maisons. Mon caractère, mon désintéressement, ma conduite et, je dois dire aussi, le bonheur de ma pratique, me procurent des jours heureux. Néanmoins je suis tourmenté plus que jamais par le désir de retourner en Europe et j'obtiendrais une nouvelle vie, si j'avais le courage de m'embarquer avec mon herbier, mes manuscrits, mes notes et d'abandonner, encore une fois, tout ce que je possède ici et que je ne peux réunir.

Au milieu des travaux de la médecine, j'ai toujours le temps de m'occuper d'histoire naturelle. Ces jours derniers, j'ai fait une excursion dans le Chaco qui m'a fourni plusieurs choses nouvelles et intéressantes. Dans ce moment, je remplis trois caisses pour le Muséum. A la fin de l'année, je lui ferai un nouvel envoi et remettrai des plantes vivantes qu'il m'a demandées tout nouvellement.

Tu vois, par cet exposé, que je mène toujours une vie active ; cependant mes forces physiques diminuent un peu et ne peuvent obéir à mes désirs.

J'entreprendrais avec plaisir un grand voyage. Je voudrais visiter des pays qui ne ressemblent en rien à ce que j'ai déjà vu. Souvent, je me suis bercé de l'idée d'aller à Alger, mais me rappelant la pauvreté des Monts Atlas et tout ce que m'a raconté M. Desfontaines (1), je reste tranquille sur les bords de l'Uruguay et du Parana que je visite tour à tour.

Si le tyran du Paraguay succombait à la fin de sa 90ᵉ année (2), je serais capable de remonter le Parana et d'aller ouvrir le chemin qui conduit à Bolivia ; je verrais les cimes élevées qui ont échappé à tes savantes mesures, et je trouverais dans ce voyage un grand nombre de choses nouvelles.

Je désire, mon illustre ami, que ta santé et celle de tous ceux qui te sont chers, soit bonne. Que fait M. Künth? Je n'ai pu savoir aucune nouvelle de lui au milieu de tant de demandes que j'ai fai-

(1) René-Louiche Desfontaines (1750-1835), professeur au Muséum, membre de l'Institut, avait été envoyé par Lemonnier explorer pendant deux ans les Pays Barbaresques, dont il avait rapporté les éléments de sa *Flora atlantica*, publiée en 1798.

(2) Francia était né en 1756, il avait donc quatre-vingt-deux ans. Il n'est mort qu'en 1840.

tes (1). Je le suppose à Berlin, occupant la place de Willdenow et par conséquent toujours près de toi. Je n'ai pas vu son nom auprès du tien dans le voyage célèbre du Thibet.

Adieu, cher Humboldt. Ne me prive pas de tes nouvelles, une ligne me suffira, je la joindrai à toutes tes lettres et je la relirai avec elles (2).

Je t'embrasse comme toujours du profond de mon cœur.

Ton dévoué ami,

AIMÉ BONPLAND.

(*Collection Sachse.*)

LXXIII

A MIRBEL

Corrientes, 5 avril 1838.

Monsieur,

Avant de quitter Corrientes pour me rendre sur les bords de l'Uruguay, je vous adresse ci-joint la liste de 57 espèces de graines qui font partie d'un envoi que je vais expédier au Muséum. Vous trouverez ces graines réparties dans les caisses n°s 30 et 33.

Plusieurs me semblent convenir au climat d'Afrique et promettre quelque espérance d'utilité. Permettez-moi de vous en faire l'énumération et de vous dire un mot sur l'utilité des plantes qu'elles doivent produire.

Bixa orellana. — Yatropha curcus. — Ricin gigantesque. — Bignonia tororatay.

Mimosa L. algarobo ou ibopé.

— Curupay.

— Curundey.

(1) Künth achevait alors d'imprimer le premier volume de son *Enumeratio plantarum*. Il a encore vécu jusqu'à 1850.

(2 C'est cet ensemble de lettres de Humboldt à Bonpland, au nombre de vingt huit, que M. Autran vient de retrouver et que l'Université de Buenos-Ayres s'apprête à publier prochainement. (Voyez la préface du présent volume.)

Mimosa Nandubay.
— Espenillo, à fleurs semblables à celles du Mimosa pharnesiana.

Pisidium Guayavo. — Geofroya conf. — Annona avachichu. — Yatay ou palmier yatay. — Espina de corona. — Casuarina equisetifolia — Algarobella ou Guayacou negro.

Le *Bixa orellana* est exotique. Il a été apporté par les jésuites et on voit cette plante utile dans toutes les missions et dans tous les lieux où les missionnaires ont fait des établissements. La pulpe d'un rouge vif, qui enveloppe les graines du *Bixa orellana*, forme un article de commerce important.

Le *yatropha curcus*. Cette plante est aussi exotique et son existence ici est due aux jésuites. Dans toute l'Amérique espagnole on donne à cette plante le nom de *piñon* et les habitants trouvent dans une ou deux de ses graines un purgatif domestique plus ou moins violent et parfois dangereux. Le commerce vend les graines du *yatropha curcus* pour celles du *croton tiglium*.

Ricinus. Des trois espèces de ricin dont je remets les graines, une seule, celle du ricin gigantesque, semble avoir un grand degré d'utilité par l'extrême quantité d'huile qu'elle fournit à la médecine.

L'huile qu'on obtient du ricin rouge est un purgatif drastique violent et très souvent dangereux. Celle que donne le ricin blanc est bonne, mais cette plante est petite et ne fournit que peu de fruits.

Le ricin gigantesque s'élève beaucoup, se couvre de fruits, ses graines sont très grosses et fournissent 75 p. 100 d'huile, enfin l'huile du ricin gigantesque donnée comme purgatif ne cause aucune douleur.

Le *Bignonia tororatay*. C'est un arbre forestier dont vous jugerez la qualité du bois d'après un échantillon qui se trouve compris dans un commencement de collection de bois que j'envoie au Muséum. C'est en janvier dernier pour la première fois que j'ai pu enfin observer les fleurs et les fruits du *Bignonia tororatay*. Depuis 1820 je connaissais cet arbre sans pouvoir le déterminer. Les feuilles de ce Bignonia sont simples, les fleurs d'un beau jaune sont caduques.

Les cinq espèces de mimosas L. dont je vous remets des fruits ont, à mon avis, un grand degré d'utilité. Dans la collection des

bois que j'envoie, vous pourrez voir une tablette ou échantillon de l'*ibope* et un du *Curundey* et vous jugerez de l'intérêt qu'offrent ces bois par leur poids et leur texture.

Le mimosa *ibope* offre aux constructions civiles et navales, ici, un bois très utile. L'*ibope* se travaille vert, tout nouvellement coupé : il ne se fend et ne se gauchit jamais, soit qu'on l'expose au soleil ou qu'on le tienne à l'ombre. Chaque branche de l'*ibope* offre une courbe au constructeur naval. Ce bois et le *quebra hacho colorado*, dont vous pouvez aussi voir une tablette parmi les 23 que j'envoie, servent seuls à former toute la membrure et les courbes des nombreux bâtiments qu'on construit dans ce port. Les fruits de l'*ibope* me rappellent les fruits sucrés du *mesquite* (*mimosa mesquite*) que j'ai décrits sur la côte du Pérou entre Truxillo et Lima. Dans toute la province de Corrientes on fait avec les fruits de l'*ibope* une boisson fermentée (*chicha*) très agréable, très diurétique et à laquelle on attribue de grandes propriétés médicales. Le peuple aime à manger ses fruits, tout récemment je me suis amusé à en tirer de l'eau-de-vie dont j'envoie une bouteille dans la caisse n° 30. Enfin les fruits du mimosa *ibope*, ainsi que ceux du *Ceratinia siliqua*, nourrissent et engraissent les animaux.

Le *mimosa curupay* fournit au tanneur une écorce qui me semble devoir contenir beaucoup plus de principe tannique que nos écorces de chêne. Si les expériences faites sur des écorces répondent à nos espérances, il sera bien utile de cultiver le *curupay* en Afrique. Cet arbre se plaît sur le bord des forêts, mais on le trouve souvent isolé au milieu des plaines ou des collines dont le sol est sec et rocailleux. Je suis convaincu qu'on peut en former des bois et les distribuer en coupes réglées.

Mimosa curundey. Cet arbre se trouve seulement au Chaco, jusqu'aujourd'hui on ne l'a pas vu ailleurs. Les tribus sauvages de ce beau pays se servent exclusivement du bois de *curundey* pour leurs lances. Tout nouvellement les gouvernements de Santa-Fé et de Corrientes suivent l'exemple des habitants du Chaco et trouvent le bois de *curundey* plus convenable que ceux déjà connus. Je n'ai pas encore pu me procurer les fleurs ni les feuilles du *curundey*; son fruit me fait supposer que c'est un mimosa.

Le mimosa *Espinillo* et le mimosa *nandubay* ne sont pas des arbres forestiers. Leur hauteur égale à peu près 12 pieds ; le bois très dur est incorruptible et généralement employé à faire des poteaux et des entourages dont on ne voit jamais les bois se pourrir. Plus tard j'enverrai davantage de graines d'espinillo, la végétation de cet arbre est plus tardive que celle du *nandubay*.

Le *pisidium* du Chaco est nouveau. Son fruit sphérique est bon et très agréable à manger ; lorsqu'on le cueille à son état parfait de maturité, il a absolument l'odeur et le goût de nos meilleures framboises.

Geofroya conf. L'arbre qui produit ces amandes se trouve seulement au Chaco où je l'ai vu, il n'y a que quelques semaines, pour la première fois. C'est un grand arbre, à feuilles pinnées, qui merappelle la seule espèce de *Geofroya* que j'aie rencontrée et décrite dans les Andes. De même que j'ai trouvé le genre *Quilloya* dans les Missions, il ne serait pas étonnant que la plante du Chaco appartînt à un genre péruvien. Les amandes de mon Geofroya conf. sont très huileuses et paraissent contenir beaucoup de mucilage.

Annona avachichu. C'est un arbrisseau dont le fruit, petit, est bon à manger. Cette plante doit être comprise parmi celles que M. de Saint-Hilaire a rapportées des Missions.

Déjà je vous ai remis des fruits du *yatay* ou palmier *yatay*, de l'*espina de corona* et de l'*algarobilla negro* : ainsi il est inutile de répéter ce que j'ai dit de l'utilité de ces trois plantes et je vais terminer ma lettre par le casuarina.

M. le brigadier Ferré (1), qui a gouverné cette province pendant une longue suite d'années et qui probablement la gouvernera encore, fit venir, il y a huit ans, des pieds de café du Brésil. On joignit à ces plantes des pieds de Laurus camphora d'Eugenia jambos, le bois noir de l'île de France (mimosa), l'agave (pita) de Caracas, dont on tire un fil utile et plusieurs autres plantes qui prospèrent dans la belle campagne de M. Ferré qui est baignée par les eaux du Parana. Un seul pied de casuarina se trouva comme par hasard perdu au milieu de cet envoi : on y porta peu d'attention, parce qu'on le vit sans feuilles, cependant M. Ferré

(1) Voy. plus loin p. 145.

le fit planter au milieu d'un parterre de 4 pieds de diamètre qu'il a dans sa cour à Corrientes. Ce petit casuarina poussait lentement, au milieu des œillets, des nectantes, dédaigné de tout le monde. En 1832 je vins à Corrientes, y reconnus de suite l'habitant de la Nouvelle-Hollande, je lui fis faire un entourage et dès lors l'arbre sans feuilles devint un objet de curiosité pour toute la ville. Aujourd'hui le tronc du casuarina a 13 décimètres de diamètre, la cyme surpasse les tours les plus élevées de la capitale et il donne des fruits pour la seconde fois. La belle végétation de cet arbre me porte à vous demander des graines des mimosa et autres plantes de la Nouvelle-Hollande dont vous pourrez disposer. J'aime à croire que ces plantes prospéreront aussi bien ici que les graines que vous avez eu l'obligeance de m'adresser à San-Borja et que là comme ici la réussite de vos envois me fera souvent prononcer votre nom célèbre.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer et vous réitère l'assurance de mon profond respect.

Aimé Bonpland.

Vous seriez bien aimable, si vous me mettiez au courant des graines qui ont réussi et si vous ne voulez pas que je vous accable d'envois, donnez-moi des instructions (1).

(*Lab. de botaniq. du Mus. Coll. d'Autogr.*)

LXXIV

A FRANÇOIS DELESSERT

Montevideo, 17 mai 1840.

Monsieur,

L'état déplorable dans lequel se trouve plongé ce pays et surtout l'impossibilité de voyager, m'ont empêché de me rendre à Montevideo, afin d'y obtenir un certificat de vie et de vous l'adres-

(1) Cette pièce est accompagnée d'un autre autographe détermin. d'espèces de *citrus* (*trifolia*) daté de *Malmaison*, *août 1816*.

ser, au temps que vous avez eu l'obligeance de m'indiquer dans votre lettre du 17 juillet 1837.

J'ai pu enfin, non sans de grands dangers, me mettre en chemin, et après bien des détours, je suis arrivé tout récemment ici.

La maison Blanc et Constantin m'apprend qu'elle m'a adressé à Corrientes votre lettre du 27 septembre 1838. Cette lettre, monsieur, se sera perdue comme tant d'autres, mais M. Constantin, m'ayant remis le *duplicata* de cette dernière, qui porte la date du 13 février 1840, sa lettre m'a mis au courant de tout ce que vous m'avez dit.

Daignez, monsieur, accepter mes remerciements d'avoir soldé la maison Barrois, et surtout d'avoir tiré un reçu des héritiers; la lettre de M. Auguste Barrois dont vous me parlez s'est aussi perdue avec la vôtre, cependant, il serait possible qu'elles se retrouvassent.

Cy-joint mon certificat de vie dont je vous adresserai plus tard un *duplicata*.

Je conçois toutes les nouvelles difficultés que vous allez trouver, et je suis de nouveau honteux de toutes les peines que je vous donne.

Personne, plus que moi, ne respecte les décrets du roi, les décisions des ministres et les sages décisions de M. le directeur de la dette inscriptive. Cependant, qu'il me soit (permis) d'observer la distance à laquelle je me trouve de France, les difficultés sans nombre et souvent insurmontables que j'ai éprouvé(es) à traverser 160 lieues de pays qui, depuis plus de trois ans, sont devenus le théâtre de la guerre la plus sanglante; que la pension dont je jouis a pour base un don fait au Muséum; que travaillant pour la France, j'ai été enlevé de vive force par le dictateur Francia de la province de Corrientes contre tout droit des gens; que pendant les neuf années que j'ai été prisonnier dans le Paraguay, et depuis que j'en suis sorti, je n'ai cessé de travailler et d'envoyer de mes collections au Muséum, ainsi qu'il est facile de s'en assurer, etc., etc.

Persuadez-vous bien, monsieur, de toutes ces réflexions, et vous jugerez de ma position; cependant, quel que soit le résultat de vos démarches, je remplirai toujours les engagements auxquels je me crois obligé envers mon pays.

Lorsque Francia me fit sortir du Paraguay, il me dépouilla pour la seconde fois de tout ce que je possédais. Je me vis obligé de me fixer momentanément dans les missions brésiliennes, et bientôt je ramassai un avoir qui me donnait l'espoir de retourner en France avec mes collections et de les publier conformément aux idées que j'ai toujours eues de ce genre de travail. La triste révolution de la province de San Pedro m'a fait perdre presque tout! Avec ce qui me restait j'ai acquis une superficie de cinq lieues carrées sur la rive occidentale de l'Uruguay, dans un lieu que l'on voit sur toutes les cartes (paso de Santa-Ana). La soi-disant bataille de Pagolargo m'a fait perdre à Santa-Ana (1) un troupeau de cinq mille moutons mérinos de race croisée, deux cents chevaux, quatre cents juments poulinières, dont la plupart étaient servies par des ânes, cinq cents vaches et tout ce qui tenait à cet établissement, moins cependant dix ânes étalons ou juments que j'ai pu sauver. Ajoutez, monsieur, à tout cela, les arrérages de ma pension positivement perdus et ceux que je suis menacé de perdre, par ce que vous me dites dans vos dernières... et appréciez ma position et ce qui me reste à faire.

Quoique je soye d'un âge très avancé, tant de contrariétés ne m'épouvantent pas. Je conserve assez de forces pour réparer tant de pertes et en même temps l'espoir de retourner en France. Je désire publier tout ce que j'ai réuni ici, par la seule raison que personne ne peut publier les manuscrits et les notes d'autrui.

Déjà j'ai commencé à repeupler mon terrain à Santa-Ana, et aussitôt qu'il sera dans un état de rapport convenable, et que j'aurai trouvé un homme capable de le diriger, j'espère réaliser tous mes projets. Mon âge est avancé, mais ma santé est égale à celle dont je jouissais à vingt ans.

Lorsqu'il sera décidé si je puis ou non toucher ma pension, je désire que vous ayez l'obligeance de m'adresser les fonds que vous avez entre les mains.

MM. Blanc et Constantin, dont je suis toujours les bons conseils, sont d'avis que je vous demande des onces. Cet envoi, disent-ils, doit se faire par MM. Delaroche, Armand Delessert et Cie; ils de-

(1) Santa-Anà, village de la province de Corrientes, à 20 kilomètres de Restauracion, sur la rive droite de l'Uruguay.

mandent, de plus, que l'envoi en soit soigné comme celui qui a été fait pour la même maison Blanc et Constantin, c'est-à-dire avec assurance contre tous risques de guerre compris.

Dans le cas de remplir mes désirs, je vous serais obligé de vous adresser à la maison Blanc et Constantin, ici ou à Buenos-Ayres, pour tout ce qui me concerne.

Excusez, monsieur, une aussi longue lettre, et veuillez agréer les sentiments de ma plus entière reconnaissance.

J'ai l'honneur, monsieur, d'être votre très humble et très obéissant serviteur,

AIMÉ BONPLAND.

Excusez, monsieur, la liberté que je prends de mettre sous votre couvert les deux lettres ci-incluses, et veuillez être assez bon pour les faire parvenir à leur adresse.

(*Bibl. de la Rochelle*, Ms. nº 617, fs 248-249.)

LXXV

A. CANDOLLE

Montevideo, 18 mai 1840.

Monsieur,

Lors de ma sortie du Paraguay, j'ai naturellement demandé à tout le monde de vos nouvelles ; personne, absolument personne, n'a pu m'en donner. Longtemps après, répétant toujours mes demandes, on m'apprit que vous aviez voyagé dans l'intérieur de la France et que vous y aviez fait des cours de botanique.

En vain j'ai demandé le lieu de votre séjour, ce que vous faisiez, les ouvrages que vous aviez publiés, etc., tous me laissaient dans la plus complète ignorance.

Plus heureux aujourd'hui, un jeune officier de la marine française m'apprend que vous vivez à Genève et je m'empresse de vous y écrire.

J'aime à croire que vous vivez très heureux au sein de votre

intéressante famille. Daignez offrir mes très humbles respects à madame de Candolle et à tous ses alentours.

Souvent, dans ma prison du Paraguay, je me suis rappelé les soirées agréables des boulevards en face du passage du Panorama, notre voyage vertical au Creux du Vent, nos promenades à Copet (1), etc.

Je désire ardemment avoir de vos nouvelles ; de plus j'ambitionne connaître les nombreux ouvrages que vous avez publiés ; je veux surtout savoir si vous avez publié un nouveau *species plantarum;* tout me fait présumer que vous avez enrichi la science d'un ouvrage aussi utile. Je ne vois que vous qui puissiez les publier en France. Au milieu des contrastes et des pertes de tous genres qui tour à tour se sont vraiment plus à me poursuivre, je conserve une vigoureuse santé. L'état de guerre cruel qui s'est déclaré depuis quatre années dans les magnifiques pays que j'habite me rend son séjour pénible, j'ose dire plus, insupportable, si le point que j'habite est de nouveau envahi par l'ennemi. Dans ce dernier cas, je m'embarquerai avec un herbier bien soigné, de 3.000 plantes au moins ; toutes bien décrites et ayant sur un bon nombre d'elles des observations intéressantes : ajoutez à cela, qui du reste forme une base de publication, un travail exact, et j'ose dire nouveau sur la géologie des pays que j'ai visités, des descriptions de poissons, de reptiles, d'oiseaux, etc.

Dans trois mois, c'est-à-dire lorsque vous lirez cette lettre, j'aurai soixante-sept ans accomplis ; Francia le docteur, l'exécrable tyran Francia que tous ses voisins et ses puissances d'Europe laissent tranquille malgré les insultes répétées qu'il fait à tous, Francia, dis-je, a quatre-vingt-douze ans (2) et se porte bien. Je vous avoue que j'ai l'espoir de vivre aussi longtemps et que j'espère jouir de mes travaux dans l'Amérique du Sud.

Si je retourne en Europe, je tiens à ne pas être persécuté par les libraires, ni par qui que ce soit, et je saurai faire tout ce qu'il faut pour rendre mes ouvrages vendables. Si j'avais les fonds nécessaires pour commencer une telle entreprise, je n'hésiterais pas à traverser les mers. Dans ces trois dernières années, j'ai

(1) Coppet, canton de Vaud, à 14 kilomètres nord-nord-est de Genève, sur les rives du lac.

(2) Voyez plus haut la correction déjà faite de ce chiffre.

perdu 15.000 piastres effectives, plus les bénéfices énormes qu'elles m'offraient. Il a donc fallu commencer à travailler de nouveau, mais si une nouvelle invasion a lieu, j'abandonne tout.

Dans le cas supposé de mon retour prochain en Europe je voudrais connaître sur quoi je pourrais compter pour publier mes travaux. Par exemple, serait-il possible de trouver un capitaliste qui ferait tous les frais d'une publication avec la condition, 1° de retirer son capital, 2° les intérêts, 3° de partager les bénéfices par moitié avec l'auteur.

Je supposerai un autre cas. Si j'envoyais mes collections en Europe, je veux parler seulement de mes plantes et de leur manuscrit botanique; serait-il possible de publier une flore à laquelle se donnerait un titre convenable. Cette publication serait nécessairement devancée par deux volumes au moins de plantes de choix et pourrait, il me semble, faire suite à nos *plantes équinoxiales*. Ce mode de publication avait sans doute un grand vice, parce que j'ai toujours regardé comme impossible que des manuscrits puissent être publiés exactement par un autre que celui qui les a faits. Lorsqu'on écrit sur les lieux, sur le vivant, non seulement on voit bien parce qu'on est tout fait à son affaire, mais c'est qu'encore il se réunit une foule de circonstances qui ne s'écrivent pas, mais qui restent profondément gravées dans la mémoire.

A toutes ces demandes j'en joindrai une autre. Je désirerais bien avoir un [devis] de ce que pourrait coûter aujourd'hui la publication d'un ouvrage de botanique. C'est par là qu'il faut nécessairement commencer. Je voudrais plus facile ma demande, que coûterait un dessin semblable à ceux des plantes équinoxiales, la gravure faite au burin, l'impression du texte, etc.? Que coûterait l'impression d'une flore en tout semblable à celle qui porte le nom de M. Kunth, tout compris, dessins, gravures, papiers, tirage, etc.?

Si je suis assez heureux pour recevoir une réponse de vous, je briserai peut-être tous les faibles liens qui me retiennent ici pour retourner en France.

Aujourd'hui je vois que tout est devenu commerce et qu'il faut positivement s'attacher à ce qui nous fait compte. Mon existence ici est assurément agréable, mais si je retourne en Europe tout

me porte à croire qu'il ne me sera pas difficile d'y vivre avec toute l'aisance que je me suis procurée ici et sans doute d'une manière plus agréable sous le rapport de la société et des occupations auxquelles je me suis toujours livré.

Excusez une aussi longue lettre et recevez l'assurance réitérée et bien sincère des sentiments de

votre très humble et dévoué serviteur,

AIMÉ BONPLAND, .

Chez MM. Blanc et Constantin à Buenos-Ayres ou à Montevideo.

(*Coll. de Candolle.*)

LXXVI

A MIRBEL

Montevideo, 17 mai 1840.

Monsieur,

J'ai eu le bonheur de recevoir le 9 du mois courant votre intéressante lettre du 17 mars, celle que vous dites m'envoyer par M. Boudrot, commissaire d'escadre, etc.

Les amis, les connoissances, retardent toujours la remise des lettres. La voie du paquet anglais est la plus courte et en même temps la plus sûre.

Votre lettre et la caisse de graines qui l'accompagnait m'ont été remises par M. Penaud, commandant de la station du Parana, devant la *bajada*. Je me trouvais depuis peu de jours à bord du brig de guerre français la *Bordelaise*, où j'accompagnais comme médecin et comme ami M. Ferré, gouverneur de la province de Corrientes.

D'abord, veuillez, monsieur, recevoir mes remerciements pour les graines et surtout pour celles de *digitalis purpurea* que je voulais vous demander et que je vous prie de m'envoyer de nouveau. C'est une plante dont les propriétés médicales m'ont produit de grands succès et je désire la cultiver dans le délicieux climat que j'habite. Ne serait-il pas convenable de mêler des graines bien

mûres avec du sable ou de la terre et de renfermer le tout dans une petite bouteille hermétiquement bouchée ?

Les graines de la Nouvelle-Hollande que contenait cet envoi ont été remises de suite à Corrientes par un courrier extraordinaire. M. Ferré et moi les avons recommandées à un ami qui, à l'aide de mes conseils, a déjà multiplié le *Casuarina equisetifolia*, dont je vous ai parlé (1). Déjà nous comptons plus de cent jeunes pieds de ce précieux habitant de la Nouvelle-Hollande et grâce à votre obligeante attention nous espérons qu'il aura bientôt un bon nombre de compatriotes et que la province de Corrientes vous devra des plantes utiles et agréables. Si la guerre atroce qui ravage ces beaux pays finissait, je vous importunerais par bien des demandes de graines. Le gouvernement de Corrientes aime les Français, il protège les sciences, les arts et ne néglige rien pour les progrès de l'agriculture.

Nos différends avec Rosas ont amené une escadre française dans la Plata (2). La France devait par suite de cela se couvrir de gloire; faire le bonheur de toute l'Amérique du Sud. La France devait agir avec ses propres forces; seule elle devait abattre Rosas. La marche qu'elle a prise est détestable. Nous terminerons mal la plus belle de toutes les questions et les mêmes Américains qui ont tout reçu de la France, soit d'un parti, soit d'un autre, maltraîteront horriblement les agents et le gouvernement français. La France devait agir seule; elle devait abattre Rosas, dont toute la conduite l'a rendu indigne de traiter avec elle.

Excusez-moi ; de l'agriculture j'ai passé à la guerre. Quoique je soye hors de ma patrie depuis une longue suite d'années, le sang qui coule dans mes veines est toujours français et je ne puis être indifférent aux faux pas répétés du gouvernement et de tous ses agents.

Je reviens à votre intéressante lettre. Vous me dites n'avoir pas encore reçu le premier envoi que je vous annonçais dans ma dernière lettre. D'abord je vous ai envoyé de Corrientes des graines stratifiées ainsi que vous me les avez demandées. Ensuite je vous

(1) Voyez plus haut, p. 132.

(2) Dr Juan-Manuel-Ortiz de Rosas (1792-1877), dictateur argentin, dont les démêlés avec nos nationaux avaient amené le blocus de Buenos-Ayres par la flotte française (1839).

ai fait un segond envoi du même lieu et celui-ci contenait le Mayz de l'eau (*Nymphæa*) dans ses différents états de végétation, etc., etc. C'est à M. Aimé Roger que ce dernier envoi a été fait, il l'a reçu à Montevideo et s'il ne vous est pas parvenu, vous pouvez interroger M. Roger qui se trouve à Paris. Quel que soit le sort de cet envoy, je vous promets d'en faire un segond de Mayz de l'eau l'année prochaine.

Personne, plus que moi, ne désire remplir vos demandes et je ferai tous mes efforts pour vous adresser des objets délicats que vous m'indiquerez. La plus grande difficulté consiste à trouver de petites bouteilles à large goulot et des bouchons. Votre demande est bien générale, j'aurais pu peut-être mieux remplir vos désirs si vous m'aviez signalé particulièrement des plantes de telle famille, de tel ordre ou de tel genre.

J'admire tout ce que vous me dites de M. Schleiden (1). L'acceptation du nouveau système qu'il a établi, de la part des académies d'Allemagne, ne me surprend pas. Ces mêmes académies ont complètement approuvé le système de Gall qui est venu ensuite recevoir bien des affronts à Paris. J'espère que les travaux de M. Schleiden éprouveront le même sort et que vous seul aurez tous les lauriers d'une victoire aussi éclatante. Les nombreuses expériences faites sur les sexes et la fécondation seront, je crois, bien difficiles à détruire. Daignez, je vous en supplie, m'envoyer votre mémoire. Daignez aussi me faire connaître le travail bien nouveau pour moi de M. Gaudichaud (2) qui a fait le voyage autour du monde sur la *Bonite*.

Vous me donnez véritablement envie de faire de la botanique microscopique, mais il me manque l'instrument principal. La science tirera sans doute de grands avantages de cette nouvelle manière de considérer les plantes qui du reste a été employée par M. Claude Richard (3).

(1) Jacques-Mathieu Schleiden (1804-1881), surtout connu par ses démêlés avec Liebig et d'autres savants allemands. Il était alors professeur à l'Université d'Iéna.

(2) Charles Gaudichaud (1789-1854), botaniste, voyageur scientifique, renouvelait alors les théories physiologiques de Dupetit-Thouars complètement abandonnées depuis longtemps. Il avait fait deux fois le tour du monde à bord de l'*Uranie* et de la *Bonite*.

(3) Louis-Claude-Marie Richard (1754-1821), frère d'Achille, dont il était

Ne gagnerait-on pas davantage si on s'occupait sérieusement et comme il convient de connoître la propriété d'une multitude de végétaux? Les Chinois ont trouvé les propriétés très utiles du thé, les indigènes du Paraguay, celles de l'*ilex thecezans* ou herbe du Paraguay, les Péruviens, celles du quina, etc., etc. Je présume que des recherches sur l'utilité des plantes offriraient de grands avantages ; elles sont véritablement trop négligées.

Je me suis un peu rapproché de vous, j'habite sur les bords de l'Uruguay au paso de Santa-Ana situé bien plus bas que San-Borja; mes moyens de correspondre seront donc plus faciles et je les mettrai à profit. Je vous remercie bien sincèrement du désir que vous me témoignez de me voir retourner en France. Prenez patience; si la province de Corrientes que j'habite est de nouveau envahie je prendrai mon parti et perdrai tout espoir d'emporter le nécessaire pour mes publications. Dans peu de jours je compte remonter l'Uruguay et moissonnerai des objets délicats qui vous seront remis de suite.

J'ai l'honneur de vous saluer et suis votre admirateur.

Aimé Bonpland.

(*Coll. Requien.*)

LXXVII

A MADAME GALLOCHEAU

Montevideo, 2 juin 1840.

Ma très chère Olive,

J'ai éprouvé aujourd'hui un bien grand bonheur, j'ai vu un individu qui a été avec toi il y a sept mois seulement et qui m'a donné les nouvelles les plus agréables sur toi, sur mes nièces, etc.

Allant déjeuner ce matin à bord de la frégate l'*Atalante*, avec M. l'amiral Dupotet, j'ai été assez heureux pour y connaître

question plus haut. Claude Richard était membre de l'Institut et professeur à la Faculté de médecine de Paris.

M. Guindet (1). Cet homme aimable m'a parlé amplement de toi, de Bonpland, de mes cinq nièces, de leurs petits enfants et de messieurs Germain et Allegre. Tu jugeras combien j'ai dû faire de questions à M. Guindet.

Je me félicite de tout ce que m'a dit l'aimable M. Guindet et surtout que j'ai beaucoup de ressemblance avec toi. M. Guindet me dit que je ressemble beaucoup à toi, ce qui m'a donné l'occasion de lui dire que tu devais avoir bien changé. Je croyais plutôt ressembler à notre frère. Maintenant j'ai bien présent tout ce qui m'intéresse le plus, mais je ne puis distinguer précisément toutes mes nièces (2) à une aussi longue distance et depuis un lap de temps aussi long — Je me rappelle très bien Adèle qui est l'aînée et qui déjà était grande, jolie et bonne comme son excellente mère. Je vois clairement qu'Adèle est mariée à M Germain, qu'elle et ses enfants sont heureux. Je me rappelle aussi Clarisse qui est la seconde. Je dois supposer que c'est la veuve de M. Marquet et je sais qu'elle est restée avec deux enfants et qu'elle est encore bien jeune. Quant à la femme de M. Félix Allegre, qui est la troisième et que M. Guindet nomme Lili, je m'en rappelle encore quoique cela ne soit pas son nom. — J'en demande bien pardon à mademoiselle Lise et à mademoiselle Laure, je me rappelle bien certainement de l'une d'elles sans me souvenir de son nom : elle ne marchait pas encore. Quand à l'autre, la plus jeune des deux, il me semble qu'elle n'était pas encore née. Quoi qu'il en soit, je les aime comme leurs sœurs de toute mon âme et j'ambitionne de leur faire une visite comme celle que j'ai faite aux Chauvins. Que je serais heureux, chère Olive, si je pouvais me réunir à vous tous et jouir de votre bonheur.

Je dois tranquilliser ton esprit peut-être inquiet sur mon sort. Tu dois être bien persuadée qu'il ne me manque ici que de vous voir. J'habite un pays dont le climat est délicieux et où les habitants sont bons. Ainsi que tu peux te le figurer, je fréquente tout

(1) Capitaine de vaisseau commandant l'*Atalante* et ami intime de M. Allègre, neveu par alliance d'Aimé Bonpland.

(2) Les filles issues du mariage d'Elisabeth-Olive Goujaud-Bonpland et de Pierre-Barthélémy-Amable Gallocheau (voy. plus haut p. 9, n° 1), sont Adèle, mariée à Pierre-François Germain; Claude qui a épousé Alexis-Michel Marquet, percepteur; Olive, femme de Félix Auguste Allègre, capitaine de vaisseau; Elisabeth et Laure, mortes célibataires.

ce qu'il y a de mieux dans le pays et j'en suis estimé, et sans être riche, je me procure toutes les commodités de la vie. Si le climat de la ville de Corrientes n'était pas aussi chaud et que ses alentours fussent meilleurs pour les pâturages, assurément je choisirais cette ville parce que j'y ai trouvé, j'ose le dire, une nouvelle famille. Il existe à Corrientes un Français (naturel de l'Ile de France) nommé Périchon et marié là. Ce compatriote a six demoiselles seulement. Toutes sont de vraies demoiselles. C'est chez M. Périchon où je loge depuis 1820 lorsque je vais à Corrientes. J'ai mes appartements, je suis comme au milieu d'une nouvelle famille, j'y suis enfin comme le fils, comme le frère de la maison. Souvent je parle de toi et de mes nièces que je croyais être au nombre de dix. J'ai tout naturellement pour la maison Périchon une affection très-grande, je l'aime beaucoup, cependant j'aimerais bien mieux me trouver au sein de ma véritable famille.

Monsieur Guindet me dit que tu conserves une activité extrême. Je t'en félicite et t'en offre autant. Malgré que je sois plus jeune que toi, je suis vieux, mais je suis encore actif, etc. Je laisse à M. Guindet de te dire comment il m'a trouvé ; cependant je ne puis taire qu'il m'a dit qu'il croyait rencontrer en moi un homme vieux, cassé, etc. C'est une erreur qu'on a en Europe : on croit en général que le climat d'Amérique tue les hommes. Cela est vrai jusqu'à un certain point, mais les parties d'Amérique dans lesquelles je me promène offrent un climat sain et des habitudes douces, et tout contribue à la santé et par conséquent à la longévité. Le docteur Francia, ce mauvais gueux qui m'a gardé pendant neuf années, a quatre-vingt-douze ans (1). Il est encore fort et vigoureux. Tout récemment, à Corrientes, il vient de mourir une dame qui avait cent trente-deux ans et qui laisse trois filles dont la plus jeune a quatre-vingt-dix ans. Juge des autres.

Ne crois pas d'après cela que je veuille vivre un siècle, car j'espère toujours retourner en France, et, quel que soit le port où je débarquerai, sois bien assurée que j'irai t'embrasser avant d'aller à Paris.

Chère Olive, embrasse tendrement mes nièces, leurs petits en-

(1) Voy. plus haut p. 127, n° 2

fants, et recevez tous l'assurance bien sincère de mon tendre amour.

Ton frère et ami,

AIMÉ BONPLAND.

LXXVIII

A D. MARTINIANO CHILAVERT (1)

San Roque (2), 11 janvier 1840.

Très estimé maître et ami,

Je vous ai suivi dans toute votre route : je vous ai vu franchir en barque le Rio Corrientes et ses difficultés, puis traverser les bois de caroubiers et le païs Oubré (3), j'ai pris part au mal que vous a donné l'immense détour par le *paso del Rosario*.

Depuis votre départ d'ici, San Roque est demeuré triste, personne avec qui causer, avec qui prendre un instant de récréation. Il est remarquable que depuis votre départ aucun de ceux qui sont arrivés de la mer ne vous ait rencontré ; le premier renseignement, que nous avons eu, a été que vous êtes arrivé et parti en bon état de la Capella de Mercedes.

Aujourd'hui arrive le général Lopez Chico, et je sais par lui que vous l'avez vu en bon ordre et qu'il vous a suivi au campement. Je vous félicite ainsi que le général Lavalle (4) de vous être réunis et de pouvoir établir vos calculs sur l'événement du 29 (5). Nous

(1) Cette lettre, retrouvée dans les papiers de Chilavert, a été publiée par D. Adolfo Saldias dans les pièces justificatives de son *Historia de la Confederacion Argentina*, 2ª ed, Buenos-Ayres, 1892 in-8°, t. III — Chilavert, colonel d'artillerie, commandait un des corps de l'armée de Lavalle.

(2) San Roque, village à 120 kilom. S. S. E de Corrientes.

(3) On nomme ainsi le territoire de Mercedes, du nom d'un ruisseau qui se perd dans les marais.

(4) L'un des généraux de l'armée des *liberadores* sous les ordres de Rivera. Un *departamento* de Corrientes porte aujourd'hui son nom.

(5) La bataille gagnée par Rivera sur Echagüe qui commandait les troupes de Rozas, à Cagancha, entre les arroyos de la Virgen et de San Jose, le 29 décembre 1839.

attendions avec la plus grande anxiété les détails de cette belle journée.

Il y a cinq jours aujourd'hui que M. le gouverneur (1) est parti pour Corrientes emmenant en sa compagnie D. Mariano Vera y Basto.

Je suppose que d'ici à peu de jours nous serons en campagne. Peut-être d'ici là suivrons-nous le nouveau chemin que tous nous devrons suivre, et une fois en marche nous cheminerons loin, parce que je suppose que tout obstacle sera surmonté.

Nous nous tenons aux ordres de M. le général Lavalle; donnez-moi tous deux les vôtres qui seront ponctuellement accomplis.

Votre passionné serviteur et ami qui vous baise la main.

AIMÉ BONPLAND.

LXXIX

AU GÉNÉRAL D. JOSÉ M. PAZ (2)

Santa Ana, 31 juillet 1841.

J'ai eu l'honneur de recevoir à la nuit tombante la note de V. E. avec la date du 29 de ce mois, dans laquelle elle me parle de communications importantes que j'ai reçues et qu'elle me prie de lui faire tenir.

Il est vrai que j'ai reçu par le canal de D. Juan Madariaga, le 26 à 8 heures du soir, un pli qui m'était envoyé de Montevideo par le docteur Gelly (3). Ce pli contenait une lettre pour le gouverneur (4) que je me suis empressé de lui remettre sans perdre un moment; plus une lettre du Dr Gelly dont j'ai aussi cru convenable de remettre aussitôt l'original à S. E.

(1) D. Pedro Vicente Ferré, gouverneur de Corrientes.

(2) Al Exmo. Fr. Brigadier D. S. M. Paz, general en Jefe del Exto de Reserva (*Cartas ineditas del general Paz á Bonpland*). *Revista de la Universitad de Buenos Aires*. 1905, p. 474.)

(3) D. Juan Antonio Gelly. — Bonpland était encore en correspondance très active, en 1849, avec ce personnage alors passé au Paraguay. (*Not. mss.*)

(4) D. Pedro Vicente Ferré.

Je m'empresse de satisfaire les désirs exprimés par V. E. et je lui remets une copie de cette lettre que m'a écrite le docteur Gelly. J'espère que la lecture de cette lettre et ce que lui communiquera le Gouverneur rempliront ses justes désirs.

Dieu garde Votre Excellence.

A. Bonpland.

LXXX

A ALFRED DEMERSAY (1)

Porto-Alegre, le 10 juin 1849.

Monsieur,

... Peu de mois après votre départ, M. Pedro Chaves, que vous connaissez, est arrivé à San Borja, et j'ai contracté avec lui d'assez grandes liaisons. Nous avons beaucoup parlé mérinos et métis, puis de plantations en grand de l'arbre à *maté* et de son exploitation aussi en grand. M. Chaves me proposa de planter avec lui quarante mille pieds d'*ilex* et de fabriquer du *maté*. Pour moi qui ai toujours regardé comme très profitable une pareille création et qui ai toujours eu le désir de faire ce travail utile et honorable, il m'est naturellement venu le désir de visiter les immenses bois dont me parlait M. Chaves. Sans cette connaissance, il était imprudent de faire une pareille entreprise. Je promis donc à M. Chaves de voir ses forêts de *maté* et de terminer l'affaire qu'il me proposait.

Le 11 février dernier, j'ai quitté San-Borja pour me rendre à la ferme de M. Chaves, laquelle a 22 lieues de superficie et se trouve sur la serra (2), à 72 lieues 2/3 à l'est de San-Borja, dans le district de Butucurahy. Comme vous avez visité ces contrées, je vais vous entretenir de ma manière de voyager (3)...

(1) On a longuement parlé de ce voyageur dans la première partie de cet ouvrage.

(2) *Serra*, en portugais, *sierra* en espagnol, chaîne de montagnes.

(3) Demersay a malheureusement supprimé ce passage intéressant, et je

... De San-Borja à l'estancia (1) de M. Chaves, Santa-Cruz, il y a, comme je vous l'ai dit plus haut, 72 lieues 2/3 et j'ai employé juste vingt-cinq jours, desquels on pourrait déduire sept jours complets de repos, plus le temps perdu pour avoir seulement marché une heure, deux heures, enfin pour avoir fait de très petites journées. Pour mon équipage divisé en trois, je n'ai employé que six hommes, savoir : un guide (*vaqueano*), un picador, deux hommes pour les chevaux et juments et deux pour les quatre cents bêtes à laine ; je suis venu ici avec un seul domestique.

Dans tout le cours de ce voyage, j'ai décrit à peu près deux cents plantes, la plupart nouvelles pour moi, et d'autres mal connues des botanistes : de ce dernier nombre, le genre *Quillaia* (?), décrit pour la première fois dans le Chili, et l'*Araucaria brasiliensis*, bien différente de l'*A. Chilensis ;* deux espèces nouvelles de maté (*Ilex*), une plante médicinale, qui offre un très grand intérêt, etc. Si j'ai rencontré un bon nombre de plantes, je n'ai pas été aussi heureux pour la minéralogie. Depuis San-Borja jusqu'à huit lieues du Jacuy (2), il existe une grande uniformité de roches. C'est donc seulement en approchant du Jacuy, dans le district de Butucarahy ou sur la Serra, que j'ai véritablement trouvé quelque chose de nouveau. Je me bornerai à vous parler d'un nouveau basalte, différent de ceux que j'ai envoyés au Muséum en 1832 ; ce qui porte les roches basaltiques de ma collection à cinq espèces.

Depuis le Jacuy jusqu'ici, tout le pays que j'ai parcouru offre une grande différence de végétation avec le Paraguay et les côtes de l'Uruguay. Sur la Serra, on ne trouve que des *ponheiros* (*Araucarias*), et des arbres à maté. Ces deux plantes forment des forêts plus ou moins étendues, dont on peut tirer de grands avantages.

Jusqu'à présent, il m'a été impossible de rien arrêter avec M. Chaves, sur nos projets de plantations : d'abord, parce que,

n'ai pas pu combler la lacune, les papiers de Demersay ayant disparu à sa mort, ainsi que j'ai pu le constater.

(1) *Estancia*, station, résidence. Santa-Cruz, fondée en 1849, à 125 kilomètres de Porto-Alegre, est devenue aujourd'hui la colonie la plus importante de la province de Rio Grande do Sul. Elle est presque exclusivement peuplée d'Allemands.

(2) Le Rio Jacuy ou Jacuhy, rivière de la province de Rio Grande do Sul, qui se jette dans la Lagoa dos Patos.

ayant des forêts d'Ilex, il est inutile d'en planter. Quant à la fabrication, le lieu indiqué pour l'établir est la *picada* (1), que le gouvernement et l'Assemblée provinciale font ouvrir dans ce moment, pour rendre les communications entre le district de Butucarahy et la ville de Rio Pardo (2) plus faciles.

Pendant mon séjour à Santa-Cruz, dans l'*estancia* de M. Chaves, j'ai naturellement visité les nombreux pieds de maté que contiennent ces bois. Ils se trouvent en [trop] petit nombre pour une exploitation en grand, et il faut nécessairement examiner, étudier la *picada*, qui est le point le plus riche en arbustes. Depuis mon arrivée à Santa-Cruz, j'avais toujours projeté de me rendre à Rio-Pardo par le nouveau chemin, et l'obligation dans laquelle je me trouvais de bien connaître les forêts de maté, me fit prendre la résolution définitive de m'acheminer par cette voie, malgré les nombreux obstacles qui se présentaient...

Le 25 août, je quittai la ferme de M. Chaves et fus passer la nuit à l'entrée du nouveau chemin, qui sera entièrement ouvert avant la fin de l'été prochain et aura 14 lieues de bois seulement. Cette étendue peut être divisée en deux parties : la première, de 7 lieues 1/2, est une forêt épaisse dont les arbres les plus communs sont l'*Araucaria brasiliensis* et l'arbre qui fournit le maté ; les autres 6 lieues 1/2 contiennent aussi cette plante précieuse, mais surtout d'autres arbres forestiers de la plus grande utilité. Il résulte de ce dernier voyage, qu'on peut travailler en grand à la fabrication de l'herbe dans la nouvelle *picada*, mais surtout faire d'immenses plantations si l'on sait travailler. M. Chaves et moi, avons donc abandonné le projet de planter quarante mille pieds de maté à Santa-Cruz et désirons nous établir dans la *picada ;* mais pour cela il faut avoir un peu de patience.

L'assemblée provinciale et le gouvernement brésilien, afin de peupler plus promptement la nouvelle route, sont résolus à en diviser les bords par lots ou par parties, et à les concéder à la condition que chacun travaillera dans son terrain, le peuplera, et finalement donnera 10 varas de plus au chemin. Toutes ces conditions sont peu onéreuses et faciles à remplir. Chaque lot est

(1) *Picada*, grand chemin.

(2) Rio Pardo, ville de la province de Rio Grande do Sul, à 105 kilomètres Ouest de Porto-Alegre.

fixé à 1/4 de lieue sur les bords de la *picada* et à une lieue de fond. Un terrain aussi grand vous paraîtra considérable ; quant à moi, il me semble peu de chose. Je voudrais travailler sur une lieue carrée, ou au moins sur 1/2 lieue. La concession de ces terrains va s'effectuer sous peu de jours, et alors M. Chaves et moi, nous saurons à quoi nous en tenir. Si je viens à travailler dans la *picada*, je rendrai un grand service aux Brésiliens. Non seulement je leur apprendrai à conserver leurs forêts de maté qu'ils ont l'habitude de détruire, ainsi que le font si bien les Paraguayens et les Correntinos ; de plus, j'espère mettre en pratique une nouvelle manière de couper et de fabriquer l'herbe, dont ils tireront, avec le temps, d'immenses avantages. Par cet exposé, vous voyez que j'ai entre les mains une affaire assez majeure, mais qu'elle ne peut pas se décider tout de suite (1)...

A. Bonpland.

LXXXI

A DELILE

Porto Alegre, le 10 juin 1849.

Je partage avec vous, mon très ancien et bien cher ami, le vif désir de vous voir et de vous embrasser. Attendons deux ans et nous arrangerons une longue entrevue. Mes collections et mes manuscrits sont en bon ordre ; je désirerais vivement les publier, parce que je suis convaincu que personne ne pourra remplir ce qui nous reste dans la mémoire. Je voudrais surtout donner à la publication de mes plantes (3.000) la forme que j'avais établie pour la publication des plantes de mon premier voyage. Humboldt n'a jamais été de mon avis sur ce point, comme sur bien d'autres. Il est présumable qu'il avait raison (2).

(1) Cf. A. Demersay, *Etude économique sur le maté ou thé du Paraguay* (Extr. des *Mém. de la Soc. d'agriculture*, 1865), Paris, 1867, br. in-8°, p. 39-43.

(2) « Touchante et admirable bonhomie, écrit Joly en transcrivant ce passage dans une lettre sur Bonpland, qu'il adresse à l'Académie des sciences

LXXXII

A FRANÇOIS ARAGO

Montevideo, 28 septembre 1849.

Il y a à peu près deux ans et demi que M. le docteur Jobim, qui a étudié la médecine à Paris, et est aujourd'hui premier médecin de S. M. l'Empereur du Brésil et directeur de l'Ecole de médecine de Rio, est venu à San-Borja, où j'ai eu le plaisir de faire sa connaissance. M. le docteur Jobim m'ayant manifesté le désir de bien connaître le climat délicieux de cette petite ville, que j'ai habitée pendant plusieurs années, je me suis occupé de réunir les observations météorologiques que je vous remets aujourd'hui. En août dernier, me trouvant à Porto-Alegre, j'ai remis ces mêmes observations au docteur Jobim et tout récemment ici, M. Robert Gore, chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique, m'en a demandé une copie pour l'envoyer en Angleterre. Je crois devoir vous prévenir de ces deux envois et des circonstances qui les ont déterminés.

Comme vous le voyez, je me suis limité au simple rôle d'observateur du thermomètre et n'en ai tiré aucune conséquence, bien convaincu que vous remplirez cette tâche beaucoup mieux que moi. Permettez-moi cependant de vous faire trois observations : la première, c'est que le maximum de la chaleur est généralement à trois heures de l'après-midi, et que le thermomètre se maintient quelquefois à ce degré maximum depuis dix ou onze heures du matin ; la deuxième, c'est que les vents d'est sont ceux qui règnent le plus souvent, mais surtout pendant la nuit : presque tous les jours après le coucher du soleil, une légère brise souffle de l'est, elle augmente successivement, et les nuits offrent une température aussi délicieuse que salutaire ; la troisième, c'est que lorsque le temps est à la veille de changer, le vent passe de l'est au nord-est et au nord ; alors le mauvais temps se manifeste et vient du

le 5 novembre 1858, soumission confiante du savoir au génie, très facile, du reste, à expliquer par les rapports d'amitié qui avaient en quelque sorte confondu en une seule l'existence de chacun des deux célèbres compagnons de voyage.

nord. Dans le cas contraire, le vent souffle avec beaucoup de variations; il fait souvent le tour du compas ou de la boussole; alors le mauvais temps vient du sud, de l'ouest, du sud-ouest et très rarement de l'est. Du reste, vous verrez qu'on jouit à San-Borja d'une température admirable; quoique cette petite ville se trouve bâtie entre l'Uruguay et d'immenses marais, elle est très saine et entièrement exempte d'affections morbides, contagieuses et épidémiques. Depuis 1831, je connais San-Borja et pendant les dix-huit années qui se sont écoulées, je n'ai vu que deux fois des fièvres intermittentes, lesquelles ont cédé facilement à l'usage du quiña et du sulfate de quinine donnés à temps convenable.

Comme les thermomètres se brisent avec une facilité extrême, et que j'en étais dépourvu, j'ai eu le bonheur de me procurer un de ces instruments. Il me sera donc facile de réunir d'autres observations. Je dois à M. le commodore Sir Thomas Herbert, commandant en chef les forces de Sa Majesté Britannique sur les côtes du sud, un excellent baromètre de Newmans (*mountain barometer*). Cet instrument est, comme on peut croire, divisé en pouces anglais, et quoique j'aie la facilité de réduire les pouces et lignes anglais aux nouvelles mesures. possédant un *Annuaire du Bureau des Longitudes*, je préfère m'en tenir positivement à la mesure anglaise. Il m'est agréable de vous annoncer que je pourrai vous remettre des mesures barométriques de l'Uruguay, du Parana et de beaucoup d'autres lieux où personne encore n'a porté de baromètre.

Bientôt je retournerai à San-Borja, où je conserve mes collections, et aussitôt que la navigation de l'Uruguay offrira la sûreté dont elle est privée depuis tant d'années, j'enverrai quelque chose à Paris.

Mon herbier, composé de plus de trois mille plantes et que je conserve en bon état, ainsi que mes manuscrits, ont fait envie à bien des personnes. Plusieurs fois on m'a proposé de les acheter et naturellement j'ai refusé toutes les offres. Mes travaux appartiennent à la France (1)....

(*Compt. Rend. Acad. Sc.*)

BONPLAND.

(1) A cette lettre était joint un registre des observations thermométriques faites à San-Borja, sur la rive orientale de l'Uruguay (lat., 28° 40'; long., 36°), depuis le 5 avril 1847 jusqu'au 23 mars 1848.

LXXXIII

A D. FRANCISCO JOSÉ DE SOUZA SOARES DE ANDREA (1)

Porto-Alegre, 28 octobre 1849.

J'ai l'honneur de remettre à Votre Excellence les notes qu'elle a eu l'obligeance de me demander sur la culture et la fabrication de l'herbe *maté*. Ce travail devrait être beaucoup plus étendu, par ce qu'il y a beaucoup à dire : mais ne devant pas abuser du temps précieux que Votre Excellence emploie toujours si bien, je me suis contenté d'indiquer les points particuliers qui doivent fixer votre attention. Ma mémoire m'a servi très mal, je n'ai pu me rappeler qu'un des noms des deux chefs des troupes d'Oribe qui a passé de la *Banda orientale* à l'Entre Rios à l'Herbidero : ce chef est le colonel Hidalgo (2).

Monsieur le Président, j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence, le très humble, et très obligé serviteur.

AIMÉ BONPLAND.

Note sur l'avantage de cultiver la plante qui fournit le maté, *de former des bois de cette plante et d'améliorer la fabrication de l'herbe dite* maté.

Dans toute la vaste étendue de l'Amérique, on a seulement découvert la plante précieuse qui fournit le *maté* en trois régions, savoir : le Paraguay, la province de Corrientes et l'immense région du Brésil. La géographie de la plante qui fournit le *maté* est tellement exacte qu'on peut indiquer hardiment les lieux où existe cet utile végétal. Lorsque les Espagnols firent la conquête du Paraguay, qui était particulièrement habité par les Indiens Gua-

(1) Le lieutenant-général D. Francisco José de Sonza Soares de Andrea, président de la Province de San-Pedro de Rio-Grande do Sul.

(2) Le second nom de chef est revenu plus tard à la mémoire de Bonpland. Il l'a ajouté en marge sur sa minute, c'était *Granada*.

ranys, ils furent invités par les indigènes à prendre du *maté* et ils s'accoutumèrent tellement à cette boisson théiforme que bientôt ils en firent un grand usage. On doit donc regarder le Paraguay comme le berceau du *maté*, de même que la Chine est celui du thé. A l'exemple des habitants du Paraguay, ceux de Corrientes se sont de suite occupés de fabriquer de l'herbe et successivement les Brésiliens.

Il est très curieux d'observer que depuis près de trois siècles, la culture et la fabrique du *maté* n'ont pas fait un seul pas. Les Espagnols et les Portugais suivent aveuglément la routine des indigènes du Paraguay, je dois dire plus, la qualité de l'herbe que l'on fabrique aujourd'hui même dans le Paraguay, est inférieure à celle des anciennes herbes. Les Jésuites avaient commencé cependant d'améliorer la culture du *maté*, mais ils n'avaient rien fait pour améliorer sa fabrication. Il serait de la plus haute importance si les fabricants s'attachaient à ne présenter dans le commerce que de l'herbe bien préparée et d'un bon goût ; alors on augmenterait de beaucoup l'usage du *maté*, qui véritablement est une boisson aussi utile qu'agréable.

Les arbres de *maté*, soit qu'ils vivent isolés ou en société, se trouvent constamment au milieu des forêts et confondus avec une multitude d'arbres, d'arbustes et de lianes (*ilipo*) qui les privent de l'action bienfaisante du soleil. Il résulte de cette position que les feuilles de *maté* ne peuvent acquérir ce degré de maturité parfaite qui doit donner à l'herbe tout le bon goût dont elle devrait jouir. Les Jésuites, en déterminant de former un bois de *maté* dans chacune des trente-deux petites villes des missions qui se trouvent à l'Est de l'Uruguay, dans l'Entre-Rios et à l'Occident du Parana, ont rempli trois indications, la première, c'était d'obtenir une herbe de qualité préférable à la meilleure qu'on puisse fabriquer dans les bois ; la seconde, de simplifier la fabrication et de la rendre beaucoup moins dispendieuse ; la troisième enfin, de s'assurer annuellement une vente fixe qui devait s'élever en raison du nombre de pieds ou touffes d'arbres dans les bois créés par leur culture.

Dans l'état actuel, on est d'accord qu'on peut, après trois années de végétation, couper de nouveau les arbres. Cette opinion, qui est bien ancienne dans le Paraguay, est conforme à l'usage établi

pour la coupe réglée des bois, on doit donc la regarder comme positive.

Il résulte de ce dernier exposé, qu'un propriétaire qui aurait, supposons, 15.000 pieds d'arbres, devrait chaque année couper 5.000 pieds et qu'il fabriquerait 5.000 arrobes d'herbes. Ce calcul est établi sur l'expérience des fabricants d'herbe ; il convient de s'y fixer.

Cependant, on pourrait affirmer que ce produit serait plus élevé si on parvenait à s'appliquer à former des bois d'arbres *maté*, ainsi que l'ont fait les Jésuites.

Les habitants du Paraguay, tout en suivant la méthode ancienne des indigènes, ont fabriqué et fabriquent encore la meilleure herbe : celle fabriquée dans la province de Corrientes est inférieure à celle du Paraguay, enfin l'herbe fabriquée dans l'empire du Brésil est la moins estimée de toutes et portée dans les marchés à la plus faible valeur. Cependant, le Brésil se trouve dans une position tellement avantageuse, qu'il pourrait fabriquer des herbes de maté qui seraient préférées, même à celles du Paraguay.

La mauvaise qualité de l'herbe fabriquée dans le Brésil tient à deux causes ; d'abord, au peu de soin qu'apportent les Brésiliens à la fabrication, ensuite parce qu'ils font entrer dans leur fabrication des plantes étrangères à la véritable herbe maté...

Avant d'aller plus loin, il faut bien se convaincre que tous les hommes qui jusqu'ici sont entrés dans les bois pour fabriquer de l'herbe, ont été de coupables destructeurs et que, par leur manière de travailler, ils ont détruit d'immenses forêts de maté et par conséquent éloigné les points de fabrication.

Pour remplir le but, que j'ai toujours désiré pour le bien des pays qui possèdent des forêts de maté qui chaque jour s'éloignent des lieux cultivés par la destruction que font les fabricants d'herbe, il faut nécessairement l'intervention d'un gouvernement et d'administrateurs éclairés. Jusqu'à ce jour, les bois de maté ont été à la disposition des habitants et dans un pays aussi libre que le Brésil, il serait peut-être inconvenant de changer cet ordre de choses. Cependant, je dois observer que les fabricants d'herbe n'ont jamais fait de bonnes affaires, que tous sont pauvres et que, probablement, ils acquerraient plus d'aisance, s'ils se donnaient à d'autres travaux agricoles. Il appartient donc au gouvernement

ou à des sociétés, d'améliorer la culture et la fabrication du *maté*. Cette tâche honorable est au-dessus des forces d'un seul individu, quoique cependant on puisse être sûr d'obtenir des produits dès la première année.

J'avais toujours pensé qu'il existait des moyens de former des bois de *maté*. Le premier, c'est de planter l'arbre du *maté* dans un terrain nud et près d'une habitation quelconque ; le second, c'est de former un bois de maté dans la forêt même où croît spontanément cette plante en détruisant successivement toutes les autres et plantant ce même arbre symétriquement.

Aujourd'hui, j'aime à m'arrêter à ce second moyen et nul lieu ne me paraît plus propice que la nouvelle *picada*, qui va établir un passage libre entre la ville de Rio-Pardo et les départements de Paso-fondo et Cruz-alta. Cette *picada*, ainsi ouverte entre le Rio Pardo et le Rio-Taguari, offre dans la route même un espace de 6 lieues plus ou moins, dans lequel les plantes les plus communes sont des *Pinheros*, des *Taruma*, l'arbre qui fournit le *maté* et le *guaviroba* des Brésiliens (*guavira-puyta* des Guaranys), qui sert à aromatiser et à bonifier l'herbe du Paraguay. Tout me porte à croire que les côtés de cette nouvelle route, c'est-à-dire que l'espace situé d'une part entre elle et le Rio-Pardo et de l'autre entre [elle et] le Rio Taquary doit contenir une immense quantité d'arbres de *maté* et de *guaviroba*... Il conviendrait donc d'établir là une ferme modèle dans laquelle on s'occuperait spécialement : 1° de former des bois de *maté*, qui de suite seraient disposés en coupes réglées, afin d'obtenir un produit dès la première année ; 2° d'établir un nouveau système de culture de la plante du *maté* et surtout une nouvelle méthode de tailler les arbres précieux, parce que le système existant est tout à fait contraire aux principes d'agriculture justement établis ; et 3° d'employer pour la fabrication de l'herbe des procédés plus prompts, plus économiques, qui sans doute offriraient des produits tels, qu'ils seraient recherchés sur les marchés. Un tel travail, ainsi que je l'ai indiqué plus haut, appartient à un gouvernement ou à une société et s'il était couronné de succès, ainsi que je le présume, les promoteurs et les exécuteurs acquerraient de justes titres à la reconnaissance publique.

Dans le cas où l'on mettrait à exécution ce projet qui n'est

qu'ébauché, et sur lequel je pourrais donner tous les détails nécessaires, je serais d'avis d'opérer sur quatre lieues de terrain, disposées de cette manière : On prendrait deux lieues du côté du Rio-Pardo et deux autres lieues du côté du Taquary. Ces quatre lieues ne seraient donc séparées que par le chemin (1). La ferme disposée ainsi et choisie dans un lieu convenable, simplifierait beaucoup l'administration.

Peut-être serait-il très utile de joindre à cette ferme modèle une administration qui veillerait sur la fabrication des herbes de toute la *picada* et qui, surtout, empêcherait les nouveaux propriétaires de détruire les bois de *maté*, qu'ils trouveraient nécessairement sur leur nouvelle propriété et dans le voisinage, c'est-à-dire entre la *picada* et le Rio Pardo d'une part et de l'autre entre la *picada* et le Rio Taquary. D'après de telles dispositions, les habitants du Brésil conserveraient le droit qu'ils ont toujours eu d'aller travailler dans les bois de *maté* et si le nouveau système établi dans la *picada de San Martinho* offrait les heureux résultats qu'on a le droit d'espérer, ils trouveraient, dans ce nouvel établissement, des méthodes utiles de culture et de fabrication.

Porto-Alegre, 28 oct. 1849.

AIMÉ BONPLAND.

En avril 1846 (j'ai) donné un duplicata de ces notes à M. le vicaire Gay, curé de San-Borja, ainsi qu'une copie de ma lettre au général Andréa, président de la province de Rio-Grande, et une copie de la lettre que m'écrivait le général.

(*Bibl. du Mus. Papiers Bonpland.* Minute, cah. n° 18.)

(1) Dans le cas de former une société, les quatre lieues indiquées exigeraient *seize actions*, d'après les principes énoncés pour la distribution du terrain et de la *picada*.

LXXXIV

AU MÊME

San Borja, 24 décembre 1849.

Monseigneur,

Au moment de monter à cheval pour me rendre ici, j'ai eu l'honneur de recevoir à S. Cruz la lettre que Votre Excellence a daigné m'adresser le 1er novembre dernier et n'ayant là, ni sur toute la route, aucun moyen de conduction, j'ai été obligé de différer ma réponse jusqu'à mon arrivée à San Borja. Votre Excellence a l'obligeance de me dire qu'elle croit possible l'établissement de la ferme modèle que je propose dans les notes qu'elle a sous les yeux et qui aurait pour but d'augmenter les plantes de maté, d'améliorer leur culture et leur fabrication ; de plus, Votre Excellence s'offre comme président, de la manière la plus généreuse, pour aider à la formation de cet établissement.

Lorsque j'ai écrit les notes que Votre Excellence [a reçues], je croyais que les terres qui se trouvent sur les bords de la nouvelle *picada*, allaient se distribuer par lots d'un quart de lieue d'étendue sur les bords du chemin et d'une lieue de fond.

Si les idées qui m'ont été communiquées sont justes, l'établissement de la ferme modèle pourra certainement avoir lieu, parce que beaucoup de Brésiliens partagent cet avis.

Si Votre Excellence, après de nouvelles réflexions, persiste à croire utile l'établissement d'une ferme modèle et qu'elle ait la bonté de me faire savoir la manière dont se distribueront les terres et à quelles conditions ou à peu près, il me sera facile de réunir le nombre convenable d'individus qui devront composer cette société.

Ces bases une fois établies, je présenterais le plan de cet établissement comme je le conçois et qui comprendrait non seulement la culture du maté, mais encore celle des plantes les plus convenables au sol et au climat.

Pour la publication des notes, après les avoir fait traduire en

portugais, Votre Excellence peut faire tout ce qui lui paraîtra convenable, malgré que la rédaction de ces notes ne soit pas faite pour être publiée.

Dans ce cas, au lieu de mettre *six* lieues il faudra en mettre *huit* au moins (1) de terrain, dans lequel les plantes les plus communes sont les *pinheros*.

Permettez-moi, V. Ex., avant de terminer cette lettre, de vous dire qu'un grand nombre d'habitants de la Cicora, qui vivent à faire de l'herbe, se proposent d'entrer dans la *picada*. Il est à craindre que ces hommes aillent travailler sur les bords de la *picada*, car alors ils détruiraient la valeur des terrains. Il serait bien convenable de prendre des mesures sur ces travaux : un règlement sur la fabrication de l'herbe *maté* est indispensable et il faut qu'il soit mis ponctuellement à exécution.

Su servidor,

AMADO BONPLAND.

(*Bibl. du Mus. Papiers Bonpland.* Minute, cah. n° 18.)

LXXXV

A MIRBEL

Montevideo, 1er septembre 1850.

Monsieur,

Arrivé ici le 7 du mois d'août, j'ai appris avec peine que ma correspondance venue de France avait été envoyée à San Borja par la voie de Rio Grande. Cette circonstance me contrarie fortement et je vais faire tout mon possible pour retourner bientôt à San Borja en remontant l'Uruguay.

J'ai été assez heureux pour me procurer de beaux fruits, bien mûris, du *Mayz de l'eau* dans les premiers jours de juin. L'an passé j'avais promis des graines de cette plante à M. Gore, chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique, parce que

(1) Voy. plus haut p. 156.

j'avais vu une gravure de mon ancienne plante de Corrientes dans le *Penny Magazine*. Comme je ne trouve pas juste d'envoyer de ces graines seulement en Angleterre, je profite, aujourd'hui, du retour en France deM. Delmas, secrétaire particulier de M. Goury de Rosland, pour vous envoyer de ces graines précieuses.

J'ignore encore le sort de l'envoi que je vous ai fait de Corrientes en 1833 ou 35, mais surtout je crains que nous ayons été devancés par les Anglais, qui cependant encore aujourd'hui n'ont pas bien vu toutes les parties de cette plante, surtout le fruit.

Après avoir vu gravé le *Mayz de l'eau* sur les éventails, je suis parvenu à en voir un dessin assez exact dans le *Penny Magazine* publié en janvier 1838 (page 20). On donne à cette incomparable plante le nom de *Victoria Regina* et on a omis toute synonymie. Pour moi, le *Mayz de l'eau* appartient au genre *Nymphœa*, cependant il serait possible de former de cette belle plante un genre nouveau.

Aujourd'hui, à mon grand étonnement et à ma grande admiration, je trouve de nouveau que je l'ai découverte pour la première fois en 1825, dans un autre journal anglais, *The Illustrated London News*, page 328. Je crois que les graines du *Mayz de l'eau* ont été semées dans le beau jardin de Schœnbrunn et que de là on a porté cette plante en Angleterre où elle fleurit. On ne parle pas encore de son fruit, ainsi nous avons quelque chose d'intéressant pour la science à ajouter, si d'une part vous n'avez pas recu mon envoi, et de l'autre si M. Dorbigny (1) qui a habité Corrientes et qui est cité dans le second journal anglais n'a pas pu bien étudier les fruits du *Victoria Regina* des Anglais.

Les graines que je vous remets sont très fraîches ; elles ont été prises dans les eaux du Mirime (2) les premiers jours du mois dernier. Il m'eût été bien agréable de les conserver entières, et de vous les remettre, mais obligé de voyager dans une pirogue ouverte et manquant de tout le nécessaire pour conserver des fruits mous, j'ai dû me contenter de bien soigner les graines. Profitant toujours de l'obligeance de Delmas, j'envoie aussi quelques

(1) Alcide d'Orbigny Dessalines (1802-1857), voyageur dans l'Amérique du Sud et plus tard professeur au Muséum (1854).

(2) Lagune aux rives basses et marécageuses dont les eaux s'écoulent dans la Lagoa dos Patos.

graines de la même plante à M. Vilmorin (1). J'aime à croire que par vos soins nous imiterons les Allemands et les Anglais et que la France jouira de la vue de cette plante dont la forme et les dimensions des feuilles sont vraiment étonnantes.

J'ai l'honneur, monsieur, de vous saluer et suis, comme toujours, votre dévoué serviteur.

AIMÉ BONPLAND.

P.-S. — Je ne peux oublier notre dernière entrevue sur le Pont-Neuf et notre conversation.

D'après ce que vous m'avez dit dans une de vos lettres, je crois devoir vous répéter que si le jardin des plantes a besoin de végétaux nouveaux, il lui suffira de m'envoyer un ou deux jardiniers actifs et capables, et un catalogue de vos plantes, de celles que vous possédez. Dans la partie haute du Parana, de l'Uruguay, du Paraguay, je ferai une ample récolte de plantes précieuses.

(*Coll. Decaisne.* Bibl. de l'Inst.)

LXXXVI

A MADAME GALLOCHEAU

Montevideo, 1er novembre (1850).

Ma très chère sœur,

J'ai reçu une lettre de La Rochelle écrite par M. Morin, notaire. Cette lettre m'annonce la mort de notre excellent frère dont j'avais déjà eu connaissance par le jeune L. Vivielle (2), petit-fils de notre cousin Jambu (3).

(1) Pierre-Philippe-André Lévêque de Vilmorin (1776-1862), correspondant de l'Académie des Sciences, le fondateur de la célèbre Ecole forestière des Barres.

(2) Léopold Vivielle, aujourd'hui contre-amiral en retraite, fils de Marie-Victoire-Elisabeth Jambu et d'Adolphe Vivielle, docteur en médecine.

(3) Sylvestre Jambu, officier de santé et pharmacien, père de la précédente, avait épousé une demoiselle Fournial. La mère de Sylvestre était Marie-Marguerite-Elisabeth Goujaud, sœur de Simon-Jacques Goujaud-Bonpland, mariée en 1758 à Louis-Sylvestre Jambu, maître apothicaire à La Rochelle.

C'est avec un extrême plaisir, ma chère Olive, que je lis que tu es la légataire universelle et j'approuve de toute mon âme l'emploi que notre frère a fait de sa fortune.

Quant à la donation que m'a faite Bonpland de ses herbiers, de ses manuscrits et de sa bibliothèque, j'en suis naturellement très reconnaissant, mais je ne veux ni ne dois disposer de rien sans ton avis et sans te faire quelques observations.

Tout me porte à croire que Bonpland avait des vues sur la publication de ses plantes et, comme je les ignore, je n'accède pas aux propositions que m'a faites M. Morin.

Si notre bon frère a laissé des indications pour la publication de la flore du département de la Charente-Inférieure ainsi que je sais qu'il en a toujours eu l'intention, je suis tout disposé à remplir religieusement un si noble désir.

L'état bien incertain des pays que j'habite me fait persister dans l'intention que j'ai toujours eue de retourner en France. Il convient donc, chère Olive, que tu fasses les démarches nécessaires pour connaître les intentions de notre frère et que tu m'en instruises. Ses dispositions doivent se trouver avec ses manuscrits. Tu devras adresser mes lettres à Montevideo, sous le couvert de M. Edmond Barthold et Cie. Malgré que je t'aie indiqué ma pensée, je laisse tout à ta disposition et d'avance j'approuve tout ce que tu feras.

Sous peu de jours, je dois quitter Montevideo et retourner dans le haut de la rivière Uruguay où je conserve des propriétés. A la fin de juin j'espère être de retour ici et y trouver de tes nouvelles.

Si notre jeune parent Vivielle m'a donné la funeste nouvelle de la mort de notre frère, la douleur profonde qu'il m'a causée a été adoucie par tout ce qu'il m'a dit de toi et de mes nièces tant mariées que demoiselles. Après un si long silence, chère Olive, il m'est bien agréable d'apprendre l'état brillant de fortune dans lequel tu te trouves et le bonheur dont tu jouis au milieu de tes filles qui journellement t'offrent les jouissances les plus pures.

Je vais laisser cette lettre à notre jeune parent et avec elle celle pour M. Morin pour que tu en prennes connaissance et que tu la lui fasses parvenir.

Adieu, ma très chère sœur, je t'embrasse de toute mon âme et

te prie de presser contre ton cœur mes nièces et leurs petits enfants.

Ton frère et bien bon ami,

AIMÉ BONPLAND.

(*Coll. Allègre.*)

LXXXVII

A FR. DELESSERT

San-Borja, 25 septembre 1851.

Monsieur,

Il y a peu de jours que j'ai reçu votre lettre du 23 mars dernier et je saisis avec empressement la première occasion favorable pour vous répondre et vous remercier.

Je vois que M. de Humboldt continue avec une constance admirable ses savants, intéressants et utiles travaux. J'ai l'extrême plaisir de trouver son nom quelquefois dans les journaux.

Je conçois parfaitement que je devrais envoyer quelques mémoires à l'Institut. Ce ne sont pas les matériaux qui me manquent; c'est d'abord la résolution; puis, une raison plus forte, je me trouve très arriéré dans l'état actuel de la science et crains d'offrir, comme nouveaux, des travaux qui seraient déjà connus.

A ma sortie du Paraguay, où j'ai été enseveli pendant neuf années, j'ai fait un grand envoi au Muséum; j'ai écrit à plusieurs de mes anciens condisciples et amis; enfin j'ai fait les démarches nécessaires pour établir des relations entre la France et moi. Tous ces efforts sont devenus sans effet par la mort de MM. Alibert et Dupuytren, avec lesquels j'étais en correspondance, et par la maladie de M. de Mirbel.

Lors de l'envoi que j'ai fait de plantes et de roches au Muséum d'histoire naturelle, je les ai mises à sa disposition et j'ai autorisé cette savante réunion à faire de mes collections l'usage le plus utile J'ai recueilli de nouvelles plantes; mais le temps ne m'a pas permis de les intercaler toutes dans ma collection princi-

pale, de sorte qu'il me sera impossible de les mettre en route lors de mon premier voyage à Montevideo, ainsi que j'en avais l'espoir...

Je suis on ne peut plus reconnaissant de tout ce que vous me dites de MM. Flourens et Valenciennes. J'ai l'honneur de connaître M. Valenciennes, quant à M. Flourens, je n'ai jamais eu l'honneur de le voir, mais depuis de longues années, je connais ses grands talents et tous ses mérites scientifiques.

Quoique dans ma quatre-vingtième année, je conserve le plus vif désir de retourner en France ; mais ces malheureuses affaires de la Plata me rendent comme paralytique. Aujourd'hui tous mes désirs seraient d'aller à Paris me mettre au courant des branches de la science qui m'intéressent le plus et de publier mes travaux, il est difficile à qui que ce soit de publier les travaux d'autrui...

J'ai l'honneur, etc.

A. Bonpland.

(*Compt. Rend. Acad. Sc.* t. XXXII, p. 362, 8 mars 1852)

LXXXVIII

AU CAPITAINE DE VAISSEAU ALLÈGRE

Montevideo, 10 décembre 1853.

Mon très distingué et respectable neveu (1),

Arrivé depuis peu de jours à Montevideo, j'ai eu le plaisir d'y trouver deux lettres de vous, l'une porte la date du 6 novembre 1850 et l'autre du 28 mars 1852.

Je vous remercie bien cordialement, mon estimable neveu, de tout ce que vous me dites dans vos deux lettres, elles me causent de profondes douleurs et des plaisirs bien vifs. Souvent j'ai été peiné de ne pas recevoir de lettres de ma famille à laquelle j'ai écrit nombre de fois par des occasions bien sûres. Ce manque de

(1) On voit que Bonpland a pris les formules de politesse des Espagnols au milieu desquels il vit depuis si longtemps.

réponses est pour moi un mystère qu'il convient de laisser dans un oubli profond.

Mon très distingué neveu, je vous remercie bien sincèrement des nouvelles détaillées que vous me donnez de mes bien chères et bien-aimées nièces. Vous me rappelez une courte époque de ma vie, celle d'avoir séjourné un temps bien court au Port-d Envaux et d'avoir joui de leur société.

Quoique tout ce que vous m'observez soit très juste sur le placement du legs qui m'a été fait par le meilleur des frères, je ne peux oublier les intentions qu'il m'a si souvent manifestées. Bonpland a toujours eu la juste ambition de publier la flore de La Rochelle et du département de la Charente-Inférieure. L'herbier de Bonpland et sa bibliothèque doivent renfermer beaucoup de plantes, de livres que je lui ai remis à diverses époques, mais surtout avant mon départ pour l Amérique, lors du Directoire, et après mon retour sous l'Empire, parce que toujours nous avions eu l'intention de réunir nos travaux. Depuis ma longue détention dans le Paraguay nous nous sommes entretenus longuement de nos anciens projets et je ne peux concevoir comment une lettre très détaillée que je lui ai écrite à ce sujet est restée sans réponse, j'oserais dire : a mis fin à sa correspondance.

Le legs que m'a fait Bonpland de son herbier et de sa bibliothèque est pour moi un indice certain de l'exécution de ses anciens désirs. Il résulte de cette persuasion que je suis d'avis de ne rien séparer dans l'espoir de voir paraître un jour quelque production qui honore son nom et sa mémoire.

Mon avis est donc de remettre au jeune Marquet (1), fils de Clarisse Gallocheau, non seulement la bibliothèque de Bonpland, mais encore les papiers et l'herbier qu'il m'a légués. Dans le cas bien désiré et probable de visiter ma famille et Paris, je déterminerais ce qu'il conviendrait mieux de faire pour la mémoire de Bonpland, et, dans le cas où je viendrais à mourir, et que je ne pourrais pas visiter la France, le jeune Marquet deviendrait l'unique héritier de tout et s'efforcerait à partager mes intentions ou plutôt celles que j'ai toujours connues à Bonpland qui, je le répète, ont été de publier la flore de notre pays. J'aime à croire, mon estimable

(1) Camille Marquet, mort en 1870 médecin-major à Lyon.

neveu, que, dans l'intérêt de votre excellent oncle, vous partagerez mon opinion. Séparer l'herbier de la bibliothèque serait tout perdre et le jeune Marquet, qui étudie la médecine, nous offre l'espoir de voir réaliser un jour les projets utiles et honorables de votre excellent oncle.

Ce que vous me dites de madame Gallocheau m'afflige et me donne de justes craintes sur son existence. Vous allez nécessairement devenir le père, le protecteur, le directeur de sa nombreuse famille, et personne n'est plus digne que vous de remplir une tâche si honorable.

Je regrette bien vivement tous les contrastes de ma vie. J'ai perdu plusieurs fortunes et aujourd'hui je pourrais réparer tant de pertes si les beaux pays que j'habite pouvaient se maintenir en paix seulement pour quelques années. Ici, on gagne facilement de l'argent, mais dans un instant on le perd.

Je me félicite de vous savoir un garçon. Tout me porte à croire que vous allez en faire un marin et qu'il marchera à pas de géant sur les traces de son estimable et distingué père. Chaque visite que je fais à nos bâtiments de guerre, je regrette de ne pas être marin. A mon avis, rien de plus beau qu'une corvette, qu'une frégate de guerre! Au milieu de la douleur que me cause l'état de ma bonne Olive, j'éprouve une consolation, c'est que sa nombreuse famille est bien établie, pour la plupart, et que toutes jouissent d'une existence très belle. Elise et Laure qui ne sont pas mariées sont destinées à vivre heureuses soit à Périgny ou au Port-d'Envaux. Puissé-je réaliser les désirs que j'ai de visiter la France, de vous connaître personnellement, et d'embrasser la longue progéniture de ma bien-aimée Olive.

Mon très distingué neveu, veuillez agréer l'assurance bien sincère de mon admiration, de mon profond dévouement, et comptez-moi au nombre de vos admirateurs.

Aimé Bonpland.

P.-S. — Je vais remettre ma lettre à M. l'amiral Stain qui m'honore de sa bienveillance et qui expédiera ma lettre par la voie la plus sûre.

Nota. Les lettres me parviennent sûrement sous l'adresse de MM. Edmond Barthold et Cie à Montevideo.

(*Coll. Allègre.*)

LXXXIX

A VASCONCELLOS FERREIRA CABRAL (1)

Montevideo, 10 décembre 1853.

Mon très estimable et très savant ami,

J'ai reçu avec un plaisir inexprimable à la Restauracion la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser de la Concordia; sans perdre un instant, j'ai répondu et adressé ma réponse à Montevideo. Arrivé ici même le 5 de ce mois sur le vapeur *Progresso*, je me suis naturellement informé de vous et de votre aimable famille. C'est seulement après beaucoup de recherches que j'ai su que madame de Vasconcellos habite la petite ville de Mercedes, que je ne connais que de nom et que vous y venez tous les soirs, retournant le matin à votre Estancia où vous construisez une maison commode. Vous voyez, cher ami, d'après ce court exposé, que j'ai pensé à vous. Je me sers aujourd'hui de la première occasion sûre qui se présente pour vous adresser ces lignes. Soyez d'abord assez bon pour présenter mes respects à madame de Vasconcellos et à toute votre famille que je suppose habiter avec vous. Et vous, cher ami, comptez-moi toujours au nombre de vos meilleurs amis et admirateurs.

Ainsi vous vous occupez enfin des mérinos dont nous avons tant parlé à Porto-Alegre, durant notre voyage à Rio Pardo dans la célèbre Picada de Santa Cruz (2). Votre aversion non justifiée contre la province de Corrientes vous a sans doute poussé à préférer la *Banda orientale* à la *Banda occidentale* de l'Uruguay. Le temps apprendra si votre choix était bon. Corrientes a subi il y a quelques mois de violents tremblements de terre; grâce à Dieu, le gouverneur D. J. Pujol (que je connais assez bien et avec qui j'ai eu de fréquents entretiens à Curazaquatia) est un homme riche, hono-

(1) D. Federico A. de Vasconcellos Ferreira Cabral, ingénieur à Mercedes.
(2) Voy. plus haut p. 155.

rable et d'un patriotisme éclairé ; un vrai libéral qui veut le bien du peuple. Tout m'autorise à croire que M. Pujol sera de nouveau élu et interviendra énergiquement. Il a déjà montré beaucoup de caractère et de fermeté à l'égard du général Caceres et du major-général Ocampo. Le premier avait, en fait, annihilé les autorités de Madariaga et de Virasoro ; il a cherché ensuite ouvertement à détruire la force de Pujol. Il en a été complètement ébranlé. Le complot d'Ocampo contre Pujol et la chute de ce gouverneur devaient être le signal d'une incursion des Correntinois dans l'Entre Rios. Pujol, informé de cette conjuration, fit sur elle une enquête sérieuse, étudia toutes ses ramifications et envoya, le soir avant l'insurrection, quarante-deux notables de Corrientes en prison. Les deux coups d'État de Pujol lui ont donné, comme j'aime à le croire, un rang très bien mérité et tout m'autorise à croire qu'il sera de nouveau élu. Dans ce cas qui est à supposer, Corrientes aurait devant elle une longue période de paix et je pourrais mettre à exécution mes projets de *Yerbales*, dont j'ai souvent parlé. — Aujourd'hui, mon cher ami, au milieu de tant d'événements sur lesquels il était impossible de se faire immédiatement un jugement, je suis revenu à mes moutons. J'ai recommencé derechef à travailler dans ma chère Santa Ana. Ma *Quinta* de 500 varas-quadrat a reçu une nouvelle clôture impénétrable pour le bétail. Le terrain est tout à fait planté, fortement ensemencé et en outre j'ai rempli 3 cuadras de jeunes plants. J'ai au total, pour ma première année de culture, 4 quadrat-cuadras de terrain, c'est-à-dire 40.000 varas de terrain cultivé. Ajoutez, pour le commencement du travail, 5 paires de bœufs de trait, plus de 200 juments, un bon nombre d'étalons, quelques vaches à lait et 1.500 moutons métis, je rapporterai des couples à mon retour. Je travaillerai de nouveau à Santa-Ana avec cet inventaire. Ce qui suit est à peu près l'état de mes plantations :

1° 133 orangers doux ;

2° 50 petits citronniers ;

3° Une forêt de Paraisos, arbres très utiles (*Melia azederach?*) ;

4° 45 cognassiers à fruits ;

5° Une quantité de marcottes de cognassiers faites cette année et qui prospèrent très bien. J'ai l'intention d'en faire de vrais cognassiers ;

6° Une quantité considérable de pêchers portant des fruits;

7° De jeunes plantes de diverses sortes : pêchers, orangers, d'espèces diverses, citronniers;

8° Tomates ;

9° Poivre de Valence, choux, carottes ;

10° 119 séries de patates douces de diverses espèces, parmi lesquelles une patate pentagonale à chair jaune, qui est exquise. Celle-ci a parfois de 18 à 27 pouces de long;

11° 200 séries de maniocs, aussi bien des blancs doux que des rouges amers. J'espère déjà ne pas faire moins de farine cette année. J'ai prié tous mes voisins de cultiver ce manioc. J'achèterai cette précieuse racine pour un dessein particulier ;

12° 40 séries de différents melons d'une qualité excellente ;

13° 2 quartas de porotos variés, ainsi que 2 pieds de lentilles diverses ;

14° Melancias, fèves, chichatos mélangés de diverse qualité;

15° Je finis cette longue liste par de jeunes plants de pommes de terre anglaises et 45 ceps de vigne.

Vous voyez, cher ami, d'après cette énumération, que mon travail est calculé sur un nombre déterminé de journaliers qui doivent s'attacher à telle ou telle occupation. On ne peut pas s'occuper seulement d'une chose ; tout doit empiéter l'un sur l'autre. Durant mon séjour ici j'ai souffert d'une légère indisposition. Elle n'était pas dangereuse, mais je devais beaucoup rester debout. Le vapeur sera de retour ici le 25 et je le prendrai pour m'embarquer. Le capitaine que vous connaissez m'a raconté beaucoup de choses sur vous et cet entretien m'a procuré quelques moments très agréables. Si je n'avais pas donné ma parole au général Urquita d'aller le voir à mon retour, j'aurais eu la satisfaction de vous voir et j'aurais ensuite trouvé le vapeur dans un port quelconque. Il est pénible pour moi d'être obligé de renoncer au désir de vous voir, mais je ne sais pas où vous habitez. La route sur l'Uruguay est merveilleusement belle et je chercherai l'occasion de hâter une visite que je souhaite tant de vous faire. — Si vous voulez sacrifier quelques moments, écrivez-moi donc. Je recevrai votre lettre soit à Concepcion de Uruguay, soit à Concordia ou à la Restauracion ou à Uruguayana. Si de l'endroit que j'habite quelque chose vous était agréable, faites-moi connaître votre désir et soyez con-

vaincu de ma bonne volonté à le satisfaire. — Excusez, cher ami, ce long bavardage.

Soyez assez bon pour assurer de ma considération madame de Vasconcellos et toute votre nouvelle et intéressante famille. Votre ami et serviteur tout à vos ordres,

AIMÉ BONPLAND.

(*L'International*) (1).

XC

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT (2)

Montevideo, 25 décembre 1853 (3).

Mon très illustre ami,

Depuis ta lettre du 12 mars 1850, je n'avais reçu aucune lettre de toi ; je cherchais vainement ton nom dans les gazettes de Rio-Janeiro que nous lisons exactement tous les mois à San Borja et je me trouvais réduit à lire et relire ta dernière toujours amicale, comme les antérieures. Arrivé ici, depuis plusieurs jours, j'ai eu le bonheur de recevoir ta dernière, portant la date du 1er septembre 1853 et écrite à Berlin. J'eus[se] été bien content de voir le médecin qui l'a apportée, mais malheureusement il est à Buenos-Ayres (4).

Merci, cher Humboldt, de m'avoir donné de tes chères nouvelles et surtout de me continuer tes bontés qui me sont si chères. Notre

(1) Cf. *Bonplandia*, 1855. III Jahrg., S 291-292. Ce journal tenait cette lettre du Dr Carl Bolle de Berlin.

(2) Humboldt avait envoyé aux rédacteurs de *Bonplandia* une paraphrase de cette lettre (1854, II Jahrg., S. 221). L'original vient de se retrouver dans une collection de papiers provenant de Humboldt et offerts à la *Gesellschaft für Erdkunde* de Berlin, par madame Möllhausen, la fille de Seifert, le fidèle serviteur de Humboldt. Cette Société a bien voulu m'autoriser à reproduire la précieuse pièce, dont mon obligeant collègue, le prof. K. von den Steinen, m'a fait lui-même la copie que l'on va lire.

(3) Note de la main de Humboldt : Bonpland, n° 1.

(4) Le docteur Fonk, allant au Chili. (H.)

âge avancé nous fait vivre dans des transes continuelles sur notre sort qui peut se décider d'un moment à l'autre ; il est bien dur, après avoir vécu et travaillé tant d'années ensemble, il est bien dur, di[s-]je, de ne pas être l'un auprès de l'autre, il me semble que tu aurais autant de plaisir que moi à nous rappeler Cumana, les Indiens Guayqueries, le Cocollar, Caracas, nos privations et nos jouissances de l'Orénoque, etc.

Très cher Humboldt, j'ai tellement présentes à la mémoire toutes les circonstances de ton célèbre voyage, qu'il me serait facile d'en publier la relation simple.

Je reviens à ta dernière. C'est avec une joie indicible que je te vois, dans ta quatre-vingt-quatrième année, jouir de la bonne santé qui t'accompagnait en Amérique, mais surtout de voir ton immense assiduité aux travaux les plus honorables et les plus fatigants Le 29 août 1852, j'ai terminé ma quatre-vingt-unième année ; je m'occupe toujours avec activité de médecine, de pharmacie et d'agriculture.

La remission que t'a faite un Américain de ma vieille figure (1) doit avoir été déterminée par l'envoi de graines du maïs de l'eau (mayz del agua des Correntinos) dont j'ai fait la remise aux Etats-Unis il y a trois ans. Je remercie les bons habitants de Berlin qui veulent bien m'accorder quelques souvenirs (2). La mort de Jussieu, de Künth, de Richard, de Saint-Hilaire, m'a causé de profonds chagrins!

Je suis bien reconnaissant de la remission des deux volumes de tes tableaux de la nature. Déjà, j'ai commencé à les lire. Dans ma prochaine navigation sur l'Uruguay, cet excellent ouvrage sera constamment sous mes yeux et je pourrai le méditer à loisir au milieu des charmes inépuisables qu'offre la navigation du plus beau de tous les fleuves que j'ai vus. Quant à ton *Cosmos*, qui si justement a la plus célèbre réputation et qui fait l'admiration de tous, j'ai vu seulement le premier volume et je dois ce bonheur à M. le docteur Pontes, Brésilien et chargé d'affaires du Brésil ici. Il est inconcevable de voir la rareté, pour ne pas dire la nullité de

(1) Ce cadeau agréable était de M. Jones Toney, professeur de botanique au Collège des médecins à New-York. Il arriva à Berlin dans l'été de 1853. (H.)

(2) Allusion à son séjour à Berlin en 1806.

tes savants ouvrages ici, à Buenos-Ayres et probablement sur tous les autres points de l'Amérique du Sud.

J'avais connaissance que nos manuscrits botaniques étaient déposés au Muséum, tout ce que tu me dis à cet égard sera exécuté. C'est pour moi, soit dit entre nous, une question bien importante de savoir si un voyageur doit confier au public des notes et des manuscrits. Ce qu'on écrit en voyage ne peut jamais être complet. Les notes que prend le voyageur ne peuvent être bien rendues que par le voyageur lui-même qui conserve dans son esprit une multitude de choses que lui rappellent même une note, une description très succinctes, etpar conséquent incomplètes. Cependant, nos manuscrits botaniques, je suis convaincu, nos esquisses et nos dessins, offrent un grand intérêt.

Dans nos manuscrits botaniques, nous nous sommes particulièrement attachés à décrire minutieusement les plantes, parce qu'à chaque instant, nous avions la conviction que les plantes même les plus communes étaient mal décrites. Je ne doute pas que M. Künth et toi, auront pu éclaircir bien des doutes par la lecture assidue de nos descriptions faites sur les lieux. J'ai dit nos dessins, parce que je conserve la mémoire des dessins de graminées auxquels je m'étais appliqué particulièrement et que je suis encore (1).

Il est clair que l'honneur que j'ai reçu de Son Altesse royale, de Sa Majesté le roi de Prusse, est dû à ton amitié. Je te remercie particulièrement de ce nouveau signe d'amitié et d'attachement de ta part. Par ce même courrier, j'écris à M. l'envoyé Hatzfeld et le remercie de la remission dont il a été chargé de me faire de l'Ordre de l'Aigle rouge 3e classe. Personne ici ne porte cette honorable décoration et j'ai le bonheur de la faire connaître et admirer. Les papiers publics de cette ville viennent d'annoncer la

(1) J'ai envoyé au Jardin des Plantes de Paris, afin de les conserver soigneusement, les manuscrits de voyage sur la botanique de Bonpland et de moi, aussitôt après la mort de notre ami et collaborateur, le prof. Kunth. Ils se composaient de six volumes reliés, contenant 4.528 espèces et quelques dessins de ma main. Sur ces six volumes, trois sont in-4° et renferment : *a*) des descriptions, 1-690, *b*) 691-1215, *c*) 1216-1591 ; et trois in-fol. : *a*) 1592-2257, *b*) 2258-3698, *c*) 3699-4528. Ces six volumes doivent être considérés comme la propriété de Bonpland, qui en fera certainement don au Muséum, afin qu'il soit avec l'herbier que j'ai envoyé (HUMBOLDT).

mort prématurée de M. Arago, du célèbre professeur d'astronomie. Je partage justement ta profonde douleur.

Quant à mes désirs de retourner en France, je vais te parler franchement. Depuis longtemps j'ai fait de vains efforts pour vendre, sinon les deux propriétés que je possède sur les bords de l'Uruguay, au moins une. Aujourd'hui, je me suis déterminé à travailler de nouveau dans mon estance de Santa Ana. Le nouveau travail peut seul me donner quelques profits, si le pays se maintient tranquille. Dans le cas contraire, mes pertes continueront.

Au milieu de ces travaux et de ma quatre-vingt-deuxième année je m'occupe de réunir et d'ordonner toutes mes collections comme il convient et mon désir bien formel est de les remettre en France pour être déposées au Muséum. Le *Genera plantarum* de Endliger et le *Prodromus* de Decandolle sont en mon pouvoir et aidé de ces deux nouveaux ouvrages je vais continuer le classement de mon herbier. Ce travail terminé, j'aurai complété ma quatre-vingt-deuxième et si je me trouvais assez vigoureux, je suis bien tenté de les porter moi-même en Europe et de les déposer au Jardin des Plantes. Mes désirs seraient de passer quelques mois à Paris, de retourner dans mes déserts et de continuer paisiblement les travaux qui m'occupent depuis tant d'années. San Borja me rappelle Ybagué tant par son climat que par sa végétation ; Santa Ana n'est pas aussi agréable, mais il offre une éminente utilité. Si ces fertiles pays pouvaient se maintenir en paix, si le célèbre Rosas que je connais personnellement, ainsi que tous les hommes qui ont figuré ici n'avait pas porté des armes meurtrières et destructives dans la province de Corrientes, il y a longtemps que j'eusse acquis une grande richesse et depuis bien des années j'aurais été à Paris. Aujourd'hui je suis trop vieux et je dois seulement penser à passer le reste de mes jours le plus tranquillement possible. Dans le cas où je ne me trouverais pas assez fort pour accompagner mes collections, je les enverrais par le conduit le plus sûr.

L'idée de franchir l'Océan sur un des vapeurs aussi prompts, dans leur marche, que le vapeur *Humboldt*, me donne une nouvelle existence. Très cher Humboldt, je suis plein de l'espoir de te voir, de te presser sur mon cœur ! Avec quel plaisir ne nous rappellerions-nous pas le voyage que nous avons fait ! Nous n'eus-

sions jamais dû nous séparer, mais le sort en a disposé autrement et je me suis conformé à ma triste destinée.

Quoique cette lettre soit très longue, prends patience et permets-moi de continuer à t'entretenir un peu. En 1836, j'ai remis à MM. les professeurs du Muséum deux copies de mon journal intitulé : *Catalogue pour servir à la géologie des côtes de l'Uruguay, du Parana, de la Plata, de toutes les missions jésuitiques*, etc. Ce catalogue disposé par ordre de numéros renfermait 154 morceaux divers, incluses des coquilles soit fossiles, terrestres, marines, fluviatiles et autres. Je priais le Muséum de te faire passer une copie, puis de mettre à ta disposition, pour le Cabinet du Roi à Berlin, des duplicata parce que tous les échantillons remis avaient été disposés pour [qu'on pût] en détacher des doubles. A cette époque je t'ai fait par[t] de cet envoi et comme le Muséum et toi ne m'avez jamais rien dit à ce sujet, je crois convenable de t'en instruire (1).

Aujourd'hui mon catalogue minéralogique ou géologique arrive jusqu'au n° 299. Il résulte que la collection faite depuis le premier envoi contient seulement cent quarante-cinq roches ou coquilles. Lorsque j'en ferai la remise, je tirerai un duplicata pour toi et réitérerai au Muséum mes désirs afin qu'il envoie des doubles à Berlin.

Je conçois facilement que, d'après les savants travaux de M. Sellow dans le Brésil, ma collection aura peu de prix. Cependant j'aime à croire qu'elle offrira quelque chose de nouveau. Que je serais heureux de lire ce qui a nécessairement paru sur les travaux géologiques de M. Sellow !

Mon journal botanique n'arrive aujourd'hui que jusqu'au n° 2574, mais mon herbier contient plus de 4000 [plantes] régulièrement classées d'après le système de Jussieu (2). J'ai omis de

(1) La collection aurait-elle été perdue ? Je n'ai jamais reçu la lettre dans laquelle M. Bonpland m'a informé de cet envoi, et comment, lors de mes fréquents séjours à Paris de 1827 et 1847, après avoir élu un domicile durable en Allemagne, les savants du Jardin des Plantes avec lesquels j'étais lié d'amitié, ne m'ont-ils jamais parlé de doubles destinés à Berlin de la collection géognostique de Bonpland (Humboldt) ?

(2) Les plantes recueillies par Bonpland depuis son établissement à Buenos-Ayres doivent être distinguées de celles de nos expéditions faites en commun. J'ai divisé les dernières de la façon suivante, car le nombre des

décrire une multitude de graminées de composées et d'autres espèces appartenant à des genres bien connus.

Les parties de l'Amérique du Sud que j'ai visitées n'offrent pas une si riche végétation que les régions équinoxiales. Il faut ajouter à cela que l'espace que j'ai parcouru est infiniment moindre que celui que tu as parcouru dans ton voyage. Au milieu de cette pauvreté j'éprouve une consolation. C'est qu'il m'a été plus facile de voir les plantes dans un état plus parfait et surtout de prendre une connaissance plus exacte de la propriété des plantes et d'acquérir des notes utiles sur leurs vertus. Quant aux doubles, j'ai continué à m'en approvisionner et il me sera agréable de t'en envoyer à Berlin persuadé qu'ils enrichiront l'herbier général qui doit exister au Muséum de Berlin. Ma propriété de San Borja n'a que trois cuadras de superficie c. a. de 30 000 varres (1) de superficie ; elle est très bien située et il me serait facile de l'augmenter. Ce petit terrain et l'exercice de la médecine m'ont constamment procuré une honnête existence. Mais aujourd'hui San Borja est devenu désert, sans commerce et surtout d'une pauvreté inouïe pour ne pas dire plus. Toujours trop bon, il m'est dû à San Borja des sommes assez considérables qu'il me sera difficile, pour ne pas dire impossible de toucher. Ce terrain de San Borja, lorsque j'en ai fait acquisition, était complètement vide. Aujourd'hui il est couvert de plantes utiles soit vivaces ou annuelles. Je compte 1.600 pieds d'orangers dont 300 m'ont donné d'excellents fruits cette année. Ce nombre chaque année ira en augmentant jusqu'à ce que le chiffre indiqué donne des fruits. Indépendamment des orangers mon terrain possède beaucoup de pêchers, citronniers, bergamotiers, cognassiers et autres de moindre valeur. Annuellement je plante du Manioc (*jatropha*), des patates douces et tout nouvellement des pommes de terre, diverses espèces de maïs, de melons, des melons d'eau (*Sandias*, qui me rappellent ceux de la isla de Margarita), du mani (*arachis hypogea*) ; ajoutant à cette

doubles a permis de faire trois herbiers ; l'un, le plus complet, pour M. Bonpland, qu'il emporta à Buenos-Ayres ; un deuxième que j'ai envoyé au Jardin des Plantes pour lequel a été institué un traitement de Bonpland de 3.000 francs ; un troisième pour mon professeur de botanique et ami de jeunesse Willdenow. Je n'ai moi-même rien gardé de mes collections botaniques, géologiques et zoologiques (HUMBOLDT).

(1) Six pieds parisiens égalent 2,33/100 varas castillans. (H.)

énumération la réunion de tout ce que j'ai pu réunir de graines potagères, tu pourras te faire une idée exacte de ma petite propriété de Santa-Ana.

San Borja étant devenu un pays perdu, j'ai cru de nouveau travailler à ma propriété de Santa-Ana, espérant que ces beaux pays se tranquilliseront et que les maîtres de bétail ne seront pas ruinés comme ils l'ont été depuis treize ans. Pendant les trois mois que je viens de rester à Santa-Ana j'ai réuni une multitude d'animaux épars et j'ai couvert 40.000 varres de superficie ou quatre cadras de terrain en graines utiles, en arbres fruitiers et forestiers, en pommes de terre, en vignes et en légumes, tout cela indépendamment des arbres qui existaient. A mon retour à Santa-Ana qui sera sous peu, j'espère trouver là réunies deux mille brebis de premier, deuxième et troisième croisement (mestizas) auxquelles je donnerai des maris mérinos purs. C'est tout l'énoncé de ce que j'espère travailler à Santa-Ana. Si la paix continue ou plutôt si les troubles cessent totalement, comme il est présumable de le supposer, je vais bientôt réparer une petite partie de mes pertes et j'aurai amplement de quoi satisfaire mes besoins jusqu'à la fin de mes jours.

Excuse, mon excellent ami, une narration aussi longue. J'ai cru devoir te la faire, bien pénétré de l'intérêt que tu me portes.

Dans tout le courant de juin, juillet et le plus tard en août j'espère retourner ici avec mes collections. Alors je prendrai le parti qui me semblera le plus convenable à l'état de ma santé. Les lignes de vapeurs qui se croisent dans toutes les directions et qui rivalisent en vitesse facilitent la correspondance. Il me serait bien agréable de recevoir de tes nouvelles et je te supplie de m'en donner, par l'intermédiaire de la maison Delessert ou de MM. A. Demavert et Dacoing à Paris et M. Edmond Bartholdt à Montevideo ; notre correspondance marchera sûrement et promptement.

Continue tes savants et utiles travaux, mais ménage ta santé. Et conserve-moi toujours la tendre amitié dont tu m'as donné tant de preuves répétées.

Ton invariable ami,

Aimé Bonpland.

(*Arch. Soc. de Géogr. de Berlin.*)

P.-S. — J'aime à croire que M. Sellow a trouvé des colonnes de basalte dans la province de Rio Grande. Quant à moi, j'en ai vu une seule foi[s] dans un seul endroit. Leur volume, quoique peu considérable, m'a empêché d'en mettre dans ma collection. On peut s'en procurer d'un mètre de longueur (1).

XCI

A FR. DELESSERT

Montevideo, 26 décembre 1853.

Monsieur,

Dans les derniers jours de l'année 1852, j'ai reçu, à San-Borja, la lettre que vous avez eu l'obligeance de m'écrire le 7 avril. Je commence par vous remercier de la communication que vous avez faite pour moi à l'Académie des Sciences, et de ce que vous m'adressez de sa part (2). Je vous prie de lui offrir l'expression de ma gratitude pour le souvenir qu'elle veut bien me conserver. Je serai heureux si je puis mériter toujours la bienveillance et l'intérêt de cette illustre compagnie, à laquelle je suis fier d'appartenir depuis bientôt quarante années.

Ce n'est que le 1er juin 1853 que j'ai pu sortir de San-Borja. Mon intention était de visiter Corrientes, Santa-Fé, le Rosario et d'arriver ici par la rivière de Parana, persuadé que dans ce long détour, je pourrais augmenter mes collections et être de quelque utilité aux sciences naturelles.

De nouveaux troubles survenus dans la province de Corrientes m'empêchèrent alors de réaliser ce projet et je dus retourner à mon estance (3) de Santa-Ana, située sur la rive occidentale de

(1) Cette lettre et celle qui porte un peu plus loin le n° LXXXVIII sont précédées dans *Bonplandia* (1854, p. 220) d'une autre lettre adressée par Humboldt au rédacteur de ce recueil et qu'on trouvera reproduite dans un des Appendices de ce volume.

(2) Fr. Delessert avait été chargé de transmettre à Bonpland les remerciements de l'Académie pour ses anciens envois, avec l'expression des sentiments qu'elle lui conserve.

(3) *Estancia*, ferme.

l'Uruguay. Le terrain que j'y possède a cinq lieues de superficie. Il est couvert d'excellents pâturages, baigné par les eaux de l'Uruguay, traversé par de petites rivières et embelli par trois lacs poissonneux. J'y travaille à réparer les pertes énormes que j'ai faites en chevaux, vaches, mules et moutons. J'ai cultivé tout ce que m'ont permis les bras que j'avais à ma disposition. Mes principales cultures sont celles du maïs, diverses variétés de *Jatropha manihot*, de *Convolvulus batatas*, d'*Arachis hypogea* (1), de pommes de terre. J'ai planté des pêchers, des orangers, de la vigne.

S'il était possible de vendre les deux propriétés que j'ai sur l'Uruguay, je n'hésiterais pas à m'en défaire. Alors j'irais à Paris pour revoir l'Académie des Sciences, retrouver e peu de mes amis qui existent encore, publier mes observations, et j'attendrais tranquillement ma dernière heure.

Tout en m'occupant de travaux agricoles, j'espère, lors de mon retour à San-Borja, qui aura lieu sous peu, travailler à réunir et à mettre dans le meilleur ordre possible toutes mes collections. Mon désir serait de les porter moi-même à Paris, de les offrir au Gouvernement pour le Muséum d'histoire naturelle, et de les voir réunies à celles que j'ai faites dans les régions équinoxiales en compagnie du plus illustre et du plus savant des voyageurs, mon excellent et bon ami, M. le baron Alexandre de Humboldt.

Mes collections étant rassemblées, j'aurai complété ma quatre-vingt-deuxième année, et dans le cas où je ne me trouverais pas en état de me rendre en France, mon désir formel est d'y envoyer ces mêmes collections.

Maintenant je vais vous parler de deux genres de plantes utiles, sur lesquelles j'ai de nombreuses notes; plantes qui, je suppose, ne sont pas exactement connues en Europe et sur lesquelles cependant je n'ose rien écrire, n'ayant pas sous les yeux les travaux des naturalistes qui ont voyagé dans ces riches contrées. Ces plantes sont vulgairement connues sous les noms de maïs d'eau et de thé du Paraguay ou *Yerba*, herbe du Paraguay.

Vers la fin de 1820, j'ai eu le bonheur d'étudier pour la première fois le maïs d'eau, à Corrientes. A cette époque, je ne vis que des ovaires nouvellement fécondés, je jugeai que cette plante nou-

(1) Manioc, patates, arachide.

velle pouvait appartenir au genre *Nelumbium;* j'en envoyai la description à M. de Mirbel. Peu de semaines après, le trop célèbre Francia me fit enlever de Corrientes et conduire dans le Paraguay où j'ai été détenu pendant neuf longues années et privé de toute communication, tant avec l'intérieur du pays qu'avec l'extérieur! Après ma sortie du Paraguay, j'écrivis à M. de Mirbel, qui me pria de lui envoyer toutes les parties de la fructification du maïs d'eau conservées dans l'esprit-de-vin. Je m'empressai de remplir ses désirs. Je quittai San-Borja et me rendis à Corrientes, seul lieu où je savais, alors, qu'existât le maïs d'eau, et par l'intermédiaire de M. Aimé Roger, qui gérait par intérim le consulat de France à Buenos-Ayres, je transmis à M. de Mirbel, non seulement ce qu'il m'avait demandé, mais encore bien d'autres objets dont je conserve soigneusement la note. Indépendamment de ce que me signalait M. de Mirbel sur le maïs d'eau, je lui fis passer toutes les parties de cette plante bien desséchées, et des dessins des fleurs et des fruits de grandeur naturelle.

En 1820 je n'avais vu que des ovaires non développés, mais, à ma sortie du Paraguay, j'ai pu examiner, dans le Chaco, des fruits en état de maturité parfaite. Dès lors j'ai acquis la certitude que le maïs d'eau n'appartient pas au genre *Nelumbium* et qu'il forme un nouveau genre voisin du *Nelumbium* et du genre *Nymphæa.* Depuis cet envoi jusqu'en 1849, je n'ai rien pu revoir sur la plante utile que j'avais ramassée et décrite avec tant de soin ; seulement il m'est arrivé des nouvelles affligeantes sur M. de Mirbel, qui m'ont expliqué son silence. J'ai appris, en 1850, que le maïs d'eau avait été trouvé aussi dans la Guyane, et qu'on en avait fait un genre nouveau dédié à l'auguste reine d'Angleterre (*Victoria regia*). La seule description que j'ai pu avoir de ce maïs de la Guyane est incomplète ; son auteur omet la description du fruit.

Quant à la patrie géographique du maïs d'eau (décrit depuis par M. d'Orbigny sous le nom de *Victoria Cruziana*), il est évident que cette plante se trouve sur divers points. Le maïs d'eau existe dans le Chaco, où il couvre des étangs de diverses grandeurs ; on le trouve dans le Paraguay, près de Corrientes et de Goya, dans le voisinage du Parana. Tout récemment je me suis assuré de son existence dans la rivière du Miriñan qui reçoit une partie de ses eaux du lac Ibera et qui a son embouchure dans l'Uruguay. Je

m'occupe, en ce moment, à faire faire une fourche à trois dents afin d'arracher, au fond du Miriñan, des pieds de maïs d'eau et les porter dans mes lacs à Santa-Ana. Cultivant chez moi ce précieux végétal, il me sera facile d'en fournir, soit des graines, soit des pieds, au Jardin des Plantes de Paris. Désireux de savoir l'état de la végétation de cette plante admirable, dont les feuilles peltées et à bords repliés à angle droit offrent un mètre de diamètre, veuillez me faire connaître si elle est cultivée dans les serres du Jardin des Plantes de Paris. Le maïs d'eau y fleurit-il? Ses fruits y sont-ils venus à maturité? La plante y est-elle d'une belle croissance? etc., etc. D'après votre réponse, il me sera facile d'envoyer des graines à Paris et même des échantillons vivants.

L'intérêt naturel que je porte à une plante que j'ai étudiée depuis trente-trois ans, dont je crois avoir observé toutes les parties et que je désire voir se multiplier en Europe, m'a entraîné dans de si longs détails.

Maintenant je vais vous parler des végétaux qui servent à faire ce qu'on appelle le *thé du Paraguay*. En 1818, dans un voyage que je fis à l'île de Martin-Garcia et dans le Parana j'ai pu commencer à étudier la plante à laquelle on donne improprement le nom de *maté* ou *herbe maté*. C'est en 1820 et 1821 que j'ai vu les fleurs et les fruits de la plante qui sert à faire cette boisson. J'ai rapporté cette plante au genre *Ilex* et l'ai désignée dans mon journal de botanique sous le nom d'*Ilex Theœzans*. Dans le Prodrome de M. de Candolle, elle a été décrite par M. Auguste de Saint-Hilaire, sous le nom d'*Ilex Paraguayensis*.

L'*Ilex Paraguayensis*, ou *Ilex Theœzans*, comme il conviendrait mieux de le nommer, n'existe pas seul et ne se trouve pas seulement dans le Paraguay. Je possède dans mon herbier trois espèces nouvelles d'*Ilex* et avec toutes on fait du *maté* ou de *l'herbe maté* vulgairement dite.

La distribution géographique de ces trois végétaux utiles est tellement déterminée, qu'il est facile, en posant une règle sur une carte, de savoir positivement où se trouvent des forêts plus ou moins étendues, non seulement d'*Ilex Paraguayensis*, mais encore des deux autres espèces du même genre que je viens d'indiquer. Ces trois plantes nouvelles couvrent de grands espaces. Non loin de Rio Grande, dans le Brésil, et tout près de l'Océan,

commence la ligne de végétation des trois espèces d'*Ilex* qui servent à faire le thé du Paraguay ; elle suit la direction du nord-ouest et parvient jusque sur le bord oriental du fleuve du Paraguay. Tout me porte à croire que ces plantes doivent se trouver à l'occident de cette rivière, parce que, dans la sierra de Santa Cruz, où j'ai observé les trois espèces d'*Ilex* qui m'occupent, j'ai reconnu plusieurs plantes indigènes au Pérou, au Tucuman et à la Bolivie. M. d'Orbigny, qui a rempli le monde savant de ses intéressants travaux, pourra éclairer mes doutes sur ce point. Quant à l'existence du *maté*, depuis la ligne très étendue que je viens d'indiquer, on le chercherait vainement au sud-ouest de cette ligne. C'est vers le nord, le nord-est et le nord-nord-ouest que se prolongent les plantes qui servent à faire le thé du Paraguay. Quoique je sois muni de nombreuses notes sur ces dernières directions, je n'ose pas énoncer la limite géographique du *maté* dans ces dernières étendues de terrains. MM. Sellow, Martius et Auguste de Saint-Hilaire, qui ont visité ces riches régions, sont plus en état que moi de fournir à la science des notions positives sur l'espace qu'occupe le *maté* dans les directions que je viens d'indiquer.

Après avoir tracé les limites géographiques des végétaux qui fournissent le thé du Paraguay, permettez-moi de vous faire connaître la véritable signification de quelques noms indigènes qui, trop fréquemment, se trouvent mal traduits.

Chez les Guaranys le mot *Coa* signifie plante ; une mousse, un lichen, une graminée, un palmier, un grand arbre portent le nom de *Coa*, comme nous les désignons sous le nom général de *plante*. Mais ce qui doit particulièrement fixer l'attention et surtout celle des hommes qui s'occupent de l'histoire des peuples, c'est que les Guaranys désignent particulièrement la plante qui fournit le *maté* sous le nom seul de *Coa*. On est porté à croire que ces indigènes regardent cette plante comme le végétal le plus utile et le plus remarquable. Ce qui semble venir à l'appui de l'idée que j'avance, c'est que les Guaranys ont eu l'habitude de célébrer des fêtes en l'honneur du *Coa*.

Il est très rare de trouver, dans le Paraguay, une plante qui n'ait pas un nom guarany. Les noms sont simples ou composés, et presque toujours ils marquent soit une qualité ou une propriété de la plante, soit sa ressemblance avec un objet quelconque.

Permettez-moi de vous citer un exemple pris dans les diverses espèces d'*Ilex*.

L'*Ilex Paraguayensis* de M. Auguste de Saint-Hilaire est, sans contredit l'espèce la plus répandue, celle avec laquelle on prépare généralement le *maté*. Elle porte seule le nom de *Coa*. La deuxième espèce de ce genre est désignée par les Guaranys sous le nom de *Coa-iro*, des mots *Coa*, plante, et *iro*, amer, parce que les feuilles donnent une infusion d'une amertume extrême. Enfin la troisième espèce d'*Ilex* est appelée *Coa-mi*, des mots *Coa*, plante, et *mi* ou *mochi*, petit. L'idée des Guaranys est d'indiquer que le *Coa-mi* est celle des trois espèces qui a les feuilles les plus petites. D'après ce court exposé, il vous sera facile de juger que les Guaranys, sans être botanistes, savent distinguer les plantes soit par leur forme soit par leur utilité.

Je passe à l'expression du mot *maté*. Ce mot signifie proprement l'infusion faite à chaud de l'*Ilex Paraguayensis*. Cette boisson théiforme date d'une époque immémoriale et est d'un usage journalier dans le Paraguay et dans les possessions espagnoles et brésiliennes. Le *maté* se sert généralement ici dans un petit fruit de courge, ovale, avec queue ou sans queue. On le boit à l'aide d'un tube de la grosseur, ou environ, d'une plume à écrire. Ces tubes sont tirés d'un végétal quelconque, pourvu qu'il soit naturellement creux, on en fait aussi en fer blanc, en argent ou en or.

J'ai l'honneur, etc.

A. BONPLAND.

(*Compt. Rend. Acad. Sc.*, t. XXXVIII, p. 434, 6 mars 1854) (1).

XCII

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

Montevideo, 29 janvier 1854.

Mon cher ami, après un séjour de deux mois dans la capitale de Cisplatina, je suis enfin, à ma grande joie, très près de mon départ ; mais avant de revenir sur les rives calmes de l'Uruguay,

(1) Cf. *Bonplandia*, 1854. II Jahrg., S. 104-105.

je veux me procurer la satisfaction de m'entretenir encore avec toi. La traduction française très réussie de tes « Tableaux de la nature », m'a occupé tous les jours et évoqué une quantité d'impressions qui nous furent à tous deux joyeuses et pénibles et que tes descriptions rappellent avec tant de vie devant ma pensée. L'expression de ta profonde douleur à la nouvelle de la mort d'Arago, m'a également très touché. Nos journaux ont reproduit quoique très imparfaitement tes paroles. Chateaubriand qui (dans la maison de la spirituelle duchesse de Duras) était très attaché à toi et au défunt, aurait partagé mon émotion. Dès que je serai arrivé dans mon estancia de S. Ana, je m'occuperai très sérieusement d'achever la disposition de mes herbiers et des autres collections d'histoire naturelle. Je fais aujourd'hui tous mes efforts pour que ce travail soit terminé en juillet ou en août. Il sera malheureusement un peu troublé par la nécessité dans laquelle je me trouve de répondre à la demande du ministre de la Guerre, qui m'envoie une longue liste de plantes de culture de l'Uruguay et du Paraguay, dont je dois envoyer les semences ou les boutures à Alger. Cet enrichissement d'une colonie française sur la terre africaine avec des plantes de l'Amérique du Sud, m'inspire un vif intérêt. C'était depuis longtemps prévu lorsque j'ai reçu la demande qu'on m'adresse seulement aujourd'hui. Il y a plusieurs années, lorsque j'envoyais à M. de Mirbel la première description botanique du Mayz del agua et tous les organes de fructification dans l'alcool, je lui remettais en même temps toute une collection de semences, dont j'espérais qu'elles fructifieraient sur le territoire d'Alger. J'adressais l'envoi de Corrientes à M. Aimé Roger, qui dirigeait alors le Consulat français à Montevideo. Soit que la collection ne soit jamais arrivée à Paris, soit que le triste état de maladie dans lequel se trouvait M. de Mirbel en ait été la cause, je n'ai jamais reçu un mot de réponse à ce sujet. Aujourd'hui, on demande par hasard les mêmes graines que j'envoyais alors de mon propre mouvement. Ce m'est un devoir agréable de répondre à l'ordre de M. le ministre de la Guerre et d'être utile en quelque mesure à ma patrie. Je reviens encore une fois sur le Mayz del agua, parce que je sais que cette belle plante a excité tant d'intérêt en Europe. Je te dirai ce que je sais de cette plante et des genres Euryale et Victoria. Ce que tu développes dans ton dernier

écrit, à l'occasion de la physionomie des végétaux d'après les variations et différences des familles, m'a ramené au *Genera plantarum* d'Endlicher. Les caractères qu'indique Endlicher dans son bel ouvrage, semblent d'ailleurs attirer l'attention sur la variation des genres, mais je trouve que les fruits de l'Euryale et de la Victoria ne sont pas décrits d'une façon exacte. Je crois que ces deux plantes et mon Mayz del agua, appartiennent à un seul et même genre. Le fruit du Mayz del agua, est une « bacca exsicca, orbicularis, valde depressa, multilocularis, valva dehiscens ». Chaque loge contient six à huit graines, chaque graine est enveloppée par une membrane, lâche et plissée, suspendue par un fil (funiculus) d'une longueur remarquable. Tout me porte à croire que ces trois plantes appartiennent au même genre. Mais mon Mayz del agua n'a pas de fleurs et de feuilles aussi grandes que la Victoria et l'Euryale. Je vois aussi avec étonnement, que beaucoup de botanistes sont toujours encore dans l'incertitude, au sujet des feuilles du genre *Colletia*. D'après mes observations, toutes les Colletia ont des feuilles, mais elles se montrent seulement vers l'époque de la floraison. Peu après la fécondation, les feuilles tombent (1). Mon herbier le démontre par la comparaison des exemplaires. Ce qui m'occupe avec activité depuis des années, c'est la comparaison de plusieurs espèces semblables, qui passent de la flore équinoxiale, dans la zone tempérée méridionale. Cette comparaison a un grand intérêt pour la géographie des plantes. Mon espoir le plus doux (je te le répète, mon cher Humboldt) est d'apporter moi-même, à Paris, mes collections et mes descriptions, de me familiariser avec la littérature nouvelle, l'état actuel de la science, d'acheter des livres et ensuite de revenir ici pour attendre tranquillement ma fin sur les bords gracieux de l'Uruguay, entourés de leurs charmes et d'une nature splendide. Avec une amitié indestructible et le souvenir joyeux de ce que nous avons vécu ensemble en jouissances et en dures privations,

Ton, AIMÉ BONPLAND.

(*Bonplandia*, 1854, II Jahrg., S. 223-224.)

(1) Dans le voyage avec Bonpland, la Colletia horrida fut cueillie presque sans feuilles sur le plateau (Paramo) froid et désolé de Guamani au Pérou. J'ai trouvé au baromètre la station à 10.320 pieds au-dessus du niveau de la mer (HUMBOLDT).

XCIII

AU MÊME

Montevideo, 3 février 1854.

Mon très cher et très illustre ami,

Depuis trois jours je suis très heureux avec ta lettre du 4 octobre écrite à Sans-Souci et avec les conversations de M. de Gülich, chargé d'affaires de Prusse (1). Ma rencontre avec ton très aimable compatriote a été un heureux hasard.

Depuis à peu près trois semaines je suis retenu ici, contre mon gré, par le manque de bateaux à voiles et à vapeur. Le 30 de janvier au matin, je me rendis à une ancienne invitation de M. l'amiral et je fus à bord de la frégate *Andromède* qui est commandée par M. Fournier, amateur de coquilles. Le but principal de cette invitation était d'aller au Cave afin de montrer à M. Fournier les lieux où se trouvent des coquilles fossiles. De retour de notre promenade nous étions à la fin de notre dîner à bord de l'*Andromède* lorsque le capitaine d'un trois-mâts arrivé du Havre, vint saluer M. l'amiral et lui apporter des lettres. Le capitaine entendant prononcer mon nom me regarde et me dit : J'ai amené du Havre un chargé d'affaires de Prusse qui se rend à B[uenos]-Ayres ; il est descendu à Montevideo et il a des lettres pour un M. Bonpland, mais j'ignore si elles seront pour vous. Je priai de suite l'amiral de me faire conduire à terre où je ne pus arriver qu'après le soleil couché ! Je passai toute la soirée à chercher le chargé d'affaires de S. M. le Roy de Prusse; enfin à neuf heures quinze je me retirai bien triste chez moi supposant que le nouvel arrivé était allé dormir à la campagne de M. Fodé, consul de Prusse ici, dont je connais la famille. Le matin de bonne heure je fis de nouvelles recherches, enfin j'eus le bonheur de trouver M. Gülich à l'hôtel de Prusse où déjà je l'avais demandé la veille. Très cher Humboldt, tu te figureras aisément le plaisir que j'ai éprouvé de voir un

(1) Voyez plus loin la correspondance de ce diplomate, relative à Bonpland.

homme aussi distingué que M. Gülich et surtout un homme qui t'aime et t'estime autant que tu le mérites. Je l'ai fatigué de questions et je vois avec un plaisir indicible que tu conserves ta bonne santé un peu au-dessus de ta quatre-vingt-quatrième année. M. le chargé d'affaires m'a montré un petit portrait de toi que j'ai reconnu avoir été copié sur celui qu'a fait le célèbre Gérard (1). Dans ce portrait qui est lié à un petit ouvrage allemand, la tête est plus petite et montre plus de jeunesse que dans le portrait de Gérard ; on t'a fait le nez plus gros et ta cravate est plus soigneusement attachée que de coutume. Enfin, cher Humboldt, M. de Gülich m'a donné un portrait de toi nouvellement fait. Ici, ton aspect est celui d'un vieillard respectable. Tes traits sont parfaitement reconnaissables, mais surtout ton front et la disposition de tes cheveux qui naturellement paraissent blancs et ajoutent au profond respect qu'inspire à tout le monde, ta noble figure et ta haute réputation si justement connue de tout le monde. Le tiers des illustrations de Montevideo a déjà vu ton portrait. Ici tes traits sont bien plus semblables que ceux du portrait daguerréotype dont je t'ai parlé et qui m'a été donné par un nommé Jandoval, mauvais daguerréotypeur et plus mauvais journaliste encore.

Pendant deux jours j'ai été dans une erreur bien pardonnable. Je croyais que M. le chargé d'affaires était le D[r] François Suvée, enfin j'ai été détrompé.

Je brûle du désir de porter mes collections à Paris ainsi que mes nouveaux manuscrits. Alors nous joindrions nos cent soixante-cinq années, nous nous embrasserions bien tendrement, nous jetterions un coup d'œil bien rapide sur bien des lieux pleins d'heureux souvenirs.

Je te remercie de tout ce que tu me dis d'aimable et surtout de la publication d'un journal qui porte mon nom (2). C'est sans doute une grande faveur qu'on me fait ! ! Comment puis-je correspondre à tant d'honneur ? Sans doute ce serait de fournir des articles,

(1) Gérard a fait plusieurs portraits de Humboldt. Le plus important est conservé au château de Tegel, près de Berlin. Il en existe une petite gravure qui doit être celle que Von Gülich montrait à Bonpland. J'ai fait reproduire cette gravure dans le dernier volume des *Nouvelles Archives du Muséum*.

(2) *Bonplandia*, publié à Hanovre par les frères Seemann.

mais comment les rédiger au milieu des bois, dépourvu de livres et ignorant des immenses progrès qu'a faits la science et surtout la science botanique par le *Genera Plantarum* d'Endelicher et le *Prodromus* de De Candolle. Je vois tant de plantes nouvelles, tant de mots nouveaux, tant de descriptions qui se trouvent hors des lois [promulguées] par Linné et Jussieu, que véritablement je serais tenté de franchir les mers pour étudier de nouveau. Malgré le peu d'activité que je conserve, je vais entreprendre un travail qui va me donner bien de la peine et qui probablement me fera galoper beaucoup. Je vais m'occuper de remplir les demandes du ministre de la Guerre pour l'Algérie et je joindrai à ses demandes l'envoi de tous les végétaux qui me paraissent propres à l'Algérie. Cet immense travail marchera de pair avec l'arrangement de mes collections et une plantation que je fais faire à Santa-Anna et à San-Borja de graines de thé.

Il y a trois ans que j'ai connu à Porto-Allegre, M. Candido Baptista, Brésilien très distingué. M. Candido Baptista est sénateur depuis de longues années ; il a été chargé d'affaires en Russie et a voyagé dans toute l'Europe ; il faut ajouter à tant de titres que M. Candido Baptista a publié, il y a déjà bien des années, un ouvrage très estimé sur les finances de l'empire du Brésil. Enfin, M. Candido Baptista, par une série de circonstances inutiles à conter, est devenu le directeur du jardin botanique de Rio. Aussitôt que j'ai été instruit de l'emploi de M. Candido, je me suis empressé de lui écrire et lui ai demandé des graines de thé pour voir si l'on pourrait, comme il est présumable, cultiver utilement cette plante utile dans les missions jésuitiques. Sans perdre un seul instant M. Candido a répondu à ma demande et je vais semer du thé sur les bords de l'Uruguay. Par ce long narré tu vois, très estimable ami, que je vais mener une vie bien active. Si je conserve ma bonne santé après avoir réuni mes collections et les graines pour l'Algérie, tout me porte à croire que je prendrai une grande résolution et que j'aurai le bonheur de te serrer contre mon cœur. Mon intention bien positive est de revenir bientôt sur les bords de l'Uruguay et terminer mes jours en respirant l'air bien salutaire des contrées où depuis de longues années je vis assez heureux.

Hier j'ai promis à l'aimable et savant chargé d'affaires de S. M. le Roy de Prusse, de lui donner ma lettre pour la renfermer

dans celle qu'il va t'écrire et comme le courrier va partir aujourd'hui, je vais fermer ma lettre.

Dans les collections de graines que je vais faire, je n'oublierai pas le jardin de Berlin. Comme la correspondance vole, écris-moi ici toujours sous le couvert de la maison Ediot, Jarholdt et Cie, et sois bien persuadé que je mettrai l'empressement le plus vif à remplir tes demandes. Dans mes collections de roches et de plantes, j'ai des doubles, que cela te serve de guide. Mon désir bien vif est d'offrir au Muséum de Berlin de tout ce que je possède. M. de Gülich est bien dépourvu de tes ouvrages. Je ne fais que parcourir le premier volume du *Cosmos* et sur ton immortel voyage en Russie, je n'ai rien pu obtenir ; de la flore je n'ai vu que les quatre volumes qui sont ici dans la bibliothèque. J'ignore entièrement le reste. Quant aux plantes équinoxiales, je vois qu'il a paru un troisième volume. Enfin sur le travail commencé sur le genre Melastoma et Rhexia, j'avais l'intention de faire suivre l'établissement de nouveaux genres. J'ignore absolument si ces travaux ont été continués. Il me paraissait avant d'établir des genres dans l'ordre des *Melastomées* et *Rhexies*, il me paraissait indispensable, dis-je, d'étudier bien l'anatomie des fleurs et des fruits de toutes les espèces connues. Je regrette d'être si vieux et d'aimer tant les bords de l'Uruguay qui vraiment sont admirables et qui vont avoir pour moi un nouveau charme par la nomination de M. J. Pujol au gouvernement de Corrientes. M. Pujol est un jeune homme instruit, aimable et rempli d'excellentes qualités. D'abord il est riche, il a des idées libérales et aime son pays et les étrangers.

Adieu, très illustre ami, excuse le décousu de ma lettre et ajoute au bonheur que j'éprouve ; continue à me donner un petit signe de vie. Tout me porte à croire que je *retournerai* à Montevideo vers la fin *d'août ou plutôt en septembre*. Août est, à San-Borja, l'époque où l'air devient insupportable pour la forte odeur que répandent les fleurs d'orangers et j'ai besoin de faire de l'eau de fleurs d'orangers dont j'ai très peu. Comme toujours je t'embrasse du fond de mon cœur et suis tout à toi.

Aimé Bonpland.

(*Coll. Sachse*) (1).

(1) Cf. *Bonplandia*, 1854, II. Jahrg., S. 224.

XCIV

AU MÊME

Restauracion, 2 octobre 1854.

Mon très illustre ami,

Je viens de recevoir une lettre de M. François Delessert qui porte la date du 5 avril dernier et j'apprends avec plaisir que tu habites toujours Berlin et que surtout tu y jouis toujours de la meilleure santé, quoique dans ta quatre-vingt-cinquième année.

A la fin d'août dernier j'ai accompli ma quatre-vingt-deuxième année. Je travaille comme si j'en avais vingt-cinq, je couvre de semis et de plantations mon estance de Santa Ana dans l'espoir de réparer une minime partie des pertes énormes que j'ai faites et de laisser quelques vestiges de mes travaux agricoles, utiles au pays que j'habite. San Borja où je me plaisais tant et où j'ai une propriété assez considérable est devenu tellement pauvre que je me suis décidé à me fixer à Santa Ana qui offre des ressources sans nombre tant pour l'agriculture que pour l'élevage du bétail et des moutons.

M. François Delessert m'annonce l'envoi que tu me fais des quatre volumes de ton *Cosmos*, ouvrage immortel sur lequel je n'ai pu jeter les yeux qu'en passant. Cet ouvrage ainsi que tous ceux qui portent ton respectable et savant nom sont ici d'une rareté incompréhensible. Pourquoi les libraires sont-ils si négligents ? Il me tarde de me rendre à Montevideo pour lire et méditer sur le *Cosmos* comme déjà j'ai commencé à le faire. A la fin de septembre prochain je devais aller à Montevideo pour dresser un certificat de vie et l'envoyer à Paris, mais je ne pourrai effectuer ce voyage qu'à la fin de mars 1855. Chargé sur la demande du ministre de la guerre à Paris d'envoyer des graines de plantes de l'Amérique du Sud pour être cultivées à Alger, je me vois obligé de rester ici en janvier et février, époque de la maturité de plusieurs arbres utiles, qui certainement s'acclimateront très bien

en Algérie. Malheureusement, personne ne peut faire de tels amas de fruits, quelque minutieux que soit ce travail, et je suis obligé par convenance de tout faire par moi-même. Cela me détourne de réunir mes doubles à mon herbier, me fait perdre pas mal de temps et surtout me cause des dépenses.

Aussitôt que j'aurai terminé la classification de mon herbier, je compte le porter à Montevideo ainsi que le reste de ma collection géologique. Si je continue dans un bon état de santé, tout me porte à croire que je serai le porteur de mes collections, que j'irai passer six mois en Europe, que je te ferai positivement une visite à Berlin, que je jetterai les yeux sur notre herbier, que j'aurai le bonheur de voir notre flore publiée par le pauvre M. Künth, enfin que je retournerai à mon Santa Ana où je me plais plus que partout ailleurs. Bien loin des humains je passe une vie tranquille et j'ose dire heureuse malgré les pertes immenses que j'ai souffertes.

Tout calcul fait, un voyage de Montevideo à Paris est plus court et offre plus de commodités qu'un voyage de Montevideo à Santa Ana. Dernièrement j'ai perdu une délicieuse occasion de me rendre en France. L'amiral qui commandait la station de la mer du Sud voulait absolument me donner passage sur sa frégate qui est un modèle de luxe de tout genre.

Quelque chose qu'il arrive, si je dois aller en Europe, j'aurai bien soin de choisir une bonne station et un bâtiment commode. Que je serais heureux, cher Humboldt, de pouvoir te donner un fort et tendre *abrazo*. Comme nous nous rappellerions de Cumana, de Caracas, des Llanos, de l'Orénoque, de la Havane, de Carthagène ! Quelques heures d'entrevue nous donneraient, il me semble, dix années d'existence.

Aujourd'hui, mon excellent ami, je me fatigue à cheval, c'est-à-dire lorsque j'ai trotté cinq ou six heures, je suis forcé de me reposer quelques quarts d'heure pour continuer ma route. Ces jours derniers mes plus grandes courses ont été de dix à onze lieues. Je fais ce trajet au trot dans sept heures de temps. L'excellente vue que j'avais en regardant les objets éloignés a considérablement diminué ; pendant plusieurs années je me suis servi de lunettes, aujourd'hui je m'en sers très rarement. Je lis, j'écris et je me fais la barbe sans lunettes et à l'aide d'une simple lumière d'un mauvais suif.

Je terminerai cette longue lettre, mon estimable ami, par te dire que M. de Gülich, l'aimable chargé d'affaires de Prusse dans l'Amérique du Sud, doit, il me semble, être à Buenos-Ayres et à la veille d'aller au Chili. Adieu, mon illustre ami, conserve ta santé comme je conserve la mienne et fais-moi savoir de tes précieuses nouvelles.

Je te salue et renouvelle l'assurance de l'amitié la plus inviolable.

Tout à toi,

Aimé Bonpland.

(*Coll. Sachse.*)

XCV

A D. JUAN PUJOL (1)

Santa Ana, 27 octobre 1854.

Le message que Son Excellence a daigné m'envoyer de La Esquina le 10 de ce mois, m'est arrivé en propres mains. C'est avec beaucoup de plaisir et d'intérêt que j'y ai vu la détermination honorable, utile et sage, que vous avez conçue, de fonder un muséum ou une exposition provinciale permanente dans la capitale. Je voudrais être plus jeune et plus digne, pour remplir la fonction de directeur de cet institut, dont vous m'honorez. Malgré mes quatre-vingt-deux ans et trois mois, j'accepte avec la reconnaissance que je dois l'honneur que vous me faites et je promets d'offrir toutes mes forces, pour répondre aux nombreuses occupations qu'entraîne une institution si glorieuse pour son distingué fondateur, si utile pour le peuple correntinois, auquel je suis redevable d'obligations sans nombre. Toute une vie d'homme ne suffit pas à constituer un muséum qui, appartenant à la nation, doit avec le temps et à la suite de nombreuses générations et années, comprendre les produits de toutes les zones. Les travaux auxquels je me suis livré en commun avec M. le baron

(1) Don Juan Pujol, gouverneur et capitaine général de la province de Corrientes.

A. de Humboldt et plus tard seul, depuis 1817 ; les connaissances que j'ai rassemblées dans les musées de Paris, de Londres, de Vienne, de Berlin, de Madrid, etc., les études que j'ai publiées seul et celles à la publication desquelles j'ai pris part, m'ont acquis un certain renom dont je voudrais me montrer digne. Et soutenu par ce qui a été dit et avec l'assistance de MM. Fonteneau et Fournier qui ont déjà commencé, j'espère recueillir des produits utiles ; mais surtout guidé par les sages conseils de Votre Excellence, j'espère aussi employer les quelques jours qui me restent encore, à recueillir et à classer convenablement les produits les plus utiles de la province. La plus grande richesse jusqu'ici connue, est constituée par le règne végétal. J'ai recueilli dans toute la République argentine, ainsi que dans l'Uruguay et le Banda oriental, un herbier de plus de 3.000 plantes, dont les propriétés ont été étudiées avec soin. Ce travail qui m'a occupé continuellement depuis 1817, sera d'une haute utilité dans l'élaboration de la partie botanique et j'espère en peu de temps déposer au muséum de Corrientes un herbier qui, conforme au vœu de Votre Excellence, sera pour vos cultivateurs un stimulant pour d'utiles études. En ce qui concerne le règne minéral, je ne doute pas qu'avec le temps, il soit avantageux de chercher le fer et le cuivre ; peut-être même exploitera-t-on des mines d'or et d'argent, sitôt que nous aurons une population plus nombreuse et que nous pourrons établir des puits. Il y a beaucoup d'années qu'on a trouvé du mercure à La Cruz, mais vos prédécesseurs ont dédaigné la gloire de découvrir les mines précieuses. On devra aussitôt que possible explorer les trois montagnes qui dominent la localité de La Cruz. C'est là qu'on doit trouver les sources de mercure. Si l'on arrive, comme je l'espère, à découvrir cette mine, nous posséderons un trésor qui devra servir à l'amalgage dans les nombreuses mines d'or et d'argent qui sont si assidûment travaillées aujourd'hui dans le territoire de la Confédération argentine. Le règne animal est excessivement étendu et n'est connu que très superficiellement. Il est intéressant de l'étudier et de mettre en état une collection complète. Je réitère les sincères remerciements que je dois à Votre Excellence pour l'honneur et la faveur avec lesquels vous m'avez nommé directeur général du muséum. Je vous donne l'assurance à vous et au Congrès souve-

rain, que je mettrai toutes mes forces pour aider au but utile qui tient au cœur des deux pouvoirs, pour le bien d'un pays que j'aime tant et dans lequel j'ai fixé mon séjour depuis tant d'années. Dieu conserve Votre Excellence de longues années et vous seconde dans la tâche immense que vous accomplissez avec tant de succès.

AIMÉ BONPLAND.

(*El Comercio*, 4 mars 1855) (1).

XCVI

AU MÊME (2)

Santa Ana, 27 octobre 1854.

Excellence,

J'ai l'honneur de répondre à la lettre, extrêmement aimable, que vous avez daigné m'écrire de La Esquina, le 10 de ce mois. Je me réjouis de ce que Votre Excellence me dit de flatteur sur les quelques remarques que je vous ai faites au sujet de la nécessité qu'il y a, à mon humble avis, à transformer la méthode de culture suivie jusqu'à présent, pour les plantations d'yerba et pour récolter cette mine d'or précieuse du thé de l'Amérique du Sud. Les Chinois cultivent le thé d'après une méthode rationnelle ;

(1) Cf. *Bonplandia*, 1855, III Jahrg., S. 292-293.

(2) En reproduisant cette lettre, le *Bonplandia* ajoute les remarques suivantes :

« *El Comercio*, journal paraissant à Corrientes, nous apporte une nouvelle lettre du célèbre Bonpland, qu'il adresse au gouverneur de cette province. L'objet de cette intéressante correspondance est encore la culture de l'yerba maté. M. Bonpland attribue à la culture de cette plante une importance extrême et, comme on le voit par sa lettre, il semble réellement qu'il soit possible, à notre pays, avec le procédé qu'il recommande, de livrer sous peu au commerce un produit de plus. Nous nous étonnons de ne pas voir publier encore le rapport qu'il a écrit au gouverneur Pujol sur la méthode à suivre. Nous espérons que *El Comercio* le donnera bientôt à ses lecteurs ; car c'est une chose qui doit intéresser toute notre patrie argentine. En attendant, nous voyons avec satisfaction comment le gouverneur a résolu de mettre très rapidement à exécution le projet de M. Bonpland. »

les Péruviens font de même avec la coca. Pourquoi les Espagnols, depuis trois siècles, n'ont-ils pas changé le système destructeur routinier des Indiens du Paraguay dans la fabrication de l'yerba? Il est maintenant réservé au gouvernement éclairé de Votre Excellence, de réaliser la grande réforme de cultiver l'yerba maté comme le thé et la coca. Cette entreprise si utile formera un anneau dans la longue chaîne des améliorations et des bonnes institutions que Votre Excellence prépare à son pays avec un zèle si admirable et fera prononcer votre nom avec respect des générations de l'avenir. Je lis avec une vive joie les paroles suivantes dans votre estimée lettre : « Comptez avec certitude que je donnerai le plus vite possible les ordres nécessaires pour exécuter votre grand plan. » Sur ce point particulier, je déclare à Votre Excellence, que la fabrication de l'yerba doit cesser au commencement d'août, car c'est l'époque où cette précieuse plante commence à pousser. La récolte du maté ne doit commencer qu'en mars. Ces deux points doivent être observés avec la plus grande exactitude. Je tiens pour très nécessaire d'interdire absolument le travail dans les plantations d'yerba dans les mois d'août, septembre, octobre, novembre, décembre, janvier et février. Il est absolument nécessaire, avant tout, de constater toutes les yerbales de la province, les sauvages comme celles qui sont établies artificiellement. Ce travail est long et pénible, mais non impraticable. S'appuyant sur cette connaissance, Votre Excellence a des renseignements positifs sur les richesses contenues dans la province et peut régler avec une grande certitude ce qui doit être arrêté. Il m'est impossible de déterminer avec certitude l'étendue des pays situés entre le Parana et l'Uruguay, qui possèdent des yerbales. Cependant, celles-ci ne doivent pas couvrir une surface moindre de 900 quadrat-leguas. Lorsque j'aurai l'honneur de rendre visite à Votre Excellence, je lui présenterai les meilleures cartes existantes. Celles-ci sont si différentes les unes des autres, qu'il est nécessaire de parcourir ces étendues avec un bon compas et de relever un plan exact du pays entre le Parana et l'Uruguay, depuis la ligne qui forme la limite géographique de l'yerba, jusqu'aux rivières de Pepiriguaza et Pepirimini, limites entre le territoire du Brésil et celui de Corrientes. Après avoir achevé cette entreprise, Votre Excellence connaîtra les yerbales que possède

Corrientes. Dans l'attente que Votre Excellence vienne visiter le bord de l'Uruguay qui exige si impérieusement sa présence, je m'occupe de mes plantations de Santa Ana. Sitôt que nous serons assez heureux pour avoir ici M. le Gouverneur, tout ira bien. Je me flatte que Votre Excellence me pardonnera ces nombreux détails et me permettra d'avoir l'honneur de saluer Votre Excellence, dont je m'avoue souvent l'admirateur et l'ami sincère.

Aimé Bonpland.

(*Tribuna*. — Cf. *Bonplandia*, 1855. III Jahrg., S. 293-294).

XCVII

AU MÊME (1)

Excellence,

A la réception de votre lettre je m'empresse de remplir votre désir, en suivant le même ordre que dans la lettre de M. le Gouverneur. L'yerba maté peut être cultivé avec avantage sur les bords du Paraguay, du Parana et dans toutes les îles qui embel-

(1) *El Comercio* publie dans son numéro du 3 mai de cette année une lettre que le célèbre botaniste avait adressée à Pujol vers la fin de l'année dernière. « Outre l'intérêt qui doit découler, dit le journal, de tout ce qui se rattache au grand compagnon de Humboldt, la lettre que nous communiquons aujourd'hui à nos lecteurs possède encore quelque chose de spécial pour notre pays, qui est digne de la plus sérieuse attention de la part de tous ceux qui s'occupent des progrès de cette République. M. Bonpland parle de la possibilité de cultiver l'yerba maté avec avantage à Martin-Garcia et dans les îles du Parana et déplore la perte que Buenos-Ayres subit lorsqu'on rejeta ce projet qu'il avait déjà soumis au gouvernement en 1819. La consommation inouïe d'yerba dans nos Etats et l'opinion exprimée par un guide aussi compétent auraient dû stimuler quelques-uns de nos hommes influents pour introduire chez nous cette nouvelle branche de l'agriculture. Ils auraient ouvert un champ nouveau et fertile pour l'activité, notamment aux colons immigrants, en même temps les terres encore incultes parce qu'elles restent inutilement en friche auraient acquis une grande valeur. Puisse Buenos-Ayres pour son intérêt et son honneur veiller à ce que le célèbre Bonpland ne puisse encore répéter avec raison contre elle ce reproche amer : « Quelle perte pour Buenos-Ayres que mes plans et mes conseils aient été méprisés ! »

lissent le cours de cette rivière dans toute la province de Corrientes, si l'on choisit les localités les mieux appropriées à la culture utile du maté. A la fin de l'année 1817, alors que j'étais à Buenos-Ayres, j'appris par le Chanoine Belgrano qu'il existait de l'yerba dans l'île de Martin Garcia.

Curieux depuis de longues années de pouvoir étudier une plante aussi utile, qui était restée jusqu'alors complètement inconnue des botanistes, je me décidai aussitôt à visiter l'île. Les soldats s'aventurèrent à me montrer la plante pour laquelle j'avais fait le voyage. Je parcourus toute l'île de Martin-Garcia et le troisième jour de mes herborisations j'avais le grand bonheur de rencontrer deux *yerba*. Ils étaient en bonne croissance et étaient hauts de cinq à six coudées (varas). Le tronc présentait un diamètre de 8 à 9 pouces ; mais les têtes étaient assez ruinées, car la garnison avait l'habitude d'y aller chercher de petites quantités de thé pour son usage. Il devint aussitôt évident pour moi que l'yerba peut être cultivé dans Martin-Garcia. De retour à Buenos-Ayres, j'appris qu'il y avait un tronc d'yerba à l'intérieur du fort et qu'il n'avait été abattu que parce qu'il gênait les mouvements d'un canon. De ces faits je conclus que les trois arbres que j'admirais avaient été apportés de San-Javier et avaient été plantés à la même époque. Je dois ajouter à cela qu'à l'aide de quelques-uns de mes ouvriers qui étaient du Paraguay j'avais fait quelques livres de thé yerba, qui bien que frais et non soumis à l'opération nommée « Serchel » fut cependant trouvé très bon à Buenos-Ayres et rapidement consommé. — Quelques conversations avec D. Martin Puyerredon (1), alors gouverneur, furent le résultat de cette découverte. Cet homme d'Etat éminent me demanda un mémoire écrit sur mon projet et la possibilité de cultiver le maté dans la région inférieure de l'île Martin-Garcia et dans les îles du Parana. Mon désir fut bien accueilli par le gouverneur Puyerredon. Je devais remonter l'Uruguay jusqu'à San-Javier et y chercher des plantes et des graines d'yerba pour commencer le travail projeté dans Martin-Garcia. Malgré mes prières réitérées et celles du ministre Aranjo, je ne pus cependant jamais exécuter mon voyage

(1) Ce personnage, d'origine française, avait été *suprême* de Buenos-Ayres en 1817 (Grandsire).

jusqu'à San-Javier et mes belles espérances restèrent sans résultat. De quelle utilité auraient été mes efforts si l'on avait planté l'yerba en 1818 dans Martin-Garcia et dans les îles du Parana ! Les arbres que je trouvais dans Martin-Garcia devaient avoir au moins dix ans, ils donnaient du bon thé, si j'avais planté à cette époque, les miens compteraient trente-six ans. Quelle perte pour Buenos-Ayres que mes plans et mes conseils aient été dédaignés ! J'ajouterai d'autres preuves qui confirment avec quelle facilité on peut cultiver le maté et avec quel avantage on peut le faire jusqu'à une distance considérable de la ligne géographique que j'ai indiquée dans le rapport que j'ai eu l'honneur de soumettre au jugement solide de Votre Excellence. — Les Jésuites sentaient parfaitement la nécessité d'établir des yerbales artificielles. Pour mettre ce plan utile à exécution, ils plantèrent une yerbale dans chacune des trente-deux localités qui constituaient les missions du Paraguay, de Corrientes et du Brésil. — J'ai visité tous les lieux de mission. Beaucoup d'entre eux conservent encore des restes estimables des yerbales plantées par les Jésuites. En dehors de la limite géographique du thé du Paraguay se trouvent entre autres : Concepcion, Candelaria, Apostolos, Santa Maria da Fé, Santa Rosa, San Ignacio Guazù, San Tomé, La Cruz et Yapehù. Cette dernière localité se trouve au point le plus éloigné de la ligne géographique, malgré cela il y avait des plantations étendues et des milliers d'arrobes de Yerba produits chaque année. Ce riche yerbal a été complètement détruit par les Brésiliens ; lorsque j'arrivais, il ne formait qu'un chaos de racines arrachées. Il vaut la peine de remarquer que le thé récolté dans les yerbales cultivés était d'excellente qualité et surpassait de beaucoup l'yerba des forêts.

La raison principale de cette différence est à mon avis la suivante : dans les yerbales cultivés les feuilles sont également exposées à l'influence bienfaisante du soleil ; elles atteignent ainsi un degré de maturité complète. Puis elles sont récoltées à l'époque importante pour la végétation et les diverses opérations de fabrication se poursuivent rapidement sans interruption. — Il résulte de ce qui est dit plus haut que l'yerba maté, suivant le désir philanthropique de Votre Excellence, peut être cultivé dans toute la Province de Corrientes et dans la vallée du Parana et de l'Uru-

guay, ainsi que dans les nombreuses îles des deux rivières. Qu'il me soit cependant permis d'exprimer mon opinion sur les particularités de cette culture. Je crois qu'un yerbal cultivé et situé en deçà de la limite géographique surtout vers le nord-ouest donnera une récolte plus abondante en comparaison d'un yerbal dépassant cette ligne vers le sud-ouest, car la végétation sera plus luxuriante. — Il est du devoir de la sage administration de Votre Excellence de résoudre ces questions extrêmement importantes; quel que puisse être le résultat d'une aussi grande entreprise, il sera toujours productif et vous fera honneur, monsieur le Gouverneur. Je m'attends à trouver à San-Javier et dans les environs de nombreux pieds d'yerba propre à la culture. En outre il sera nécessaire de recueillir les graines des vieux arbres, sains et en bonne végétation, pour obtenir des petits pieds. Quelque importants et pénibles que soient ces travaux, je sens cependant la force de les entreprendre et de les poursuivre avec toute l'activité qu'exige une entreprise si utile au pays et si conforme aux plans de Votre Excellence. — Il existe dans la localité de Santa-Maria da Fé un yerbal issu de graines que j'avais semées dans ma propriété sur le versant ouest de Santa-Maria. Je dirai seulement à Votre Excellence les raisons qui m'ont empêché de planter ce yerbal dans mon Chacra (terre indienne) au Paraguay. Je raconterai aussi à Votre Excellence comment au *potrero* de San Antonio, appartenant à D. Jose Espinola, je transformai un yerbal sauvage en yerbal cultivé. — En ce qui concerne le désir de Votre Excellence, je pourrais publier quelques articles, car je suis prêt à le faire. Il me suffit seulement de connaître ce désir et de l'avoir compris dans toute son étendue. Je crois avoir répondu aux demandes de monsieur le Gouverneur et je saisis cette nouvelle occasion d'avoir l'honneur de saluer Votre Excellence, et de nous renouveler que je serai toujours votre dévoué et fidèle serviteur et ami.

AIMÉ BONPLAND.

(*Tribuna.* — Cf. *Bonplandia*, 1855. III Jahrg., S. 294 295.)

XCVIII

A M. L'ABBÉ GAY

Santa-Ana, 4 janvier 1855.

Mon très estimable compatriote et ami (1),

J'ai reçu cet après-midi l'incluse ; je m'empresse de vous l'envoyer, persuadé que sa lecture vous sera agréable. Vous verrez que votre recommandé Silva a été bien accueilli et dirigé dans ses démarches.

Le gouverneur est enfin arrivé à Caruruguaka. Demain, je compte aller l'attendre à la Restauracion et, aussitôt que nous aurons convenu de la marche que je dois suivre dans les intérêts de Corrientes, j'irai à La Cruz et à San-Borja.

En attendant le plaisir de vous voir, recevez l'assurance de tout le respect et l'amitié que je vous porte.

Votre dévoué serviteur et ami,

Aimé Bonpland.

(*Ms. de la Bibl. de La Rochelle*, n° 961, p. 250.)

XCIX

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

Montevideo, 2 septembre 1855.

Mon très estimé, illustre, et excellent ami,

Je viens d'arriver à Montevideo pour être témoin de deux grands événements : la prise de Sébastopol et une révolution dans la ville même de la capitale de l'Entre-rios, deux événements qui

(1) M. l'abbé Gay, prêtre français, nommé à la cure de San-Borja, était bien vite devenu l'ami et le chargé d'affaires de Bonpland, le dépositaire de ses papiers et de ses collections. (Cf. Martin de Moussy, *loc. cit.*, p. 420 et 422.)

ont causé bien des maux et dont l'un nous conduira à de longues suites.

A mon arrivée ici, j'ai appris par M. Berthold qu'il m'avait envoyé ma correspondance à Santa-Ana. Tout me porte à croire que cette correspondance contient une lettre de mon meilleur ami. Je vais donc hâter mon retour, afin de lire ta chère lettre et aussi parce que je respire ici un air épaissi par la poussière. A Santa-Ana et à San-Borja, je respire un air pur, que l'ombre des orangers rend très frais et très aromatique. Mon existence à San-Borja me rappelle constamment notre séjour à Ibague (1), par son agréable température et par plusieurs plantes qui croissent spontanément dans les mêmes lieux. San-Borja me rappelle aussi notre séjour à Hyères et notre voyage sur la côte de Cullera (2), entre Barcelone et Valence. Tu étais alors plein d'extase pour les orangers et tu manifestais le désir de vivre à l'ombre de ces arbres précieux qui pendant toute l'année sont couverts de feuilles d'un vert obscur, en août, de fleurs d'une odeur exquise mais enivrante et pendant toute l'année d'oranges dont les unes portent le nom d'*invernisas* parce qu'elles ne mûrissent que pendant l'hiver. Lorsqu'après une excessive chaleur il tombe une forte pluie, les orangers donnent des fleurs. C'est cette floraison partielle qui produit les *naranjas invernisas*. Sans le vouloir, mon illustre ami, je suis entré dans cette longue discussion. Je vais donc revenir sur mon arrivée à Montevideo. La petite caisse, adressée par la maison Delessert, qui contenait l'immortel *Cosmos* que tu as eu l'obligeance de m'envoyer, était restée ici où je devais retourner bien avant ce temps. Mon premier soin a donc été d'ouvrir cette caisse et déjà j'ai pu commencer à lire cet immortel ouvrage. Lors de mon retour à Santa-Ana qui va se vérifier (3) sous peu de jours, le *Cosmos* sera ma seule occupation ainsi que les tableaux de la nature. J'aime à m'entretenir de la lecture de tes ouvrages, il me semble souvent que je t'entends parler et cela me donne d'aimables souvenirs. Combien de fois, cher Humboldt, n'ai-je pas regretté notre séparation ! Je crois que tous deux nous y aurions gagné et que nous nous en réjouirions encore. L'homme a besoin

(1) *Lettres américaines.* Ed. Hamy, p. 120.
(2) *Ibid.*, p. 15.
(3) *verificar*, réaliser.

d'un ami sincère, il a besoin d'épancher les sentiments secrets de son cœur. Mille circonstances m'ont déterminé à vivre dans l'isolement, éloigné des villes. Je m'occupe toujours de l'exercice de la Médecine, mais surtout de l'agriculture sur une grande échelle. Les guerres civiles m'ont causé des pertes de tout genre et irréparables. Malgré tout j'ai cru devoir continuer mes travaux agricoles à Santa-Ana. Je conserve toujours San-Borja parce que, si l'une de ces habitations est de nouveau troublée comme cela est à craindre, l'autre m'offrira un asile pacifique.

Il y a longtemps que je n'ai pas reçu de nouvelles de M. de Gülich (1). Je sais qu'il est à Buenos-Ayres et je vais lui écrire demain. Les troubles de Montevideo et les fêtes pour célébrer la prise de Sébastopol (2) m'ont fait perdre beaucoup de temps. La visite d'un habitant de Vienne que j'ai reçue ce matin, m'a assuré que M. de Gülich avait le journal botanique dont tu m'as parlé dans une de tes lettres. Aussitôt que j'aurai connaissance de ce journal, j'écrirai à son auteur tant pour le remercier que pour lui offrir des matériaux. L'habitant de Vienne dont je viens de te parler, se nomme Kalberg ; il dit te connaître personnellement et doit retourner en Europe sous peu.

M. Bartholdt envoie chercher mes lettres pour l'Europe, je vais donc terminer celle-ci, mais ne le ferai qu'après t'avoir fait une demande qui m'intéresse. J'ai trouvé dans mon voyage à la *Cierra*, lieu qu'a visité M. Sellow, un arbre que je n'ai trouvé que là. J'ai vu cet arbre en fleurs, mais leur organisation est telle que je crois, qu'elles offrent une monstruosité. Cet arbre porte le nom vulgaire de *Pinhero Bravo*. J'y ai vu seulement un calice ; il n'a ni corolle ni étamine, mais il est pourvu d'un pistil très distinct. Mon court séjour dans la Cierra ne m'a pas permis de voir les fruits. J'avais bien recommandé de me les envoyer, mais j'ai prêché dans le désert. Si cet arbre très singulier existait dans l'herbier de M. Sellow, je serais bien curieux de savoir à quelle famille il appartient et surtout de connaître la description qu'a dû en faire M. Sellow.

On ne m'a jamais dit un mot du catalogue que j'avais envoyé au Muséum et des minéraux et coquilles indiqués dans ce catalogue

(1) Voyez plus loin, App. n° XII.
(2) Cf. A. Brunel. *Biogr*. Ed. cit., p. 114.

dont j'avais prié le Muséum de te remettre des doubles pour le cabinet du Roy à Berlin. J'ai continué ces collections et je les conserve avec moi. Je suis naturellement dans les mêmes dispositions pour le cabinet de Berlin. Un seul mot de toi guidera ma conduite et je serai très heureux que mes offres puissent être acceptées.

Très cher Humboldt, je termine cette lettre écrite à la hâte et t'embrasse de toute mon âme. Comme toujours, j'aime à me répéter l'ami de tes meilleurs.

Aimé Bonpland.

(*Coll. Sachse.*)

C

A ALFRED DEMERSAY (1)

Montevideo, le 25 décembre 1855.

Monsieur,

... Le vif désir de retourner en France est bien profondément gravé dans mon cœur, mais comment le mettre aujourd'hui à exécution ? J'ai pris l'engagement vis-à-vis du docteur Pujol, gouverneur de Corrientes, de faire tous mes efforts pour découvrir la mine de mercure sulfuré, qui paraît devoir exister aux environs du village de La Cruz et, selon toutes les probabilités, sur la haute montagne de grès qui domine ce *pueblo* et qui est connue dans tout le pays sous le nom de *Los tres Perros*, à cause de trois pics saillants que l'on distingue à son sommet.

Vous approuverez, je l'espère, les motifs qui ont retardé jusqu'ici mes travaux à La Cruz : je ne me trouvais pas capable de remplir cette tâche, je n'étais pas en état de faire l'analyse des minéraux inconnus à ma vue, qui pouvaient se présenter ; je manquais des instruments et des réactifs nécessaires à cette analyse. Eh bien ! mon cher ami, dans le court séjour que je viens de faire à Montevideo, je me suis muni de tout ce qui m'était

(1) Cf. *Bonplandia*, 1856. V. Jahrg., S. 151.

nécessaire, et je me crois maintenant capable de découvrir la mine de mercure, si toutefois elle existe. De semblables travaux exigent non seulement des connaissances, mais aussi des dépenses considérables. Il faudra faire des fouilles, et l'on ne remue pas la terre, sans qu'il en coûte beaucoup, nous le savons. Sous peu de jours, je compte rentrer dans l'Uruguay et, après avoir fait une visite au général Urquiza et donné un coup d'œil à ma ferme de Santa-Ana, j'irai m'établir à La Cruz. Quel que soit le résultat de mes recherches, je ne tarderai pas à aller à San-Borja, où j'ai eu le bonheur de vous connaître.

Revenons à mon voyage de Paris. Vous voyez un puissant motif de l'avoir différé dans les travaux projetés à La Cruz; mais ce motif n'est pas le seul et je vais vous en faire connaître un autre, tout aussi impérieux. Sachez donc que le gouverneur Pujol partage le désir que j'ai toujours eu, d'explorer la mine réelle la plus riche que possède Corrientes ; je veux naturellement parler des immenses forêts de *maté* (ou thé du Paraguay), qui sont situées dans cette province, entre le grand Parana et le joli fleuve Uruguay. Je suis désigné comme administrateur de ces immenses *yerbales* par M. Pujol, auquel j'ai exposé la manière nouvelle dont je voulais les exploiter pour le bien du pays. Si mon projet se réalise, le *maté* provenant de Corrientes, transporté sur les marchés de Montevideo et de Buenos-Ayres, pourra s'y vendre hardiment à une demi-piastre meilleur marché que celui du Paraguay et du Brésil. Je terminerai ce long exposé, en vous disant que le bon gouvernement de Corrientes est tellement pauvre, qu'il s'est vu dans la triste nécessité de faire les premières dépenses, quoique bien convaincu qu'il rentrerait dans ses avances avant la fin de l'année, même avec d'assez beaux bénéfices. Mon travail de feuilles terminé, je pense remonter l'Uruguay jusqu'à San Xavier ; ensuite, j'irai à Corrientes et dans le cas où le gouvernement ne pourrait pas commencer l'exploitation des *yerbales*, je crois qu'il sera facile de trouver des bailleurs de fonds, auxquels on devra donner de bons intérêts dans ces nouveaux travaux agricoles, qui doivent offrir tant d'avantages réels au pays.

Les deux entreprises, dont je viens de vous parler, étant bien établies, rien ne m'arrêtera plus ici et j'irai revoir mon ancienne demeure de la rue Monthabor et la Malmaison. Mais ce voyage sera

de courte durée et aura un but positif ; j'offrirai au gouvernement mes manuscrits et mes collections botaniques et minéralogiques, pour qu'il les dépose au Muséum, et je reviendrai au milieu de mes plantations de l'Uruguay. Il me serait impossible, à mon âge, d'entreprendre l'étude longue et assidue que j'aurais à faire pour me remettre au courant de la science, avant de commencer de nouvelles publications ; c'est avec juste raison que j'ai toujours eu peu de confiance en mes lumières et que j'ai craint de publier bien des choses; cependant, les travaux faits par une personne ne peuvent être exposés par une autre, quelque savante qu'elle soit. L'homme qui voyage, qui voit par lui-même, ne saurait confier au papier tout ce qu'il éprouve et tout ce qu'il conçoit. Une multitude de faits et un ensemble de détails restent gravés dans sa mémoire, et seul il est capable de les rendre.

... Il m'a été impossible, jusqu'à ce jour, d'aller faire une visite au président Lopez, dont j'ai reçu plusieurs invitations. Lors de mon premier voyage à Corrientes, il est probable que je remonterai le Rio-Paraguay jusqu'à l'Assomption. Là, dans la famille Lopez, il sera sans doute question de vous et à mon retour de cette excursion, je vous écrirai bien positivement. Il me reste bien des choses à vous dire, et bien des renseignements à vous demander, mais les jours qui me restent à vivre ne suffiraient pas pour lire les ouvrages de science qui ont paru dans ces dernières années et qui s'impriment journellement ; seulement, j'aimerais à connaître les nouveaux traités sur la culture de la vigne, du pêcher et des pommes de terre, parce que je multiplie ces trois sortes de végétaux sur une très grande échelle...

AIMÉ BONPLAND (1).

(*Bull. Soc. de Géogr.*, 4e sér., t. XI, p. 368-371, 1856.)

(1) A cette lettre, nous n'ajouterons qu'un mot, écrit Demersay (*loc. cit.*, p. 371). Si les détails qu'elle renferme, tout empreints de la modestie du vrai savant, sont de nature à rassurer sur la santé du célèbre voyageur les quelques amis qui lui restent en France, comment espérer la réalisation des projets gigantesques au milieu desquels il s'égare? Comment compter sur un retour qui serait si profitable aux sciences naturelles et en particulier à la géographie? L'excellent vieillard oublie qu'il a eu quatre-vingt-deux ans au mois d'août dernier ! Ce chiffre-là dit assez toutes nos craintes.

CI

A D. ALEJANDRO PESCE (1)

. . . . . . Janvier 1856.

J'ai lu avec le plus grand intérêt dans *El Comercio de la Plata* du 30 décembre 1855, le début de l'ouvrage que vous avez commencé à publier sur le magnétisme humain et auquel vous avez donné le modeste titre de Notices (*Apuntes*). Je vous remercie, tant pour l'honneur que vous me faites de me dédier cet ouvrage, que pour les mérites que vous êtes assez aimable pour m'attribuer. Que je voudrais être digne de votre offre ! Comme je désirerais mériter vos louanges! Je me réjouis et je vous souhaite avec bonheur que vous vous décidiez à publier les résultats de vos

(1) *Bonplandia,* 1857. Jahrg. V. s. 285 Cette lettre est précédée dans le *Bonplandia* (s. 285), de la note suivante :

« Nous avons récemment annoncé que le compagnon de notre Humboldt, d'une activité infatigable dans sa vigueur vraiment juvénile, avait fait un voyage scientifique en Patagonie. Grâce à la bonté de notre aimable ami, M. Von Gülich, obligeant le monde scientifique à une continuelle gratitude, il nous est arrivé récemment une suite d'écrits et d'articles de journaux de l'Amérique du Sud qui nous permettent de suivre la trace de Bonpland durant la plus grande partie des années 1856 et 1857 et que nous désirons reproduire dans leur plus grande intégrité possible. Il est consolant et flatteur d'une part pour les progrès de la civilisation hispano-américaine, de l'autre pour la science, que nous contribuons à représenter, de voir de quels hommages on comble le Nestor de la botanique américaine et comment l'opinion publiquement exprimée par la presse des Etats de La Plata, et même du Brésil, accumule sur cette belle tête de vieillard tous les témoignages de son culte pour l'histoire naturelle, en prenant acte de ses plus petites excursions, en saluant avec joie son arrivée quel que soit le point où il se tourne, ou en applaudissant aux témoignages d'estime qui lui arrivent d'Europe ; sur cette tête qui, comme le dit un des journaux les plus estimés de Montevideo, le *Comercio de la Plata*, a conservé sans se courber sous le poids des ans « toute la force de son esprit, qui conçoit des projets et entreprend de grands voyages à un âge qui ne laisse plus aux autres que le désir de se reposer. Souhaitons pour Bonpland, continue le journal susnommé, un heureux retour à sa propriété de Santa-Ana, espérant un charmant voyage et de longues années encore pour le génie admirable qui sait si bien utiliser ses voyages et qui a voué sa vie tout entière au bien de l'humanité. » Nous empruntons la lettre suivante de Bonpland au Dr D. Alejandro Pesce, au journal *Comercio de la Plata* du 13 Janvier 1856. »

profondes études et de vos connaissances étendues dans une science dont se sont occupés les savants de toutes les époques et qui, malgré les grands progrès qu'elle a faits, laisse encore beaucoup à découvrir.

Le commencement de votre ouvrage laisse entrevoir un succès complet. En quelques mots vous donnez l'histoire du magnétisme, vous indiquez exactement la nomenclature des auteurs qui dans ces dernières années ont écrit sur cet art plein de mystères. — Vous vous êtes consacré à la pratique du magnétisme. Tant de dons que vous réunissez ne pourront manquer de contribuer à la propagation du magnétisme et à ses progrès, vous préparant une place distinguée dans le monde scientifique. Dans nos entretiens sur le magnétisme, je vous ai raconté tout ce que j'ai vu et sais encore de positif sur cette matière. Aujourd'hui, après vous avoir vu magnétiser, j'en ai retiré de nouveaux faits. Aussi je souhaite vivement que vous puissiez continuer sans retard vos séances de magnétisme et vos publications. Je suis convaincu que vous contribuerez puissamment au progrès de l'art du magnétisme par vos observations et que vous occuperez une des premières places parmi les auteurs qui ont écrit sur la science à laquelle vous consacrez vos profondes études.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

Votre serviteur et ami,

AIMÉ BONPLAND.

CII

A WILHELM E. G. SEEMANN ET BERTHOLD SEEMANN

Montevideo, 26 janvier 1856.

Messieurs !

Il y a plus d'un an que j'ai appris par M. le baron Alexandre de Humboldt, qu'il se publiait un journal botanique, dont le titre portait mon nom (*Bonplandia*). Tout récemment, aujourd'hui, je

(1) Les années I et II du *Bonplandia*.

dois à l'obligeante amitié de M. von Gülich, chargé d'affaires de Prusse, d'avoir pu voir tous les numéros du *Bonplandia*, publiés en 1853 et 1854. Je m'empresse donc, messieurs, de remplir un devoir bien sacré pour moi ; c'est de vous remercier de l'honneur que vous avez daigné faire au compagnon du plus illustre des voyageurs. Il me serait bien agréable de vous remettre aujourd'hui même quelques articles, mais je me vois forcé d'attendre mon retour à San-Borja, où je conserve mes collections et mes manuscrits, produits de mon travail dans l'Amérique du Sud, pour remplir mes justes désirs, j'ose dire plus, un devoir. Malheureusement, je ne comprends pas assez l'allemand, pour lire avec tout le fruit que je désirerais, votre intéressant journal et le manque de dictionnaire ajoute encore à mes regrets. Il me faut donc attendre mon arrivée à San-Borja, où j'espère trouver quelques traducteurs. Sur ma demande, M. von Gülich a bien voulu me céder les deux brochures qui se composent des numéros publiés en 1853 et 1854 (1). Je vais écrire à Paris, pour qu'on m'envoie exactement tous les numéros du *Bonplandia* qui paraîtront et auront paru depuis le n° 24 publié le 15 décembre 1854, enfin j'emploierai tous mes efforts pour me tenir au courant de vos savants travaux et ils seront pour moi une source d'instruction. Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer et vous prie de nouveau d'agréer mes remerciements pour l'honneur que vous avez daigné me faire et suis avec le plus profond respect,

Votre très humble et très obligé serviteur,

AIMÉ BONPLAND.

(*Bonplandia*, IV, Jahrg., sér. 8, 15 avril 1856.)

CIII

A M. VON GULICH (1),

chargé d'affaires du royaume de Prusse.

San Borja, 8 août 1856.

Mon très cher et excellent ami,

Après des mois d'une attente impatiente, je suis enfin heureu-

(1) *Bonplandia*, 1857, V. Jahrg., S. 286-287. Voy. plus loin, App. XII.

sement arrivé à voir M. Kasten. Je vous remercie vraiment de m'avoir procuré la connaissance d'un homme aussi remarquable par sa science profonde de la minéralogie, par son amabilité et par ses connaissances générales.

J'aime à croire qu'au moment où vous recevrez ces lignes auxquelles sont jointes deux lettres pour M. Kasten, vous serez à proximité de cet intéressant minéralogiste et que vous pourrez lui remettre ces lettres. L'une de ces lettres est du curé de San-Borja, M. l'abbé Gay, qui est Français, l'autre est de moi.

J'ai reçu ces derniers jours par la voie de Corrientes la lettre que vous m'avez adressée pour Pierre Lacour, mon ancien chasseur et empailleur. J'ai aussitôt écrit à Lacour et lui ai fait dire qu'il pouvait venir et chercher sa lettre.

Je suis arrivé tout récemment pour enlever tout ce que je possède et le porter à Santa-Ana où je pense établir mon quartier général et m'occuper de toute ma propriété. Mon herbier et mes minéraux prendront avec moi le chemin de Corrientes. M. le gouverneur Pujol, que vous connaissez, est un homme très instruit et très libéral, qui aime vraiment son pays et qui désire par-dessus tout en éclairer les habitants et leur donner des institutions utiles. M. le docteur Pujol désire établir un Muséum d'histoire naturelle et y rassembler toutes les productions de Corrientes. A titre d'ami et d'admirateur, je lui enverrai les doubles des plantes et les minéraux que j'ai collectionnés. Je prêterai ainsi mon appui à M. Pujol pour son plan d'utilité générale et dans quelques jours je formerai le noyau du cabinet d'histoire naturelle dont nous devons la première et heureuse idée au gouverneur actuel de Corrientes.

Ce que je dépose au musée de Corrientes, je puis bien vous le dire, est le fruit de mes travaux depuis 1817 et il faudrait beaucoup de connaissance et beaucoup de frais pour pouvoir produire quelque chose de pareil. Je dois encore ajouter à cela qu'après avoir vécu tant de temps dans le pays, j'étais à même d'étudier les propriétés d'une aussi grande quantité de plantes, la valeur des bois, etc., etc. Je dois à l'amitié de M. Kasten quelques exemplaires de minéraux bien déterminés, qui jettent une vive clarté sur les conditions minéralogiques de la Banda oriental et de ce pays. Ce sera pour moi une grande joie et un devoir facile à

remplir de déposer, sous le nom de M. Kasten, ces échantillons minéralogiques au muséum de Corrientes.

Après avoir terminé mes travaux projetés et si j'en ai fini avec le transport de mes objets à Corrientes, ce sera le moment d'envoyer à Paris mon herbier suffisamment en ordre. J'ai grand plaisir, je vous l'avoue, à l'y apporter moi-même, pour jouir de l'honneur de le remettre personnellement à l'Empereur, afin de le déposer dans les galeries du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Je pourrai alors réunir ces nouvelles collections et mes manuscrits avec ceux que Alexandre de Humboldt avait rapportés dans son fameux voyage scientifique. La pensée d'un tel voyage, de tout ce que Louis-Napoléon a fait, de la guerre avec la Russie, de l'état actuel de l'Europe, l'univers entier, — tout cela est pour moi le sujet des réflexions les plus diverses. Malgré mon extrême désir de revoir l'Europe, avant de fermer les yeux, d'embrasser encore tendrement Humboldt et de voir quelques-uns de mes vieux amis qui vivent encore, de voir les chemins de fer et tout ce changement incommensurable de l'Europe d'aujourd'hui en comparaison de l'Europe de 1805 à 1816, tout cela m'a fait faire des réflexions, qui me laissent dans la plus grande indécision. Je finis souvent par songer qu'il vaut peut-être encore mieux rester dans mon Santa-Ana, où rien ne me manque de ce qui peut servir à passer une existence tranquille et heureuse. Si je savais que le voyage projeté et vivement désiré à Paris ne dût pas me prendre plus de six mois, je l'entreprendrais et je poursuivrais jusqu'à Alger, que depuis mon départ du Paraguay j'ai toujours eu envie de visiter.

Mon digne et éminent ami, j'espère que vous excuserez une si longue lettre que j'ai écrite *currente calamo*, et qui est si pleine de projets.

J'ai l'honneur de vous saluer et je vous prie d'agréer l'expression de ma haute considération et de la plus vive amitié de votre tout dévoué ami,

AIMÉ BONPLAND.

P.-S. — J'ai écrit plusieurs fois à Humboldt et je lui écrirai de nouveau de Corrientes. Néanmoins, donnez-moi de ses nouvelles et rappelez-moi à son souvenir.

CIV

A MARTIN DE MOUSSY (1)

Restauracion, 17 septembre 1856.

Au sujet de ce que vous nous écrivez sur l'existence du mercure à La Cruz, je puis vous dire ce qui m'est arrivé. Il y a longtemps je fus appelé dans cette petite mission pour visiter le commandant, alors Señor Pucheta, qui était malade. Après que son état fut amélioré, nous entreprîmes des promenades et il me conduisit en un endroit où l'on avait trouvé du mercure. J'ai pu recueillir entre deux cartes à jouer à peu près une demi-bouteille d'eau de cologne de mercure pur. J'étais naturellement très étonné, mais comme je trouvais au même endroit des tessons de ces grandes bouteilles de verre noir que les Jésuites possédaient dans tous leurs magasins, j'ai cru un moment que le mercure pouvait provenir d'une bouteille cassée qui avait contenu une certaine quantité de ce métal. Il est à remarquer que j'ai vu les mêmes bouteilles à Sapua, Santa Rosa et Santa María da Fé. Je fis ensuite toutes les démarches nécessaires pour m'assurer de l'existence de mines de ce métal, mais elles restèrent vaines.

Dernièrement lorsque je me trouvais avec M. le Gouverneur Pujol, nous avons eu l'occasion de parler du mercure de La Cruz et M. Pujol témoigna de son désir de voir confirmer cette intéressante découverte. Je suis allé deux fois de suite il y a trois mois à La Cruz. J'ai fait creuser un puits, j'ai visité les trois collines, j'ai interrogé les habitants, les Indiens comme les blancs, et je me trouve néanmoins encore dans l'impossibilité d'indiquer s'il existe réellement ou non une mine de mercure en cet endroit. J'ai fait creuser des trous au même point où j'avais autrefois recueilli du mercure, sans trouver un atome de ce métal.

Mon intention est de faire de nouvelles recherches au printemps

(1) Cette lettre a été communiquée par Martin de Moussy au *Journal officiel de la Confédération argentine*, paraissant dans la capitale fédérale, (n° 390, du 30 octobre 1850). (*Bonplandia*, 1857. V. Jahrg. s. 287.)

prochain, pendant la saison sèche, et de descendre jusqu'à la roche. La couche supérieure du sol se compose de sédiments et à peu de distance de la surface on trouve des masses rocheuses cristallines. Vous savez qu'on rencontre le sulfure de mercure dans cette dernière roche. Il n'y aurait pas lieu de s'étonner qu'il y ait de ces minerais à La Cruz, et je crois qu'il doit y en avoir.

Ce qui rend l'existence du mercure à La Cruz extrêmement vraisemblable, c'est le fait positif que l'on a trouvé ce minéral au Paraguay à la Chapelle de Mercédès, devant laquelle vous êtes passé sur votre route de Santa Maria da Fé à Tébicuary. On y a recueilli du mercure que l'on a envoyé à Potosi et qui a été employé pour l'amalgamage. La formation géologique du sol est la même à Mercédès et à La Cruz. Au Paraguay on ne s'est jamais occupé de ces mines. Je désire beaucoup pouvoir les visiter et qui sait si je ne mettrai pas un jour ce plan à exécution ?

Au sujet de ce que vous me disiez sur San-Tomé et le mercure que l'on a trouvé dans les fosses du chœur de l'église voisine, je n'ai pu me rencontrer avec M. Velasquez. Il était absent au moment où j'y étais ; cependant, je me ferai une certitude sur ce point.

Un certain D. Manuel R... m'a assuré qu'il a découvert une riche mine de mercure sur la route de Restauracion à La Cruz ; cependant les renseignements sont donnés avec trop peu d'exactitude pour que je puisse accepter en pleine certitude cette découverte comme un fait.

Puissiez-vous voir de votre côté si vous pouvez vous procurer d'autres renseignements sur l'existence de ce minéral, qui, d'après les indications qui nous sont données, semble être répandu depuis Yapeyú jusqu'à Tebicuary, c'est-à-dire à travers presque tout le territoire de la mission (1).

AIMÉ BONPLAND.

(1) « Qui pourrait croire, ajoute le journal auquel la lettre précédente est empruntée, que ces fragments de lettre si lumineux, si juvéniles et animés du feu sacré de la science ont été écrits par un vieillard de 85 ans ? M. Bonpland voyage encore comme un jeune homme et pour le savant compagnon de l'illustre Humboldt, les années s'enfuient sans affaiblir les forces physiques ou l'énergie intellectuelle. La Confédération argentine est fière de posséder ce noble vieillard qui consacre toujours ses veilles et ses peines aux progrès des sciences si appréciées pour l'agriculture et l'industrie de notre pays. »

CV

A FELIPE DE NORMANN (1)

Corrientes [ ] mars 1857.

Mon cher ami,

Je vous ai écrit dernièrement en envoyant la lettre à Porto-Alegre, bien que j'ignorasse si vous y demeuriez encore. J'ai appris depuis avec plaisir que vous continuez à y séjourner et que vous vous y employez de la manière la plus utile pour le Gouvernement.

Puisqu'il en est ainsi, je me décide à me mettre de nouveau en communication avec vous et j'espère que nous allons pouvoir établir des relations continues qui seront utiles aux deux pays que nous habitons.

Dans la supposition que vous réunissiez à Porto-Alegre tous les matériaux nécessaires pour la formation d'un musée, je vous offre de vous remettre les produits, non seulement de la province de Corrientes, mais encore ceux des autres pays que vous pourriez recueillir et juger utiles.

Vous pouvez en faire autant de votre côté et de cette manière Porto-Alegre et Corrientes s'enrichiraient tous deux en objets d'histoire naturelle.

Dans ma dernière lettre, je vous demandais une collection des diverses espèces de charbon de terre de la province de Rio Grande et aujourd'hui je renouvelle avec plus d'instances encore cette demande. Cette collection sera placée dans le musée de Corrientes qui va commencer à se former et je voudrais bien que vous me remettiez auparavant quelques échantillons parce qu'il me

Les autres communications ont trait à quelques changements de résidence moins importants de Bonpland et au projet qu'il a souvent exprimé de vouloir passer autant que possible le reste de son existence dans sa propriété de Santa-Ana, où il désire aussi terminer ses jours.

(1) Je traduis du portugais cette lettre communiquée par le destinataire, « *Illmo. Sr. Felipe de Normann, engenheiro* », au *Correio do Sul*, de Porto Alegre, qui l'a imprimée dans son numéro du 21 mars 1857. Elle n'est pas datée.

serait bien agréable que l'estimé gouverneur, M. Pujol, pût voir un premier résultat de mes efforts pour la formation du *Museo Correntino*.

S'il vous était possible d'obtenir un spécimen de minerai de cuivre de Capivary, faites-moi la faveur de le joindre à ceux de charbon de terre.

Pendant mon dernier séjour à Porto-Alegre, j'ai eu l'occasion de causer longuement avec le général Andrea de l'établissement d'un cabinet d'histoire naturelle à Porto-Alegre et je souhaite que ce projet se trouve réalisé depuis quelque temps déjà, comme une faible preuve de ma patriotique affection pour le Brésil.

J'ai envoyé de Montevideo les minéraux dont il est question dans la relation ci-incluse (1) et je conserve comme le témoignage de cet envoi la lettre que m'a écrite le président Pedro Ferreiro d'Olivea, dans laquelle il m'en accuse réception.

Nous travaillerons donc, mon ami, utilement pour les musées de Porto-Alegre et de Corrientes, préparant ainsi à la jeunesse des moyens d'étudier avec profit les produits de la nature et tout ce qu'il y a d'utile dans le pays.

Je confirme tout ce que je vous ai dit dans ma dernière. Faites-moi vos envois sous le couvert de *Illm. Revm. Vigarío João Pedro Gay de São Borja*, qui est mon bon ami et les acheminera jusqu'à Corrientes où je vais rester quelques mois.

Sans plus je me répète votre affectionné serviteur et ami,

AIMÉ BONPLAND.

CVI

A ALEXANDRE DE HUMBOLDT

Corrientes, 7 juin 1857.

Mon très illustre ami,

J'attendais pour t'écrire sous le couvert de M. Von Gülich une

(1) Il s'agit d'un petit travail inséré dans le *Correio do Sul* du 16 novembre 1856.

occasion favorable, elle s'est présentée au-dessus de mes espérances et aujourd'hui je t'écris directement.

Hier soir, j'ai été agréablement surpris par M. Jules Fischer, Allemand : ce jeune homme qui arrive du Paraguay m'a apporté une carte de visite de M. Von Gülich comme signe de recommandation ; M. Fischer va continuer à descendre et retournera dans sa patrie. Comme il doit passer par Berlin et que d'ailleurs il est justement désireux de te connaître personnellement, je le charge de la présente.

Parmi les nombreux motifs que tu auras de voir un de tes compatriotes qui a voyagé en Amérique, je suis persuadé qu'il te sera agréable de causer du Paraguay et de parler avec un individu qui m'a vu depuis quelques semaines (1). Combien je serais heureux, cher Humboldt, si je parvenais à causer avec un individu qui t'a vu tout récemment, combien de demandes ne lui ferais-je pas sur toi, sur ton existence, sur l'état de ta santé que je considère toujours être bonne ! Tout récemment, mon illustre ami, il vient de mourir dans cette province un homme âgé de cent un ans. Quelle perspective pour nous qui avons passé notre quatre-vingtième année !

Le mois d'août prochain, le 28, je compléterai ma quatre-vingt-quatrième année et j'ai trois ans de moins que toi. Tous deux nous jouissons d'une bonne santé et ne pensons pas à quitter ce monde malgré que nous y éprouvions journellement des pertes et des injustices. M. Jules Fischer m'a trouvé ici dans le local destiné au Muséum de Corrientes. Je me suis plu de lui montrer mes collections et surtout mon herbier. Je suis occupé à intercaler tous les doubles que j'ai récoltés depuis bien des années. J'ai déterminé mes plantes avec le secours de bien peu d'ouvrages : les anciens livres qui nous ont tant servi pendant le cours de ton voyage : le *Genera plantarum* de Jussieu et celui de Schreber ; plus le *Species plantarum* de M. Willdenow que j'ai apporté de Paris, enfin avec le *Genera plantarum* de M. Endliger et les onze premiers volumes du *Prodromus* de notre ancien ami M. Decandolle. Tu concevras facilement combien il m'est difficile avec ce

(1) Ici seulement commence le texte envoyé par Humboldt au journal *Bonplandia*. (VI Jahrg., nº 13, p. 271, coll. II.)

peu d'ouvrages de satisfaire mes désirs. Mais aujourd'hui je redouble de courage par l'espoir que j'ai d'entrer en relation directe et suivie avec la célèbre université prussienne de Greifswalde et j'ai la douce espérance de pouvoir enrichir la Prusse des produits végétaux et minéraux de cette Amérique.

M. le gouverneur actuel de Corrientes, Sr. D. Juan Pujol, est un homme instruit, très libéral, très patriote et qui désire le bonheur de son pays; il a eu je dirais l'heureuse idée de former un cabinet d'histoire naturelle, un Muséum des produits de Corrientes et de la Confédération Argentine. Pour remplir de si utiles projets M. Pujol m'a fait sortir de mon estance où j'étais entièrement occupé à réparer une partie des pertes que j'ai faites de mon nombreux bétail et autres animaux. Il ne m'est resté que le terrain et mes plantations d'arbres fruitiers et autres. Désireux de seconder les vues utiles de M. le gouverneur Pujol, je lui ai offert des doubles de toutes mes collections et je remplirai mes promesses. Ce travail terminé je devrai voyager dans la Province et dans la République Argentine, mais s'il m'est possible je préférerai porter moi-même mes collections à Paris pour les déposer au Muséum ainsi que mes manuscrits et prendre les mesures nécessaires pour la publication de mon herbier qui ne laisse pas d'avoir de l'intérêt.

Mon âge avancé ne me permet plus de passer les nuits au travail. Après six heures d'études pendant le jour, j'ai besoin de repos et ne peux supporter le travail pendant la nuit. Mon voyage à Paris serait donc très court et je retournerais à mon Santa-Ana où je suis possesseur de cinq lieues carrées en superficie et de plusieurs milliers d'arbres fruitiers utiles et de quelques animaux qui probablement s'augmenteront. A Santa-Ana, mon illustre ami, je passe une vie tranquille et je vais mourir là et sépulter (1) mes tristes restes à l'ombre des arbres nombreux que j'ai plantés. Quant à ma propriété à San-Borja, personne n'a voulu jusqu'à présent me payer les nombreux arbres fruitiers que j'ai plantés et qui me donnent des oranges d'une douceur inappréciable. Un ami, un *compadre*, s'est chargé d'en prendre soin en attendant mieux. Je travaille donc comme tu peux en juger à réunir le peu qui me

(1) *Sepultar*, ensevelir.

reste à Santa-Ana où je passe des jours tranquilles et heureux.

Tout récemment j'ai eu le bonheur de visiter la capitale du Paraguay et j'ai ramassé dans peu de jours un assez bon nombre de plantes parmi lesquelles plusieurs sont rares et d'autres nouvelles.

Je ne crains pas de dire que pendant le cours de ton immortel voyage nous n'avons pas trouvé un seul point qui nous ait offert une aussi belle végétation, un site aussi varié et aussi enchanteur que les environs de l'Assuncíon. Souvent je fixe mes regards sur [......] et sur Ibague. Ces deux endroits, ces deux points sont dans une position admirable, mais aujourd'hui j'ose préférer celle de l'Assuncíon. Il est rare pour moi depuis des années de trouver une plante que je n'aie pas étudiée, mais à l'Assuncíon plus de la moitié des végétaux me sont inconnus. D'après cet exposé je brûle du désir de retourner au Paraguay et de parcourir tous les points de cette république que je n'ai pas visités. Ce voyage me produirait des trésors en botanique et probablement aussi en minéralogie. Je me plais à croire que vers décembre prochain je pourrai retourner au Paraguay et j'ai la certitude d'avoir la protection du gouverneur Lopez et de sa famille.

Sous peu de jours je vais me rendre à mon Santa-Ana où j'ai de nombreuses plantations d'arbres fruitiers à faire et une infinité d'autres travaux : j'irai jusqu'à San Borja où je compte faire une bonne quantité d'eau de fleur d'oranger et à la fin de septembre je serais de retour ici. Alors j'espère que les armoires et autres travaux à faire dans le Muséum de Corrientes seront prêts et je travaillerai sans relâche à la formation du Muséum et mettrai à part le plus de plantes possible de cette Amérique pour la Prusse. Mon savant ami, en voyant des palmiers et des orangers, je me rappelle de la visite que nous avions faite à Hyères et à la Côte de Cullera en Espagne qui toute est bordée d'orangers. Ces deux espèces de végétaux te causèrent une rare admiration et tu répétais souvent que tu serais heureux de vivre au milieu des palmiers et des orangers. Aujourd'hui dans ma ferme de Santa-Ana j'ai des bois de ces deux essences d'arbres et je préfère les orangers aux palmiers sous le rapport de la vue mais surtout pour le feuillage qui est permanent, d'un beau vert foncé, pour les fruits de l'oranger qui sont exquis, semblables aux oranges de la Havane, enfin pour

la beauté des fleurs qui embaument l'atmosphère et qui produisent l'eau de fleur d'oranger. L'eau de fleur d'oranger qu'on apporte ici d'Italie est détestable. Je voudrais pouvoir envoyer en Europe de l'eau de fleur d'oranger faite avec des pétales d'oranger à fruit aigre. Celle qui est bien faite se conserve pendant un long nombre d'années et une seule cuiller à café suffit pour un grand verre d'eau et lui communique un goût bien supérieur à celui des meilleures fleurs d'oranger du commerce.

Très cher Humboldt, je suis entré dans des détails bien minutieux, je te prie de m'excuser. C'est dix heures et je vais fermer ma lettre pour la porter à M. Jules Fischer. Sois assez bon pour me dire un mot de temps en temps et pense quelquefois à ton ami fidèle (1).

A. BONPLAND.

(1) Humboldt, en transmettant cette lettre à la *Bonplandia*, le 12 juillet 1858, la faisait suivre des quelques lignes que nous traduisons ici :

« Cette lettre sereine, dénotant presque la soif de vivre, contraste d'une façon étonnante avec la triste description de la visite du Dr Lallemant. A Montevideo, on croyait le 29 mai (d'après M. de Tschudi) que Bonpland était mort, et qu'il avait succombé à San-Borja sans indication du jour du décès. Le 18 avril, Lallemant s'entretenait avec lui à Santa-Ana. Le 19 mai, sa mort était niée à Porto Alègre. Il reste ainsi l'espoir que ce n'est pas le plus jeune de nous deux qui a d'abord été appelé. Malheureusement à de telles distances l'incertitude est souvent de longue durée ; il en est ainsi du désir qui s'attache aux regrettés Edouard Vogel dans l'Afrique centrale, Adolphe Schlagintweit dans l'Asie centrale.

APPENDICES

I

LETTRES
DE GOUJAUD-BONPLAND RELATIVES A SON FRÈRE
(1798-1799)

A JORRE ET COQUANTIN (1)

Paris, le 18 vendémiaire an VII (9 octobre 1798).

... Le citoyen Lamarck est enfin de retour, je l'ai vu avant-hier et il m'a accordé le quintidi, ce sera demain. Je vais lui montrer une assez belle suite de coquilles fossiles que mon frère (2) et moi avons été chercher à Grignon dans les derniers jours complémentaires (3). Il nous les nommera et comme il a dit pouvoir disposer en entier de ce jour, et que nous pouvons en disposer aussi parce qu'il n'y a pas de cours autre que la clinique, nous nous rendrons au Muséum, au sortir de la visite de Corvisart; nous montrerons nos coquilles d'abord, ensuite nous entamerons

(1) Pharmaciens à l'Hospice de la Rochelle.
(2) Aimé Bonpland.
(3) Du 17 au 21 septembre.

la grande question de la nomenclature française des plantes,... enfin je vous enverrai le résultat de cette journée... Mon frère vous fait bien des amitiés ; il ira peut être causer avec vous cet hiver, mais souvent le scalpel à la main.

GOUJAUD-BONPLAND.

(*Bibl. de la Rochelle.*)

A ANDRÉ THOUIN

La Rochelle, 25 nivôse an VIII (14 janvier 1799).

... Mon frère voyage toujours avec Humboldt. Ils sont en Amérique, ils parcourent en ce moment les bords de l'Orénoque. Ils vous adresseront des graines et des plantes au 1er germinal prochain (1). Ils les enverront d'abord à Saint-Thomas de Porto-Rico ou à Saint-Domingue, afin qu'elles arrivent plus directement en France. J'ai reçu une nombreuse collection de plantes sèches qu'ils m'avaient adressée de Madrid. Il y a aussi quelques graines que je n'ai pu visiter encore et dont je vous enverrai le catalogue si vous le désirez. J'écris au citoyen Desfontaines, il peut vous donner quelques détails sur l'itinéraire de nos voyageurs (2)...

GOUJAUD-BONPLAND FILS,

Rue Porte-Neuve, n° 7.

(*Bibl. Muséum.*)

(1) 22 mars 1800.
(2) J'ai déjà dit ailleurs que j'ai vainement cherché à retrouver les papiers de Desfontaines.

II

LETTRES DE JOSEPH PAVON A AIMÉ BONPLAND (1)

(1804-1806)

Madrid, 7 de Noviembre de 1804.

Estimadissimo Amigo mío Mr. Bompland,

Celebro muchissimo la feliz llegada de Vm. en compañía de nuestro sabio el Barón de Humboldt; doy á Vm. mil parabienes de su dichoso regreso de la arriesgada expedicion.

No dudo, mi buen amigo, se haga Vm. inmortal por su viage, por sus muchos y utilissimos descubrimientos y bellas é interesantes observaciones, las quales espero con ansia ver publicadas quanto antes en honor y beneficio de la humanidad y de la Patria, de cuyos méritos es Vm. digno del mayor elogio y recompensa.

No he tenido el honor de tener ni una letra de Vm. durante su expedicion, ignoro la causa, ni aun después de su llegada de Vm. á Paris, no sé el motivo, pero el gusto que tengo de saludarlo me hace olvidar estas cortas quejas y sentimientos que no pasan de la raya de la sincera amistad que á Vm. creo manifeste en Madrid al partir para las Américas Españoles.

De todos modos espero obedecer los preceptos que Vm. se digne comunicarme, y que me tenga Vm. por uno de sus aficionados amigos que desean servir Vm. y

B. S. M.

JOSEPH PAVON.

(1) L'adresse porte :
Al citoyen Monsieur Bompland, celebre botaniste, medecin et associé al Baron de Humboldt.

Paris.

Et au-dessous :
Inconnu chez l'Ambassadeur d'Espagne; puis : *Rue de la Loi, Hôtel des Languedociens.*

Madrid, 15 de Diciembre de 1806.

Je vous prie :

Mi cordial amigo y respetable Botánico, le encargo á Vm. averique si el librero M. de Bœur, corresponsal de M. Gabriel de Sancha, tiene algún exemplar de mi *Flora Peruviana* sin vender; pues en caso de no haberle quedado ninguno el Sr. Sancha podrá remitirle 10 ú 12 exemplares en negro á M. de Bœur desde Madrid.

Noticio á Vm. que por causa de la guerra no se ha publicado el 4.° volumen de nuestra *Flora Peruviana ;* que hace cerca de dos años que está pronto y dentro de tres á cuatro meses estará pronto el 5.° volumen, el 2.° tomo del *Systema vegetabilium*, varias disertaciones y la monografía de las Cinchonas.

Permíteme Vm. tome la libertad de comunicarle con la más sincera amistad las pequeñas faltas que he notado en el 2.° quaderno, ó entrega, que aunque pequeños lunares quisiera yo, que no los hubiera, bien que no por éstas la obra pierde nada de su gran mérito. Espero que Vm. en alguna de las entregas ó *Livraisons* venideras por vía de correcciones ó fe de erratas, lo verifique. En fin reciba Vm. estas pequeñas advertencias de un amigo suo íntimo que lo respeta y ama y son las seguientes... (1).

. . . .

Recevrois, mon cher ami, les assurances de mon intime amitié et les vœux de mon sincer cœur.

Votre fidel ami,

JOSEPH PAVON.

P. S. — Dígame algunas noticias de nuestro amigo el Barón de Humboldt, si existe.

(1) Je n'ai pas cru utile de transcrire ces corrections qui sont à peu près sans intérêt.

III

LETTRES D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT ÉCRITES A AIMÉ BONPLAND OU SE RAPPORTANT A LUI (1805-1858)

A AIMÉ BONPLAND

A Rome, ce 10 juin 1805 (1).

Que vous êtes aimable, mon bon et tendre ami, de m'écrire si souvent et d'une manière si intéressante (2), mais qu'il est triste d'être dans un pays où les couriers vont si lentement qu'il faut quarante jours pour demander et recevoir une réponse. J'espère qu'à la fin vous avez eu de mes lettres d'ici, surtout les notes que je vous ai envoyées sur le quinquina et qui peut-être vous ont été intéressantes. Je réponds à vos dernières lettres du 20 et 28 floréal (3). Vous saurez par mon antérieure (4) que vos lettres adressées à Turin sont aussi enfin arrivées, de sorte que je crois qu'aucune ne manque. Il a fait ici le même froid que chez vous. J'ai un rhumatisme dans le bras que le grand médecin croit scorbutique. Cela m'incommode un peu, et rend ma jolie petite écriture encore plus intéressante. Depuis trois jours le thermomètre est à 27 et 28 degrés R. et je commence à me porter mieux. J'ai beaucoup ri de la lettre de Née (5). Citez-le donc aussi souvent que vous pouvez et avec éloge. Faites-vous une liste des gens qu'il faut louer per-

(1) *Bibl. de la Rochelle*, Ms. Cayrol, p. 717, f° 236. Cette lettre a été publiée très fautivement et sans note aucune par La Roquette (*Correspond.*, t. I, p. 176).

(2) On a pu constater plus haut qu'aucune de ces nombreuses lettres ne nous a été conservée.

(3) 9 et 17 mai 1805.

(4) Cette lettre manque aussi.

(5) Luis Née, naturaliste français, devenu espagnol, botaniste du voyage de Malaspina autour du monde.

pétuellement et louez à la fois Née, Zéa (1), Mutis (2), Cavanilles (3), Sessée (4), Pavon et Ruiz (5), et Tafalla (6) et Olmedo (7). J'en agis ainsi dans mes manuscrits, et il faut que les vôtres soient en harmonie avec les miens, car nous en faisons un corps, et je veux que l'on sache que nous ne nous déclarons pour aucun parti. Je vous conjure de répondre à Pavon plein d'amitié (8) ; il serait désagréable d'avoir des affaires avec eux et nous pourrons l'éviter. Si vous voyez les neveux de Née, enfants d'un cocher, faites-leur quelques politesses en mon nom; faites-les dîner chez un restaurateur ou achetez-leur quelque chose *à mon compte*. Cela ferait plaisir à l'oncle et nous paraîtrions moins aristocratiques que Ventenat dont Née se plaint. Quant à la *Satira* que l'on a dit se fabriquer, peut-être est-elle une belle invention de M. Zéa. Il faut l'éviter, mais en rire, si cela se fait. Je serai très content si M. Zéa me traduit, mais il pourra se contenter des premiers exemplaires. Il serait imprudent de lui envoyer des feuilles, et personne ne le préviendra avec la lenteur espagnole. Quant à Pictet, ayez la grâce d'en [faire] souvenir Schöll. Je lui ai envoyé par le dernier courrier les deux tiers de la traduction allemande, et je l'ai sommé encore une fois d'envoyer les épreuves (les feuilles) à Pictet pour la traduction anglaise (9). J'avais fait beaucoup dessiner ici. Il y a des peintres qui de mes plus petites esquisses font des tableaux. On a dessiné le Rio de Vinagre, le Pont d'Icononzo, le

(1) Francisco-Antonio Zéa, élève et continuateur de Mutis, successeur de Cavanilles à Madrid en 1804.

(2) José-Célestino Mutis (1732-1808), botaniste et astronome, auteur d'immenses recherches demeurées en majeure partie inédites sur la flore de Santa-Fé de Bogota.

(3) Voy. plus haut, p. 7.

(4) Martin Sessée (1762-1804), médecin et botaniste, directeur de la mission scientifique envoyée en 1787 à la Nouvelle-Espagne par Charles IV et fondateur du Jardin botanique de Mexico.

(5) Les auteurs de la Flore du Pérou et du Chili. (Cf. E.-T. Hamy, *Joseph Dombry, sa vie, son œuvre, sa correspondance*, Paris, Guilmoto, 1905, 1 vol. in-8°, *pass.*)

(6) Juan Tafalla, élève et continuateur de Ruiz et Pavon, professeur de botanique à Lima.

(7) Vicente Olmedo, botaniste envoyé en 1790 à Loxa pour étudier les quinquinas.

(8) Voy. plus haut, pp. 219-220.

(9) Cf. *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt*. Ed. Hamy, p. 181, 185, 195.

Cayambé (1)... J'ai aussi trouvé chez Borgia un trésor, un manuscrit mexicain dont je publierai plusieurs planches. J'en ai déjà fait graver ici (2).

Je vous ai mille grâces de la bonté avec laquelle vous corrigez mes manuscrits. Ce n'est pas un travail agréable, mais vous êtes si bon et il n'y a que vous qui lisez bien ce que je griffonne. Je suis très content de ce que vous avez fait graver le *Cheirentostemon*. N'oubliez pas de mettre, comme Cavanilles, *Corizocar*, auctore... Cervantès (3).

J'ai bien ri de l'histoire de Pavon. Je ne sais pas pourquoi il a pris tant au tragique ce qui ne pouvait guère me blesser. Si encore on avait dit que je n'étais pas savant, mais dire qu'un autre l'est autant, cela ne blesse pas. Dites à M. Pavon combien je suis sensible à ces bontés et combien ce procédé fait honneur à sa délicatesse.

Hélas ! votre argent muriaté, vous me l'offrez. Il serait beau à moi de ne pas l'accepter. Mais non, je l'accepte, car le morceau est digne d'un cabinet royal et je saurai vous *dédommager*. Mais, mon cher Bonpland, vous devez pousser votre générosité plus loin. Il faut, il faut que vous me donniez sept à huit insectes coléoptères. J'ai un ami, le comte de Hagen, qui se tue pour cette vermine. Il possède un très grand cabinet, mais pas un seul coléoptère du Pérou. Voyez donc avec Pavon si vous ne pouvez pas me procurer quelques insectes de leur voyage, sept, huit, douze, et je serai content. M. Schœll se chargera de la boîte pour me l'envoyer à Berlin et je saurai vous *dédommager* en livres, cryptogames. Je promets à d'autres sans tenir parole; je n'agis pas ainsi envers vous, mon cher Bonpland. Je me réjouis que vous faites des Mémoires, que vous êtes membre de l'École de Médecine Philomatique (4). Si vous voulez, je vous ferai recevoir aux Arcades (5). Cela vous coûtera 40 francs et on vous done[ra] un nom grec et une cabane en Grèce ou en Asie-Mineure.

(1) *Vue des Cordillères*, pl. 4, 30, 42.

(2) C'est le célèbre *Codex Borgia* (Cf. *Vues des Cordillères*, p. 99 et pl. 13, 27, 37.)

(3) Voyez plus haut p. 9, n. 3.

(4) Bonpland avait été nommé membre de la Société Philomatique de Paris.

(5) L'Académie des Arcades de Rome, fondée depuis 1690, et où chaque membre était inscrit sous le nom d'un berger d'Arcadie.

Je m'appelle Mégastène d'Éphèse et j'ai une terre tout près du Temple de Diane... Vous me demandez des notions sur les maladies cutanées. Comme si vous n'en saviez pas plus que moi ! Et puis je suis ici sans livres. Il ne faudra pas s'avancer beaucoup dans la partie d'histoire naturelle descriptive. Il suffit d'autant plus de diviser les *genres*, qu'il y a certainement beaucoup d'espèces très différentes qui font le mal. Je crois bien que l'*Acarus sanguisugus* est le Goropati ; la *Nuche* du petit Derceux est le *œstrus humanus* de Mutis. Sans doute que Cuvier croit que le *Mosquito* est le *Culex pipiens*, mais j'en ai fait des espèces différentes. Voici mes descriptions sur lesquelles vous pouvez consulter Duméril ou Cuvier (1)...

D'ailleurs vous parlerez bien de l'antagonisme des fonctions de la peau et du système gastrique et qu'aux tropiques on vit plus et trop dans la peau...

Je pourrai vous remplacer le morceau de fer natif. J'en ai encore. Prenez Thénard pour l'analyse du quinquina et saluez-le bien comme Biot, pour lequel je fais des extraits pour la seconde édition de sa belle astronomie. Dites-lui que nous vivons jour et nuit dans les expériences magnétiques, que les flux et reflux horaires de l'aiguille sont très marqués et que Gay-Lussac et moi nous donnerons un travail étendu là-dessus, sur lequel l'ingénieuse théorie de Biot pourra très bien s'appliquer.

Quoi, le *Cuspare* publié ! Fi ! c'est bien vilain à vous de pouvoir croire un moment que je le savais. A quoi aurait servi cette singerie ? Comment pouvais-je le savoir ? Et sans doute que Willdenow n'en parle pas dans ses dernières lettres, parce qu'il vous l'aura dit dans quelque lettre perdue. Sur mon honneur, je n'en ai pas su un mot et, au fond, j'en suis *content*. Vous avez le plus beau genre, le genre le plus intéressant, le genre le plus souvent cité qu'un botaniste peut avoir. Votre vilain *Bonplandia* (Cavanilles) (2) peut à présent se distraire. Les morts ont tort (3) et vous pourrez publier vous-même les *Hoitzia* et *Bonplandia* de Willdenow.

(1) Suivent les diagnoses des *Culex cyanoptorus* et *lineatus*.

(2) Voyez plus haut, p. 7, n. 2.

(3) Cavanilles était mort en 1804.

La plante n'est pas la nôtre. Je m'en réjouis si fort que vous ayez ce genre que je veux même y avoir quelque mérite et, effectivement, je me souviens que de la Havane, j'écrivis à Willdenow que je lui permettais de décrire quatre, cinq de nos plantes, sous la condition qu'il vous dédierait un genre, chose qui me ferait beaucoup de plaisir. Mettez-le dans le troisième fascicule et mettez au bas de la gravure : *Bonpl. trif.* (Willdenow *Act. cer.*), afin que l'on voie au premier coup d'œil que ce n'est pas vous ou moi qui vous faisons cette gentillesse à l'imitation de Ruiz. Voyez si dans les feuilles de ma Géographie des Plantes et dans la gravure où vous trouverez *Cuspare* tout au bas vers le côté et à droite, vous pouvez placer le nom *Bonpland. trifol.* en effaçant le *Cusparia febrifuga.* Sinon ayez la bonté de mettre dans les *Plantes équinoxiales*, au dessin de *Bonpland trifol.*, comme synonyme *Cusparia febrifuga* (Humb., *Géographie des Plantes*); sans cela le public croira qu'il y a deux plantes.

Votre répartition des exemplaires : Jussieu, Desfontaines, Ventenat, Richard, Zea, l'Impératrice, l'Institut, votre père, vous-même, est très juste. Ajoutez un à Candolle, un à Pavon à qui je l'écris moi-même pour la paix générale, un à Willdenow que Schöll voudra bien envoyer et je garderai deux à ma disposition à Paris, car je vous supplie de ne m'envoyer qu'*un exemplaire* pour mon frère, mais au plus vite ici. Car vous savez que cela fait plaisir de se voir accouché. N'en faudra-t-il pas donner séparement à votre frère, ou se partage-t-il avec votre père ? Je vous conjure de dire si Schöll n'a pas fait un titre pour le palmier seul. Cela me donnerait la facilité de faire beaucoup, beaucoup de cadeaux, que je ne hasarde pas de faire avant cela. Engagez Schöll à ce titre séparé et marquez-moi le prix de cette monographie.

Écrivez-moi donc en quel état se trouve la gravure de la Géographie des Plantes ? Vous paye-t-on au ministère? Comment vont vos finances?

La figure du vieux Mutis (1), si vous la trouvez bonne, je la placerai quelque part dans mon voyage (2), car le fascicule lui est

(1) Ce post-scriptum a été omis dans la copie de La Roquette (t. I, p. 182).
(2) Le portrait de Mutis a paru, en effet, en tête du premier volume des *Plantes équinoxiales*.

déjà dédié. Oui, Turpin (1) doit avoir un exemplaire, et dussé-je le payer ; mais je chercherai de le demander à Schöll. En attendant donnez-le-lui.

Saluez notre petite femme (2), messieurs, et dites-lui de travailler aux bêtes et je l'embrasse. Conz (3) me tue de lettres ; il va bientôt partir de Madrid. Gay-[Lussac] et Kœlreuter (4) vous saluent.

Je vous embrasse.

HUMBOLDT.

AU MÊME (5)

[*Paris* ..... 1809].

Je suis peiné de te n'avoir pas vu, cher Bonpland, je suis rentré un instant après toi. Je suis plus peiné encore de ne pas pouvoir déjeuner chez toi. Ce n'est pas le chien de tems qui m'empêche, ce sont les libraires. Le premier volume de l'ouvrage sur les monumens doit être au jour le 15 décembre. Je te ferai relier un bel exemplaire, qu'il me paraît décent que tu présentes *en ton nom* à S. M. l'Impératrice. L'ouvrage est dédié par nous deux à M. Visconti sur une planche gravée. Je te prie aussi de m'écrire le nombre d'exemplaires que tu veux de toute la statistique et de la zoologie.

Je dois te prier instamment, cher Bonpland, de me donner des arbustes de pleine terre pour M. de Chateaubriand. Madame de Grollier me persécute pour cela et j'ai mille raisons de ne pas lui déplaire. J'ai perdu la liste qu'elle m'avait donnée. C'était de la cochonnerie qu'il demandait, des Mélia Azedarach ? des Broussonnettia?... Il est absolument indifférent ce que tu donnes. On n'examine pas lorsqu'on reçoit, et il s'agit seulement d'avoir donné. J'avois envie d'ajouter quelques piés de Magnolia

(1) Pierre-Jean-François Turpin (1775-1840), peintre botaniste, l'un des auteurs des planches des *Plantes équinoxiales*.

(2) Madame Cauvain ?

(3) Karl-Philipp Conz (1762-1801), professeur de philologie classique à l'Université de Tubingue.

(4) Joseph-Theophilus Kœlreuter (1733-1806), célèbre botaniste allemand.

(5) *Bibl. de la Rochelle*, ms. 617, f° 234.

que j'achèterai chez Noisette, s'il en a (1). Si tu me le fais savoir deux jours d'avance, je ferai chercher les arbustes beaucoup ou peu, n'importe, à la Malmaison, et j'écris à M. de Chateaubriand au Val-du-Loup, derrière Sceaux, de les faire chercher de Paris. Tu me feras un grand plaisir. S. M. l'Impératrice m'a parlé beaucoup de toi et avec une affection très très grande, au cercle. Je t'embrasse.

Ce lundi (2).

HUMBOLDT.

AU MÊME (3)

Paris, ce 7 septembre 1810.

... Tu ne m'écris rien de la botanique, je te supplie cependant de t'en occuper à la fin, car depuis le départ de madame Cauvain je n'ai vu qu'une demi-page de manuscrit. Je suis très décidé de ne pas laisser enfouir les résultats de notre expédition et si en huit mois il ne paraissait que dix planches, c'est-à-dire autant que tout botaniste en Europe en finit en quinze jours, il n'y a pas de raison que le second volume des plantes équinoxiales finisse en trois ans et cependant il est de fait que M. Stein a déclaré ne pas vouloir imprimer les *species* avant que ce second volume ne soit fini, je te prie donc de nouveau, mon cher Bonpland, pour ta réputation morale et pour les engagemens que tu as contractés avec moi en 1798, je te prie de nous transmettre du manuscrit, car quant aux assurances que tu en as de tout fait chez toi, tu sais qu'elles n'avancent en rien cette affaire. Je suis engagé de te faire de nouveau ces prières, parce que je viens de payer à M. Will-

(1) M. Noisette, dit Bonpland dans ses *Plantes de Malmaison* (p. 6), « l'un de nos pépiniéristes les plus distingués, et dont l'établissement mérite d'être visité par les étrangers. »

(2) On lit sur l'autre feuillet de la main de Bonpland :

Des *Melia* d'une hauteur de 8 à 14 pouces. Pas de *Magnolia* (*a*). On peut donner des arbres verts : Thuya, épicea, melèses, pins, cèdre du Liban, de Virginie.

(3) *Bibl. de la Rochelle*, ms. 617, f° 238.

(*a*) C'est en effet à Joséphine que madame de Chateaubriand devait entre autres beaux arbustes le fameux magnolia à fleurs pourpres. (Pailhès, *Madame de Chateaubriand d'après ses mémoires et sa correspondance*, Bordeaux, 1887, in-8°, p. 7.)

denow 3000 francs en avance pour les *species* et parce que le public, qui croit que tu ne t'occupes plus de sciences depuis deux ans, ne voudra pas d'un nouvel ouvrage de botanique avant que le premier ne soit achevé. M. Willdenow est en chemin, à ce que je suppose. Je ne sais pour sûr qu'[une chose], qu'il s'est fait payer l'argent à Berlin. J'espère que nous te verrons bientôt ici, mon cher Bonpland, je t'embrasse de cœur et d'âme et je saurai dans un mois si tu m'aimes encore un peu, pour faire ce que je te prie. Gay [Lussac] te salue.

AL. HUMBOLDT.

A LOUIS-AIMÉ MARTIN (1)

Paris, ce 17 novembre 1814 (2).

Je connais toute votre amitié pour moi, monsieur, et je n'ai qu'une prière à vous faire, c'est celle de ne pas vous livrer à toute votre indulgence. Il est dangereux aussi d'être trop heureux. J'ai deux autres prières à vous adresser, l'une est de nommer mon ami et compagnon de voyage, M. Bonpland, et la seconde de vouloir bien dire que les trois quarts des ouvrages que j'avais annoncé lors de mon retour ont paru et sont tous terminés (3). Il ne reste plus à publier que les trois volumes de l'Itinéraire, la fin de la Zoologie et des Mélastomes.

Daignez, je vous prie, excuser cette importunité.

A. DE HUMBOLDT.

A AIMÉ BONPLAND

Paris, janvier 1818.

Je profite, mon cher et excellent ami, du départ de M. Thonnin, pour te donner de nouveau signe de vie et te renouveler l'expres-

(1) Louis-Aimé Martin (1702-1857), alors collaborateur actif du *Journal des Débats*.

(2) La Roquette, t. II, p. 202.

(3) Suit la liste des ouvrages parus.

sion de mon constant et affectueux attachement. Je t'ai écrit déjà cette même semaine par la voie de M. Charles de Vismes... Hélas ! mon cher ami, toutes les personnes autour de moi, MM. Delile, Lafon, Delpech, ont des lettres de toi, dans lesquelles tu leur parles de ta situation et de ton bonheur domestique, et moi, depuis ton départ jusqu'aujourd'hui, je n'ai eu que ce seul petit billet qu'a porté M. Alvarez. C'était une simple lettre d'introduction, qui ne dit pas un mot de ce qui m'intéresse si vivement, de tes travaux, de ton contentement, de la considération dont tu jouis à si juste titre. Ce n'est pas un reproche, mon excellent ami ; cette lettre unique m'annonce même que tu m'en as écrit d'autres.

L'idée ne me vient pas que tu pourrais m'oublier ; mais c'est une privation pour moi que de ne pas avoir de tes lettres. M. Thonnin veut bien se charger de la lettre de ta nomination à l'Académie des Sciences comme correspondant. A cette énorme distance, tu y mettras peut-être quelque prix. Tu l'as emporté dès le premier tour de scrutin sur M. Smith, ce qui n'était pas facile à cause de la sotte question d'âge si importante pour les vieux académiciens. Premier tour de scrutin : M. Bonpland, vingt-quatre voix ; M. Smith, vingt-et-une ; second tour : majorité absolue pour M. Bonpland, je crois quarante. Les personnes qui nous ont le plus soutenu dans cette lutte honorable sont : Arago, Gay, Thénard, Chaptal, MM. Laplace, Berthollet. Les botanistes penchaient, comme toujours, pour M. Smith (1). M. Laplace a parlé de ton mérite avec beaucoup de chaleur, ce qui a produit d'autant plus d'effet qu'il y a généralement beaucoup d'économie de chaleur dans ce noble pair. Mais je te parle trop longuement d'une Académie, ce n'est pas un objet bien imposant, lorsqu'on a comme toi le bonheur d'être environné de la nature majestueuse des Tropiques...

Je te conjure, mon cher Bonpland, de nous envoyer les plantes que tu nous as promises pour les *Nova Genera*, et qui ont été placées dans des caisses même contre ta volonté (2), tu sais combien elles

(1) « Le Jardin des Plantes, écrit ailleurs Humboldt à de Candolle, s'est arrangé ses principes de légitimité ! Ils ne rêvent que M. Brown et même M. Smith ; je reconnais le grand mérite du premier, mais cette grande distance à laquelle on le place de tout autre me paraît absurde. » (La Roquette, *op. cit.*, t. I, p. 215)

(2) Voyez plus haut, p. 76.

nous manquent, et nous espérons que tu les enverras dès ton arrivée à Buenos-Ayres. Tu peux adresser ces plantes, ou à Londres à mon frère, ministre de Prusse, ou à M. Park, ou à moi à Paris, ou au Président de l'Institut. Je mets beaucoup de prix à cette prière. Adieu, mon cher et ancien ami. Présente les expressions affectueuses de mon souvenir et mes respects à madame B... Kûnth me charge de mille choses pour toi. Je te renouvelle ma tendre amitié.....

A. DE HUMBOLDT.

AU MÊME

Paris, ce 20 juillet 1831.

Effrayé si longtemps sur ta situation, quelquefois même sur ton existence, mon cher et excellent ami, je ne peux te décrire la joye dont j'ai été saisi à la nouvelle de ta délivrance. Tu auras vu par le *Moniteur* que le gouvernement français, à ma prière, s'est hâté de donner des ordres pour te reconduire dans ta patrie. C'est un signe d'affection et, sous ce rapport, cette note du *Moniteur* a pu t'être agréable. Je me trouve depuis huit mois en France, envoyé pour une mission diplomatique spéciale que les agitations de l'Europe entière ont rendue nécessaire. Jusqu'ici nous avons été assez heureux d'obtenir la paix. J'ai eu ma soixantième année au fond de la Sibérie ; j'ai été par terre jusqu'à la Dzoungarie chinoise. Qu'il me tarde de te revoir, cher, cher Bonpland, de savoir ce que tu as souffert : cependant j'ignore si bientôt je ne serai pas forcé de retourner chez moi malgré l'affreux choléra. A Tobolsk comme à Berlin et à Paris, tout le monde a été occupé de toi. M. Perier, le président du Conseil, m'a assuré que le payement de ta pension accumulée ne trouverait aucune difficulté. Je suis toujours très pauvre, mais j'ai pensé que peut-être une misérable petite somme de mille piastres pourrait t'être utile. Je me flatte d'avoir à la fin de tes nouvelles directes : je le mérite par l'affection et la reconnaissance que je te porte.

AL. HUMBOLDT.

Je n'écris rien sur la position des choses ici, parce que ma lettre sera ouverte et parce que tu vois les journaux. Mille tendres amitiés.

(*Le Courrier de la Plata*, lundi 2 octobre 1905.)

AU PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

Berlin [ ] septembre 1832.

M. le Président,

L'intérêt généreux que l'Institut a bien voulu marquer chaque fois que dans ses séances le nom de mon ami et compagnon de voyage M. Bonpland a été prononcé, la bienveillante activité avec laquelle l'Académie des sciences a daigné s'associer aux tentatives infructueuses qui ont dû accélérer la délivrance de ce savant, m'imposent le devoir de vous adresser ces lignes. Plus d'une année s'était écoulée depuis les premières nouvelles de l'arrivée de M. Bonpland dans la *Provincia de las Missiones*. Aucune de ses lettres n'était parvenue en Europe et mes inquiétudes étaient partagées par les parents de M. Bonpland qui résident à la Rochelle. Enfin j'ai été assez heureux pour recevoir des nouvelles directes par les soins de M. le baron Delessert. Une lettre de M. Bonpland, datée de Buenos-Ayres le 7 mai 1832 (1), m'annonce que quelques lignes que je lui avais envoyées de Paris à la fin de juillet de l'année passée (2) lui sont parvenues en janvier 1832, pendant son séjour à Corrientes situé près du confluent des rivières Parana et Paraguay (3).

. . . .

Tels sont les renseignements que j'ai cru devoir extraire de la lettre de M. Bonpland, qui me fait regretter d'autres lettres écrites antérieurement et probablement perdues... (4)

A. DE HUMBOLDT.

(1) *Le Temps* du 19 septembre 1832.
(2) Voyez plus haut, p. 82.
(3) Voyez plus haut, p. 229.
(4) Humboldt donne ici le texte reproduit plus haut sous le n° LIV.

A GUIZOT (1)

A Postdam, le 35 mai 1833.

Monsieur,

... J'aime aussi à vous parler de ma vive reconnaissance ; vous avez daigné vous souvenir de mon infortuné ami M. Bonpland, en remplissant la prière que je vous adressais l'automne passé (2) ; vous l'avez fait nommer membre de la Légion d'honneur (3). Cette nomination m'a causé la plus vive satisfaction. Je devais craindre pour mon compagnon de voyages ce qui arrive si facilement dans les choses humaines. Lorsqu'il avait le bonheur d'être dans les griffes du docteur-dictateur, tyran républicain, depuis les bords de la Tamise jusqu'aux bords de l'Obi on me demandait de ses nouvelles en compatissant à son sort. Le drame fini, ce n'est qu'un savant qui a voyagé pour recueillir de bonnes herbes. Il était à redouter qu'il fût oublié. Cet oubli était impossible dans une âme généreuse comme la vôtre! Nos excellents amis MM. Benjamin et François Delessert m'ont dit plus d'une fois quelle noble part vous aviez prise aux demandes que j'ai faites

(1) Cf. La Roquette, *Correspondance inédite*, t. II, p. 105-108.

(2) Dans une lettre à Guizot, du 2 novembre 1832, imprimée au même recueil (t. II, p. 95), Humboldt écrivait : « Je suis heureux d'avoir enfin des nouvelles de mon malheureux ami M. Bonpland. Je voudrais qu'il pût vous devoir ce que souvent on donne avec une largeur expansive, une décoration toute française. »

(3) Voici la lettre officielle par laquelle Guizot faisait part de cette nomination à l'Académie des Sciences :

« Monsieur le Secrétaire général,

« M. Bonpland vient d'obtenir, sur ma proposition, la croix de la Légion d'honneur. Je désirerais lui faire expédier son brevet le plus tôt possible. Ne sachant point où il se trouve en ce moment, je vous prie de vouloir bien m'en instruire, afin que je puisse donner directement avis à ce voyageur de sa nomination.

« Agréez, monsieur le secrétaire perpétuel, l'assurance de ma considération distinguée,

« *Le ministre secrétaire au département de l'Instruction publique*,
« GUIZOT » (*a*).

(*a*) *Arch. de l'Acad. des Sc.* — Cf. *Compt. Rend. Roulin.* Séance du 29 mai 1833.

pour solliciter le paiement des arrérages qui sont dûs à M. Bonpland depuis 1820. J'ai tort de dire que ces arrérages sont dus à mon ami; je sais qu'une loi positive s'oppose aux paiements antérieurs aux dernières cinq années. M. le ministre des Finances, en ne faisant payer que ces cinq années, n'a sans doute pu agir autrement, quoique le Comité des finances et le Conseil d'Etat, à cause de la situation particulière de M. Bonpland, avaient donné quelques espérances de plus. Je me crois un devoir de plaider la cause de mon compagnon de voyage devant un ministre si noblement enclin à soulager les infortunes des hommes de lettres. J'ai osé écrire, aujourd'hui même, au Roi, non pour réclamer un droit, mais pour solliciter une grâce spéciale. Daignez, je vous supplie, monsieur, m'accorder votre protection dans cette affaire, qui est d'un haut intérêt pour les finances délabrées de M. Bonpland. Ma lettre à Sa Majesté restera sans effet si vous ne trouvez pas occasion de nous aider. La pension de trois mille francs de M. Bonpland se fonde sur la cession que j'ai faite au Jardin des Plantes d'un herbier de mon voyage. Je m'en suis privé moi-même pour être utile à mon ami. Je ne possède pas un brin d'herbes, pas le moindre souvenir du Chimborazo ! La pension est donc d'une nature toute particulière. La chose cédée existe naturellement et la prison a interrompu les payements. Voilà le roman des motifs de droits que je me suis faits, mais je n'allègue ces motifs que pour pouvoir solliciter une grâce. J'oserais même croire que les commissions des Chambres, si l'on avait besoin d'une telle sanction, ne s'opposeraient pas à cet acte de munificence en faveur d'un Français dont les malheurs ont eu une certaine célébrité. Daignez excuser, je vous supplie, la longueur d'une lettre si mal rédigée. Vous ne blâmerez pas les motifs qui l'ont déterminée.

Agréez avec bonté, de la part des deux frères Humboldt, l'hommage d'une ancienne et affectueuse considération.

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Al. Humboldt.

Je regrette que les belles collections que M. Bonpland a formées pour le Muséum d'histoire naturelle depuis sa sortie du Paraguay (1)

(1) Depuis le mois de février 1831.

ne soient pas encore arrivées. Les caisses sont déposées au Consulat pour les remettre au premier navire de l'Etat qui toucherait à Buenos-Ayres ; mais par suite de l'affaire de M. Laforest les rapports officiels entre la France et la République dite Argentine, ont été en quelques manières suspendus et depuis huit mois aucun navire de l'Etat n'a dépassé Montevideo. Je tiens ces détails de M. Boissière (de la maison Chauviteau et Cie), ami de M. Bonpland, récemment arrivé de Buenos-Ayres à Paris.

A AIMÉ BONPLAND

Sans-Souci, octobre 1853.

Mon cher et meilleur ami,

Il est peu probable que ce petit signe de vie, d'amitié et de reconnaissance parvienne à tes mains, le Dr François Foncq (de l'Université de Bonn), qui en est le porteur, partant par Buenos-Ayres pour le Chili : il m'est doux cependant d'écrire ces lignes à tout hasard et de te recommander le porteur comme un jeune botaniste actif et instruit. Je pleure la mort d'Arago, nous pleurons ensemble Adrien de Jussieu et Auguste Saint-Hilaire. Nous survivons à tous, mais hélas ! l'immensité des mers nous sépare.

Tout à toi de cœur et d'âme.

AL. HUMBOLDT.

(*Caras y Caretas*. Buenos-Ayres, 30 de setiembre de 1905.)

AU MÊME

A Berlin, ce 1er septembre 1853.

Mon cher et tendre ami,

Quoique j'aie bien peu d'espérance que ces lignes et le livre qui les accompagne (la belle traduction française de la nouvelle édition de mes *tableaux de la Nature*) parviennent à tes mains, j'essaie pourtant, très près de mes quatre-vingt-quatre ans, me

trouvant sain, de te donner un petit signe de vie, ce qui veut dire d'amitié, d'affectueux dévouement, de vive reconnaissance!

J'apprends avec une grande joie que tu te conserves dans une heureuse et intelligente activité. Un Américain qui m'est inconnu, S. John Teney, professeur de Botanique à New-York, a eu la délicatesse de m'envoyer un trésor, ton portrait en photographie. J'y ai reconnu tes nobles traits, travaillés sans doute par l'âge, mais tel que je t'ai vu à l'Esmeralda, à (1), à la Malmaison. Tu as laissé (comme partout) d'agréables souvenirs à Berlin et je montre ton portrait à toutes les personnes qui s'intéressent à ton nom, à tes excellents travaux. — Ma santé se soutient par l'assiduité du travail même. Le dernier et quatrième volume du *Cosmos* paraîtra cet hiver.

Tes importants manuscrits botaniques, écrits pendant notre voyage, se trouvent déposés *avec beaucoup de soin et très complets* au Musée d'histoire naturelle du Jardin des Plantes, comme ta propriété de laquelle tu peux disposer. Je te prie à genoux, cher Bonpland, de les laisser à Paris, au Jardin des Plantes, où ton nom *est vénéré*. C'est un manuscrit de ton immense activité. — La mort inattendue d'Adrien de Jussieu (2) t'aura bien affligé. — Le roi de Prusse, il y a quatre ou cinq ans, t'a nommé chevalier de son ordre Royal de l'Aigle-Rouge ; cela a été dans tous les journaux, mais la nouvelle officielle de la décoration ne te sera pas arrivée (3). Je connais ton catérisme philosophique, mais nous avons vu que, dans tes rapports avec le Brésil (si tu en as), cela pourrait être utile. Je n'ai point été à Paris depuis janvier 1848. — Les intimes liaisons que j'ai eues avec madame la duchesse d'Orléans m'empêchent de paraître aux Tuileries, comme aussi la chaleur que tu me connais pour de libres institutions. Je n'ai jamais été de ceux qui aient pu croire que tu te laisserais tenter, mon cher et excellent ami, par l'aspect de l'Europe actuelle, de quitter un magnifique climat, la végétation des Tropiques, *et l'heureuse solitude, au milieu d'affections domestiques que j'approuve beaucoup*. Peut-être ces lignes, que je confie à un jeune médecin

(1) Mot illisible.
(2) Adrien de Jussieu était mort le 29 juin 1853.
(3) Voir plus haut p. 171.

polonais (du nom un peu barbare Chrziscinski) allant à Buenos-Ayres, pourront-elles arriver. Je voudrais avoir de ton écriture avant ma mort prochaine.

Tout à toi de cœur et d'âme, avec la reconnaissance d'un ami et fidèle compagnon de travaux.

ALEXANDRE HUMBOLDT.

Le pauvre Arago, presque aveugle, est dans le plus triste état de santé (1); je sais que tu continues avec la même louable ardeur d'augmenter tes immenses collections.

A WILHELM SEEMANN

Berlin, 22 août 1854.

Depuis longtemps, cher monsieur, j'ai formé le désir de vous exprimer, ne fût-ce qu'une très faible reconnaissance, pour l'honneur que vous avez fait à mon compagnon de voyage et ami, Bonpland, en donnant son nom comme titre à votre intéressant journal. Les progrès qu'a fait faire à notre science mon expédition dans la zone tropicale du nouveau continent constituent le seul mérite du naturaliste (généreux, c'est pourquoi d'une âme libre) infatigable, toujours calme, jamais découragé, à l'observation fine. J'ai recueilli beaucoup de plantes, j'en ai décrit et figuré quelques-unes, comme le montrent les planches des Plantes équinoxiales. Les lecteurs de « Bonplandia » se réjouiront peut-être de la traduction de quelques lettres que dans mon peu de loisir j'ai écrites à la hâte à une époque troublée, et malheureusement par trop illisibles.

Les lettres ont peu d'intérêt scientifique, mais elles offrent une image vivante de la situation individuelle d'un homme plein de mérite, des espoirs tardifs que son imagination nourrit encore à un âge aussi avancé. Peut-être voudrez-vous utiliser des passages d'une notice de M. Demersay, qui a vu Bonpland dans cette douce solitude et dont il ne fait pas un éloge exagéré. Écrivez-moi

(1) On sait qu'Arago est mort le 2 octobre suivant.

l'endroit où votre excellent frère Berthold réside actuellement, et envoyez-lui mes plus chaudes salutations. Avec ma considération la plus distinguée, votre tout dévoué,

A. DE HUMBOLDT.

(*Bonplandia*, 1854, II Jahrg. s. 220-221.)

AU MÊME

Berlin, 22 janvier 1855.

Tout vient de me parvenir de Buenos-Ayres. Le portrait de mon cher ami Bonpland est parlant par sa ressemblance, il a seulement une certaine dureté d'expression qui lui était très étrangère autrefois, mais que l'âge a peut-être fait ressortir. Je me réjouirais de voir ce portrait très connu en Allemagne. Ma dernière lettre de Bonpland est du 2 octobre 1854 (1). Il pensait pouvoir encore venir à Paris pendant l'automne de cette année avec ses collections botaniques et géologiques, me voir à Berlin et retourner après quelques mois vers les bords magnifiques de l'Uruguay!!! Cordial salut à M. votre frère Berthold Seemann, qui m'a laissé l'impression la plus agréable.

Votre, etc.

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

(*Bonplandia*, 1855, III Jahrg. s. 47.)

A GRUNERT (2)

Postdam, *Château de ville*, 30 octobre 1856.

Très honoré monsieur le conseiller privé du gouvernement et collègue,

Le gracieux souvenir que j'ai gardé de la bienveillance avec laquelle vous m'aviez reçu, comme ami de votre ami Bock, pen-

(1) Voyez plus haut p. 188.

(2) L'adresse porte : *Au doyen de la faculté des lettres, M. le Conseiller privé du Gouvernement et Professeur Grünert.*

dant les quelques jours que j'ai passés au siège de votre vieille et célèbre université, m'impose l'agréable devoir de m'adresser de préférence à vous, pour vous prier de bien vouloir dire à vos collègues de la faculté des lettres combien je suis touché de l'attention délicate par laquelle ils ont voulu me faire plaisir, à moi aussi, en nommant « docteur honoraire » mon cher ami et ancien compagnon de voyage Bonpland, qui a découvert le plus grand nombre d'espèces (*species*) de plantes tropicales, qu'un voyageur ait jamais rapportées en Europe; qui a publié l'œuvre magistrale sur les Mélastomes, les Mimosas et les herbes, qui, enfin, fut l'intendant des jardins, devenus célèbres par lui, de la Malmaison et de Navarre, sous l'impératrice Joséphine. — Aimé Bonpland était certes capable d'attirer l'attention par ses travaux personnels, ainsi que par sa qualité d'un des plus anciens membres correspondants de l'Institut; mais mon nom est si étroitement et si fraternellement lié au sien depuis soixante ans, que je ne veux pas me priver de l'agréable pensée que la très honorée faculté et l'université de Greifswald ne se soit souvenue en même temps de moi.

L'expression de profonde gratitude, si vous voulez bien vous en charger, gagnera par la dignité du langage qui vous est propre.

Votre dévoué,

AL. HUMBOLDT.

(*Arch. de l'Univ. de Greifswald.*)

A WILHELM SEEMANN

Berlin ..... 1858.

Je dois à l'amicale activité d'un médecin plein de talent, qui a bien mérité de la science par son travail sur les maladies des Européens dans les pays tropicaux, le Dr Lallemant, qui s'est séparé à Rio-de-Janeiro de l'expédition autrichienne de la frégate *Novara*, les plus récentes nouvelles de mon cher ami Bonpland, mon compagnon de voyage de tant d'années : je m'empresse de vous les communiquer pour votre important journal très répandu,

Bonplandia, bien qu'elles me remplissent en même temps d'une très douloureuse impression. Cette impression se rapporte plus à la nouvelle inattendue de la diminution subite des forces physiques de cet homme éminent, qu'à la description si exacte de la manière de vivre tout-à-fait indienne, c'est-à-dire des privations que mon ami, plutôt dans l'aisance que dans le besoin, s'impose tout-à-fait volontairement. C'est un trait particulier, mais admirable de son caractère énergique, que j'ai pu observer dans des conditions analogues de dure nécessité dans les missions et les régions de forêts de l'Orénoque supérieur et de la rivière Cassiquiare, presque absolument inhabitées, ainsi que plus tard dans une situation brillante comme intendant de cour et des jardins de l'Impératrice Joséphine. Dans des entretiens intimes avec moi comme dans ses lettres familières, Bonpland rappelait avec une prédilection particulière notre existence souvent quelque peu aventureuse dans les forêts. Puissent mes tristes appréhensions n'être pas réalisées. Je fais suivre les communications si vivantes du Dr Lallemant de la copie de la dernière lettre que j'ai reçue de Bonpland, datée de Corrientes le 7 juin 1857. Il me serait particulièrement agréable de la faire imprimer dans l'original en français; par un extrait ou une traduction, elle perdrait de sa vivacité d'allure. Cette lettre est encore pleine du désir de vivre et d'esprit enjoué, pleine de l'espérance d'apporter lui-même ses collections à Paris et puis, de revenir ensuite à Santa Ana, sa préférée, pour y être enterré sous les arbres mêmes qu'il a plantés.

A. DE HUMBOLDT.

(*Bonplandia*, 1858, VI Jahrg, s. 2.)

A F. DELESSERT

Berlin, 14 juillet 1858.

Mon respectable ami et confrère,

La bienveillance affectueuse dont vous m'avez honoré (j'aime à dire héréditairement) depuis tant d'années, à l'époque de mon heureux séjour en France, s'est étendue sur mon excellent ami et

compagnon de voyage M. Bonpland. Il vous doit, comme moi, une vive et immuable reconnaissance. Votre amitié, les rapports que j'ai pu entretenir avec tous les membres de votre famille, dotée moralement et intellectuellement d'une manière si riche, offrent un point lumineux dans ma longue existence. Je vis dans une triste incertitude sur celui qui m'est cher. J'ai pensé que vous liriez avec intérêt le dernier récit que je dois aux soins du docteur Lallemant, qui par amitié pour moi est allé voir M. Bonpland dans sa solitude de l'Uruguay. Vous voudrez peut-être bien communiquer cet extrait aux personnes qui, au Jardin des Plantes et au sein de l'Institut, ont conservé un souvenir affectueux de M. Bonpland et de moi, qui dois tant à son imperturbable activité, à la grande amabilité et sérénité de son caractère, à la courageuse fidélité de son dévouement. Ce qui pouvait me donner encore un peu d'espérance, c'est que déjà à San-Borja on disait mort M. Bonpland, à si peu de distance de Santa-Ana, lorsque M. Lallemant y passait; c'est que notre consul général et ministre résident M. de Gülich, attaché personnellement à mon ami, ne m'a donné jusqu'ici aucune nouvelle. Je n'ai pas besoin de vous supplier, mon cher confrère, de me communiquer ce que vous savez de plus particulier à ce sujet. Comme je tiens singulièrement à l'idée de voir sauvées les collections botaniques et géologiques de M. Bonpland, de même que ses manuscrits; de les voir déposées au Jardin des Plantes, auquel, sous l'adresse de MM. les Professeurs, j'ai envoyé, à la mort de M. Kunth, les six volumes de descriptions de plantes (trois volumes in-folio et trois in-quarto); le nombre des descriptions faites sur les lieux est de quatre mille cinq cent vingt-huit espèces, généralement de la main de M. Bonpland, un huitième est de ma main avec quelques dessins.

Notre excellent ami n'ayant pas l'esprit d'ordre, à côté de tant d'autres qualités très louables, je crois qu'il serait bien à désirer que MM. les professeurs du Jardin des Plantes veuillent bien par des lettres officielles exciter l'activité de M. le consul de France à Montevideo ou à Buenos-Ayres, pour hâter les démarches nécessaires pour l'envoi des collections à Paris. Je crains un peu le musée qui s'est formé sous les auspices de M. Bonpland à Corrientes, et auquel celui-ci avait promis tous ses doubles. Nous ignorons s'il y a un testament: comme mon ami avait une singulière con-

fiance en sa longévité, il est à craindre que ses papiers soient en grand désordre. Ces pertes seraient d'autant plus à déplorer, que M. Bonpland, malgré mes pressantes prières, a pris avec lui l'herbier de notre expédition, qui était sans doute sa propriété, mais que je voyais, avec douleur, exposé à de nouveaux dangers. M. Künth s'est rendu alors au Hâvre (1) pour obtenir du moins les six volumes des manuscrits botaniques de notre expédition, qui ont été si utiles pour la rédaction des six volumes in folio de *Nova genera et species plantarum Americæ meridionalis.*

La dernière lettre que j'ai eue de M. Bonpland est de Corrientes, du 7 juin 1857.

Je joins ici l'extrait de l'article mentionné plus haut.

A. DE HUMBOLDT.

(*Compt. Rend. Acad. Sc.*, t. XLVII, p. 109.)

A LA GAZETTE DE SPENER

Berlin, 9 août 1858.

Par l'organe d'un ami de longue date, sir Woodhouse, l'excellent auteur de la description du Rio de la Plata, la nouvelle affligeante de la mort de mon cher compagnon de voyage en Amérique m'est parvenue aujourd'hui. D'après les journaux de Buenos-Ayres, Aimé Bonpland est mort le 4 mai (2), dans la province de Corrientes. Des habitants de la *British Community* de Buenos-Ayres annoncent qu'ils veulent élever un monument à ce naturaliste laborieux, courageux et plein de talent.

AL. DE HUMBOLDT.

(Tr. fr. *Nouv. Ann. des Voyages*, 1858, t. III, p. 237.)

(1) Voyez plus haut, p. 75-78.
(2) Le 11 mai.

A ÉLIE DE BEAUMONT (1)

Vivement attristé par la mort de mon ami et compagnon de voyage en Amérique, M. Bonpland (mort à Santa Anna le 11 mai 1858), j'ai l'espoir, comme je l'ai déjà énoncé dans une lettre à M. Delessert, que MM. les professeurs du Jardin des Plantes adresseront officiellement et en corps des réclamations à M. le consul de France à Buenos-Ayres ou à Montevideo, pour entrer en possession des importants herbiers que M. Bonpland destinait au Jardin des Plantes. Nous ne savons point encore si M. Bonpland, avant de mourir, a laissé des dispositions par écrit; mais je possède une dernière lettre de M. Bonpland datée de Corrientes, du 7 juin 1857 (2), dans laquelle il s'énonce avec la plus grande clarté sur la destination de ses collections.

« S'il m'est possible, dit-il dans cette lettre, je préférerais « porter moi-même mes collections à Paris pour les *déposer au* « *Museum* ainsi que mes manuscrits et prendre les mesures néces- « saires pour la publication (?) de mon herbier. Mon voyage à « Paris serait très court, et je retournerais à ma propriété de « Santa-Ana pour y mourir et faire enterrer mes tristes restes à « l'ombre des arbres nombreux que j'ai plantés. »

C'est dans le but d'être utile au Musée que j'ai fait imprimer cette lettre en français dans l'important journal *le Bonplandia*, publié en allemand à Hanovre par les deux frères Seemann, dont l'un, Berthold Seemann, a été le botaniste du voyage autour du monde exécuté par le capitaine Kellet sur la frégate anglaise *the Herald*.

Cette lettre de M. Bonpland (7 juin 1857) a été annexée par moi à celle du Dr Lallemant du 19 avril 1858, qui avait vu mon ami vivant, mais très malade, un mois avant sa mort. Je ne vous transmets pas cette feuille du *Bonplandia* (le n° 13, du 15 juillet 1858, sixième année, page 271), car on doit la posséder au Jardin des Plantes.

Les droits du Musée à cette précieuse collection sont fortement affermis par la dernière lettre de Bonpland, qui parle d'enrichir

(1) *Compt. rend. Acad. Sc.*, t. XLVII, p. 461 (20 septembre 1858).

(2) Voyez plus haut, p. 214.

aussi le nouveau *Muséum de la Confédération argentine* et des *Musées en Prusse,* mais tout cela ne regarde que des *doubles* dont il a dû avoir un grand nombre ; car en mai 1857 M. Bonpland en avait envoyé aussi de gros paquets au professeur Grünert, doyen de l'Université de Greifswalde, pour l'avoir nommé docteur lors d'un jubilé (1).

Mon désir de faire entrer le Musée, par l'intervention du consul français, en possession des collections de M. Bonpland, est d'autant plus vif, que celui-ci s'embarquant au Havre avait emporté, n'écoutant pas mes prières et celles de M. Künth, les plantes de notre expédition de l'Orénoque, de Quito et du Mexique. C'était les exposer à de nouveaux dangers, mais c'était sa légitime *propriété;* car les plantes de notre expédition ont été divisées d'un commun accord (à cause de notre énorme quantité de doubles) en trois portions égales : *a* pour le Musée, sur quoi, comme rémunération, se fonde la pension de Bonpland de 3.000 francs accordée par l'empereur Napoléon Ier ; *b* pour Bonpland, saccagée par la troupe du Dr Francia lors de l'enlèvement de mon ami ; *c* pour moi, portion dont j'ai fait cadeau à mon maître en botanique M. Wildenow. Cette troisième portion fait aujourd'hui partie des herbiers du Jardin botanique de Berlin, l'herbier de Wildenow ayant été acheté par le Gouvernement prussien, de même que celui de M. Künth, qui était aussi riche en plantes de mon expédition, le Jardin des plantes lui ayant généreusement offert les doubles de notre voyage.

Dans ces sentiments de reconnaissance qui m'animent pour la grandiose institution du *Jardin des Plantes*, j'ai réuni ici tout ce qui peut éclairer ceux qui veulent bien se charger des démarches à faire. Désintéressé que je suis entièrement, j'ai adressé aussi tous les manuscrits botaniques de notre expédition à l'époque de la mort de M. Künth (six volumes dont trois in-quarto et trois in-folio) renfermant des notes sur quatre mille cinq cent vingt-huit espèces tropicales décrites sur les lieux, au Jardin des Plantes. Une faible partie de ces notes est de mon écriture (2) »...

AL. DE HUMBOLDT.

(1) Voyez plus loin, p. 283.

(2) Sur la suite donnée à cette affaire, on pourra consulter le mémoire intitulé : *Alexandre de Humboldt et le Muséum d'Histoire naturelle, étude his-*

IV

NOMINATION DE BONPLAND COMME PROFESSEUR D'HISTOIRE NATURELLE DES PROVINCES UNIES (1818)

1217. — *Nombrando al Señor D. Amado Bompland, Profesor d'Historia Natural*

Buenos-Aires, julio 27 de 1818.

Tomada en consideracion la solicitud del célebre naturalista D. Amado Bompland interesándose por la plaza de Profesor de Historia Natural de las Provincias Unidas y obligándose por este destino al desempeño de varias proposiciones que expresa; y habíéndose considerado la utilidad de dichas proposiciones para el Estado, y progreso de las luces en materia tan interesante, como así mismo la conocida probidad y talentos del que las hace : el Congreso Nacional : « *Convino unánimemente en aprobarlas y que se volviesen al P. E. para los efectos ulteriores.*

(*Registro Nacional*, 1810-21, pag. 473. — Red. del Cong., núm. 351).

V

LETTRE DU BARON PORTAL MINISTRE DE LA MARINE ET DES COLONIES RELATIVE A AIMÉ BONPLAND (1819)

Monsieur (1),

M. Bonpland, naturaliste français, actuellement dans l'Amérique

torique publiée à l'occasion du centenaire du retour en Europe de Humboldt et Bonpland, par E.-T. Hamy (*Nouv. Arch. du Mus.*, 4e série, t. VIII, p. 30-32, 1906).

(1) Cette lettre était adressée au consul général de France à Rio-Janeiro : Portal en avait adressé une copie au Muséum.

du Sud, a été invité par MM. les professeurs administrateurs du Jardin du Roi à se livrer, dans l'intérêt des progrès de l'histoire naturelle, à des recherches scientifiques dans cette partie du monde.

Je vous prie de vouloir bien lui accorder les bons offices et l'appui que les circonstances pourraient lui rendre nécessaires et qui dépendraient de vous, notamment en lui procurant, par vos recommandations, les facilités dont il aurait besoin de la part du gouvernement d'Espagne ou de Portugal.

Je verrai avec intérêt le compte que vous me rendrez de ce que vous aurez pu être dans le cas de faire en sa faveur.

Recevez, etc.

Le ministre, secrétaire d'Etat
de la marine et des colonies,

BARON PORTAL.

(*Proc. verb. de l'Assemblée des Professeurs du Muséum.* (Séance du 15 juin 1819.)

VI

LETTRES DE BOLIVAR (1)
(1823)

AL SEÑOR DOCTOR FRANCIA, DICTADOR DEL PARAGUAY

Lima, Octubre 23 de 1823.

Excmo. señor :

Desde los primeros años de mi juventud tuve la honra de cultivar la amistad del señor Bompland y del señor baron de Humboldt, cuyo saber ha hecho más bien á la América que todos sus conquistadores.

(1) Ces deux lettres sont empruntées au chapitre XXXVIII du deuxième volume des *Memorias del general O'Leary, traducidas del ingles por su hijo Simon B. O'Leary*, por órden del gobierno de Venezuela y bajo los auspicios de su presidente General Guzman Blanco, ilustre americano, regenerador de la republica (pp. 230-232).

Yo me encuentro ahora con el sentimiento de saber que mi adorado amigo el señor Bompland está retenido en el Paraguay por causas que ignoro. Sospecho que algunos falsos informes hayan podido calumniar á este virtuoso sábio, y que el gobierno que V. E. preside se haya dejado sorprender con respecto á este caballero.

Dos circunstancias me impelen á rogar á V. E. encarecidamente por la libertad del señor Bompland. La primera es que yo soy la causa de su venida á América, porque yo fué quien le invitó á que se trasladase á Colombia, y ya decidido á ejecutar su viaje, las circunstancias de la guerra lo dirigieron imperiosamente hácia Buenos Aires ; la segunda es, que éste sábio puede ilustrar mi patria con sus luces, luego que V. E. tenga la bondad de dejarle venir á Colombia, cuyo gobierno presido por la voluntad del pueblo.

Sin duda V. E. no conocerá mi nombre ni mis servicios á la causa americana; pero si me fuese permitido interponer todo lo que valgo, por la libertad del señor Bompland, me atrevería á dirigir á V. E. este ruego. Dígnese V. E. oir el clamor de cuatro millones de americanos libertados por el ejército de mi mando, que todos conmigo imploran la clemencia de V. E. en obsequio de la humanidad, la sabiduría y la justicia : en obsequio del señor Bompland.

El señor Bompland puede jurar á V. E., ántes de salir del territorio de su mando, que abandonará las provincias del Rio de la Plata para que de ningun modo le sea posible causar perjuicio á la provincia del Paraguay ; que yo, miéntras tanto, le espero con la ansia de un amigo y con el respeto de un discípulo, pues seria capaz de marchar hasta el Paraguay sólo por libertar al mejor de los hombres y al más célebre de los viajeros.

Excmo. senor. Yo espero que V. E. no dejará sin efecto mi ardiente ruego, y tambien espero que V. E. me cuente en el número de sus más fieles y agradecidos amigos, siempre que el inocente que amo no sea víctima de la injusticia.

Tengo el honor de ser de V. E. atento, obediente servidor.

Bolívar.

Á LA SEÑORA DE BOMPLAND

Lima, 23 de Octubre de 1823.

Señora : Hace muchos años que tuve la satisfacción de ligar mis sentimientos á los del célebre y virtuoso Bompland, ahora digno esposo de U.

He sabido con sumo dolor que este caballero se halla prisionero en el Paraguay, con la inocencia que caracteriza á los má[illegible]es. En consecuencia, me tomo la libertad de dirigir á U. tres cartas para el señor Francia, con el laudable fin de rogarle por la libertad de mi estimable amigo Bompland; las que suplico á U. se sirva dirigir por diferentes vías al Paraguay.

Si por un prodigio de la buena suerte, el señor Bompland pudiere salir de lós calabozos del Paraguay, yo ofrezco á U. y á toda su familia un destino honroso y útil al compañero del explorador del Nuevo Mundo. Entónces mi satisfacción seria infinita, porque reuniria en el seno de mi patria á uno de mis mejores amigos y á un sábio que esparciese la luz de la naturaleza por todas nuestras vírgenes comarcas.

Tenga U. la bondad, señora, de contarme entre las personas que más desean emplearse en servicio de U., y de aceptar los testimonios de la consideración y aprecio que le profesa, su atento y obediente servidor.

BOLÍVAR.

VII

LETTRES RELATIVES A LA MISSION DE RICHARD GRANDSIRE (1823-1827)

ALEXANDRE DE HUMBOLDT A G. CUVIER

Ce mardi matin [1823.]

J'espère que M. le baron Cuvier aura reçu à temps le volume de l'Académie qui était entre les mains de M. Gay-Lussac. Je le

supplie en même temps, si le mémoire de zoologie l'intéresse, de vouloir bien le garder dans sa bibliothèque.

J'ai osé faire dans mon *dialecte prussien* une lettre à M. Grandsire qui part malheureusement en quatre jours. Je renouvelle donc ma prière indirecte que la lettre me soit remise samedi avant midi. Peut-être voudriez-vous m'adresser aussi à moi la lettre de MM. les professeurs du Muséum sollicitée par M. Mirbel ; je la donnerai samedi à M. Grandsire. C'est un acte de bienfaisance ; agréez en l'hommage de ma profonde et vive reconnaissance.

A. HUMBOLDT.

(*Arch. Mus.*)

L'ACADÉMIE DES SCIENCES A R. GRANDSIRE (1)

Monsieur (2),

Ayant appris par deux de nos confrères, MM. de Mirbel et de Humboldt, que vous vous proposez de pénétrer dans le Paraguay, et que vous espérez dans le cours de ce voyage recueillir des notions exactes de la position de M. Aimé Bonpland, correspondant de l'Académie des sciences dans la section de botanique, nous saisissons cette occasion pour vous exposer le vif intérêt que prend l'Institut royal à ce savant qui a enrichi les sciences naturelles d'ouvrages importants et généralement estimés. Il nous serait agréable d'apprendre que ce témoignage d'intérêt du premier corps littéraire de la France puisse être utile à M. Bonpland dans un pays où ses talents lui auront sans doute déjà acquis la bienveillance publique. Les savants d'Europe désirent vivement le retour de ce voyageur, et nous espérons, Monsieur, que par votre entremise obligeante nous aurons bientôt des nouvelles rassurantes sur la position de M. Bonpland et sur les travaux auxquels

(1) Minute de la main de Humboldt, corrigée par Cuvier, conservée dans les Archives du Muséum.

(2) La minute de cette lettre avait été envoyée toute rédigée à Cuvier par Humboldt. Cuvier s'est borné à quelques légères corrections. Il a ajouté *de* devant Humboldt, remplacé *en* Paraguay par *dans le* Paraguay, *enrichi* par *riche*, et *je fais* par *nous faisons*, afin de pouvoir donner la pièce à signer aux trois botanistes de l'Académie dont les noms figurent à côté du sien.

il aura pu se livrer dans un pays riche des plus belles productions.

Agréez, etc. (1).

Signé : Cuvier, secr. perp., De Jussieu, Thouin, Desfontaines.

(*Arch. Mus.*)

Grandsire au *Diario de Rio de Janeiro* (2).

5 juin 1824.

Si les savants de l'Europe gémissent depuis trois ans sur la captivité arbitraire de leur malheureux collègue, M. Bonpland, le vif intérêt que dans l'Amérique on prend au sort de ce savant naturaliste, devra diminuer les craintes qu'on a conçues sur sa vie, de même que sur la perte des précieux documents qu'il a recueillis pour enrichir le domaine des sciences, documents très intéressants par eux-mêmes, et qui doivent compléter les notions que l'Europe possède sur le sud de l'Amérique, grâce aux voyages scientifiques et périlleux de M. le baron de Humboldt, digne collègue et ami de M. Bonpland. Tandis qu'en Europe, les corps savants déplorent l'infortune de l'illustre voyageur, retenu dans les fers à trois mille lieues de sa patrie, au Brésil, la même infortune a éveillé toute la sollicitude du chef du Gouvernement et de son auguste épouse, qui n'ont épargné aucun effort pour rendre M. Bonpland à sa patrie, aux sciences, à sa famille. LL. MM. II. ont

(1) Humboldt ajoutait ces quelques lignes à la minute envoyée à Cuvier : « M. Grandsire part en quatre jours : il faudrait donc que la lettre de l'Institut fût remise à M. Humboldt (quai de l'École, n° 26) samedi prochain avant midi. »

(2) Cette note, tirée du *Diario de Rio-Janeiro* du 5 juin 1824 et traduite par le *Journal des Voyages* (t. XXIII, 1824, p. 376), était précédée de ces quelques lignes :

« Le chevalier Grandsire, naturaliste français, a pu, dans son séjour parmi nous, apprécier la marche de notre gouvernement et juger de l'avenir prospère réservé au Brésil. L'Empereur aime les savants et il n'a pu entendre sans intérêt et sans douleur le récit des malheurs de l'illustre naturaliste Bonpland, prisonnier dans la province du Paraguay. M. Grandsire nous remet à ce sujet la note suivante. »

ordonné toutes les mesures nécessaires pour mettre un terme à sa captivité et le ministre chargé de cette commission en attend les plus heureux et les plus prompts résultats. L'Europe peut déjà envisager le degré de prospérité auquel arrivera le Brésil sous le règne de Pierre Ier, que la Providence a donné aux Brésiliens à l'époque la plus remarquable de leur histoire, celle où ils viennent de déclarer leur indépendance. Arrivé dans cet empire avec l'intention d'aller au Paraguay, j'ai dû à mes relations avec les savants et avec les personnes les plus marquantes de Rio-Janeiro, de pouvoir être témoin de l'intérêt que l'empereur prend aux sciences et aux arts, sur la base desquels peuvent s'établir la gloire et la fortune des nations.

En offrant l'hommage de mon respect à ce prince qui, par son amour pour une sage liberté, a déjà su conquérir une gloire durable, j'ai vu qu'il était de mon devoir de lui apprendre que l'objet de mon voyage était de découvrir la correspondance qui peut exister entre la rivière Parana et celle des Amazones.

L'affabilité avec laquelle il m'a écouté m'a encouragé à demander à Sa Majesté sa médiation en faveur du naturaliste Bonpland mon ami. Le succès de cette démarche a dépassé mes espérances : Sa Majesté a eu la bonté de me dire qu'elle compatissait au sort de M. Bonpland et après différentes réflexions sur le motif de mon voyage, elle a ajouté : « Je désire beaucoup voir M. Bonpland en liberté ; je désire aussi avoir le plaisir de vous revoir, quoique je craigne beaucoup que vous n'éprouviez le même sort que d'autres savants ont éprouvé au Paraguay. »

Ayant été présenté à l'impératrice, elle m'a accueilli avec cette douceur et cette affabilité qui sont l'apanage des princes de sa maison. Elle m'a fait de grands éloges de M. de Humboldt dont les écrits lui sont très connus ; elle a montré la même chaleur que son époux pour la délivrance de M. Bonpland.

L'impératrice est elle-même naturaliste : elle a fait de la minéralogie l'objet d'une étude particulière, et son cabinet, en ce genre, est un des plus complets qui existent. Durant cette audience, mon attention s'est portée sur la princesse impériale, qui a déjà un air de noblesse et de majesté au-dessus de son âge.

R. Grandsire.

(*Diario de Rio de Janeiro.*)

GRANDSIRE AU CONTRE-AMIRAL DU CAMPE DE ROSAMEL (1)

Buenos-Ayres, le 16 juin 1824.

Monsieur l'Amiral,

Lorsque j'eus l'honneur de vous voir hier, je crus superflu d'ajouter que S. E. le gouverneur général de Buenos-Ayres, en me défendant de me rendre à Corrientes et même au Paraguay, avait intimé à la police de me signifier l'ordre de quitter la ville sous huit jours.

Votre présence ici, monsieur, m'avait fait présumer que ce mouvement de mauvaise humeur de la part de Son Excellence, qui a été influencée, cesserait aussitôt que, par votre caractère public et particulier, vous auriez fait revenir de leur erreur les chefs de ce gouvernement envers celui de France ; mais, après vous avoir quitté, je trouvai en rentrant chez moi un ordre positif du directeur de la police, de partir hier, par le premier bâtiment, sous peine d'être arrêté, et toujours, sans me faire connaître les motifs.

Cette conduite arbitraire du gouvernement à mon égard, étonne mes amis, et fait craindre aux Français domiciliés ici que cet acharnement envers moi ne soit qu'une représaille de semblable ordre de quitter Paris, adressé de la même manière à M. Garmendia, riche négociant de ce pays qui se trouvait à Paris en 1823.

M. Garmendia, que je vis à Londres en décembre dernier, me confia tous les détails de son expulsion de Paris, d'après l'ordre du préfet de police qui ne voulut jamais avoir aucun égard pour les réclamations faites personnellement par des personnages marquants de Paris.

Ma lettre, monsieur l'Amiral, n'a point pour motif d'adresser aucune réclamation quelconque au gouvernement de Buenos-Ayres, mais simplement de vous faire connaître que probablement ses intentions sont d'agir de réciprocité chaque fois que le

(1) Claude-Charles-Marie du Campe de Rosamel (1774-1848), nommé en 1823 contre-amiral et commandant la station navale de l'Amérique du Sud. Il fut plus tard ministre de la Marine (1836-1839).

gouvernement français agira arbitrairement envers les habitants de ce pays, sans avoir égard si l'on voyage dans l'intérêt des sciences ou celui du commerce.

J'ai l'honneur, etc.

R. Grandsire.

(*Minist. des Aff. Étrang.* Mém. et doc. *Amérique*, t. 32, f° 124. — Copie.)

GRANDSIRE A HUMBOLDT

I

Itapua au Paraguay, le 18 août 1824.

Vous avez vu d'après ma dernière lettre de Montevideo (1) que j'espérais aller directement de Buenos-Ayres à Candelaria par le Rio-Paraguay et le Parana ; mais ayant été soupçonné à tort de faire mon voyage dans un but politique je n'ai pas pu réaliser ce projet. J'ai dû quitter Buenos-Ayres et j'ai trouvé à Montevideo l'accueil le plus charmant auprès du consul du Brésil, le général-gouverneur Le Cor, qui vous est très dévoué ainsi qu'à M. Bonpland. De là, j'ai poursuivi avec peine mon voyage à travers la province Cisplatina jusqu'au Paraguay où le docteur Francia règne actuellement avec le titre de dictateur. J'espère toujours que mes efforts persévérants, la recommandation de l'Institut, ainsi que vos lettres au dictateur me permettront de contribuer à la délivrance définitive de votre ami. J'ai appris ici qu'avec lui sont retenues plus de soixante personnes, parmi lesquelles plusieurs Suisses (2) qui s'occupent à Asuncion (capitale du Paraguay) de recherches sur l'histoire naturelle. Le pays est ouvert, au point de vue commercial, uniquement aux sujets de l'empereur du Brésil, et comme le dictateur accuse la République de Buenos-Ayres d'avoir attenté à ses jours, il est plein de méfiance vis-à-vis de tous les voyageurs qui essayent de pénétrer par Corrientes. Comme je suis ici (à Itapua) sous le protectorat du Brésil, j'espère ne pas

(1) Cette lettre manque.
(2) Rengger et Longchamp.

manquer mon but. Mon arrivée a été annoncée hier par un courrier au général commandant à Tranquiera (1), car il m'est défendu de franchir la frontière, tant que l'autorisation personnelle du docteur Francia ne sera pas donnée. Depuis San-Borja jusqu'ici, dans la province d'Entre-Rios, j'ai trouvé un véritable désert. Toute la région est dévastée par Artiga [s] (2) ; toutes les églises, bâties par les Jésuites à l'est du Parana et entretenues après l'expulsion de ceux-ci par d'autres missionnaires, sont brûlées. Les enfants indiens errent à travers les bois avec des chèvres sauvages.

Je vous envoie cette lettre par San-Borja, d'où elle sera expédiée par le commandant au chapelain de la Cour de l'Empereur à Rio-de-Janeiro.

J'ai pu voir dans ce voyage que les deux cataractes (*saltos*) du Rio-Uruguay peuvent être contournées par de petits canaux avoisinants, de sorte que la navigation à vapeur sera possible dans l'avenir...

R. Grandsire.

II

Itapua, le 10 septembre 1824.

D'après ma dernière lettre, vous avez vu que mon arrivée a été annoncée au dictateur de la République du Paraguay, don Gaspar Francia. Je n'ai plus grand espoir, hélas ! d'arriver, comme je me le proposais, jusqu'à la capitale. Le dictateur me soumet neuf questions, toutes d'ordre politique, relatives aux décisions qu'il attribue aux puissances continentales réunies en un congrès en Italie, et d'après lesquelles les provinces indépendantes devraient être ramenées sous la souveraineté de l'Espagne. Il est plein d'inquiétudes au sujet de l'expédition française en Espagne ; il demande une réponse relativement aux projets hostiles du ministre, le duc

(1) Trinchera, en face d'Itapua, sur la rive gauche du Parana.

(2) « Après que celui-ci fut battu par les Portugais et se fut enfui au Paraguay pour y faire de nouvelles recrues, il reçut l'ordre du docteur Francia de se rendre dans un cloître, où il est encore emprisonné à l'heure actuelle (Ht). »

de Cazes, et qu'il considère comme devant porter atteinte à la liberté du Paraguay. Il prétend que M. Bonpland, muni des lettres d'un chef indien de la province des Missions (ennemi le plus acharné de Francia), a été vu sur la rive occidentale du Rio-Parana pour y relever le plan d'Itapua; il ne comprend pas, même en supposant que mon voyage n'ait également qu'un but scientifique, comment l'Institut de France ou toute autre puissance de l'Europe, s'est permis d'envoyer quelqu'un au Paraguay, du moment qu'il est de notoriété publique que le pays est fermé aux étrangers. Vous voyez d'après ces questions très significatives que le dictateur croit connaître d'une manière précise les affaires du vieux continent.

J'ai répondu que mon voyage n'a absolument aucun rapport avec les événements politiques, que j'ai l'intention de traverser le Paraguay pour arriver à un point où il serait possible d'établir une communication entre le fleuve des Amazones et le Rio de la Plata, par le Rio-Jauru et le Rio-Madeira.

Ce but de mon voyage est particulièrement approuvé par l'empereur du Brésil qui m'a donné des lettres de recommandation pour la province du Matto-Grosso. J'ai ajouté que, connaissant insuffisamment l'espagnol, je n'ose pas répondre par écrit aux questions politiques que m'a posées le majordome d'Itapua, mais que je pourrais donner oralement tous les renseignements au docteur Francia. Il est très probable que je vais partager le sort de ce pauvre Bonpland, mais je dois à la vérité de dire que, d'après tout ce que je vois ici, les habitants du Paraguay jouissent depuis vingt-deux ans d'une paix parfaite, sous une bonne administration. Le contraste avec les pays que j'ai traversés jusqu'à présent est tout à fait frappant. On voyage au Paraguay sans armes, les portes des maisons sont à peine closes, car tout vol est puni de peine de mort, et même les propriétaires de la maison ou de la commune, où le brigandage a été accompli, sont obligés de verser une indemnité. On ne voit guère de mendiants, tout le monde travaille.

Itapua a 2.000 habitants; les indigènes peuvent s'adresser au dictateur pour faire élever leurs enfants aux dépens de l'État. L'éducation est tout à fait militaire; le tambour remplace la cloche pour appeler les élèves à l'école; presque tous les habitants savent

lire et écrire, et les alcades, choisis tous les ans par la population, fixent le temps pendant lequel les jeunes gens doivent fréquenter l'école. Le docteur Francia est, paraît-il, un homme instruit parlant le français. Malgré ses soixante-deux ans (1) il est toujours excessivement actif et très soigneux dans sa mise. Ce magnifique pays peut devenir un jour de la plus grande importance pour le commerce européen, mais à l'heure actuelle il n'est accessible qu'aux habitants du Brésil. Douze à quinze négociants de cette nation entretiennent à eux seuls les relations commerciales avec la province de Matto-Grosso. Le dictateur est très irrité par les blâmes que le gouvernement de Buenos-Ayres répand (comme il l'affirme) à son égard dans les journaux européens. J'ai eu hier l'occasión de voir un cultivateur qui est un proche voisin de Bonpland et qui le rencontre tous les jours. Il affirme que celui-ci va très bien, qu'il possède des terres que lui a offertes le docteur Francia, qu'il exerce la médecine, qu'il s'occupe de la distillation de l'eau-de-vie de miel, et qu'il continue toujours avec passion à récolter et à décrire les plantes, comme le prouvent ses collections qui augmentent de jour en jour. On ne m'a pas permis de lui faire parvenir des lettres. Il n'a pas été arrêté à Santa Anna près Corrientes, mais à Santa Anna près Candelaria. Le climat est ici très agréable, parfois même tellement froid qu'il a gelé cette nuit (2)...

R. GRANDSIRE.

(1) Lisez soixante-huit.

(2) « Je trouve, ajoute Humboldt, d'après la belle carte manuscrite de Lastarria qu'Itapua est situé sous 27°22' de latitude méridionale, sur la rive occidentale du Rio-Parana, presque en face de Candelaria. Ce que M. Grandsire dit au sujet d'une communication entre le fleuve des Amazones et le fleuve de la Plata concerne trois cours d'eau importants : le Copayos, le Madeira et le Paraguay, situés au voisinage l'un de l'autre, au sud-ouest de la chaîne de montagnes peu élevée du Parecis. Le Guaverè ou l'Itenes se jette dans le Madeira, le Jauru dans le fleuve du Paraguay. Au sud de Santa-Barbara, le Aguapehi se rapproche tellement du Rio-Alegre, que l'isthme n'a que 5 322 brasses portugaises de largeur. Sous le gouvernement du comte de Barca, on a voulu creuser en cet endroit un canal. La ville Villabella, voisine de cet isthme, sur la rive droite du Guaporè ou Itenes, un peu au-dessus de l'embouchure du Sarare, peut devenir un jour un centre très important pour les relations commerciales des divers peuples de l'Amérique. Si on réfléchit que le fleuve des Amazones communique avec l'Orénoque par le Cassiquiare, on s'aperçoit que le creusement de l'isthme de Villabella per-

III

Curitiba (1), le 20 novembre 1824.

Le dictateur du Paraguay n'a pas voulu m'autoriser à voyager dans son pays ; le 14 septembre, j'ai quitté Itapua après un séjour de trois semaines. De San-Borja (sur la rive est de l'Uruguay), j'ai écrit encore une fois au docteur Francia et je lui ai fait valoir chaleureusement les raisons pour lesquelles la mise en liberté de M. Bonpland serait utile à sa propre politique. Je n'ai pas osé lui envoyer votre lettre, car il est à craindre, vu sa grande susceptibilité, que toute influence étrangère lui paraisse suspecte. Je vis toujours dans l'espoir qu'il me sera possible quand même d'être utile à votre cher compagnon de voyage qui n'a jamais pu voir le dictateur lui-même. J'ai l'intention d'avancer jusqu'à la Nueva Coimbra, dans la province de Cuyaba. Il est possible que me voyant venir du nord, du côté des sources du fleuve de Madeira, le docteur Francia n'hésite plus de me laisser parvenir jusqu'à lui ; car ce ne sont pas les Brésiliens, mais tous ceux qui se dirigent par Buenos-Ayres et par Corrientes qui lui semblent être suspects. J'ai beaucoup souffert pendant mon voyage à travers les forêts presque impénétrables, peut-être autant que vous-même dans les forêts de l'Orénoque. A San Borja, j'ai remis les livres que je devais offrir en votre nom au docteur Francia, au gouverneur de la province de las Missiones, un homme qui fait tout son possible pour être agréable aux savants voyageurs. Si j'avais gardé plus longtemps ces livres, ils auraient été infailliblement perdus, vu l'humidité à laquelle je suis tout le temps exposé. Dans les forêts

mettrait d'établir une communication fluviale entre le delta de l'Orénoque (en face de l'île Trinidad) et Buenos-Ayres, ou l'embouchure du Rio de la Plata. De cette manière il serait possible de naviguer pendant plus de mille lieues à travers l'Amérique du Sud, si diverses cataractes (saltos) ne venaient pas entraver les relations commerciales. Je connais les environs de Villabella d'après une carte manuscrite du Brésil que M. Silva Ponter Leme à Rio-de-Janeiro a composée en 1804 en se servant de soixante-seize cartes spéciales. »

(1) Le nom de la localité rappellerait, d'après M. Auguste de Saint-Hilaire, les buissons avoisinants des Auraucaris et serait composé de deux mots : *curri* et *tiba*. Il signifie : groupe de conifères (Ht). — Curitiba, chef-lieu de l'État de Parana, Brésil.

de Curitiba, on parle partout de l'écorce du quinquina blanc, *quinquina blanco* (1)...

R. Grandsire (2).

(1) Une solanée, d'après M. Auguste de Saint-Hilaire (Ht).

(2) Je joins à cette lettre du Paraguay un extrait de l'*Argus*, journal politique imprimé à Buenos-Ayres. Corrientes, le 9 février 1822. « Au mois de novembre de l'année dernière nous avons déjà émis des doutes sur la question suivante : M Bonpland ne ferait-il pas des explorations scientifiques plus utiles, si au lieu d'aller au nord vers Corrientes, il se dirigeait au sud, vers les pays si peu connus de la Patagonie, de l'autre côté du Rio Salado, entre le Rio Colorado et le Rio Negro, entre le 36° et le 40° de latitude méridionale? Il trouverait là la sécurité et le calme, au lieu des luttes sanglantes, de la méfiance et de la misère, dont souffre encore actuellement toute la région située entre l'Uruguay et le Parana. Nos craintes, comme l'expérience l'a montré, n'étaient, hélas, que trop légitimes. Le 8 décembre, sur l'ordre du docteur Francia, puissant seigneur (*Gran Señor*) du Paraguay, une troupe de Paraguayens (habitants des anciennes missions jésuitiques) pénétrèrent dans le village indien de Santa-Ana, se saisirent de M. Bonpland, détruisirent ses plantations de Maté (*Yerba del Paraguay*) et transférèrent hommes et bétail au delà du Parana. On ne peut s'expliquer autrement cette agression épouvantable que par la crainte qu'aurait le Gran Señor du Paraguay de voir un jour la ville de Corrientes (qui appartient à la république de Buenos-Ayres) prendre part au commerce du thé indigène, et cela grâce aux efforts louables de M. Bonpland. »

Comme les tentatives faites au Brésil dans le but de délivrer M. Bonpland, n'ont pas été jusqu'à présent couronnées de succès, tout mon espoir se porte actuellement sur les nobles efforts du gouverneur anglais. Le ministre d'État, George Canning, me tient au courant des tentatives faites par M. Parish, chargé d'affaires anglais près de la république de Buenos-Ayres. Celui-ci a déjà réussi à faire mettre en liberté les sujets anglais. Il insiste maintenant, dans ses lettres au dictateur, sur la mise en liberté de mon ami, qui se trouve actuellement, comme il m'écrit, à Santa-Rosa (au sud du rio Tibiquari, à quarante lieues environ de la capitale Asuncion). M. Parish est persuadé que l'emprisonnement de M. Bonpland n'a eu d'autre motif que la prospérité de ses plantations de thé du Paraguay (*Arvore do Mate* ou *da congonha*). L'arbuste serait, d'après les recherches d'Auguste de Saint-Hilaire, un *Ilex Mate*, complètement différent de *Cossine Peragua* de Linné. On sèche au feu les feuilles rigides et les jeunes tiges, on les réduit en poudre, et on boit l'infusion en aspirant afin de séparer la poudre du liquide par de petits tubes en argent qui aboutissent à une sphère munie de nombreux petits orifices. L'usage du maté est, comme je l'ai constaté, très répandu au Pérou, et comme l'exportation du Paraguay en est sévèrement interdite, les pays de la région côtière méridionale ont beaucoup de difficultés à se procurer cet objet de luxe qui leur est devenu tout à fait indispensable.

Paris, le 28 juin 1825.

Alexandre de Humboldt.

(*Hertha*. Bd. II, S. 696 uff. 1825).

R. GRANDSIRE AU BARON DE DAMAS

Fort-Royal de la Martinique, le 2 septembre 1826.
(Reçue le 26 octobre 1826.)

Monseigneur,

Un article du *Journal de la Martinique* du 26 août, extrait de celui des *Débats* de Paris et relatif à l'infortuné M. de Bompland, botaniste, détenu au Paraguay, motive ma lettre à Votre Excellence.

C'est une grande erreur à Paris, ainsi qu'à Londres, de penser que le dictateur Francia, du Paraguay, retient M. Bompland par un motif d'inimitié personnelle contre ce célèbre naturaliste, ou que cette conduite soit l'effet d'un pur caprice. Non, monseigneur, il n'en est pas ainsi, et sans la position extrêmement délicate dans laquelle se trouve placé le dictateur envers les Républiques turbulentes qui l'entourent, et sans son vif désir de se rapprocher par tous les moyens possibles des puissances de l'Europe et surtout de la France, M. Bompland n'aurait point à gémir, depuis près de cinq années, dans la captivité qu'il partage avec d'autres Français, des Italiens, des Allemands, etc., qui éprouvent le même sort.

Le dictateur Francia veut et désire ardemment qu'une autorité française, telle que le Consul général de France à Rio-de-Janeiro (1) par exemple, lui écrive directement pour obtenir la mise en liberté non seulement de M. Bompland, mais aussi des Français détenus. Cette démarche aurait son plein effet en rendant à sa patrie et aux sciences, ce savant avec ses immenses collections dans les trois règnes.

(1) Aymard-Marie, comte de Gestas (1786-1837), issu d'une famille béarnaise, fils du général de Gestas, guillotiné en 1793, émigra en 1791, passa au Brésil en 1808, fut nommé agent du roi près S. M. T. F. en mars 1810, et servit en cette qualité jusqu'en mai 1815. Nommé premier secrétaire d'ambassade le 15 novembre 1815, il passa en France en octobre 1822 avec une mission particulière, fut accrédité comme consul général et chargé d'affaires de France au Brésil à la même époque, et demeura dans ces fonctions jusqu'au 8 mai 1831, date de la suppression du poste.

Toute autre voie sera inutile et je citerai à l'appui de mon assertion le fait suivant :

Au mois de novembre dernier, un négociant anglais se rendant de Buenos-Ayres au Paraguay pour des affaires d'intérêt, arriva à San-Borja, capitale des missions portugaises ; ne connaissant pas le gouverneur chez lequel je me trouvais dans le moment et avec qui je suis lié par l'amitié la plus intime, il s'adressa à moi pour le présenter à celui-ci, et lui faire obtenir ses passeports, étant porteur d'une lettre officielle de M. Parish, consul général d'Angleterre à Buenos-Ayres pour le dictateur du Paraguay en faveur de M. Bompland. Cette espèce de mission, qui se rattachait aussi essentiellement au sort de mon ami malheureux, me fit saisir avec empressement cette nouvelle occasion de voir tomber les fers de ce naturaliste distingué et j'obtins de suite les passeports désirés et la pirogue du gouverneur, pour passer ce négociant à l'autre rive, avec des guides pour l'accompagner jusqu'à Itapua, ville du Paraguay sur la rive occidentale du Parana. M. le comte de Palmeira, gouverneur des missions, professe la plus haute estime pour tout ce qui est Français et porte le plus grand intérêt à M. de Bompland, en partageant l'inquiétude que sa position fait naître.

Vers la fin de décembre, le négociant anglais revint; mais quelle fut ma surprise en apprenant de lui que le dictateur n'avait pas voulu prendre en considération la lettre de M. le consul général Parish concernant M. Bompland et qu'il la lui retournait, ainsi que j'en acquis la certitude en voyant la lettre (1). Le dictateur avait manifesté sa volonté expresse en disant : « Qu'il n'ap-
« partenait pas à un agent anglais de demander la mise en liberté
« d'un Français, auquel la France paraissait attacher un si vif
« intérêt. »

L'extrait du journal précité parle de menaces de la part du général Sucre, si le chef du gouvernement du Paraguay ne prenait pas en considération les démarches que l'on suppose faites par Bolivar (2) pour obtenir la liberté de M. Bompland. C'est connaître bien peu le génie et le caractère du dictateur que de le croire sus-

(1) Cf. W.-P. Robertson, *op. cit.*, p. 284.
(2) Voyez plus haut, p. 245.

ceptible de céder à la crainte, ou à une menace indirecte : l'homme qui depuis douze ans tient les rênes du gouvernement du Paraguay et qui a sçu faire taire les passions et maintenir la tranquillité à l'intérieur et à l'extérieur des vastes Etats qu'il gouverne, malgré les intrigues et les révolutions des gouvernements qui l'avoisinent, ne sera jamais considéré, par les hommes sensés, comme un homme ordinaire, et des menaces pourraient attirer sur M. Bompland une catastrophe déplorable que l'on peut éviter par une démarche directe de la part du consul général de France à Rio-de-Janeiro, et mieux encore si la demande venait de Paris.

Dans la situation politique où se trouve placé le Dictateur, une demande qui lui serait adressée directement en faveur de M. Bompland, est la seule voie que ce génie extraordinaire puisse employer pour entamer des rapports avec le gouvernement français, n'ayant que peu ou point de confiance dans les hommes placés près de lui pour les charger d'une mission diplomatique près de Votre Excellence.

Pendant mon séjour au Paraguay j'écrivis à M. le baron de Humboldt et depuis encore toutes mes lettres à ce savant étaient écrites dans ce sens. Le Dictateur dans sa correspondance avec moi me pressentit sur ce point en me demandant si je n'étais pas porteur de lettres du gouvernement de France à lui remettre.

Pendant mon court séjour à Rio-de-Janeiro il y a six semaines, j'ai vu fréquemment M. le contre-amiral De Rosamel qui a écrit au Dictateur Francia par l'entremise du général en chef de l'armée Brasilienne à Montevideo, qui devait joindre une lettre de sa main à la dépêche ; mais nous avons acquis la certitude depuis, que les circonstances de la guerre s'opposaient à ce que ces lettres parvinssent au Dictateur ; en conséquence, je convins avec M. De Rosamel que je retournerais au Paraguay muni du duplicata de la lettre au Dictateur. Je demandai mes passeports de vive voix à l'Empereur, qui me les accorda de la manière la plus obligeante, mais ses ministres mirent obstacle à mon départ. M. le comte de Gestas m'ayant refusé son intervention, ainsi que M. l'amiral Rosamel, pour lever cette nouvelle difficulté, en motivant son refus sur ce qu'il n'est pas autorisé par vous, Monseigneur, pour faire la moindre démarche à l'égard de M. Bompland, en attendant que le tems change ces dispositions, je m'embarquai à Rio-de-Janeiro

pour me rendre à Cayenne par la Martinique; Rio-de-Janeiro n'offrant aucun bâtiment pour faire ce trajet.

Mon séjour à Cayenne sera de peu de jours, ne me rendant dans cette colonie que pour y voir M. le Gouverneur relativement à la navigation de l'Amazone, pour remonter ce fleuve majestueux jusqu'au Rio Madère et ensuite me diriger par d'autres grands fleuves vers Cuzco du Pérou, dans le Paraguay et le nord du Brazil. Je descendrai ensuite au Para par l'intérieur des terres, si cela est possible, et je serai à Rio-de-Janeiro dans l'espace de 2 1/2 mois à trois mois, pour retourner ensuite dans mon établissement agricole de San Thomé d'Entre Rios, de là je me dirigerai sur le Paraguay si M. le comte de Gestas se trouve enfin suffisamment autorisé pour écrire au Dictateur.

J'ai cependant remis à ce monsieur à mon arrivée au Brazil une lettre de votre honorable prédécesseur, M. de Chateaubriant, qui l'invitait à me faciliter de tous les moyens en son pouvoir pour réussir dans mon voyage de découvertes au Paraguay et réclamer la mise en liberté de M. de Bompland. La minute de cette lettre, à la date du mois de septembre 1823, doit exister dans les bureaux du ministère de Votre Excellence (1).

L'humanité, la religion et les sciences qui trouvent près de vous, Monseigneur, un si puissant appui réclament la liberté de M. de Bompland; ce savant, victime de son amour pour les découvertes, a déjà trouvé, je le sais, dans Votre Excellence un protecteur à qui il n'a manqué que de connaître les moyens à employer pour libérer ce botaniste malheureux que l'Europe savante réclame. Que ma faible voix parvienne jusqu'à votre cœur, Monseigneur, et que je vous inspire assez de confiance pour me voir chargé de vos instructions pour tenter une troisième fois, de parvenir jusqu'au Dictateur suprême du Paraguay en lui demandant la liberté de M. de Bompland qui ne sera pas refusée à Votre Excellence, et mettra le Dictateur à même d'ouvrir des communications avec la France.

Si dans mes deux précédents voyages dans l'intérieur du Brazil et au Paraguay j'avais été muni de documents pour le Dictateur, M. Bompland ne serait plus dans les fers; mais il était réservé à

(1) La pièce manque.

Votre Excellence d'obtenir ce grand résultat qui, en comblant les vœux de tous les corps savants, vous méritera la reconnaissance de l'Europe entière. Je ne vous parlerai pas, Monseigneur, des nouveaux dangers et des périls que je courrai dans ce troisième voyage, j'en trouverai la récompense dans le plaisir de serrer dans mes bras M. Bompland rendu à la liberté, et dans l'espoir de mériter votre attention pour des voyages consacrés au bonheur et à la gloire de la France.

C'est pénétré de ces sentiments que j'ai l'honneur de me dire respectueusement,

Monseigneur,

De Votre Excellence,

Le très humble et très obéissant serviteur,

R. GRANDSIRE,

Voy[*ageur*] *n*[*aturaliste*].

(*Papiers de Damas.*)

RAPPORT DU COMTE D'HAUTERIVE, DIRECTEUR DES ARCHIVES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, AU BARON DE DAMAS.

Paris, le 29 octobre 1826.

M. de Grandsire écrit du Fort Royal de la Martinique pour réclamer l'intervention du Gouvernement du roi en faveur de M. Bompland auprès du docteur Francia, et il déclare formellement qu'une demande qui serait adressée à ce dernier par le consul général de France au Brésil, et où il exprimerait catégoriquement que c'est par l'ordre de son gouvernement que cette demande est faite, déterminerait, sans aucun doute, la mise en liberté de ce célèbre voyageur.

M. Grandsire trouverait cependant préférable que la demande fût directement adressée par le ministère à la Dictature du Paraguay; mais deux motifs paraissent s'opposer à cette préférence.

1° Cette forme de communication est encore inusitée : le Paraguay est pour nous un pays inconnu, et des raisons politiques d'une assez grande importance ayant jusqu'à présent éloigné le gouvernement du Roi de toute idée de reconnaître explicitement par un

acte quelconque les nouveaux gouvernements qui se sont substitués par la force dans les Amériques à celui de l'Espagne, l'intérêt de la délivrance d'un sujet du Roi d'une captivité qui ne met en danger ni sa fortune ni sa vie, et qui doit finir par avoir un terme, n'est pas une raison suffisante de faire dans cette circonstance une exception à la règle qu'il s'est imposée.

2° Il a été écrit au docteur Francia une lettre qui n'est pas officielle, et où il est dit qu'un ministre du Roi ne peut donner ce caractère à sa correspondance avec lui. Cette lettre a cependant pour objet d'obtenir la délivrance de M. Bompland; il est à espérer que si cette lettre parvient à sa destination, elle produira le bon effet qu'on en attend, et telle est l'opinion que s'en est faite M. de Humboldt qui en a eu connaissance. Cette lettre a été expédiée par une voie que j'ai toute raison de croire sûre, et ce serait une contradiction qui ne serait pas sans inconvénient que d'écrire directement au Dictateur du Paraguay, à si peu d'intervalle de tems de la date de la première lettre qui lui a été adressée.

Mais ce que M. Grandsire demande peut être fait sans inconvénient. Des agents français ayant le grade de consul sont mis aujourd'hui en rapport officiel avec les nouveaux gouvernements américains, et il n'y a aucun inconvénient à donner au consul général de France au Brésil l'ordre d'écrire au docteur Francia dans le but et le sens indiqué par M. Grandsire. Je n'en verrais même aucun à ce que M. le marquis de Gabriac trouvât, dans ses instructions une recommandation particulière, soit pour faire directement des démarches auprès du docteur Francia, soit pour les faire faire sous sa direction par le Consul du Roi. Son départ pour Rio-Janeiro n'est pas assez éloigné pour que ce dernier moyen de s'occuper activement de la délivrance de M. Bompland ne soit pas préférable au premier.

J'attends sur le choix de ces mesures de connaître les intentions de M. le baron de Damas.....

d'HAUTERIVE.

(*Papiers de Damas.*)

H. DE FREYCINET, GOUVERNEUR DE LA GUYANE FRANÇAISE AU COMTE DE CHABROL, MINISTRE DE LA MARINE

Cayenne [ ], 1827.

Monseigneur,

Vers la fin de l'année 1826, un naturaliste français, nommé M. Grandsire (Richard) arriva de la Martinique à Cayenne, dans l'intention de gagner la province du Para et subséquemment celle de Rio-Janeiro. Il paraît que dans l'intérêt de la science, il demanda à mon prédécesseur et obtint de lui l'autorisation de se rendre par terre à la rivière des Amazones. Conduit d'abord par les Indiens de l'Oyapock, il s'engagea ensuite dans l'intérieur des terres. Son courage et l'objet de sa mission attirèrent sur lui l'intérêt général. — Plus d'un an s'était écoulé déjà depuis son départ sans qu'on ait reçu de lui aucune nouvelle.

Je crus donc de mon devoir d'écrire à notre agent consulaire au sujet de ce voyageur, en envoyant à Para la goëlette *Le Momus* (lettre du 23 déc. 1827, n° 80).

J'adresse ci-incluse à Votre Excellence copie de la réponse que j'ai reçue de M. Prudent Crouan, j'y joins copie des annexes qu'elle contient et deux paquets à l'adresse de M. Grandsire.

Ces documents et les effets divers qui accompagnent cette lettre prouvent, ce me semble, sans réplique, que cet infortuné voyageur a péri sur les bords de la rivière Jary, l'un des affluents de l'Amazone. Je suppose qu'il sera mort victime de ses fatigues et des fièvres du pays, car rien n'annonce que les Indiens de la Guyane portugaise aient un caractère féroce. Quoi qu'il en soit j'ai chargé notre agent consulaire au Para de faire des recherches ultérieures à ce sujet et de m'instruire de leur résultat, que j'aurai soin, s'il y a lieu, de transmettre à Votre Excellence.

Cette lettre, monseigneur, est, outre ses annexes, accompagnée d'un petit coffret ayant appartenu à M. Grandsire (Richard) et dans lequel se trouvent une paire de pistolets, une boussole, et un dictionnaire portatif.

Les deux nègres de Cayenne fugitifs, dont il est parlé dans une

des annexes, m'ont été envoyés par l'administration de Para, ils sont entièrement étrangers à l'expédition de M. Grandsire.

Je suis dans les sentiments du plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Le gouverneur de la Guyane française,
H. DE FREYCINET (1).

VIII

LETTRES DU CONTRE-AMIRAL GRIVEL (1825)

LE CONTRE-AMIRAL GRIVEL A DON C. FRANCIA

Montevideo, le 10 avril 1825.

Monsieur,

Chargé par S. M. le roi de France de recueillir tous ceux de ses sujets qui peuvent se trouver sans secours en pays étrangers, je suis à plus forte raison obligé de réclamer ceux que des malheurs imprévus auraient privés de leur liberté.

Je profite donc, dans l'intérêt des Français retenus au Paraguay, de la bonne volonté de S. E. M. le général Lecor, baron de la La-

(1) Suit une lettre de l'agent consulaire de France au Para, au gouverneur de la Guyane française, du 24 décembre 1827. Cette lettre accompagne l'envoi par M. Proux, commandant la goélette *le Momus*, d'un coffret contenant une paire de pistolets, une boussole et un dictionnaire anglais, plus de cinq lettres de recommandation dont M. Rich. Grandsire était porteur.

Puis vient une lettre du commandant militaire de Gurupa à M. Prudent Crouan, agent consulaire au Para. Elle indique que M. le commandant a appris de quelques Portugais et Indiens habitant les bords du Jary que les objets ci-dessus désignés avaient été trouvés au pouvoir des Indiens, d'une peuplade appelée Cazoeira. Ils étaient, disaient-ils, la propriété d'un Français qui y était mort, lequel avait demandé aux Indiens qu'ils le vinssent conduire jusqu'à la rivière Jary.

(*Journal de Calais*, 30 juillet 1828).

guna, gouverneur de la Banda-Oriental, qui se charge d'acheminer cette lettre.

Elle est destinée à faire connoître à Votre Excellence la sollicitude de Sa Majesté pour MM. Bonpland, Hervaud, Escoffier, Rengger, Longchamp, et enfin pour tous les sujets français qui se trouvent dans le territoire soumis à Votre Excellence.

J'invoque pour eux le droit des nations et votre humanité. Je vous prie, au nom du Roi, de vouloir bien leur rendre leur liberté et de leur fournir les moyens de regagner le Brésil. S'il y a des frais à faire, Sa Majesté ordonne à son agent à Montevideo (M. André Cavaillon) de faire honneur à toutes vos demandes à ce sujet, et le charge en outre de vous témoigner sa royale et haute considération.

Pour copie conforme,
S. Grivel.

(*Copie. — Papiers de Grivel.*)

LE CONTRE-AMIRAL GRIVEL AU COMTE CHABROL, MINISTRE DE LA MARINE

Montevideo, le 10 avril 1825.

Monseigneur (1),

Quelques moments avant de quitter Buenos-Ayres j'ai appris du consul général d'Angleterre (M. Parish) qu'il se proposait de faire des démarches pour obtenir du docteur Francia, maître actuel du Paraguay, la liberté de M. Bompland, notre compatriote. J'ai remercié M. Parish de ce véritable service qu'il va nous rendre, mais malgré toute ma gratitude, je n'ai pu m'empêcher d'éprouver un sentiment très pénible. J'ai rougi de voir un Anglais s'interposer entre un sujet de Sa Majesté et une autorité quelconque et j'ai déploré pour la centième fois que nous n'ayons point d'agent consulaire à Buenos-Ayres.

(1) Une copie de cette lettre, transmise au baron de Damas le 23 juin suivant, est conservée avec la lettre d'envoi du comte de Chabrol dans les Archives des Affaires étrangères.

A mon arrivée à Montevideo, j'ai trouvé le moyen d'écrire une lettre au docteur Francia. Je me suis soigneusement informé et du protocole et du ton qu'il fallait prendre avec lui, et j'ai risqué une démarche, dans l'intention d'en finir pour tous les détenus de notre nation, au nombre desquels se trouvent MM. Rengger et Longchamp (1).

Le général Lecor, gouverneur de la Banda-Oriental, a bien voulu se charger d'acheminer ma lettre et de la recommander. Il en espère quelques fruits, sans néanmoins rien garantir, à cause du caractère bizarre du docteur (celui-ci vient de faire fusiller, dit-on, le dernier porteur de dépêches du gouvernement de Buenos-Ayres).

Le consul anglais a mis toute l'obligeance possible dans l'énoncé de ses intentions. Il m'a dit que M. Bompland appartenant à l'Europe savante, chacun devoit se regarder ici comme son compatriote et beaucoup d'autres choses de cette nature; il a réussi à tirer des mains de Francia sept sujets anglais, dont la plupart étaient retenus depuis plus de dix ans.

J'eusse commencé depuis longtemps cette négociation, si j'avais été bien informé ; mais tout me porte à croire que c'eût été sans avantage. Le moment actuel semble plus propice à cause de l'assiette que vont prendre les gouvernements voisins du Paraguay. Le Docteur étant réduit à ne pas rompre avec tout le monde à la fois, ménage le Brésil et cette circonstance nous servira. En tout cas, je ne négligerai rien pour mener à bien cette œuvre de bienfaisance et de justice.

J'exprime à Votre Excellence, comme je l'ai exprimé hautement à Buenos-Ayres, le regret que j'éprouve de ne m'être pas trouvé à Rio-Janeiro, au moment du passage de MM. de La Cerna, Canterac, etc., etc. Quoique je ne doute pas qu'ils n'aient été reçus convenablement des bâtiments de la division, j'eusse été bien aise de leur rendre personnellement toutes sortes de services et de leur prouver que les officiers français savent honorer le courage malheureux.

Ne pouvant me trouver sur les lieux, j'ai du moins donné, par la première occasion qui s'est présentée, les ordres les plus précis

(1) On sait déjà qu'ils étaient Suisses, l'un d'Aarau, l'autre de Lausanne.

à M. Plassan, de leur être utile en tout et pour tout, flatté de satisfaire ainsi aux intentions bienveillantes de Votre Excellence, autant qu'à mes dispositions personnelles.

Veuillez agréer, etc.

S. Grivel.

(*Copie. — Papiers de Grivel.*)

IX

LETTRES RELATIVES A L'INTERVENTION DE WOODBINE PARISH EN FAVEUR DE BONPLAND (1825)

WOODBINE PARISH (1) A GEORGE CANNING (Traduction)

Buenos-Ayres, 8 avril 1825.

Monsieur,

Ayant appris par des personnes récemment arrivées du Paraguay que M. Bompland, le naturaliste et le compagnon de voyage de M. de Humboldt, est encore vivant dans ce pays, et pensant que toute démarche faite pour la délivrance d'un membre si distingué de la société serait, non seulement un acte d'humanité, mais encore un service essentiel rendu à la science en général ; en l'absence de tout agent officiel français qui pût intercéder en sa faveur, j'ai profité de la disposition actuelle de Francia pour lui adresser une réclamation spéciale à ce sujet, demandant pour M. Bompland la liberté de retourner dans sa patrie.

Le compte qui m'a été rendu sur ce qui concerne ce voyageur porte qu'il y a deux ou trois ans, ayant formé un petit établissement dans la province de Misiones, sur les confins du Paraguay, pour la culture de la plante appelée *maté*, il fut tout à coup enlevé

(1) Consul général et chargé d'affaires du gouvernement anglais à Buenos-Ayres.

avec tout son monde et emmené au Paraguay par une troupe de soldats de Francia, après avoir été blessé lui-même et la plupart de ses gens mis à mort. Il a depuis été détenu à Santa-Rosa, petit village de l'intérieur du pays, où il subsiste en distillant des esprits et des parfums.

La seule raison alléguée pour cet acte de violence est que Francia craignait que les établissements de M. Bompland n'entrassent plus tard en concurrence pour la vente du *maté* du Paraguay, principal article d'exportation de cette contrée.

Quoique M. Bompland ne soit pas sujet du Roi, je crois que je n'aurai pas mal fait de profiter de ma position comme agent anglais pour provoquer un acte d'humanité qui, j'en ai la confiance, n'est pas vu d'un œil indifférent par le monde scientifique en général...

WOODBINE PARISH.

LORD GRANVILLE AU BARON DE DAMAS,
MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

(Traduction)

Paris, le 20 juin 1825.

Monsieur le baron,

J'ai la satisfaction de transmettre à Votre Excellence la copie d'une dépêche du Consul général et chargé d'affaires de Sa Majesté Royale à Buenos-Ayres, rendant compte qu'il a pris des mesures pour faire relâcher du Paraguay M. Bompland, le naturaliste et le compagnon de voyage du Baron de Humbold dans l'Amérique du Sud.

J'ai ordre, en communiquant cette dépêche à Votre Excellence, de l'assurer que les démarches ainsi faites par M. Parish en faveur d'un sujet français si distingué par ses connaissances scientifiques ont obtenu l'entière approbation de mon gouvernement.

Je profite de cette occasion pour renouveler à Votre Excellence les assurances, etc.

Signé : GRANVILLE.

X

LETTRE DE L'ADMINISTRATION DU MUSÉUM A AIMÉ BONPLAND (1) (1837)

Paris, 21 juillet 1837 (2).

Monsieur,

L'administration du Muséum vient de recevoir vos lettres du 5 et du 25 janvier 1837 et les *duplicata* de catalogues relatifs à vos envois de 1832 qui étaient joints à la première de ces lettres. Nous saisissons la première occasion qui se présente pour vous témoigner combien l'administration vous est reconnaissante du don que vous avez fait à cet établissement de *toutes vos collections d'histoire naturelle.*

Vous aviez su par notre collègue M. de Mirbel que les vingt-cinq caisses adressées au Muséum en 1832 étaient arrivées en 1833, mais les lettres qui devaient nous faire connaître vos intentions relativement à ces riches collections ne nous étaient jamais parvenues. Nous avons prié notre collègue de vous demander si la totalité de ces collections étaient destinées au Muséum. Vos dernières lettres lèvent nos doutes à cet égard et nous permettent de répartir convenablement dans les diverses parties du Muséum les objets contenus dans ces caisses.

(1) Je renvoie pour la correspondance du Muséum avec Humboldt et Bonpland, au volume précédemment publié : *Lettres américaines d'Alexandre de Humboldt* (Paris, Guilmoto, 1905) où j'ai réuni tous les documents relatifs aux collections offertes au Muséum par les deux voyageurs en 1804 et à la pension accordée à Bonpland en 1805 (pp. 175 et 229-234).

On trouvera à la page 234 du même ouvrage la lettre adressée par les professeurs du Muséum aux deux voyageurs le 25 juin 1805 à l'occasion de la première livraison des plantes équinoxiales présentée par Bonpland. J'ai jugé inutile de transcrire quelques autres formules du même genre, que je trouve dans les procès-verbaux de l'Assemblée, notamment à la date du 30 août 1815.

(2) L'adresse porte : *A Monsieur Aimé Bonpland à San Borja, par Buenos-Ayres.*

Jusqu'à présent nous avions conservé ces objets comme un dépôt, en leur donnant seulement les soins qu'exigeait leur conservation.

Vos herbiers seront particulièrement précieux pour le Muséum. Ceux de votre voyage avec M. de Humboldt, comblent plusieurs des lacunes qui existaient dans l'importante collection que nous possédions déjà ou fournissent des doubles pour l'herbier général, ceux formés dans les Missions depuis votre retour en Amérique nous procureront beaucoup d'espèces qui manquaient complètement dans nos collections, et nous espérons que si vous prolongez encore votre séjour dans cette partie de l'Amérique, vous voudrez bien faire vos efforts pour compléter cette importante collection.

L'absence de toute espèce de renseignement n'avait pas permis de faire usage des écorces, racines et autres substances destinées à des essais d'application aux arts ou à la médecine : ces substances qui ont été conservées avec soin vont être examinées suivant le désir que vous en témoignez.

Les minéraux et échantillons de roches, tant de votre premier voyage que de votre dernier séjour en Amérique, avaient été conservés en dépôt, ils vont être rangés et introduits dans les collections du Muséum.

Enfin, monsieur, nous devons vous remercier également des envois de graines que vous nous avez faits à diverses reprises; un assez grand nombre de plantes provenant de ces graines prospèrent actuellement dans nos serres et nous espérons que vous voudrez bien continuer à les enrichir de tout ce que vous pourrez recueillir dans ce genre.

Si vous pouviez y joindre des individus vivants de plantes du genre *cactus* et des oignons ou tubercules de liliacées, orchidées et autres plantes monocotylédones, ce serait pour notre jardin une acquisition précieuse.

Nous attendons avec impatience les trois caisses (1) que vous nous annoncez par votre lettre du 25 janvier et qui ne nous sont pas encore parvenues. Nous espérons qu'elles nous arriveront d'ici

(1) En note au crayon : *1er octobre 1838.* Ces trois caisses sont arrivées au mois d'août 1837.

à peu de temps et nous vous écrirons aussitôt leur réception.

Veuillez bien recevoir de nouveau l'assurance de la reconnaissance de l'administration du Muséum pour ces divers envois si utiles à cet établissement.

(*Arch. du Mus. d'Hist. Nat.* Minute.)

XI

LETTRE DE D. JUAN PUJOL (1) A AIMÉ BONPLAND (1854)

La Esquina, 18 octobre 1854.

Le gouvernement a décidé la création d'un muséum ou d'une exposition provinciale permanente et est convaincu de ne jamais pouvoir réaliser sa pensée sans le secours des travaux importants et des connaissances étendues de vous-même, comme directeur de cet Institut, ni pouvoir réaliser le noble but vers lequel notre création civilisatrice doit diriger les pas de la patrie. Aussi a-t-il cru bon par le présent rescrit de vous nommer directeur général de l'exposition provinciale permanente avec tous les privilèges, revenus et honneurs qui doivent vous être octroyés par un arrêté que le gouvernement soumettra, le plus tôt possible, au congrès souverain. Le gouvernement se flatte que vous serez tout disposé à vouloir bien honorer, par votre acceptation qu'on ne saurait jamais trop apprécier, ce pays que vous savez si bien estimer et distinguer avec un sentiment si élevé de justice. On ne demande pas de vous le sacrifice d'un service personnel, mais seulement la coopération de votre nom réputé et vos sages conseils afin de réaliser les aspirations et les améliorations utiles qui seront proposées. Notre pensée directrice, en fondant l'Institut de l'exposition permanente, a été d'éveiller parmi nos concitoyens une émulation d'efforts utiles et d'ouvrir une arène où toutes les industries salu-

(1) On a déjà dit que D. Juan Pujol était gouverneur et capitaine-général de la province de Corrientes.

taires à l'homme pourront être représentées en rivalisant de zèle entre elles; de créer un champ dans lequel la rémunération future et les approbations ne seront pas le partage de celui qui sait rompre une lance, mais de celui qui sait le mieux conduire la charrue, planter la vigne et récolter ses raisins. Pour présider à ce grand œuvre de civilisation et de philanthropie et le diriger, le gouvernement appelle et désire le puissant contingent de votre talent consacré aux sciences pratiques. Le soussigné saisit cette occasion de vous saluer respectueusement, de vous offrir ses hommages et sa considération distinguée.

Dieu vous conserve de longues années.

JUAN PUJOL.

(*El Comercio*, 4 mars 1855) (1).

XII

LETTRES DE F. VON GULICH (2) A LA RÉDACTION DU JOURNAL *BONPLANDIA*, RELATIVES A AIMÉ BONPLAND (1854-1857)

I

Buenos-Ayres, 15 septembre 1854.

Un hasard ami a fait que, lorsque j'arrivai à Montevideo au commencement de l'année, M. Bonpland y était aussi en visite. A peine au bout de sept semaines de traversée avais-je touché le sol que M. Bonpland se rendait chez moi. Il avait appris par hasard du capitaine du navire qui m'avait amené d'Europe, en se trouvant à table avec lui sur le vaisseau-amiral français, que je lui apportais une lettre d'Alexandre de Humboldt et il venait la cher-

(1) Cf. *Bonplandia*, 1855, III Jahrg. S. 292.

(2) Ministre résident du roi de Prusse et consul général pour le Chili et les États de la Plata.

cher. Lorsque le soir du même jour je lui rendis visite chez lui, il me présenta la lettre de Humboldt en me priant de lui en lire un passage qu'il ne pouvait lire lui-même à cause de sa vue basse. Alexandre de Humboldt raconte à cet endroit à son ami et à son ancien compagnon de voyage comment un des meilleurs journaux allemands actuels de botanique porte le nom de *Bonplandia.* Ce fut avec un sourire amical et fin sur un visage encore animé de jeunesse que le digne vieillard, excessivement bien conservé, reprit la lettre, se fit montrer surtout l'endroit où se trouvait : *Bonplandia*, et s'écria avec beaucoup de bonhomie : Bonplandia, Bonplandia, c'est curieux !

Notre entretien s'égara bientôt sur des objets d'un autre ordre, mais lorsque je prenais congé du compagnon si sympathique de gloire et de voyage de notre célèbre compatriote et que j'étais déjà sur la porte, je remarquai qu'il saisit encore une fois la lettre et répéta encore : « Bonplandia, Bonplandia, mais c'est curieux ! » Je n'ai pu me priver de rapporter ce trait à l'honorable rédaction du journal qui doit rappeler aux adeptes de la botanique les mérites de Bonpland par le nom qu'il porte en tête. La modestie aimable avec laquelle l'excellent vieillard accepta une nouvelle, qui l'intéressa évidemment beaucoup et lui causait une joie visible, est restée pour moi inoubliable. Bonpland n'est pas versé dans la langue allemande ; cependant, comme je le connais, je crois pouvoir admettre qu'il y aurait pour lui grand intérêt à lui faire connaître en personne sa filleule dont il ne sait encore que le nom. Si l'honorable rédaction voulait donc m'envoyer sous bande et à l'adresse désignée quelques exemplaires de *Bonplandia* pour son parrain, j'en ferais avec plaisir l'expédition à Bonpland avec lequel je suis en correspondance. Je ferai remarquer en passant que Bonpland se trouve en ce moment à Santa-Ana sur les bords de l'Uruguay et s'occupe de recueillir graines, plantes et arbrisseaux de ces régions pour le jardin botanique d'essai d'Alger, sur le désir du ministre de la guerre de France auquel ce jardin ressortit. Bonpland s'occupe encore toujours de botanique ; dernièrement il a été invité par un journal publié depuis quelque temps à Montevideo par des médecins, journal à matières purement médicales, exceptionnellement botaniques, à soutenir par quelques travaux cette jeune entreprise. Dans ma dernière lettre j'ai adressé à

Bonpland une prière semblable, notamment de m'envoyer un travail pour *Bonplandia*.

Je crains seulement qu'il soit précisément occupé en ce moment de choses plus pressées ; autrement il m'aurait fait grand plaisir s'il avait pu envoyer en son temps à votre rédaction un article écrit *de la main d'Aimé Bonpland*. Je termine en priant l'honorable rédaction d'accepter l'assurance de ma parfaite considération.

Votre, etc.

F. VON GULICH.

Post-Scriptum. — L'éditeur d'un journal d'ici, qui s'occupe d'intérêts matériels, un Français très instruit et très cultivé, M. Pellegrini, qui possède un talent particulier de portraitiste, a fait il y a plusieurs années le portrait de Bonpland et l'a très bien réussi. Il reproduira ce portrait dans le prochain numéro de son journal et j'offrirai à l'honorable rédaction de *Bonplandia* quelques exemplaires qu'il m'a promis. Si, comme je n'en doute pas, il tient parole, je me ferai un plaisir tout particulier de les faire parvenir à la plus prochaine occasion à l'honorable rédaction de la *Bonplandia* (1).

II

Buenos-Ayres, 25 novembre 1854.

J'espère que la longue lettre de Buenos-Ayres du 15 septembre (2), que je vous ai envoyée par l'entremise du Dr Baron de Stockmar, de Iéna, vous est parvenue en temps utile. Je ne sais pour quelles raisons M. Pellegrini qui est mentionné dans cette lettre ne m'a pas encore envoyé les portraits de M. Bonpland, bien qu'ils soient prêts. Il semble les retenir par un motif d'éditeur pour son excellente revue mensuelle, jusqu'à ce que la biographie de Bonpland dont le portrait est l'appendice et qui doit paraître dans le prochain numéro, soit achevée. La biographie est rédigée par un

(1) *Bonplandia*, 1854, II Jahrg. S. 295-296.
(2) Voyez plus haut p. 273.

homme qui est aujourd'hui le seul dans la région de La Plata, qui puisse prétendre au nom de savant dans le sens où on le comprend dans l'Europe Centrale, c'est un Napolitain, Don Pedro Angelis (1), antérieurement précepteur des fils de Murat et plus tard rédacteur du *Journal Officiel* du général Rosas pendant sa dictature.

J'ai réussi à obtenir cependant un unique exemplaire en lithographie dudit portrait qui offrira, comme supplément, de l'intérêt pour son journal et ses lecteurs et je me fais un plaisir de pouvoir l'annexer à cette lettre. Comme j'ai encore le souvenir le plus vivant de Bonpland par suite de relations fréquentes au mois de février dernier — j'étais alors atteint d'une entérite due au climat et Bonpland venait souvent s'asseoir près de mon lit et me prescrivait même de temps à autre une ordonnance — je puis en même temps vous confirmer par expérience personnelle que ce portrait dû au talent de M. Pellegrini est absolument ressemblant et qu'il rend notamment d'une manière admirable l'expression de la physionomie. Ladite biographie de Bonpland paraîtra, je pense, dans le courant du mois dans le numéro de décembre de la *Revista del Plata*, et il y a déjà quelque temps M. Pellegrini m'a prié de faire parvenir quelques exemplaires à M. le baron de Humboldt et à vous, désir auquel je me rendrai naturellement avec un plaisir particulier.

Votre, etc.

F. von Gulich (2).

III

Buenos-Ayres, 1er décembre 1854.

Peu avant le départ du vapeur postier, m'est arrivé pour vous le numéro de novembre de la *Revista del Plata* qui contient le commencement de la biographie de Bonpland écrite par l'éminent

(1) Le Napolitain Pedro de Angelis avait été attiré à Buenos-Ayres par Rivadavia, en même temps que Joaquim Mora et quelques autres. Rivadavia ne tint aucune des promesses qu'il avait faites et Angelis dut se faire imprimeur et journaliste. (A. Brunel, *op. cit.*, p. 68.)

(2) *Bonplandia*, III Jahrg. S. 46.

savant italien, Pedro de Angelis. Pour ne vous causer aucune dépense je l'envoie à M. le conseiller des comptes Hesse, au ministère du Commerce à Berlin et je le prie de vous le faire parvenir le plus tôt possible. Je me reporte pour la biographie et pour le portrait, à ma lettre du 25 novembre plus détaillée et que je vous ai envoyée également par ce vapeur, mais par l'entremise de M. Alexandre de Humboldt. Le rédacteur de la *Revue* remarque dans la préface qui précède la biographie, page 281, qu'il a dessiné, il y a quinze ans, le portrait d'après lequel est faite la lithographie.

Si cet homme n'était pas aussi digne de foi, j'élèverais un doute. Comme je le disais dans la lettre précédente, j'ai été en relations fréquentes avec Bonpland au mois de février de cette année et j'aurais cru, si cette remarque ne m'avait pas appris autre chose, que la lithographie représente Bonpland tel qu'il est aujourd'hui et non comme il y a quinze ans. Il s'est conservé d'une façon si extraordinaire, il s'est maintenu si jeune comme son ami Humboldt fêté par nous tous, que son portrait n'a pas changé. J'ai rarement vu un portrait mieux réussi, et reproduisant aussi bien l'expression de l'âme. A mesure que la suite de la biographie paraîtra je continuerai à vous l'envoyer; je vous prie, dans le cas où vous en donneriez une traduction dans votre estimée *Bonplandia*, de me faire parvenir les numéros en double et aujourd'hui encore je vous salue avec la considération la plus distinguée.

Votre, etc.

F. von Gulich (1).

IV

Buenos-Ayres, 15 avril 1855.

M. Pedro de Angelis, l'ami et récemment le biographe de Bonpland, me communique qu'il a l'intention de rédiger une nouvelle édition augmentée de sa notice biographique sur la vie de Bonpland (que je vous ai envoyée dernièrement). A cette occasion, j'ai particulièrement attiré son attention sur ce fait, qui lui est resté

(1) *Bonplandia*, 1855, III Jahrg. S. 46-47.

inconnu jusqu'à présent, qu'il existe en Allemagne un journal qui porte le nom de *Bonplandia* en l'honneur du vénéré naturaliste. M. de Angelis dès lors tient beaucoup à recevoir quelques notices spéciales sur l'origine de cette feuille. Le soussigné par trop profane en botanique et appelé par sa profession dans d'autres directions scientifiques n'a malheureusement pas été à même de pouvoir les procurer. A la vérité pour ne pas rester tout à fait étranger, par mon éloignement de la patrie, aux travaux publiés dans le domaine des sciences qui me sont étrangères, je suis abonné au *Centralblatt* littéraire, excellemment rédigé par le docteur Zarnke et que je reçois régulièrement.

Par ce journal je vois de temps à autre les travaux de *Bonplandia;* cependant ces notices sont insuffisantes pour le but présent. Je prie par conséquent l'honorable rédaction de vouloir bien me donner le plus tôt possible et autant que possible en langue française (car M. de Angelis ne connaît guère l'allemand) des renseignements explicites sur les points suivants :

Origine du journal, raison la plus prochaine de sa dénomination, nom du rédacteur, lieu de la publication, quand il a commencé à paraître, périodicité, prix d'abonnement, travaux et articles, de valeur particulière qu'il contient et qui ont trait à Bonpland ou Humboldt, etc.

Dans l'espoir que vous aurez reçu exactement ma dernière lettre détaillée du 12 janvier de cette année (1), ainsi que les précédentes du 15 septembre, 25 novembre et 1er décembre de l'année précédente, je signe avec ma considération distinguée.

F. von Gulich (2).

V

Buenos-Ayres, 18 avril 1855.

Par l'entremise très aimable de S. Exc. le Cons. intime, M. le baron Alexandre de Humboldt, j'ai le plaisir de vous faire parvenir un numéro d'*El Comercio* (n° 155 du 4 mars 1855), jour-

(1) Cette lettre manque à la série.
(2) *Bonplandia,* 1855, III Jahrg. S. 289.

nal paraissant à Corrientes. Le décret du gouverneur de la province de Corrientes concernant Aimé Bonpland, contenu page 2, ligne 3, parmi les documents officiels, ainsi que la réponse de Bonpland qui l'accompagne, pourront être des documents intéressants pour *Bonplandia* et ses lecteurs (1). Je remarque à cette occasion que ledit gouverneur et capitaine-général Don Juan Pujol appartient aux hommes d'État de l'Amérique du Sud les plus éclairés et les plus méritants. D'ailleurs une bienveillance et un intérêt particuliers le distinguent à l'égard de cet excellent Bonpland, toujours debout comme notre Humboldt, dans une vigueur des plus actives, malgré ses quatre-vingts ans.

Votre, etc.

F. VON GULICH (2).

VI

Buenos-Ayres, 22 juillet 1855.

La rédaction de *Bonplandia* aura reçu, comme je l'espère, en temps utile ma dernière lettre du 15 avril de cette année, vous transmettant un désir du savant bien connu Pedro de Angelis et celle du 18 avril dernier. A cette lettre était joint un numéro du journal qui paraît à Corrientes, *El Comercio de Corrientes*, avec un décret du capitaine-général et gouverneur de la province de Corrientes, M. Pujol, qui institue un muséum d'histoire naturelle à Corrientes et nomme Bonpland directeur honoraire de ce muséum. Dans l'intervalle les numéros de votre estimé journal du 15 février, n° 3, et du 1er avril, n° 6, me sont arrivés en double ici ; ne connaissant *Bonplandia* que de nom, j'ai pris connaissance du contenu avec un intérêt particulier et j'ai envoyé un exemplaire à M. A. Bonpland qui avait déjà exprimé le désir, il y a trois mois, de connaître *de visu* sa filleule. — Je serais très reconnaissant à l'honorable rédaction de me faire d'autres envois de quelques numéros intéressants et applicables aux conditions locales de ce pays. — Le mémoire relatif à la *Revista del Plata*, contenu dans un des numéros qui m'ont été envoyés, a causé beaucoup de plaisir à M. Pellegrini, le dessinateur émérite du portrait de Bonpland. Un jeune Argentin adonné avec prédilection aux études de

(1) Voyez plus haut p. 190 et 272.
(2) *Bonplandia*, 1855, III Jahrg. S. 289.

droit allemand, M. Luis Jacobé, qui s'est donné la tâche de propager la rédaction allemande du droit romain sur la terre argentine et qui entretient dans ce but des relations étroites avec le soussigné et prépare à cet effet un long séjour en Allemagne, n'a pas manqué de communiquer à ses compatriotes, dans l'article annexe du journal *la Cronica* du 5 juillet dernier, n° 340, l'opinion flatteuse que *Bonplandia* exprime dans le travail mentionné au sujet de l'avenir de ce pays. — Comme vous le savez, Bonpland habite alternativement au Brésil et sur la rive droite de l'Uruguay dans la province argentine de Corrientes. Le gouverneur de cette province, M. Pujol, est un des hommes d'État les plus remarquables de l'Argentine, et s'efforce avec zèle de transplanter la civilisation européenne dans sa province qui se trouve encore dans des conditions très primitives. C'est un ardent admirateur, un ami fidèle et un protecteur infatigable du vieux Nestor de la botanique, de sa science aimable, ainsi que vous avez nommé dernièrement cette science. Il encourage les efforts de Bonpland où et comme il peut, et Bonpland lui est dévoué avec beaucoup d'attachement.

Ces deux hommes entretiennent une active correspondance (1), surtout sur les choses d'intérêt général de la province de Corrientes. Récemment la fondation d'un muséum d'histoire naturelle dans Corrientes et la propagation de la culture du *yerba maté* dans cette province ont été les sujets de ces échanges de lettres. Les conditions économiques et botaniques du yerba maté, le mode de soins de culture à lui donner dans les *yerbales*, le mode d'emploi, tout cela sera mieux connu de la rédaction spéciale de *Bonplandia* que du soussigné profane en spécialité botanique. L'*yerba* maté est pour l'Américain du Sud dans la moitié méridionale de la presqu'île, au Brésil méridional comme dans les contrées de la Plata, au Paraguay comme en Bolivie et au Chili, un besoin bien plus impérieux que le chocolat pour l'Espagnol, le café pour l'Allemand, le thé pour l'Anglais. Il est cultivé, comme vous savez, de préférence au Paraguay, mais aussi en moindre proportion dans le Brésil méridional et le Parana. Le yerba du Paraguay est au *yerba* de Parana ce que le moka est au café du Brésil. L'état florissant dans le-

(1) Voyez plus haut p. 190, 192, 194.

quel se trouvent les finances de l'Etat du Paraguay, les mieux organisées de tout le sud hispano-américain avec celles du Chili, tient à l'exportation de l'*yerba* que le gouvernement du Paraguay ou son autocrate, le dictateur Lopez, a monopolisée comme un droit régalien. L'exportation de l'yerba joue dans l'économie politique du Paraguay le même rôle que le guano dans celle de l'Etat du Pérou, sauf qu'ici un gouvernement moins sévère a su tirer moins d'avantages pour la collectivité de cette riche ressource, que le gouvernement plus économe de ce petit pays primitif l'a fait de la plante procurant des revenus plus modestes. Le gouverneur susnommé, et capitaine-général de la province de Corrientes, M. Pujol, fait parfois reproduire pour l'instruction générale la correspondance échangée avec Bonpland, dans le *Comercio del Corientes*, journal administratif très bien rédigé, paraissant dans la province de Corrientes. On a déjà mentionné plus haut un échange de lettres entre Bonpland et Pujol, dont je vous ai déjà parlé dans une occasion antérieure et qui concerne le muséum d'histoire naturelle à ériger à Corrientes. Le soussigné ne pensait pas pouvoir plus convenablement saluer l'édification d'un muséum d'histoire naturelle au milieu de la solitude et du désert de l'Amérique du Sud qu'en lui envoyant le dernier portrait de Humboldt qui lui était resté. La *Bonplandia* bien reliée, pensais-je, ferait bien dans le muséum dont Bonpland est le directeur honoraire, dans la capitale de la province où il a passé la dernière moitié de sa vie dans une robuste activité. Si donc vous possédiez encore un exemplaire complet des années précédentes de *Bonplandia* et si vous vouliez l'utiliser dans ce but, c'est avec plaisir qu'éventuellement j'en ferais l'expédition. Aujourd'hui j'ai la satisfaction de vous envoyer deux lettres de Bonpland à Pujol prises au *Journal de Corrientes*, lettres en espagnol que je joins à celle-ci. Elles ont pour objet la propagation de la culture de l'*yerba* dans la province de Corrientes, et Bonpland, comme vous le voyez d'après les plantations, se promet de nombreux avantages économiques de cette culture pour cette province déjà très chaude et par conséquent accessible seulement à quelques céréales. J'ajoute encore à cette lettre un numéro d'un journal français l'*International*, publié ici et ayant récemment cessé de paraître par suite du manque d'abonnements ; le rédacteur de ce journal me pria dans son temps de

transcrire une lettre de Bonpland à un géologue de mes amis à Mercedes, la deuxième capitale de la République Orientale, M. le docteur Vasconcellos, l'auteur d'un travail géognostique intéressant sur les conditions du sud-est du Brésil. Afin de la communiquer dans son journal et faire connaître celle de l'ami Bonpland qui vit ici, je la laissai publier selon son désir dans son journal. J'avais alors obtenu cette copie de Vasconcellos pour M. Alexandre de Humbolt et je vous envoyai aussi une copie de cette lettre par une entremise bienveillante pour la filleule de Bonpland, mais très pris par mes affaires de service, je n'ai pu ni copier moi-même cette lettre ni la revoir et, écrite par une main inhabile, elle peut à peine avoir été lisible pour vous. C'est pourquoi la reproduction française ci-jointe (1) pourra peut-être avoir encore un intérêt pour vous. Cette lettre a été écrite en langue française, celle à Pujol mentionnée antérieurement l'a été au contraire en langue espagnole. En ce moment s'arrête ici pour partir pour l'Europe un jeune frère de Pujol, qui se rend à Paris pour étudier la médecine et pense aussi visiter Londres et Berlin, une fois ses études terminées. Je me permettrai de lui donner pour vous une lettre de recommandation : le jeune aspirant désire connaître le directeur de *Bonplandia* et il est à souhaiter pour celui-ci, je le pense du moins, de connaître personnellement un frère de l'homme qui est l'ami fidèle et l'appui infatigable de celui qui malgré son grand âge, malgré ses quatre-vingts ans, a encore la force de jeunesse du compagnon de voyage de Humboldt. Le jeune Pujol fait le voyage en Europe sur un paquebot français, accompagnant un envoi de son frère pour une collection à Paris : animaux sauvages vivants provenant du Gran-Chaco que les savants de l'Amérique du Sud étudient d'après le travail solide de notre géographe allemand Wappeus, ainsi que me le disait dernièrement en propres termes l'écrivain argentin Sarmiento en rendant justice aux travaux de Wappeus.

Avec ma considération distinguée (2).

F. von Gulich.

(1) Voyez plus haut, p. 166.

(2) J'ai cru inutile de reproduire une dernière lettre de von Gulich imprimée dans le *Bonplandia* (p. 350, 1er déc. 1857) et qui n'ajoute rien d'essentiel aux précédentes.

XIII

LETTRE ET DIPLOME DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE GREIFSWALD ADRESSÉS A AIMÉ BONPLAND (1) (1856)

Très honoré monsieur,

Par vos ouvrages d'histoire naturelle, si multiples et si vastes, par vos collections, en qualité de compagnon de voyage de notre grand compatriote Alexandre von Humboldt, lors de sa grande expédition dans l'Amérique du Sud, vous avez acquis des mérites scientifiques si notables, reconnus déjà de l'Europe entière, que notre faculté des lettres, soussignée, a éprouvé une joie toute spéciale à témoigner officiellement de l'estime où elle tient vos hauts mérites en vous décernant le titre de docteur ès lettres et de maître ès arts, — honoris causa — à l'occasion du 400e anniversaire de la fondation de notre Université. Nous vous envoyons ci-joint, très respectueusement, le diplôme qui constate cette nomination et exprimons en même temps le vœu que la Providence vous permette de jouir longtemps encore des fruits de vos grandioses travaux.

(*Gr. d.*, octobre 1856) (2).

(1) Copies tirées des actes de la Faculté des lettres de l'Université royale de Greifswald.

(2) En même temps qu'il voulait bien m'adresser la copie de cette lettre et du diplôme qui suit, M. Schuss, recteur de l'Université de Greifswald, me faisait tenir l'accusé de réception de l'envoi fait à Bonpland, daté de Montevideo, 6 mars 1857, et signé de *Von Gülich*, plus le procès-verbal de la séance de la Faculté relatant la réception de la lettre de remerciements de Bonpland datée de Corrientes, 25 mai, dont l'original ne s'est pas retrouvé dans les Archives de l'Université. J'ai déposé tous ces documents à la Bibliothèque du Muséum.

QUOD FELIX FAUSTUMQUE SIT
Auctoritate et summis auspiciis
SACRÆ REGIÆ MAIESTATIS
FRIDERICI GVILELMI IV
Borussorum Regis Augustissimi
Fortis, Pii, Felicis
FASCES ACADEMICOS TENENTE
Viro Magnifico
GEORGIO FRID. SCHŒMANN
I. V. et Phil. D. AA. LL. M. Reg. Aug. A Consil. Regim.
Intim. Litt. Græc et Lat. Prof. P. O., etc., etc.
EGO
IOHANNES AUGUSTUS GRUNERT
Philosophiæ Doctor Artiumque Liberalium Magister
Matheseos Professor Publicus Ordinarius, etc., etc.
Ex Amplissimi Philosophorum Ordinis Consulto
et Decreto
INTER QUARTORUM HUJUS ACADEMIÆ SÆCULARIUM SOLEMNIA
Virum Ilustrissimum Ac Summe Venerandum
AIMÉ BONPLAND
Francogallum
Musei Nat. Hist. Prov. Corrientes Directorem Honorarium.
Ord. Boruss. Aq. Rubr. Class. Tert.
et Francogall. Leg. Hon. Equitem
Alexandri ab Humboldt In Itinere Americano Comitem Exoptatissimum et Praestantissimum, Cum de Universa Re Botanica Tum de Flora Americæ Australis Immortaliter Meritum,
PHILOSOPHIÆ DOCTOREM ARTIUMQUE LIBERALIUM MAGISTRUM
Honoris causa
CREO, DECLARO, RENUNTIO
Omniaque Eidem Iura Ac Privilegia Huic Gradui A Summis
Imperantibus Concessa Confero, Collata Significo Idque
Ex Auctoritate Mihi Mandata Legitime Riteque Pactum Esse
PUBLICO HOC DIPLOMATE
Sigillo Philosophorum Ordinis Munito Testor
Pronuntio Atque Confirmo.
FAXIT SUMMUM NUMEN UT IPSI CEDAT FELICITER

P. P. In Universitate Studiorum Gryphica
Die XVII Mensis Octobris A. S. R., MD CCCLVI

Typis Frid. Guil. Reg. Univers. Typogr. (1).

XIV

LETTRES D'AVÉ-LALLEMANT A ALEXANDRE DE HUMBOLDT (1858)

I

San Borja sur l'Uruguay, 10 avril 1858.

Je m'étais fermement proposé lorsque, de Porto-Alegre, j'entrepris mon voyage à Rio Pardo et aux missions de San Miguel, San Lourenço, San Luiz et San Angelo, de vous donner de San-Borja même, des nouvelles de votre ancien compagnon de voyage ; cela avait même été la raison pour laquelle j'imprimais cette direction à mon voyage. Cependant j'apprenais déjà en route que le doyen des botanistes n'habitait plus à San-Borja. Je voulais au moins visiter la ville où pendant vingt ans il avait soigné son jardin et ses fleurs. Son meilleur ami d'ici, le vicaire Gay, chez lequel j'habite, m'a déjà raconté beaucoup de choses. Je tire les lignes suivantes de mes notes :

En 1853, Bonpland alla s'établir à Corrientes, à peu près à 6 leguas de distance de l'Uruguay, en face de la ville brésilienne de Uruguayana. Il y a quelques mois encore, M. Gay avait des lettres de lui. Bientôt cependant, la nouvelle arriva que le vieillard aurait été gravement malade. Lorsque M. Gay lui écrivit pour avoir quelque nouvelle de son état, il ne reçut pas de réponse et dans mon séjour à San Borja, on doutait qu'Aimé Bonpland fût encore en vie.

Je me décidai fermement dès lors à visiter son estancia de Santa Ana à Restauracion sur l'Uruguay, pour pouvoir envoyer

(1) Cachet rond aux initiales S. L.

en Europe les nouvelles les plus exactes du compagnon de voyage de mon cher protecteur Alexandre de Humboldt.

Dans son dernier séjour à San-Borja, Bonpland s'était fait faire un daguerréotype. M. Gay m'a montré un de ces daguerréotypes; combien j'aurais aimé à en posséder un ! C'était un visage aimable, bon, avec de profondes rides, d'un aspect tranquille, simple, modeste. A la boutonnière, était le ruban rouge de la Légion d'honneur.

Nous allâmes à sa maison de campagne d'autrefois et à son jardin. — La maison avait encore son toit de paille, ses simples murs de terre glaise soutenus par des bambous. La chambre à coucher était encore intacte, ayant exactement 144 pieds carrés de surface. Bonpland avait eu sa pharmacie sur un mur, car Bonpland pratiquait comme médecin à San-Borja de la façon la plus désintéressée. Sa chambre à coucher était à côté, ainsi que la cuisine, le laboratoire, etc., tout cela était cependant tombé en ruines. Ses chaises simples, de bois tourné, peintes en vert foncé avec des bandes jaunes, étaient chez le vicaire Gay dans sa demeure ; j'avais trois de ces chaises dans ma chambre.

Le jardin était dans une situation aussi déserte et vide que l'habitation du célèbre botaniste. De beaux orangers et pêchers, quelques buissons de rosiers, etc., émergeaient encore des mauvaises herbes ; partout on pouvait reconnaître la main ordonnée du jardinier expert. Et cependant tout me semblait comme un cimetière solitaire sans tombe, sur lequel les plantes mêmes jetaient une tranquille tristesse !

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis ?

(Hor., I, 24 ; v, 1-2.)

Dans l'habitation il n'y avait plus rien, pas même la porte, seulement l'ouverture, de sorte que je cherchais vainement un souvenir pour moi, Je découvris alors immédiatement sur le sol, à côté de la porte, une corne à boire, aussi simplement façonnée que celles dont les Indiens et d'autres indigènes se servent pour puiser de l'eau et conserver le lait; une corne à boire tout à fait classique comme celle dans laquelle j'avais maintes fois bu du lait au Brésil. Je la pris et l'emportai en sûreté de conscience, comme une chère

et précieuse relique de la maison de Bonpland à San-Borja sur l'Uruguay.

Je descendrai de bonne heure après-demain l'Uruguay, jusqu'à Uruguayana ; j'ai loué il y a quelques heures au Paso, où l'on traverse pour Corrientes, une chalana pour le voyage de 36 leguas, et j'espère vous envoyer les nouvelles les plus certaines de votre ancien compagnon de voyage.

AVÉ-LALLEMANT.

II

Uruguayana sur l'Uruguay, 19 avril 1858.

Je suis revenu hier de mon excursion à Corrientes et de ma visite inutile chez Aimé Bonpland.

Comme je n'ai pas rencontré votre compagnon de voyage à San-Borja, je suis allé dans le pays à Itaqui et de là j'ai descendu le fleuve jusqu'ici. Je suis allé aussitôt à la petite ville de Restauracion et le lendemain matin j'ai parcouru à cheval les huit leguas jusqu'à Santa-Ana qui est isolée et où habite aujourd'hui M. Bonpland.

J'avais entendu tant de choses sur le cher vieillard et sur sa simplicité d'ailleurs un peu extraordinaire, que je ne m'étonnais plus de le trouver dans une situation extrêmement misérable, comme je le présumais mélancoliquement.

L'habitation d'Aimé Bonpland se compose de deux grandes cabanes dont les murs de terre glaise sont soutenus par des bambous et de légères poutrelles, sous un toit de paille. Contre ces cabanes se trouve placée encore une sorte de baraque qui sert de cuisine. Les deux cabanes ont chacune une porte, mais pas de fenêtre, car une lumière suffisante pénètre à travers les fentes des murs. Contre le dos d'une cabane s'appuient deux troncs d'arbres, afin qu'elle ne tombe pas en arrière.

Le vieux maître dormait dans une cabane ; j'allai dans l'autre qui sert de chambre d'habitation, de salle à manger et de salon. Une large planche, posée sur deux tonneaux, servait de table ; un banc et deux chaises avec un bois de lit, sans lit, formaient le mobilier. Je ne pus arrêter un soupir.

Enfin le vieillard vint lui-même, habillé simplement d'une chemise et d'un pantalon ; quatre-vingt-cinq ans d'une vie agitée avaient creusé de profondes rides dans ce visage aimable dont les yeux promenaient un regard aussi pur et clair qu'il avait pu toujours l'être.

Il me reçut cordialement et amicalement et s'excusa de la pauvreté de son intérieur, que son hospitalité trahit encore davantage ; en me faisant griller de la viande, c'est à peine s'il put me donner un couteau et une fourchette sur une assiette d'étain. — Après avoir pris mon repas en m'aidant de mon couteau et de mes doigts, nous entamâmes une longue causerie qui le fatigua et l'épuisa; il est fortement atteint d'un catarrhe chronique de la vessie. — Je visitai alors son jardin qui était très joliment installé, mais devenu aussi inculte que celui de San-Borja. Le jardinier ne peut plus veiller comme autrefois, c'est ce que je vis dans tous les coins, sur tous les chemins!

Quels biens pouvait avoir le vieux Bonpland? Son Estancia, dont lui a fait présent le gouvernement de Corrientes, vaut 10.000 thalers espagnols, puis il a 3.000 francs de pension de la France (pour le don de son grand herbier, qu'il fit en commun avec Alexandre de Humboldt au muséum du Jardin des Plantes durant l'été de 1804); il pouvait vivre tout à fait à son aise, mais une agitation étonnante et sans trêve l'en empêcha. Il a devant lui une quantité de projets, de spéculations et d'entreprises pour la réalisation desquels il supporte des privations à peine imaginables. Aussi ne se laisse-t-il ni conseiller ni aider. Tout le monde a pour lui de la considération et le vénère, mais il n'accepte rien de personne, et redoute presque, s'il était dans le besoin, de revenir au milieu des hommes, parce qu'ils pourraient lui offrir assistance. On doit le laisser tout à fait tranquille.

Il a déposé toutes ses collections et tous ses manuscrits à Corrientes; il collectionne et annote toujours, mais il y a là quelque chose de défectueux. Lui-même accorde qu'il n'a pu se tenir au niveau de la science, et l'on pourrait ainsi trouver dans ses collections, à côté de choses remarquables, certaines choses surannées et incomplètes.

Le lendemain matin il était fatigué et affecté d'une nuit de douleurs. Je le priai vivement de me dire si je ne pouvais lui être

utile en quelque chose, autant qu'il était possible. Mais il en fut avec moi comme avec tous ses amis, il n'avait pas besoin de services. Et comme je ne pouvais et ne devais servir en rien le cher vieillard, je pris congé de lui, le cœur ému et plein d'une profonde tristesse. Combien j'aurais aimé le sauver, le ramener au monde civilisé! Mais je sentis avec lui que son temps était passé. Il n'y avait plus de présent ; il appartenait à la première moitié du XIX[e] siècle, non à la seconde : — monument mélancolique pour tous ceux qui poursuivent quelque chose de grand, de glorieux dans la science et n'oublient qu'une chose, c'est que toute floraison intellectuelle n'a complètement son parfum et son éclat que là où elle est tissée d'une main habile dans la couronne de la civilisation européenne.

Bonpland me parut être ému lorsque je pressai en le quittant ses deux mains flétries de mes mains. Ses amis l'ont trouvé sensiblement baissé depuis trois mois. Qui sait si le vieillard n'a pas eu la même impression que moi-même? J'ai peut-être été un des derniers messagers venant d'Europe, ayant fait des milliers de kilomètres, pour lui offrir au nom de la science un témoignage d'estime, d'attachement et d'affection cordiale.

Je montai à cheval et je chassai tout seul dans la direction du nord à travers la verte campagne. Aucun chemin ne me conduisait, aucun compagnon ne me troublait; j'étais seul avec mes tristes pensées tournées vers Bonpland arrivé dans la vieillesse et le passé.

Votre tout dévoué,

LALLEMANT, D[r] méd.

XV

LETTRE DE WOODBINE PARISH (1) A ALEXANDRE DE HUMBOLDT (2)

S. Léonard-sur-Mer, 5 août 1858.

Mon cher baron Humboldt !

Un journal de Buenos-Ayres, que j'ai reçu aujourd'hui, communique la nouvelle de la mort de M. Bonpland dans la province de Corrientes le 4 mai, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Ses compatriotes, aussi bien que la colonie anglaise de Buenos-Ayres, se proposent d'élever un monument convenable en souvenir de ses aimables qualités et de ses longs et infatigables travaux au profit de la science, tandis que les feuilles publiques de ce pays semblent anxieuses de rendre justice à sa mémoire, comme votre vieux compagnon et assistant dans la glorieuse exploration de ces terres inconnues du nouveau monde, dont vos récits ont rendu le nom aussi impérissable que le vôtre.

Quoi qu'il ne soit pas fait mention de ses collections, j'ai la confiance qu'elles ne seront pas plus perdues pour la science et pour l'Europe, que celles qu'il avait faites pendant son premier séjour dans l'Amérique du Sud.

J'espère, mon cher baron, que vous êtes vous-même en aussi bonne santé que vous pouvez l'attendre à votre âge et que vous êtes encore capable de continuer ces travaux qui réjouissent et instruisent vos amis.

Avec mes meilleurs souhaits, croyez-moi toujours, mon cher baron,

Votre très fidèle serviteur,

WOODBINE PARISH.

(1) Ancien consul général et chargé d'affaires anglais à Buenos-Ayres.

(2) Traduite du texte anglais, communiqué par Humboldt au *Bonplandia* (Jahrg, VI, nº 15, 15 Aug. 1858).

XVI

LETTRE DU COMTE DE BROSSARD, CONSUL DE FRANCE A L'ASSOMPTION, AU SUJET DES MANUSCRITS ET COLLECTIONS DE BONPLAND

(1858)

A S. E. LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Dès que la mort de M. Bonpland a été connue, les agents de l'Empereur dans ces contrées se sont vivement préoccupés des moyens de recueillir, dans l'intérêt de la gloire nationale, les manuscrits et les collections que pouvait avoir laissés l'illustre vétéran de la science. En ce qui me concerne, je savais, à n'en pouvoir douter, qu'il y avait à faire des recherches utiles à Corrientes, et je me suis fait un devoir de proposer au Ministre de Sa Majesté près la Confédération Argentine de profiter pour m'y livrer personnellement de la facilité des communications entre ma résidence et cette ville. M. Lefebvre de Bécour n'ayant point désapprouvé cette pensée, je n'ai point hésité à prendre sur moi de la mettre à exécution et j'ai la satisfaction de pouvoir annoncer à Votre Excellence que mes prévisions se sont réalisées, tout au moins en partie.

M. Bonpland avait laissé, entre les mains d'une famille amie (1), les registres et manuscrits dont j'ai l'honneur de mettre la liste sous les yeux de Votre Excellence. Cette famille n'a cru pouvoir mieux remplir les intentions présumées de l'illustre défunt qui n'a fait en mourant aucunes dispositions testamentaires qu'en me remettant ce dépôt sur la destination ultérieure duquel je demande par ce courrier des instructions à M. Lefebvre de Bécour.

Les quatre volumes in-4° du journal botanique de M. Bonpland contenant la description de deux mille quatre cent quarante-neuf espèces et son catalogue géologique comprenant celle de trois

(1) Il s'agit certainement des Perrichon, de Corrientes.

cent cinquante-sept échantillons, constituent évidemment, monsieur le ministre, la partie la plus importante de ses papiers. L'intérêt en serait sans doute beaucoup augmenté, si les objets mêmes, recueillis par M. Bonpland pouvaient y être réunis.

Il paraît malheureusement que les envois qu'il avait faits à diverses reprises au Muséum ne sont pas parvenus à leur destination. Je vois, en effet, par ses notes et par sa correspondance imprimée avec M. de Humboldt, qu'un premier envoi de cent cinquante-quatre échantillons géologiques effectué de Buenos-Ayres le 25 décembre 1836 n'a donné lieu à aucun accusé de réception (1), et que les doubles de cette collection, destinés au compagnon de ses premiers travaux, ne sont jamais arrivés à Berlin (2). Un mémoire sur le *mays del agua* (*Victoria Regina*), dont j'ai le double sous les yeux, adressé le 25 mars 1838 à M. de Mirbel, avec un exemplaire de la plante conservé dans l'alcool (3), et une collection de graines que M. Bonpland jugeait propres à fructifier en Algérie, paraît n'avoir pas eu un meilleur sort.

Peut-être Votre Excellence jugera-t-elle à propos de transmettre ces indications à l'administration du Muséum à l'effet de provoquer une vérification dont l'intérêt serait naturellement bien plus grand aujourd'hui que du vivant même du savant qui avait recueilli ces divers objets.

Mais, en admettant même, monsieur le ministre, que la perte de ces divers envois fût constante, elle ne serait pas tout à fait irréparable. D'une part, en effet, il paraît certain que, soit à San Borja, soit à Santa Ana, localités successivement habitées par M. Bonpland, il doit se trouver des duplicata des collections formées par lui. De plus il en avait extrait un grand herbier comprenant plus de quatre mille espèces, ainsi qu'une série complète de minéraux ; ces objets se trouvent aujourd'hui à Corrientes et sont la propriété de la province qui les a acquis en échange d'une propriété rurale (4), dont la concession vient d'être confirmée aux trois

(1) Voyez plus haut, à l'appendice IX, l'accusé de réception du Muséum du 21 juillet 1837.

(2) Lettre paraphrasée dans *Bonplandia* (1854). — Voyez lettre XC, p. 173, n. 1; XCIX, p. 200.

(3) Cf. lettre LXXI, p. 124-125.

(4) Le rancho de Santa-Ana.

enfants naturels légalement reconnus de notre célèbre naturaliste.

Le gouvernement de Corrientes serait disposé à aliéner cette collection qui ne peut que lui occasionner des frais inutiles d'entretien, et j'ai lieu de penser d'après les entretiens que j'ai eus avec M. le gouverneur Pujol qu'il en recevrait volontiers la contre-valeur en livres convenablement choisis qui lui permettraient de poser les bases d'une bibliothèque publique.

Je transmets ces renseignements à M. Lefebvre de Bécour auquel il appartient bien plus qu'à moi de provoquer les déterminations du gouvernement de Sa Majesté au sujet d'un échange dont l'intérêt scientifique ne paraît pas devoir être douteux.

Agréez, etc.

COMTE A. DE BROSSARD.

(*Copie. Archiv. Mus.*)

FIN

TABLE DES MATIERES

CORRESPONDANCE D'AIMÉ BONPLAND

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY

5302. — Paris. — Hemmerlé et Cie. — 10-06.

